
GRAHAM
MASTERTON
Du Sang
Pour Manitou
M

...

GRAHAM MASTERTON

DU SANG POUR MANITOU

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par François Truchaud

L'Ombre **de Bragelonne**

…

1
Analyses de sang

Il était seulement 11 heures du matin passées de quelques minutes, mais le soleil commençait déjà à taper sur les trottoirs aussi fort qu'un marteau de forgeron.

Alors qu'il traversait Herald Square, en costume de toile marron et lunettes vertes style *Matrix*, le docteur Winter aperçut un petit attroupement devant Macy's. Il crut tout d'abord que les gens regardaient un nouvel étalage en vitrine, puis il réalisa que c'était un mime qui faisait une prestation devant le grand magasin.

Frank Winter éprouvait une aversion irrationnelle pour les mimes, jongleurs, clowns, ou n'importe quelle autre sorte d'artistes des rues. Derrière leurs larges sourires maquillés, il soupçonnait qu'ils étaient sournois, malveillants et déterminés à semer la discorde. Pourtant, ce mime-là retint son attention. C'était une jeune fille, pour commencer – une jeune fille très mince à l'ossature fragile, qui portait un maillot moulant de tissu argenté. Ses cheveux coupés court étaient raides de peinture argentée, et son visage en était également badigeonné.

Frank s'arrêta un moment et l'observa. Son maillot était si moulant qu'elle aurait pu être nue. Elle avait des seins menus, aux mamelons proéminents, et ses fesses étaient aussi fermes que celles d'un jeune garçon. Sous son maquillage Tin-Man [1], elle avait un visage mince, finement dessiné, qui était presque beau avec un air famélique, et des yeux bleu clair au regard fixe.

Mais ce n'était pas seulement son aspect qui le retenait, c'était son étrange numéro. Elle oscilla d'un côté et de l'autre, donnant l'impression de défier les lois de la gravité. Puis elle mima qu'elle grimpait et, d'une façon ou d'une autre, donna l'impression qu'elle montait effectivement à une échelle. Arrivée en haut de l'échelle, elle se balança et faillit perdre l'équilibre. Deux enfants qui la regardaient reculèrent instinctivement, comme si elle

allait vraiment tomber sur eux d’une hauteur de six mètres.

Frank pressa sa main sur l’arrière de sa tête, car le soleil lui tapait sur la nuque. La température dépassait largement les 35 degrés, avec 85 % d’humidité. On ne pouvait pas marcher dans les rues sans que de l’asphalte se colle à la semelle de vos chaussures. La plupart des gens autour de lui portaient des tee-shirts, des shorts et des sandales, et s’éventaient frénétiquement avec des journaux ou des guides touristiques. Cette chaleur étouffante durait depuis plus d’une semaine à présent, depuis le 2 août. On avait annoncé à la météo que ce serait la plus longue vague de chaleur que la ville de New York ait jamais connue depuis l’été 1926.

Tout en haut de son échelle, cependant, la jeune fille serra ses bras sur sa poitrine et commença à frissonner, comme si elle avait très froid. Elle se tint là, sur le trottoir, à trembler. Malgré le soleil qui lui tapait sur la nuque, Frank ressentit presque un frisson, comme si quelqu’un avait ouvert la porte d’un réfrigérateur, juste derrière lui. Il se tourna vers l’homme qui se trouvait à côté de lui.

— Elle est sensationnelle, non ? dit-il.

L’homme avait des traits italiens, ou peut-être grecs. Il était barbu, avait un nez épaté comme un bec de balbuzard pêcheur et des yeux bruns globuleux. Il portait un étrange pendant d’oreille, semblable à un leurre miniature pour la pêche, orné de plumes, de perles et d’hameçons. Il haussa les sourcils, sourit, mais ne répondit pas.

Frank n’était pas certain que l’homme l’avait compris.

— Je veux dire, sa façon de frissonner ainsi… J’ai l’impression d’avoir froid, moi aussi !

— Ah ! fit l’homme en continuant de sourire. Elle fait partie des êtres pâles, c’est pour cette raison.

— Les êtres pâles ? demanda Frank en secouant la tête pour indiquer qu’il ne comprenait pas.

— Je serais ravi de vous expliquer, monsieur, mais vous ne me croiriez probablement pas.

— Essayez toujours. Je suis médecin et vous nous connaissez, nous autres médecins. Nous sommes prêts à croire n’importe quoi.

La jeune fille entreprit de descendre de son échelle imaginaire et atteignit le sol. Puis elle s’assit sur sa

couverture rouge et jaune disposée sur le trottoir et entrelaça ses bras et ses jambes jusqu'à ce qu'elle forme un nœud humain. S'il ne l'avait pas vu de ses propres yeux, Frank aurait dit que c'était impossible, anatomiquement parlant. Le visage de la jeune fille le regardait entre ses jambes, impassible, lointain, mais étrangement menaçant, comme si elle l'avertissait de garder ses distances.

Elle roula comme une boule sur le trottoir, puis, d'un mouvement fluide, elle démêla ses bras et ses jambes et se redressa, les bras écartés. La petite foule applaudit, et deux ouvriers de ConEd émirent un sifflement strident.

Les gens jetèrent des pièces de monnaie dans sa corbeille recouverte de peinture argentée et se dispersèrent lentement. Mais la jeune fille resta où elle était. Elle s'appuyait à la vitrine de Macy's des deux mains, respirait profondément et regardait son reflet. L'homme aux traits grecs resta également.

Frank ôta ses lunettes de soleil. Il voyait son propre reflet dans la vitrine du magasin derrière la jeune fille – un homme de haute taille, large d'épaules, aux cheveux rebelles coiffés en arrière qui grisonnaient aux tempes.

— C'était un numéro absolument superbe, lui dit-il. Je suis médecin, et croyez-moi… je n'avais encore jamais vu quelqu'un capable de faire un nœud avec son corps de cette façon !

La jeune fille s'écarta de la vitrine et se retourna. Elle toisa Frank comme si elle savait déjà qui il était, mais elle ne dit rien. Frank se demanda si elle n'était pas aussi douée parce qu'elle était muette. Il lança un regard à l'homme aux traits grecs, mais celui-ci semblait toujours aussi peu désireux de contribuer à la conversation.

— Une magnifique prestation, lui dit Frank, mal à l'aise. Il faut que je parte.

Il sortit un billet d'un dollar et se penchait pour le laisser tomber dans la corbeille quand la jeune fille porta brusquement une main à sa gorge et émit un haut-le-cœur. Elle fit un pas raide vers lui, puis un autre. Il crut tout d'abord qu'elle faisait à nouveau un numéro de mime, mais ses yeux étaient grands ouverts et elle ouvrait et fermait la bouche continuellement, comme si elle ne pouvait pas respirer.

Soudain, elle vomit du sang. Une cascade rouge vif qui crépita bruyamment sur le trottoir devant elle et éclaboussa les chaussures de Frank. Elle chancela, puis tomba à genoux. Frank s'agenouilla près d'elle et lui passa un bras autour des épaules.

— Qu'y a-t-il ? Vous êtes malade ? Est-ce que vous avez vu votre docteur ?

La jeune fille secoua la tête. Elle semblait terrifiée.

— Appelez le 911 ! cria Frank.

Il n'y eut pas de réponse.

— J'ai dit, *appelez*…, commença-t-il.

Mais lorsqu'il se retourna, il vit l'homme aux traits grecs s'éloigner en hâte, tel le Lapin Blanc.

— Écoutez, dit-il à la jeune fille en sortant son téléphone cellulaire de sa poche de chemise, je vais demander une ambulance pour qu'on vous emmène aux urgences immédiatement.

La jeune fille acquiesça. Elle voulut dire quelque chose, mais vomit de nouveau du sang. La manche de Frank fut trempée. Des passants s'étaient arrêtés pour les regarder, mais la plupart restèrent à distance. Certains traversèrent même la rue. Frank ne pouvait pas vraiment le leur reprocher. La jeune fille et lui étaient tellement couverts de sang qu'ils donnaient l'impression de s'être battus à coups de cutter.

Il ne pouvait que rester à genoux près d'elle et la serrer contre sa poitrine tandis qu'elle vomissait du sang à plusieurs reprises. Elle frissonnait violemment et, à présent, elle était vraiment glacée.

L'ambulance sembla mettre une heure pour arriver, bien que cela prît probablement moins de dix minutes. Le soleil tapait sur le sang qui avait éclaboussé le trottoir et le faisait fumer. Frank entendit des sirènes, un claquement de portières, et le grincement d'une civière. Puis on l'aida à se relever.

Un ambulancier, une femme, scruta son visage.

— Où êtes-vous blessé, monsieur ? Vous voulez bien me montrer où vous êtes blessé ?

— La *bonne* nouvelle, Frank, c'est qu'elle est séronégative au VIH, annonça le docteur Gathering.

Frank se tenait devant la fenêtre de son bureau situé

au 27e étage de l’hôpital des Sœurs de Jérusalem et contemplait la 36e Rue Ouest en contrebas. Les voitures scintillaient dans la lumière du soleil, les passants loin en dessous de lui étaient habillés de rouges, de jaunes et de verts éclatants, tel un assortiment éparpillé de bonbons acidulés.

— Quelle est la mauvaise nouvelle ?

George Gathering ouvrit la chemise en plastique qu’il tenait à la main et en sortit trois feuilles de résultats d’examens.

— Je dirais *déconcertante*, plutôt que mauvaise. Cette jeune fille a dû vomir plus de deux litres de sang, sans compter le sang qu’elle a vomi avant qu’on l’amène aux urgences. Normalement, elle devrait être morte.

— J’avais pensé que c’était peut-être une perforation d’ulcère.

— Cela a également été *ma* première hypothèse. Mais nous n’avons trouvé aucune détérioration sérieuse de la paroi stomacale. Je pense néanmoins que cela vaudrait la peine de faire une autre radiographie. Nous n’avons pas trouvé non plus de varices dans l’œsophage. Son foie est sain, et elle n’a pas d’hypertension de la veine porte.

— Alors, d’où venait tout ce sang ?

— Nous n’en sommes pas encore sûrs. Mais vous savez comment des ulcères peuvent se dissimuler.

— Cependant… ceci est tout à fait inhabituel, non ? Habituellement, si un patient vomit *autant* de sang… eh bien, il est quasiment impossible de stopper l’hémorragie.

— Comme je l’ai dit, je veux faire une autre radiographie. Mais elle présente également d’autres symptômes inhabituels.

— Vraiment ? Lesquels ?

— Sa chimie digestive est sérieusement détraquée pour une jeune femme de son âge. Sa muqueuse gastrique sécrète moins de facteur intrinsèque qu’une personne de quatre-vingts ans. Ce qui signifie donc qu’elle n’assimile pas la vitamine B-12.

— Alors elle est anémique ?

— Oui, tout à fait. Non seulement cela – ou peut-être *à cause* de cela – mais elle est également hypersensible à la lumière du soleil. Nous lui avons enlevé toute cette peinture

argentée sur son visage, mais lorsque nous avons voulu la coucher dans un lit près de la fenêtre, elle a poussé des hurlements. Nous avons été obligés de la mettre dans une chambre particulière, tous les stores baissés.

— Quels sont ses antécédents ?

— Elle dit qu'elle s'appelle Susan Fireman. Elle a vingt-trois ans et est étudiante en troisième année à l'École des beaux-arts Beekman. Elle partage un loft dans la 26e Rue Est avec une autre fille et le petit ami de celle-ci. Ce truc de mime est juste un passe-temps, apparemment.

» Son dossier médical est toujours suivi par son médecin de famille à New Rochelle… C'est là où vivent ses parents. Nous essayons de le joindre en ce moment. À part les maladies infantiles habituelles, cependant, elle dit que les seuls problèmes qu'elle ait jamais eus sont des règles douloureuses et une allergie aux bateaux à vapeur.

— Vous avez prévenu ses parents ?

— Pas encore. Elle nous a demandé instamment de ne pas le faire. Elle dit que son père est cardiaque et elle ne veut pas les inquiéter.

— Je vois. Est-elle allée à l'étranger récemment ?

George consulta ses notes.

— Pour ses dernières vacances, elle est allée au Mexique, en octobre dernier. Elle a passé onze jours à Cancun.

— Est-ce que ses amis ou des relations ont montré des signes d'une maladie infectieuse ?

— Pas à sa connaissance. Mais il y a un autre symptôme. Elle a un cauchemar récurrent.

— Un *cauchemar* ? Les cauchemars ne vous font pas vomir du sang.

— Bien sûr que non. Mais, pour quelque raison que ce soit, elle semble penser que c'est important. Elle fait ce cauchemar nuit après nuit, depuis plus d'un mois. Toujours le même.

— Racontez-moi.

— Elle croit qu'elle se trouve dans la cale d'un bateau, quelque part au milieu de l'océan. Mais elle est enfermée à l'intérieur d'une caisse, il fait complètement noir, et elle ne peut pas sortir.

— C'est tout ?

George referma la chemise.

— C'est tout. Mais elle dit que ce cauchemar est si net qu'elle n'a plus envie de s'endormir.

— Oui, dit Frank.

Il songea au jour où son père l'avait emmené au cirque, quand il avait cinq ans. Un clown s'était approché de lui et lui avait crié au visage.

— Autrefois, je faisais souvent un cauchemar de ce genre.

Frank avait donné congé à son assistante Marjorie pour la journée, afin de lui permettre d'aller voir sa mère d'un certain âge, à Paramus. Il chaussa ses demi-lunes Armani et prit connaissance de ses mails. Il s'agissait en grande partie de publicités de laboratoires pharmaceutiques. Puis il parcourut rapidement son courrier, jeta de côté les circulaires et ouvrit les enveloppes qui semblaient contenir des chèques. Il appela le service de pédiatrie pour vérifier à quelle heure il devait venir à la clinique cet après-midi (à 15 h 45, au 16e étage). Puis il s'offrit un grand express noir au distributeur automatique et descendit au 11e étage pour voir Susan Fireman.

— J'ai prié à genoux pour que cette chaleur cesse, lui dit sœur Dominica dans l'ascenseur. J'ai pris le métro ce matin, et je crois que le Seigneur m'a donné un avant-goût de l'Autre Endroit, au cas où je serais tentée de me conduire mal.

Sœur Dominica devait peser plus de 130 kg et son visage était aussi pâle et couvert de protubérances qu'une pomme de terre de l'Idaho. Elle aurait pu être *tentée* de se conduire mal, songea Frank tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvraient aux étages inférieurs et que d'autres personnes s'entassaient dans la cabine, mais où trouverait-elle quelqu'un *avec qui* se conduire mal ?

Il remonta le couloir luisant jusqu'à la chambre 1566. La porte était entrouverte, mais Susan Fireman semblait dormir. Il entra doucement sans frapper. Tous les stores des fenêtres étaient baissés, mais un faible rai de soleil en forme de papillon de nuit tremblotait sur le mur et éclairait une image de Jésus au bord du lac de Tibériade. La climatisation était réglée sur Nome, Alaska, et Frank ne put s'empêcher de frissonner, exactement comme Susan Fireman avait

frissonné en haut de son échelle imaginaire.

Frank s'approcha du lit et observa la jeune fille. Elle respirait régulièrement, un tube à oxygène dans les narines. Son visage était si blanc que sa peau était quasi transparente, tel un masque mortuaire moulé avec de la cire à bougie, mais elle semblait paisible. Les infirmières avaient ôté la plus grande partie de la peinture argentée sur ses cheveux châtains, mais ils étaient toujours secs, emmêlés, et en mauvais état.

Il posa son gobelet de café sur le chariot rouge vif près du lit et examina le moniteur près de Susan Fireman. Sa tension artérielle était basse et son pouls un peu trop rapide, mais il n'y avait pas d'arythmie. Il tapotait l'écran tactile pour vérifier son CO2 et son FiO2 quand il se rendit compte qu'elle avait les yeux ouverts et l'observait.

— Oh… vous êtes réveillée ? remarqua-t-il en lui souriant. Comment vous sentez-vous ?

— Très mal.

— Vous *pouvez* parler, alors ?

Elle acquiesça.

— Oui… mais seulement lorsque je le dois.

— Y a-t-il une raison à cela ?

— Pas vraiment. Mais si on demeure silencieux, on ne peut pas dire de mensonges, n'est-ce pas ? Et personne ne peut vous citer incorrectement.

Il finit de vérifier ses signes vitaux.

— Je ne crois pas que je durerais très longtemps dans *ma* partie, si je devais tout mimer.

— Oh, détrompez-vous ! dit-elle.

Elle tourna la tête plusieurs fois en louchant.

— Des éblouissements, expliqua-t-elle.

— Entendu, concéda Frank. Je suppose que c'est une chance que vous soyez aussi douée. Sinon, je ne me serais pas arrêté pour vous regarder.

— Vous n'aimez pas les mimes ?

— Hon-hon. Faire semblant de sentir des marguerites et de s'appuyer contre des murs imaginaires… cela ne m'attire pas du tout, désolé.

— Je vois. Vous faites partie de ces gens qui refusent de croire que des choses existent à moins de les voir réellement.

— Lorsqu'il s'agit de murs, oui.
— Et pour des échelles ?
— D'accord… Durant une fraction de seconde, oui, vous m'avez fait croire que vous *montiez* à une échelle.
Elle lui adressa un faible sourire de guingois.
— J'aurais pu monter plus haut, mais je me suis dégonflée.
— Bien sûr.
Il se pencha vers elle et examina ses yeux avec son stylo-lampe, l'un après l'autre.
— Vous prenez soin de moi, lui dit-elle.
— Ne bougez pas. Bien sûr que je prends soin de vous. C'est mon travail. Vous avez eu de la chance que le meilleur gastro-entérologue de tout l'hémisphère occidental se soit trouvé là, à vous regarder, quand vous avez commencé à vomir tout ce sang.
— Vous avez une idée de ce qui cloche chez moi ?
— Pas encore. Votre tension artérielle est très basse, ce qui nous préoccupe beaucoup. Votre numération globulaire indique que vous souffrez également d'une anémie pernicieuse qui est probablement due à une incapacité à assimiler suffisamment de vitamine B-12. Mais aucun de ces états ne pourrait provoquer une telle hémorragie, et nous avons été incapables jusqu'ici de détecter des lésions dans votre appareil digestif ou des vésicules dans votre œsophage.
— Je ne suis pas certaine de savoir ce que tout cela signifie.
— Cela signifie tout simplement que nous n'avons pas encore découvert ce qui cloche chez vous.
Elle ne lui répondit pas directement, mais détourna son visage et regarda l'image de Jésus.
— Il a l'air triste, vous ne trouvez pas ?
— Avez-vous été indisposée ces derniers temps ?
— Non, pas vraiment. Je me sentais… *différente*.
— Prenez-vous des médicaments ? Des anxiolytiques ? Des antidépresseurs ? Des diurétiques ?
— Je prends du gingembre et de l'achillée, quand j'ai mes règles.
— D'accord… et pour l'alcool ? Quelle est votre consommation, en moyenne ?

— Un verre de vin, de temps en temps. Mais pas très souvent. Je deviens ivre très facilement, et je n'aime pas perdre le contrôle de moi-même.

— Des drogues ?

— Jamais. Enfin, une fois, mais c'était il y a plus d'un an.

— Parlez-moi de votre alimentation. Êtes-vous végétarienne ?

Elle acquiesça, le visage détourné.

— Il arrive que des végétariens stricts souffrent d'une carence en vitamine B-12, lui dit Frank. Mais c'est très facile d'y remédier, avec des comprimés ou des injections.

Il griffonna quelques notes, puis ajouta :

— Le docteur Gathering m'a dit que vous êtes très sensible à la lumière du soleil. Depuis combien de temps souffrez-vous de cela ?

— Je ne sais pas… trois ou quatre jours. Peut-être plus. Je ne me souviens pas.

— Ce sont juste vos yeux, ou bien votre peau est-elle également sensible ? Avez-vous un exanthème ou quelque chose de ce genre ?

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas sortir sans mon maquillage, même quand le soleil ne brille pas.

— Que se passe-t-il si vous ne mettez pas de maquillage ?

— Cela me *fait mal.* J'ai l'impression de me tenir trop près d'un four.

Frank nota qu'il devrait en parler au docteur Xavier, le dermatologue.

— Je crois savoir que vous avez également des cauchemars récurrents ?

La jeune fille fit une grimace, comme si elle n'avait pas envie d'en parler.

— Parfois, un cauchemar récurrent peut être le symptôme d'un problème médical sous-jacent. C'est votre corps qui envoie un avertissement à votre cerveau et l'informe qu'il y a peut-être quelque chose de très grave.

— Je ne sais pas… Cela ressemble plus à un *souvenir* qu'à un cauchemar.

— Vous rêvez que vous êtes sur un bateau, c'est bien

cela ? Et que vous êtes enfermée dans une caisse, dans le noir.

— Pas simplement enfermée. Le couvercle est solidement vissé. Et d'autres caisses sont entassées sur la mienne. Je ne pourrais pas sortir, même si le couvercle n'était pas vissé !

— Je vois. Alors comment savez-vous que vous êtes sur un bateau ?

— Parce que je le sens bouger. Il tangue, ensuite il y a du roulis. Et j'entends des madriers qui grincent, et le bruit de l'océan. Parfois j'entends quelqu'un crier, comme une sorte de litanie, et cela me terrifie plus que toute autre chose.

— Savez-vous qui crie ainsi ?

Susan Fireman tourna la tête et le regarda.

— C'est un jeune garçon, d'après le timbre de sa voix. Il crie quelque chose comme *« tatal nostru »*, maintes et maintes fois. Il crie bien d'autres choses mais lorsque je me réveille, je ne m'en souviens jamais.

— « Total nostrou » ? Vous avez une idée de quelle langue il s'agit ?

— Aucune. Mais cela me terrifie, parce que le garçon semble terrifié.

— Nous allons faire d'autres examens, dit Frank. Des examens d'allergie et des examens des yeux, et au moins une autre radiographie, pour voir si nous pouvons trouver un ulcère. Je pense que nous devrions contacter vos parents et les informer de ce qui se passe, non ?

— Mon père est très malade. Je ne veux pas le bouleverser.

— Dans ce cas, nous pourrions peut-être parler d'abord à votre mère, et la laisser décider de la manière de le lui dire.

La jeune fille réfléchit un moment, puis elle répondit :

— Non… ne faites rien pour le moment. Je vous en prie. Je le lui dirai moi-même.

— Voulez-vous que nous prévenions quelqu'un d'autre ? Vos colocataires ?

— Non… ne leur dites rien.

— Vous ne pensez pas qu'ils vont s'inquiéter, si vous ne rentrez pas ?

— *Je vous en prie…*

Frank rangea son calepin dans sa poche.

— Entendu, c'est vous qui décidez. Je reviendrai plus tard pour voir comment vous allez.

Il franchissait la porte de son bureau quand son beeper bourdonna. C'était le docteur Gathering, et cela disait urgent. Il appuya sur le bouton de son téléphone.

— George ? Que se passe-t-il ?

— *Willy m'a apporté les derniers résultats des analyses de sang de Susan Fireman. Elle fait de l'anémie, sans aucun doute, mais il y a autre chose. Willy dit qu'elle a une enzyme dans le sang qu'il ne parvient pas à identifier. Il va sans doute envoyer un prélèvement à Rochester.*

— Écoutez, je viens de lui parler, et il y a incontestablement quelque chose de bizarre chez elle.

— *Ce n'est pas tout, Frank. Willy a également analysé un échantillon du sang qu'elle a vomi.*

— Et ?

— *Ce n'est pas le sien. En fait, ce sont deux groupes sanguins totalement différents. Elle est du groupe AB, mais le sang qu'elle a vomi était un mélange du groupe A et du groupe O.*

— Quoi ?

— *Vous avez bien entendu, Frank. Ce sang n'est pas entré dans son estomac à la suite d'une hémorragie interne. Elle l'a bu.*

---

1. L'Homme en fer-blanc dans *Le Magicien d'Oz. (NdT)*

…

2
Soif de sang

Tandis que Frank et George prenaient place sur le canapé en cuir et observaient le docteur Pellman, celui-ci parcourait rapidement les résultats des examens sanguins, tout en tapotant nerveusement son stylo-bille sur ses dents. Finalement, il se renversa dans son fauteuil.

— Nom de Dieu ! murmura-t-il.

— Nous avons pensé que vous deviez voir cela immédiatement.

— Vous avez foutrement raison ! Il faut que nous prévenions la police, et il faut que nous la prévenions maintenant.

Il se pencha sur son bureau et abaissa d'une chiquenaude la manette de son interphone.

— Janice !

— *Oui, monsieur ?*

— Mettez-moi en communication avec le capitaine Meznick au commissariat central Sud, et dépêchez-vous !

Il lut de nouveau les résultats des examens sanguins, plus lentement.

— Vous êtes sûrs de cela ? Il ne peut pas s'agir d'une erreur ?

C'était un homme de petite taille, avec une épaisse crinière de cheveux blancs et des traits de Hobbit. Son équipe l'appelait le Troll de la Mort mais le respectait. Il était irascible, s'emportait facilement, et pinaillait sur les détails.

— Aucune erreur possible, monsieur, répondit George. Willy a refait ses examens deux fois, pour plus de sécurité. C'est du sang humain, et ce n'est manifestement pas le sang de Susan Fireman. À moins qu'elle l'ait volé dans une banque du sang, ou l'ait conservé au congélateur, il y a nécessairement au moins deux personnes quelque part qui ont perdu une sérieuse quantité de sang. Une quantité fatale, probablement.

L’interphone bourdonna.

— *Vous avez le lieutenant Roberts au téléphone, monsieur. Le capitaine Meznick est en déplacement à Philadelphie, il assiste à un congrès de la police.*

— Bon, passez-le-moi. (Le docteur Pellman décrocha son combiné.) Lieutenant Roberts ? Ici Harold Pellman, doyen et administrateur de l’hôpital des Sœurs de Jérusalem. Je ne tournerai pas autour du pot : nous avons ici une jeune femme qui semble avoir bu du sang.

Frank se douta de la réaction du lieutenant Roberts, à l’autre bout du fil, mais le docteur Pellman fut obligé de se répéter.

— Elle a bu du *sang*, lieutenant. Du sang humain, le sang d’autres personnes, pas le sien. Et si on n’a pas fait de toute urgence une transfusion sanguine aux personnes dont elle a bu le sang, elles sont probablement mortes à l’heure actuelle.

Il indiqua l’adresse de Susan Fireman et des détails personnels, puis il raccrocha.

— Voilà qui est réglé, messieurs. Nous ne pouvons rien faire d’autre.

Frank resta assis.

— Sauf votre respect, monsieur, je pense que je devrais essayer de parler à Mlle Fireman avant l’arrivée de la police. Il faut absolument que nous apprenions *pourquoi* elle a ingéré tout ce sang, et à qui elle l’a pris.

— Mauvaise idée, déclara le docteur Pellman. Vous n’êtes pas policier, Frank, et je ne veux pas que quiconque dans l’équipe médicale de cet hôpital soit accusé d’avoir compromis une enquête de la police. Vous vous rappelez certainement ce qui s’est passé avec le jeune Koslowski. Un cauchemar !

— Oui, monsieur, répondit Frank. Mais Mlle Fireman est toujours notre patiente, quoi qu’elle ait fait, non ? Nous sommes tenus moralement de poursuivre notre procédure de diagnostic jusqu’à ce que nous trouvions ce qui ne va pas chez elle.

— Frank… nom d’un chien, nous *savons* ce qui ne va pas chez elle ! Elle s’en est mis plein la lampe avec l’appareil circulatoire d’autres personnes, et c’est une quasi-certitude que, ce faisant, elle les a tuées.

— Je le comprends parfaitement, monsieur. Mais pour ce que nous en savons, boire du sang humain est peut-être un symptôme clé de son état. Si nous ne l'examinons pas… eh bien, personnellement je pense que nous manquerions à notre devoir de médecins.

— Je crains d'être obligé de partager l'opinion de Frank, dit George, très doucement. Supposons que son infection soit transmissible ? Et si un membre de notre équipe l'attrape, ou si l'un de nos patients l'attrape et décède ? Je préfère ne pas penser aux conséquences sur le plan juridique !

— C'est le bouquet ! fit le docteur Pellman. Nous sommes damnés si nous faisons quelque chose, et nous sommes doublement damnés si nous ne faisons rien.

— Tout ce que j'ai à faire, c'est lui poser quelques questions très directes, insista Frank. Par exemple, de qui avez-vous bu le sang ? Où l'avez-vous obtenu, et comment, et pourquoi l'avez-vous bu ?

— À votre avis, que lui demanderont les flics ? Exactement les mêmes choses.

— Mais une fois que la police sera ici, elle sera bien moins encline à répondre à des questions sur son état, dans le cas où cela l'incriminerait… Et si elle se trouve un avocat, terminé, nous n'aurons aucun espoir de découvrir ce qui ne va pas chez elle. Elle présente un mélange tout à fait inhabituel de symptômes physiques – son anémie, sa sensibilité à la lumière – et de toute évidence, elle a également de graves problèmes psychologiques.

Le docteur Pellman jeta son stylo-bille sur son bureau.

— D'accord. Mais posez-lui uniquement des questions d'ordre médical, et si elle refuse de répondre, n'insistez pas. Et ne commencez pas de nouvelles procédures de diagnostic sans en avoir discuté avec moi.

Ils s'apprêtaient à sortir du bureau quand le beeper de Frank bourdonna de nouveau.

— Vous permettez que j'utilise votre téléphone, monsieur ? demanda-t-il au docteur Pellman.

Celui-ci fit un geste de la main, et Frank décrocha le combiné.

— *C'est Dean Garrett, Frank, aux urgences. On vient de nous amener un jeune homme qui vomit du sang. Ses symptômes*

sont très similaires à ceux de la jeune fille que vous avez amenée ce matin.

— Je descends tout de suite.

Frank reposa le combiné sur son socle et regarda le docteur Pellman avec une expression grave.

— Apparemment, c'est reparti pour un tour.

Frank et George se rendirent ensemble aux urgences. Alors qu'ils arrivaient, des ambulanciers faisaient entrer sept victimes d'une rixe entre gangs. Tous criaient, lançaient des injures, et étaient couverts de sang.

Le docteur Garrett empoigna l'un des membres du gang par le revers de son gilet en cuir sans manches.

— Comment tu t'appelles, bouffon ? demanda-t-il vivement.

Dean Garrett était très maigre, non rasé, et arborait une moustache tombante à la Wyatt Earp, mais il était tellement à cran et avait l'air si furieux que le garçon ne put s'empêcher de se mettre maladroitement au garde-à-vous.

— Julius… Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

Il avait un œil fermé par un gros hématome violacé et une profonde entaille en diagonale sur ses lèvres.

— Tu fais partie de quel gang, Julius ?

— Les Blue Moros.

— Les Crétins Bleus ? C'est de circonstance. Et ces autres bouffons ? À quel gang appartiennent-ils ?

— Les X-Skulls.

— D'accord, Julius, je suis le docteur Dean et je fais partie des Toubibs Hurleurs, et ces urgences sont mon territoire d'où tu ne sortiras pas vivant si tu t'avises ne serait-ce que de respirer de travers. Regarde-toi… Tu penses que c'est grave, ce que vous vous êtes infligé, bande de *gilapollas* ? Des égratignures superficielles, c'est tout. On m'a formé pour sortir les entrailles d'un homme sans même qu'il s'en rende compte, je les sors par *poignées* entières et je les entasse sur sa table de chevet. Si tu ne te tiens pas tranquille, c'est ce que je te ferai, tu peux me croire !

Julius ouvrit ses lèvres contusionnées et ensanglantées, mais demeura silencieux, et quand Dean Garrett lâcha son gilet, il fit signe d'un air renfrogné aux membres de son gang à l'autre bout des admissions de rester à l'écart de leurs rivaux.

— Des gosses, soupira Dean. C'est tout ce qu'ils sont, des gosses… et il faut les traiter comme des gosses.

— Je me demande comment vous faites pour tenir le coup, Dean, déclara George. La plupart de mes patients sont de charmantes vieilles dames aux cheveux violets, et *elles* me font tourner en bourrique.

— C'est très simple, répondit Dean. Vous devez avoir l'air dix fois plus terrifiant qu'eux, c'est tout.

— Vous l'êtes, croyez-moi, lui dit Frank. C'est quoi, un *gilapolla* ?

— Un *gilapolla* ? Traduit approximativement, une tête de nœud.

Dean les conduisit vers le dernier box des admissions, le plus éloigné des portes. Il tira le rideau et ils aperçurent un jeune homme efflanqué, âgé de dix-neuf ou vingt ans, qui tremblait et frissonnait. Son tee-shirt était poissé de sang qui luisait. Ses cheveux rebiquaient et ses yeux se tournaient frénétiquement d'un côté et de l'autre. Une énorme infirmière noire lui posait un goutte-à-goutte de sérum physiologique, tandis qu'une blonde boutonneuse se tenait près de lui avec un bassin en acier inoxydable.

À peine étaient-ils entrés dans le box que le jeune homme se redressa brusquement et vomit du sang dans le bassin. Il eut des haut-le-cœur et des filaments de sang oscillèrent depuis son menton, puis il retomba en arrière sur le lit et continua de frissonner.

L'infirmière s'apprêtait à emporter le bassin, mais Frank l'arrêta :

— Ne jetez pas ce sang. Portez-le au docteur Loman, pour analyses. Nous avons besoin d'un prélèvement de sang dans ses veines, mais nous avons également besoin d'un prélèvement du sang qu'il vient de vomir.

— Vous pensez qu'il aurait pu être empoisonné ? demanda Dean.

— C'est possible. Mais si son affection est semblable à celle de la jeune femme dont nous nous occupons en haut, nous devons vérifier quel est son groupe sanguin. Le sang qu'*elle* a vomi n'était pas le sien.

— Vous voulez dire… ? Bon Dieu !

— Franchement, Dean, je ne sais pas ce que je veux dire.

Frank s'approcha du lit et se pencha. Les yeux du jeune homme étaient grands ouverts, mais ses pupilles continuaient de papillonner d'un côté et de l'autre. Il marmonnait, se crispait et cambrait le dos de temps à autre comme s'il était électrocuté.

— Écoute-moi, fiston, dit Frank d'une voix forte. Écoute-moi… Tu sais où tu es ?

Le jeune homme agrippa les draps. Il faisait manifestement un effort pour se maîtriser.

— Je suis ah… Je suis *gah*…

— Écoute-moi, essaie de te concentrer. Je suis le docteur Winter et on vient de t'amener aux Sœurs de Jérusalem. Tu peux me dire ton nom ?

— Je m'appelle ah… Je… ah…

— Où l'a-t-on trouvé ? demanda Frank.

— À Port Authority. Il attendait dans la file pour acheter un ticket de bus quand il s'est effondré.

— Des pièces d'identité ?

— Rien. Les ambulanciers ont dit qu'ils n'avaient pas trouvé de portefeuille. Soit il n'en avait pas, ce qui semble peu probable, puisqu'il attendait pour acheter un ticket de bus, soit quelqu'un le lui a fauché pendant qu'il était étendu par terre et rendait ses tripes.

— Ce monde est merveilleux, dit Frank.

— Okay, fit Dean. Nous allons effectuer les examens habituels et nous vous ferons connaître les résultats *illico*. Mais j'ai pensé que vous deviez le voir.

— Bien sûr.

Ils entendirent des cris, des sifflets et un vacarme. Les Blue Moros avaient commencé à invectiver les X-Skulls depuis l'autre bout de la salle des admissions. L'un des X-Skulls s'était emparé d'une chaise et la brandissait, comme s'il avait l'intention de la lancer.

— Excusez-moi un moment, dit Dean. J'ai des têtes à fêler.

George consulta sa montre.

— Il faut que je file également, Frank. Un déjeuner avec mon conseiller fiscal.

— Entendu, dit Frank. À plus tard.

Frank resta près du lit du jeune homme un moment encore. Son visage était encore plus blanc que celui de

Susan Fireman, et il semblait bien plus perturbé. Au moins Susan Fireman s'était exprimée avec une certaine cohérence. C'était difficile de dire si ce jeune homme savait même où il se trouvait, ou ce qui lui était arrivé.

— Je… ne peux pas trouver… peux pas trouver… *gah*…, dit-il en suffoquant.

— Vous ne pouvez pas trouver quoi ? lui demanda Frank. Votre portefeuille ? C'est votre portefeuille qui vous préoccupe ?

— Je ne trouve pas… où je dois *aller*…

— Vous attendiez dans une file pour acheter un ticket de bus. Savez-vous où vous aviez l'intention de vous rendre ?

— Je devais… *ucchh*…

Frank lui prit la main.

— Écoutez, le mieux, c'est que vous vous reposiez. Nous allons faire des examens et quand nous aurons les résultats, nous aurons une idée plus précise de ce qui ne va pas chez vous…

— *Tatal… tatal nostru*…

— Qu'avez-vous dit ?

Frank lança un regard à l'infirmière noire corpulente, mais elle se contenta de hausser les épaules.

— Je pense que cela a quelque chose à voir avec son nez, dit-elle. Il a peut-être du mal à respirer.

— *Tatal nostru*, répéta le jeune homme.

Ses pulsations cardiaques s'emballaient et faisaient des bonds, tandis que sa tension artérielle sombrait comme le *Titanic*. Il toussa, puis il cracha du sang de nouveau et saisit la manche de Frank.

— *Tatal nostru !*

Frank se tourna vers l'infirmière.

— Épinéphrine, vite !

Puis il se tourna vers le jeune homme.

— Écoutez… vous m'entendez ? Essayez de ne pas vous énerver. Votre organisme a subi un choc sérieux, et il faut absolument que vous restiez calme.

— *Tatal nostru… carele este in ceruri*…, haleta le jeune homme.

— N'essayez pas de parler, lui dit Frank. Respirez profondément et régulièrement. C'est ça, et détendez-vous.

Le jeune homme regardait fixement Frank, les yeux grands ouverts. Des bulles de sang écumaient aux commissures de ses lèvres, sa poitrine se soulevait et s'abaissait comme s'il venait de courir un marathon.

— *… sfinteasca-se numele tau… vie imparatia ta faca-se voia ta…*

— Je vous en prie, n'essayez pas de parler, répéta Frank. Vous devez absolument rester aussi calme que vous le pouvez.

L'infirmière revint avec un flacon d'épinéphrine et une seringue hypodermique. Frank leva le bras couvert d'une croûte de sang du jeune homme, le nettoya avec une compresse antiseptique, trouva une veine et lui fit une injection.

— *Painea noastra… cea de toate dane-o astazi…*

Frank attendit. Une minute s'écoula, puis deux. Il pensa tout d'abord qu'il s'était peut-être trompé et que le jeune homme ne faisait pas une crise anaphylactique, tout compte fait. Mais, petit à petit, le cœur du jeune homme commença à battre plus régulièrement, sa tension artérielle commença à grimper, et il s'arrêta de suffoquer.

Néanmoins, ses lèvres continuaient de bouger, comme s'il *devait* à tout prix terminer sa récitation.

— *… si nu ne duce pre noi in ispita… ci ne scapa de cel rau…*

Au bout d'un moment, cependant, il se tut et ses yeux se fermèrent. Frank releva sa paupière droite avec son pouce. La pupille continuait de tourner frénétiquement d'un côté et de l'autre, mais le jeune homme avait manifestement perdu connaissance.

— J'ai besoin que vous le surveilliez de très près, d'accord ? dit Frank à l'infirmière. Il est possible qu'il ait un autre épisode allergique quand les effets de la piqûre s'estomperont.

Dean revint. Il semblait harassé.

— Désolé de vous avoir abandonné comme ça, Frank. Comment va-t-il ?

— Anaphylaxie. Il a fait une violente réaction allergique à quelque chose qu'il a ingéré ou à quelque chose qu'il a touché.

— Il est okay maintenant ?

— Je lui ai injecté deux milligrammes d'épinéphrine.

Dean se pencha vers le jeune homme d'un air soucieux.

— Ces symptômes… Je ne sais pas. Ils ne semblent pas avoir un quelconque rapport logique entre eux. Il se passe un truc bizarre ici.

— Vous croyez ? Et ce n'est pas tout. Il a parlé dans une langue étrangère.

— Vraiment ? Laquelle ?

— Je n'avais encore jamais entendu quelque chose comme ça. Europe centrale peut-être, mais ce n'était pas du russe. Je reconnais du russe, et il n'y avait pas assez de « che » pour que ce soit du polonais.

— Les gens disent des trucs sacrément louftingues quand ils sont malades.

— Pas aussi louftingues que ceci.

— Que voulez-vous dire ?

— Les premiers mots qu'il a prononcés… C'étaient exactement les mêmes mots que la jeune fille en haut a entendus dans ses cauchemars.

— Vous vous fichez de moi !

— Non… Elle dit qu'elle fait un rêve récurrent. Elle est enfermée dans une caisse, à bord d'un navire. Elle ne peut pas sortir, mais elle entend la voix de ce jeune garçon qui répète « total nostrou », maintes et maintes fois, comme s'il était terrifié.

— « Total nostrou » ?

— Quelque chose comme ça… C'est une prononciation approximative.

— Et ce type a également dit : « total nostrou » ? Peut-être qu'ils se connaissent. Cela expliquerait pourquoi ils présentent tous deux la même affection. Peut-être quelque chose qu'ils ont mangé.

— Je ne sais pas, dit Frank en considérant le jeune homme au tee-shirt trempé de sang. J'ai un très mauvais pressentiment.

Il se dirigea vers le lavabo pour se laver les mains. Avant de faire gicler le liquide stérilisateur, cependant, il porta ses doigts à son nez et les renifla. Puis il les renifla de nouveau.

— Qu'y a-t-il ? demanda Dean.

Frank tendit le bout de ses doigts pour que Dean les

renifle.

— Cela me rappelle quelque chose, fit Dean. Mais quoi ?

— Si vous ne savez pas ce que c'est, c'est que vous n'avez pas pris de vacances depuis un sacré bout de temps. Cela a l'odeur de la piña colada. C'est de l'écran total.

Lorsque Frank retourna dans la chambre 1566, Susan Fireman semblait dormir, mais quand il approcha une chaise de son lit, elle ouvrit les yeux.

— Docteur Winter…, murmura-t-elle d'un air rêveur. Je me doutais que vous reviendriez.

— Alors vous savez ce que je vais vous demander.

Elle acquiesça.

— Bon, allons-y. Sous réserve d'examens supplémentaires, il apparaît que vous ne souffrez pas d'une hémorragie interne. Pas d'ulcères, pas de varices. Le sang que vous avez vomi venait d'une autre personne. (Un silence.) En fait, il venait de *deux* autres personnes.

Il attendit un moment, puis, comme elle ne répondait pas, il ajouta :

— Vous pensez que vous pouvez expliquer cela ?

— Je ne sais pas pourquoi, chuchota-t-elle.

— Vous ne savez pas pourquoi *quoi* ?

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. C'était comme si… je n'étais pas moi.

— Vous avez *bu* tout ce sang, non ? répliqua Frank. Ce n'était pas le vôtre.

— Je ne sais pas pourquoi. Je n'arrive pas à comprendre.

— C'était le sang de qui, Susan ? Que leur avez-vous fait ?

— C'était si *déconcertant*… Je me voyais en train de le faire, mais c'était comme si je regardais quelqu'un d'autre.

— C'était le sang de qui, Susan ?

Elle ferma les yeux sans répondre. Frank attendit un long moment, puis il reprit :

— Susan… il faut absolument que je sache de qui provenait ce sang.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, sans ouvrir les yeux. Quelle différence cela fait-il ?

— Cela fait une différence parce que la personne qui a

perdu autant de sang est morte, très probablement.

— Ces gens sont *faits* pour ça, non ?

— Je ne comprends pas.

— Ces gens sont nés pour ça… pour nous donner leur sang.

— Ouvrez les yeux, dit Frank.

— Pourquoi ?

— Je veux que vous me regardiez quand vous me parlez. Ou bien avez-vous peur de me regarder ?

— Je n'ai peur de rien.

— Je pense que si. Je pense que vous avez peur de vous-même. Je pense que vous avez peur de ce que vous avez fait.

— J'ai bu du sang, d'accord ? J'en avais besoin.

— *Pourquoi* en aviez-vous besoin ?

Elle ouvrit brusquement les yeux.

— *Je brûlais !* vociféra-t-elle. *Je brûlais partout ! J'étais en feu et c'était la seule façon d'y mettre fin !*

— Alors vous deviez boire ce sang pour ne plus brûler ?

— Vous ne comprenez pas ! Tout mon corps était en feu ! Je serais morte, sans ça !

— C'était le sang de qui, Susan ?

— Et merde, vous ne pigez pas ? *Je serais morte !*

Elle le regardait d'un air furieux, mais sa violence ne dura pas très longtemps. Il s'appuya contre le dossier de sa chaise et demeura silencieux. Elle commença à se détendre. Au bout de quelques instants, elle referma les yeux et resta parfaitement immobile, sa tête posée sur l'oreiller, comme si elle dormait, ou était morte. Frank attendit. Il était tenté de lui demander de nouveau de qui était le sang, mais il avait le sentiment qu'elle le lui dirait, s'il lui laissait suffisamment de temps.

Finalement, elle se mit à parler, d'une voix terne, détachée.

— Regardez-moi. J'ouvre la porte de ma chambre.

Elle marqua un temps et se passa la langue sur les lèvres, comme si elles étaient sèches.

— Où êtes-vous maintenant ? lui demanda Frank.

— Je suis dans le couloir. La lumière du soleil éclaire le couloir de *cette* façon… (Elle fit le geste de rayons

obliques.) Elle éclaire le poster de Jim Morrison avec des gardénias dans les cheveux. Je sens l'odeur du café… et j'entends Prissy dans la cuisine qui chante *Man on the Moon.* « Vous vous rendez compte… ils ont envoyé un homme sur la lune ! Vous vous rendez compte… ils ont plus d'un tour dans leur sac ! »

Un autre silence. Au bout d'un moment, Frank demanda :

— Que faites-vous maintenant ?

— J'entre dans la cuisine, Prissy se tourne vers moi et sourit. C'est la dernière fois qu'elle me sourit. C'est la toute dernière fois. *Tatal nostru. Carele esti in ceruri.*

— Que signifient ces mots, Susan ?

— J'ai l'impression de brûler. Il y a tellement de *soleil.* Toute la cuisine est inondée de la lumière du soleil, et elle me *brûle.* C'est comme si on avait versé de l'acide sur tout mon corps. Je brûle de partout, même mes pieds. Oh, mon Dieu, je vais mourir. Je me mets à crier vers Prissy, mais elle ne comprend pas ce que j'ai. Elle se met à crier également. Nous crions toutes les deux, mais *elle* crie parce qu'elle est effrayée alors que *moi*, je crie parce que je suis en feu.

La main de Susan se déplaça de côté et toucha le bras de Frank.

— Je prends le couteau… *le couteau*… Un gros couteau est posé sur le plan de travail et je le prends. Je n'hésite pas. Je ne peux pas hésiter. Je suis en feu. Je la frappe comme ceci, en travers de la gorge. Du sang gicle partout, dans toute la cuisine. Sur les stores et sur l'évier. Du sang, du sang béni.

» Prissy s'écroule sur le carrelage, elle agite les bras et donne des coups de pied. Je m'agenouille près d'elle et je couvre sa plaie avec ma bouche. Je bois et je bois, mais je n'ai même pas besoin d'avaler parce que son sang se déverse directement dans ma gorge. Il est chaud et délicieux, il apaise mes brûlures. Je bois tellement que je m'étouffe presque. Le sang de Prissy coule de mon nez.

Susan demeura silencieuse pendant plus d'une minute, comme si elle revivait le soulagement que le sang de son amie lui avait procuré.

— Est-ce que Prissy est morte ? demanda Frank.

Susan acquiesça.

— Elle est très pâle, hein ? Mais elle était née pour ça. Depuis le jour où elle était sortie du ventre de sa mère, c'était sa destinée. Me nourrir et m'éviter de brûler vive.

— Que faites-vous maintenant ?

— Je me relève… Mon peignoir, il est si lourd, il est chaud et il est trempé de sang. Il faut que je retourne dans ma chambre pour me changer. Mais regardez… la porte s'ouvre… La porte s'ouvre et c'est Michael. Il s'immobilise et me regarde avec stupeur, il n'arrive pas à croire ce qu'il voit. « Que s'est-il passé ? Quel est tout ce sang ? Prissy ! Que lui est-il arrivé ? »

» Il ne comprend pas que c'est moi et que j'ai fait ça, *moi*. Il s'agenouille près de Prissy. Tandis qu'il tient sa tête, je prends le couteau de nouveau et…

Elle ne termina pas sa phrase mais mima la façon dont elle avait tranché la gorge de Michael, même la petite torsion qu'elle avait imprimée au couteau pour que le sang gicle de la pointe.

Elle étreignit le côté de son cou.

— Michael s'écroule sur le côté et tombe sur Prissy. Il essaie de me repousser, mais il est trop occupé à essayer d'empêcher le sang de gicler de sa gorge. Le sang gicle, gicle ! Il y en a partout, sur le carrelage, sur mon visage, sur mes jambes. J'enlève mon peignoir ensanglanté, je suis nue et j'enduis mon corps de son sang, partout.

Frank l'observa pendant qu'elle se caressait les seins, le ventre et les cuisses.

— Du sang, partout sur moi, poisseux et chaud… et il calme tellement mes brûlures… du sang partout, du sang entre mes jambes. Je peux me caresser avec du sang frais et c'est une sensation *merveilleuse*…

Un long frisson de satisfaction la parcourut.

— Je me penche sur Michael et il me regarde fixement. Je lui souris et je chuchote : « Merci, Michael, tu es un ange. » Je presse ma bouche sur cette fente béante dans son cou et j'avale son sang, *gloup, gloup, gloup*, tout en sachant que je suis une gloutonne. Regardez-moi ! Du sang dégouline des coins de ma bouche et dégoutte de mon menton.

» Mais j'en vomis un peu à présent. Je ne peux pas en

boire davantage. Je me relève. Je m'éloigne dans le couloir et je laisse des empreintes de pas rouge vif. Je vomis un peu de sang de nouveau. Il éclabousse le sol. Puis j'entre dans la salle de bains et je me regarde dans le miroir. La femme sang ! *La femme sang !* Un visage écarlate, des bras et des jambes écarlates, un corps écarlate. Mais je ne brûle plus. Je suis calme maintenant, et ma peau semble tellement plus fraîche. Et je me sens tellement… quel est le terme ? Sereine.

Elle ouvrit les yeux et lui sourit.

— C'est ce que je ressens. Je suis *sereine*.

Quelqu'un s'éclaircit la gorge. Frank se retourna et aperçut un Noir de haute taille en costume de lin noir qui attendait dans l'embrasure de la porte. Un autre homme l'accompagnait, un Blanc au teint olivâtre avec une chemise à manches courtes aux motifs rouge criard et une cravate rouge sang.

— Docteur Winter ? Je suis le lieutenant Hayward Roberts et voici l'inspecteur Paul Mancini.

Frank repoussa sa chaise et se leva. Il faillit perdre l'équilibre.

— Ça va ? lui demanda le lieutenant Roberts.

— Non, répondit Frank. Je crois que j'ai besoin d'un remontant.

…

3
Sanguinaire

Je levai les yeux des cartes avec l'expression la plus sérieuse que je pouvais arborer. C'était sacrément difficile d'être sérieux quand la femme de soixante-sept ans assise en face de moi portait un chapeau de paille rose bonbon orné de cerises en porcelaine et une robe en rayonne rose à plusieurs couches qui donnait l'impression qu'elle s'était habillée pour un goûter d'anniversaire d'enfants. Et des chaussettes montantes roses. Et des chaussures de pom-pom girls, faites sur mesure, également roses.

— Un week-end de pertes financières très lourdes vous attend, annonçai-je. D'ici à lundi, vous serez plus pauvre de 17 480 dollars, sans en avoir eu pour votre argent.

Mme Teitelbaum se mordilla la lèvre. Elle ne dit rien, mais je voyais bien, d'après son regard traqué et la façon dont elle agrippait la courroie de son sac à main, qu'elle était très inquiète. L'argent de Mme Teitelbaum était plus précieux à son cœur que ses petits-enfants. S'il y avait eu un moyen légal lui permettant d'épouser son compte de dépôt à la Chemical Bank, elle l'aurait fait. En plus, elle l'aurait emmené en voyage de noces à la Jamaïque.

— Demain… voyons voir… Demain vous allez égarer votre sac à main.

— Vous êtes sûr ? C'est affreux !

— Oh, c'est pire que cela. On va retrouver votre sac à main.

— On va le retrouver ? Mais c'est bon, n'est-ce pas ?

— Pas si la personne qui le retrouve est un maniaco-dépressif qui utilise votre carte de crédit pour acheter trois cents pains halal chez Eli Zabar.

— Non !

— Ce n'est pas terminé, loin s'en faut ! Vendredi, le portrait de votre défunt mari se décrochera du mur et brisera l'une des pattes arrière de Widdly, ce qui vous coûtera plus de 800 dollars en soins vétérinaires.

— C’est insupportable !

— Il y a pire, croyez-moi. Samedi, un parent éloigné va téléphoner et vous demander de lui verser une caution pour une accusation forgée de toutes pièces de fraude à l’assurance… ce que, par bonté d’âme, vous acceptez de faire, d’autant plus qu’il vous laisse sa Mercedes en garantie. Malheureusement, il disparaît et vous n’avez plus jamais de ses nouvelles, et vous découvrez que sa Mercedes a déjà été saisie par huissier.

» Dimanche, pendant que vous déjeunez avec votre amie Moira, M. Polanski, à l’étage du dessus, laisse les robinets de sa salle de bains ouverts. Votre appartement est inondé, et tous vos tapis de Perse sont abîmés. Pendant que vous nettoyez les dégâts, quelqu’un se glisse dans votre chambre et vole vos plus belles perles.

Mme Teitelbaum se pencha en avant et scruta les cartes à travers ses lunettes à monture en or.

— C’est ce que disent mes cartes ? Vraiment ?

— Là, regardez, lui dis-je. Le fou qui sourit, les bras chargés de pains. L’homme en prison, tandis qu’on emmène son cheval et son carrosse. La tempête de pluie, avec la femme qui se noie en dessous. Et le batteur de grève, qui vole des perles dans les huîtres. Tout est là, madame Teitelbaum, aussi clair que le nez sur votre visage.

Mme Teitelbaum se palpa le nez, comme s’il était responsable de ce qui allait lui arriver.

— Et comment savez-vous pour les dix-sept mille et quelque, avec une telle précision ?

— Madame Teitelbaum, vous me *payez* pour ça. Pour mon degré d’aptitude en calcul occulte. Je compte le nombre de cartes et je le multiplie par le nombre de fois où vous êtes venue ici pour me demander conseil, j’ajoute l’âge de M. Teitelbaum lorsqu’il est décédé, à savoir soixante-seize ans, et les douze tribus d’Israël, c’est-à-dire douze. Ensuite je déduis votre âge et les deux derniers chiffres du numéro de votre téléphone cellulaire et j’obtiens la somme exacte.

— Dix-sept mille et quoi ?

— Dix-sept mille quatre cent quatre-vingts.

— Alors que puis-je faire ?

— Je ne pense pas que vous *puissiez* faire quoi que ce

soit. Le sort est le sort. Le destin est le destin. Les cartes ne façonnent pas l'avenir, elles vous avertissent simplement de ce à quoi vous devez vous attendre.

Je repoussai ma chaise et me levai. Je marchai par mégarde sur le bord de ma robe vert foncé, déchirant les coutures.

— Au moins, rien de tout cela ne sera un choc pour vous, n'est-ce pas ? Enfin, vous vous y attendrez.

Les cerises du chapeau de Mme Teitelbaum s'entrechoquèrent.

— Mais je ne veux pas perdre tout cet argent ! C'est pour cette raison que je viens vous voir, monsieur Erskine ! Je viens ici pour apprendre ce qui va m'arriver, afin que cela ne m'arrive pas !

J'allai jusqu'à la fenêtre et écartai avec deux doigts les rideaux de velours marron poussiéreux. En contrebas, dans la 17e Rue, une jeune Hispanique se penchait sur une poussette et essuyait de la glace sur la bouche de son enfant. Elle avait une masse de cheveux noirs frisés et elle portait un débardeur jaune moulant, un soleil brodé sur le devant, d'où ses seins énormes semblaient avoir très envie de s'échapper, par n'importe quelle voie, et le plus petit des shorts de coton blanc que j'aie jamais vus. Je pense que Dieu me punissait de ne pas avoir entretenu mon espagnol. J'imaginais parfaitement la réaction de la jeune femme si je descendais dans la rue et essayais la seule phrase de drague en espagnol que je connaissais. « *Le importa si me siento aqui ?* » – « Cela ne vous dérange pas si je m'assieds ici ? »

Je revins à la réalité et laissai les rideaux se remettre en place.

— Il y *a* quelque chose que vous pouvez faire, madame Teitelbaum. Si vous voulez vraiment changer votre week-end, vous pourriez essayer un petit quelque chose du Placard magique.

— Le Placard magique ?

— Je recommande rarement à mes clients de recourir aux sorts, madame Teitelbaum. Je ne dis pas qu'ils ne marchent pas. Nom d'un chien, ils *marchent*, c'est un fait indéniable ! Mais ils ne sont pas bon marché et ils peuvent avoir des effets secondaires imprévisibles.

— Je n'ai pas du tout envie de perdre 17 000 dollars,

monsieur Erskine, quels que soient ces effets secondaires.

J'allai jusqu'à la vitrine à l'autre bout de la pièce et je fis tout un cirque pour sortir une clé attachée à une très longue chaîne. Je déverrouillai la porte, ce qui n'était pas très difficile parce qu'elle ne comportait pas de serrure quand j'avais acheté la vitrine. Puis je glissai la main à l'intérieur et en sortis un bocal vert muni d'un couvercle en laiton jauni. J'ouvris le bocal et fis sentir son contenu à Mme Teitelbaum.

— Une odeur de plante, déclara-t-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— De la conyza. Si vous mettez quelques feuilles dans un sachet et placez le sachet sous votre oreiller, tous vos biens seront en sécurité, du moins aussi longtemps que la conyza reste fraîche.

— Cela me semble parfait !

— Oui, n'est-ce pas ? Mais il y a un effet secondaire tout à fait dramatique, j'en ai peur.

— Lequel ?

— La conyza vous rendra également irrésistible pour des hommes plus jeunes. Si vous dormez sur un sachet de conyza toutes les nuits… eh bien, il y a de grandes chances pour que vous vous trouviez très vite un jeune amant vigoureux qui fait au moins la moitié de votre âge. Il aura un très gros… Euh, inutile d'entrer dans les détails, mais vous ne serez pas déçue.

La paupière gauche de Mme Teitelbaum commença à tressauter.

— Cela marche vraiment ?

— Bien sûr. La conyza est l'une des plantes les plus puissantes du Placard magique. Cela n'est pas à dédaigner !

— Ma foi, si cela protège vraiment mon argent, je vais peut-être en prendre. Cela coûte combien ?

— Deux cent cinquante pour trois feuilles, désolé.

— Si cela me permet d'économiser 17 000 dollars, c'est donné ! Quant à l'effet secondaire… euh, je pense que je peux faire avec.

Je sortis trois feuilles du bocal, puis j'hésitai.

— Je viens de penser à un problème.

— Un problème ? Quel problème ?

— Eh bien, la conyza gardera votre argent en sécurité,

et vous aurez votre jeune étalon. Mais lorsque vous vous serez lassée de lui, vous ne pourrez pas vous débarrasser de lui… jamais.

— Jamais ?

— Non… aussi longtemps que vous dormirez avec de la conyza sous votre oreiller. Si vous voulez qu'il parte, vous devrez jeter la conyza, mais cela signifie que vous perdrez également votre argent. C'est une question de le perdre plus tard, et non maintenant.

Mme Teitelbaum mit son nez dans le bocal et inhala profondément d'un air appréciateur. Durant quelques secondes, je vis qu'elle était sur le point de décider que 17 480 dollars n'était pas un prix excessif à payer pour plusieurs semaines de gymnastique en chambre avec un homme plus jeune qu'elle. Mais, finalement, elle ne put se résoudre à tromper son compte en banque. Elle me rendit le bocal et déclara :

— Oh, tant pis ! Vous avez autre chose ?

Je retournai vers la vitrine, farfouillai un peu et sortis un autre bocal vert.

— Tenez, essayez ceci, suggérai-je. De la sanguinaire. *Sanguinaria canadensis*. Elle fait partie de la famille des pavots. Les Indiens utilisaient la sanguinaire pour peindre leur corps avant d'aller scalper des gens, et ils l'utilisent encore aujourd'hui comme teinture.

Mme Teitelbaum renifla également l'intérieur du bocal, puis elle fronça le nez.

— Ça sent le moisi, déclara-t-elle.

— Oui, bien sûr, mais elle est extrêmement puissante. Si vous gardez de la sanguinaire dans votre sac à main, madame Teitelbaum, vous ne perdrez jamais votre argent, jamais. Vous pouvez également l'utiliser pour protéger votre demeure – simplement en clouant un petit morceau sous le rebord de votre fenêtre. Je vous le garantis, si vous emportez de la sanguinaire chez vous ce soir, votre week-end sera totalement différent. Pas de sac à main égaré, pas de tableau qui se décroche, pas de tapis inondés, pas de perles volées. Tout ce qui est apparu dans les cartes sera annulé.

— *Annulé ?* Vous êtes sûr ?

— On ne m'appelle pas pour rien l'Incroyable Erskine,

le Visionnaire herboriste. Je vois, j'interprète, j'agis. Je suis capable de guérir l'avenir avant qu'il se produise.

— Alors, pour la sanguinaire, c'est combien ?

Je fis rentrer mes joues.

— C'est très difficile de s'en procurer, à l'heure actuelle, madame Teitelbaum. La plus grande partie de la *sanguinaria canadensis* a été détruite par la salsepareille génétiquement modifiée. Mais je pense que je pourrais vous laisser une racine de cinq centimètres pour six cinquante.

Mme Teitelbaum ouvrit son sac à main, en sortit une pince à billets qui ressemblait à un piège pour raton laveur et en dégagea un billet de 10 dollars.

— Vous pouvez me rendre la monnaie ?

Je m'intimai de rester imperturbable. Quand il s'agit de soutirer de l'argent à de vieilles dames riches, flancher est fatal. Les vieilles dames riches sont devenues riches en se montrant totalement dépourvues de scrupules – en épousant de vieux salopards chauves et riches par cupidité, et non par amour, en divorçant au moment stratégique et en se remariant à un moment tout aussi stratégique… et elles vous entuberont sur le prix d'un journal de la veille si vous montrez la moindre hésitation. Ce sont des vampires, et la seule façon de l'emporter sur elles, c'est d'enfoncer un pieu dans leur chéquier.

— En fait… c'est six *cent* cinquante, lui dis-je.

Puis j'émis mon célèbre rire strident, comme si elle venait de me jouer un tour incroyablement drôle. « Vous saviez parfaitement que c'était 650 dollars, espèce de femme perverse, si perverse ! Vous me faisiez marcher, hein ? Vous êtes une sacrée farceuse ! »

Elle dégagea avec la pince six billets de 100 dollars, un à la fois, puis deux billets de vingt. C'était là qu'il fallait rester imperturbable. Qu'allait-elle dire ? Qu'elle s'était vraiment attendue à ce que je lui vende cinq centimètres de sanguinaire apache rarissime pour 6,50 dollars ? Allons, elle aurait eu l'air incroyablement stupide !

Je pris son argent avec ce tour de passe-passe spécial qu'on vous enseigne à l'école de magie, de telle sorte que le pigeon se rend à peine compte qu'il a disparu. De l'argent – *pfuitt !* – plus d'argent. Puis je me penchai vers elle et lui dis, d'un air très confidentiel :

— Vous me promettez de ne dire à personne combien je vous ai pris, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers moi, ne comprenant pas tout à fait ce que je voulais dire.

— C'est un prix *très* spécial, expliquai-je. Je ne vendrais de la sanguinaire à personne d'autre pour une telle somme.

Je poussai un nouvel éclat de rire. Cette fois, Mme Teitelbaum rit également.

Cependant, alors que j'ouvrais la porte de mon appartement, elle hésita.

— Monsieur Erskine…, commença-t-elle.

Je crus durant une fraction de seconde qu'elle allait dire : « Rendez-moi mes 650 dollars, espèce de sale escroc minable. » Mais elle chuchota :

— Cette *autre* plante, la première que vous m'aviez proposée… ?

— La conyza ?

— C'est ça, la conyza. Je me demandais… Aussi longtemps que la sanguinaire garantit que mon argent est en sécurité…

— Oh… vous vous demandiez si la conyza ne pourrait pas le garder *deux fois plus* en sécurité.

— Eh bien, oui. Une sorte de sécurité supplémentaire, si vous voyez ce que je veux dire.

— Malgré *l'effet secondaire*.

— Monsieur Erskine, je n'ai pas eu d'effets secondaires depuis que M. Teitelbaum a quitté ce monde.

— Je ne sais pas, madame Teitelbaum. Vous êtes certaine d'être capable de gérer cela ? Certaines de mes clientes se sont plaintes d'être *très* fatiguées.

— Je suis en excellente santé, monsieur Erskine. Je ne mange que du poisson. Enfin, parfois un peu de poulet et peut-être un strudel à la crème fouettée de temps en temps. Mais je pratique le Pilates, et je marche dix mille pas par jour, tous les jours, et toujours dans une direction différente.

— Bon, entendu. Du moment que vous ne me tenez pas responsable d'un… vous savez… *surmenage*.

— Monsieur Erskine ! protesta Mme Teitelbaum, le visage empourpré et la mine aguichante.

Et elle n'avait même pas *acheté* de la conyza pour le

moment, sans parler de se trouver un jeune amant fougueux avec un très gros engin.

J'ouvris la vitrine, sortis le bocal vert, et lui donnai trois feuilles de conyza.

— Sous votre oreiller, madame Teitelbaum, dans un sachet de pur lin blanc. Cela fera l'affaire.

Elle tira trois billets de 100 dollars de sa pince et me les tendit. Mais au moment où je tendais la main pour les faire *pfuitt* de ses doigts, elle saisit mon poignet et le tint fermement.

— Il y a encore une chose.

Quoi ? pensai-je. *Elle portait un micro sur elle et je suis en état d'arrestation.*

— Vous ne m'avez pas donné ma devise occulte, dit-elle d'un air de reproche.

— Oh ! Oh, oui ! Votre devise occulte ! Où avais-je la tête ?

Merde, pensai-je. Autrefois, j'avais eu en ma possession un exemplaire rarissime du XIXe siècle du *Compendium des avertissements astrologiques* de Bultitude, mais je l'avais probablement perdu quand j'avais été obligé de quitter notre appartement dans la 86e Rue Est. J'étais prêt à parier qu'un clodo l'avait trouvé, et qu'en ce moment même il était terrifié à l'idée de s'asseoir en tailleur sous un néflier le 8 août, ou de voir deux chats gris passer sous une échelle. Mais le vrai problème, ces derniers temps, c'est que je devais inventer mes propres devises occultes.

— Ahhmmm… « Si vous restez sous un citronnier suffisamment longtemps, les fleurs qui tombent feront de vous une mariée ».

— Monsieur Erskine !

Je jure devant Dieu qu'il y avait des larmes dans les yeux de Mme Teitelbaum. Je dégageai doucement de ses doigts les billets de 100 dollars, un, deux, trois, tout en souriant.

— Au revoir, dis-je en la pilotant vers la porte. La semaine prochaine, même heure ?

— Il y a une dernière chose, me dit-elle.

— Ou-i-i ? demandai-je, d'une voix encore plus mielleuse.

— Vous ne m'avez pas rendu la monnaie de 50 dollars.

Mais c'était une autre journée de consultations terminée. J'allai jusqu'à la fenêtre et ouvris les rideaux, dans le faible espoir que la jeune Hispanique à la poitrine opulente avec la poussette était toujours là, mais elle était partie, bien sûr. Allons, de toute façon, elle était probablement dévouée irrémédiablement au père de son enfant, lequel était bâti comme The Rock et travaillait comme garde du corps pour un célèbre orchestre *guaracha* cubain, et qui arrachait les bras à tout homme qui s'approchait un peu trop d'elle. Particulièrement un médium âgé de quarante-trois ans, affublé d'une cape verte confectionnée dans une housse de divan en Nylon extensible et d'une calotte dorée qui était en fait un chapeau de Mickey Mouse amputé de ses oreilles. « Harry…, halèterait-elle, ses lèvres luisantes à seulement cinq centimètres des miennes, si bien que je sentirais la salsa extra-piquante sur son haleine. J'ai tellement envie de vous… mais j'ai promis à Raimondo mes seins incroyablement bombés et mes jambes interminables. »

Et je répondrais, avec une infinie tendresse : « *No tiene usted algo más barato ?* »

J'allai dans ma cuisine minuscule, ouvris le réfrigérateur et sortis une bouteille de Guinness. La Guinness a un goût très particulier, un goût de toast brûlé, mais c'est de la bière. Et elle est parfaite pour un homme qui vit seul, parce que c'est de la nourriture et de la boisson dans la même bouteille, et vous n'avez pas de vaisselle à faire. Je bus une longue gorgée, rotai, puis je retournai dans le séjour pour ranger mes cartes de divination.

Grandeur et décadence d'un médium, pensai-je. Treize mois auparavant, je vivais avec Karen et Lucy dans notre appartement au luxe suranné, dans la 86ᵉ Rue Est, et maintenant, j'occupais ce deux-pièces exigu minable au-dessus de l'épicerie pakistanaise Khaled, dans un quartier miteux que j'aimais appeler Upper Greenwich Village.

Je n'avais même pas fini de déballer tous mes cartons, mais j'avais réussi à acheter neuf étagères dépareillées et à couvrir les murs de mes vieux ouvrages défraîchis de magie, de cartomancie et de démonologie. J'avais recouvert ma table d'un dessus-de-lit en chenille de coton écarlate, disposé ma boule de cristal et mon buste de phrénologie, et

je faisais brûler régulièrement de l'encens de bois de santal pour dissimuler l'odeur de pourriture sèche et de cuisine hindoue qui montait du rez-de-chaussée. Que peut-on dire ? La vie est une garce et ensuite vous sentez le fenugrec.

Je ne sais vraiment pas comment ou pourquoi notre mariage était parti à vau-l'eau. Je suppose que c'était en grande partie ma faute. Je ne m'accomplis pas entièrement à moins d'être désespéré. Ainsi que le peintre Edvard Munch, l'auteur du célèbre *Cri*, l'a déclaré : « Sans l'angoisse, j'aurais été un bateau sans gouvernail. » Personne d'autre n'était impliqué, même pas ce salopard prétentieux au hâle mandarine de Rodney Elwick III qui s'invitait continuellement pour s'envoyer de grands verres de sauvignon glacé chaque fois qu'il en avait envie, et riait avec Karen dans la cuisine pendant que je faisais une partie de dames avec Lucy.

« Quelque chose de drôle ? » avais-je coutume de demander depuis l'entrée de la cuisine, et tous deux me regardaient comme si de la morve pendait de l'une de mes narines. J'étais un intrus. Je ne gagnais même pas d'argent. Je n'avais jamais eu d'argent, à n'importe quel âge. Tout l'argent venait de Karen.

Mais Rodney Elwick III n'était pas entièrement à blâmer. J'étais jaloux, certes, mais je dois avouer que je m'ennuyais également. J'étais insatisfait, et je stagnais. J'avais le sentiment que ma vie était arrachée en pure perte, jour après jour, comme les pages vierges d'un agenda. J'avais découvert la terrible vérité que le bonheur n'est pas tout. Savoir que nous sommes vivants, que nous avons besoin de gageures, que nous avons besoin de problèmes et, par-dessus tout, que nous avons besoin d'avoir des *soucis*.

Et j'étais là, l'Incroyable Erskine, le Visionnaire herboriste, avec tous les soucis que l'on pouvait désirer, et sans le moindre argent, mais vivant.

Une jeune femme blonde au corsage turquoise apparut à l'entrée du magasin d'antiquités sur le trottoir d'en face et alluma une cigarette. Ses cheveux avaient des racines foncées et son ventre dépassait de sa minijupe en jean, mais elle avait un visage d'une joliesse incroyable, tel un ange sorti d'un tableau florentin. Je me demandais ce qui se passerait si je traversais la rue et l'abordais : « Je vous ai

observée, mon chou, et je trouve que vous êtes belle d’une manière étrange, une beauté de pacotille. »

Non, ça ne marcherait pas. J’essayais toujours de trouver quelque chose de plus attrayant à lui dire quand le carillon de la porte d’entrée retentit. Mon carillon produit un merveilleux son de glissando comme un xylophone, et il m’a seulement coûté 7,88 dollars chez Wolfowitz Discount Electrics sur la Seconde Avenue.

J’ouvris la porte. Un jeune homme de vingt-cinq ans environ se tenait dans le couloir et battait des paupières. Il avait des cheveux blonds hirsutes, portait un tee-shirt blanc, avec *Molten Iris* imprimé en rouge sur le devant, et un jean. Il était très pâle, avait un nez retroussé, des yeux vert clair et des sourcils blonds. Une petite croix en or de neuf carats pendillait de son oreille gauche. Je compris en voyant le jaune sur ses doigts qu’il fumait, mais il ne portait qu’une seule bague, et c’était un lourd crâne en argent. Vous notez des détails de ce genre quand vous tirez les cartes.

L’un des détails les plus intéressants à son propos, cependant, c’était qu’il soit venu ici. En règle générale, les hommes jeunes ne consultent pas d’extralucides. 90 % de ma clientèle se composaient de femmes, et les rares hommes avaient un cancer en phase terminale et voulaient savoir combien de temps il leur restait à vivre, ou bien ils désiraient connaître à l’avance quel cheval gagnerait au prix de l’Aqueduct.

— Que puis-je faire pour vous ? lui demandai-je.

Il fronça les sourcils vers la serviette de table en papier qu’il tenait dans sa main.

— Vous êtes… euh… l’Incroyable Erskine ?

— Aussi incroyable que cela puisse paraître, oui.

— Ma sœur a dit que je devrais peut-être venir vous parler.

— Votre sœur ?

— Marilyn Busch. Je suis Ted Busch.

— Je *connais* votre sœur ?

— Je ne le pense pas, mais elle est l’amie d’une fille qui est la nièce d’une amie à vous. Elle a dit que je devrais parler à votre amie, mais votre amie a dit qu’elle ne faisait plus dans l’occulte mais *vous* si, alors peut-être que je devrais venir vous voir.

— De quoi s'agit-il, en langage clair ?

— Je n'arrête pas de faire ce cauchemar, d'accord ? Alors l'amie de ma sœur a dit que je devrais parler à sa tante Amelia.

— Tante Amelia ? Je ne connais pas de tante Amelia. Je ne connais aucune tante du tout. Allons, regardez-moi. Est-ce que j'ai l'air d'un neveu ?

— Amelia Crusoe ? Elle s'appelle Amelia Carlsson maintenant, mais c'est le nom que ma sœur m'a dit de vous dire.

Amelia Crusoe. Oh, mon Dieu !

J'avais aimé Amelia Crusoe. J'aimais *toujours* Amelia Crusoe. En dehors du fait d'avoir une voix rauque et vulnérable, un visage préraphaélite, Amelia était une *vraie* extralucide, un *vrai* médium qui était capable de parler aux morts aussi facilement que vous et moi pouvons parler à des gens dans le bus. Elle disait toujours qu'elle allait laisser tomber les séances de spiritisme, et elle l'avait fait, plus d'une fois, mais je savais parfaitement qu'elle ne pourrait jamais renoncer à parler aux morts, tout comme j'étais incapable de renoncer aux soucis. Elle en *avait besoin*, pour se rappeler qu'elle était toujours vivante.

— Vous feriez mieux d'entrer, dis-je. Vous voulez une Guinness ? C'est de la bière irlandaise. Si vous en buvez suffisamment, vous pissez vert.

— Non, je vous remercie.

— Asseyez-vous, lui dis-je, en lui présentant une chaise en bois courbé. Comment avez-vous dit que vous vous appeliez ? Fred ?

— Ted – Ted Busch. C'est Busch comme dans Anheuser, pas Bush comme dans George W.

— Entendu, Ted, dis-je en ajustant ma calotte dorée. Je pense que la meilleure chose que je puisse faire, c'est de vous tirer les cartes et voir si votre cauchemar aura un effet néfaste sur votre vie, ou s'il s'agit simplement d'une terreur nocturne inoffensive.

Ted acquiesça.

— Je comprends.

J'en fus ravi, car, moi, je ne comprenais pas.

— Je serai contraint de vous demander des honoraires, annonçai-je. Mes tarifs sont très raisonnables. Je ne suis pas

l'un de ces médiums célèbres d'Upper West Side qui ont un ouvrage « aide-toi toi-même » dans les listes des best-sellers du *New York Times* et une Lexus en or dans leur garage. Mais chercher à percer l'inconnu est une affaire très compliquée, et cela demande des années de travail pour y parvenir. C'est pourquoi je suis contraint de demander à mes clients la somme modique de 55 dollars, taxes comprises.

Ted ouvrit sa main gauche. Il y avait un billet de 100 dollars soigneusement plié dans sa paume.

— Amelia avait dit que je devrais vous payer, mais elle ne savait pas combien.

Génial, pensai-je. *J'aurais dû demander cent balles*. Néanmoins, je pris l'argent et rendis 45 dollars à Ted, dont 5 dollars en nickels et en dimes, que je puisai dans mon bocal à confitures.

— Bon, parlez-moi de ce cauchemar, lui demandai-je, tandis que j'ouvrais de nouveau le jeu de cartes et commençais à les disposer sur la table.

— Euh… je ne dois pas donner un petit coup sur les cartes ?

— Où croyez-vous que nous sommes ? À Reno ? Non, vous n'avez pas besoin de donner un petit coup sur les cartes. Elles vous connaissent déjà, ces cartes. Regardez celle sur le dessus – un jeune homme aux cheveux emmêlés qui monte un escalier –, elles prédisaient même que vous veniez me voir.

— Mince alors !

Ted eut l'air impressionné.

— C'est le *Jeu noir*, annonçai-je. Un jeu français – les cartes de divination les plus exactes que l'on puisse acheter, à condition d'en trouver. Elles sont interdites dans la plupart des pays, et vous savez pourquoi ? Autrefois, les gens les utilisaient pour prédire la date de leur mort, ensuite ils tuaient les personnes qu'ils n'aimaient pas la veille du jour où ils devaient mourir. Ainsi, ils ne seraient pas exécutés pour les meurtres qu'ils avaient commis.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Regardez ces cartes – superbes, non ? Regardez les détails. Vous savez qui les a conçues ? Des prisonniers de guerre français, en Angleterre, à l'époque

napoléonienne. Les artistes n'avaient pas le droit d'avoir de plumes pour dessiner, alors ils découpaient la chair sur le bout de leurs doigts et exécutaient les dessins avec leurs propres os aiguisés, trempés dans un mélange de cirage pour bottes et de sang de rats.

Ted scruta les cartes avec ce qu'il estimait manifestement être un froncement de sourcils bien informé. Je doutais fort qu'il ait jamais entendu parler de Napoleon Solo, et encore moins de Napoléon Bonaparte. Il renifla et déclara :

— Je fais le même cauchemar à peu près toutes les nuits. Bon, j'ai l'impression de dormir, et puis je me réveille brusquement.

— Mais en réalité vous dormez toujours ?

— Exact. Il fait noir comme poix, et quand j'essaie de me redresser, je ne peux pas. Je suis enfermé dans cette caisse en bois, comme un cercueil.

— Poursuivez.

Je continuai de disposer les cartes du *Jeu noir* par rangées de sept, six, cinq, trois et quatre.

— Je frappe sur le couvercle avec mes poings, mais il est solidement fixé et je ne parviens pas à le faire bouger. D'une façon ou d'une autre, je sais qu'il y a une autre caisse posée sur la mienne, avec quelqu'un à l'intérieur, et une autre caisse posée sur celle-là, avec également quelqu'un à l'intérieur.

Je le regardai. Il serrait les bras sur son corps comme s'il avait des douleurs d'estomac, et des gouttes de sueur luisaient sur sa lèvre supérieure. C'était une journée à la chaleur étouffante, d'accord, mais mon vieux climatiseur, malgré son ferraillement, fonctionnait plutôt bien.

— Alors… vous faites une crise de claustrophobie ? lui demandai-je.

— Je *suffoque*, oui ! Je donne de grands coups sur le couvercle mais je sais que personne ne viendra et que personne ne m'aidera à sortir.

— C'est tout ? Vous frappez sur le couvercle, personne ne vous aide à sortir, et ensuite quoi ?

— La caisse dans laquelle je me trouve, je pense qu'elle est sur un bateau, répondit Ted. Il n'arrête pas de monter et de descendre comme un manège de chevaux de

bois. Au bout d'un moment, je commence à sentir que je vais gerber. J'entends l'océan, le vent, et un bruit de chaînes. J'entends quelqu'un qui appelle, d'une voix très aiguë. C'est peut-être une jeune fille mais cela ressemble plus à un jeune garçon.

Je posai l'avant-dernière carte.

— Est-ce que vous comprenez ce qu'il dit ?

— Pas vraiment. Les mots n'ont aucun sens. Cependant, je vais vous dire ce que cela me rappelle. Les gosses du concierge, quand ma famille habitait dans la 24e Rue. Les Popescu, c'était leur nom. J'entends cette voix et elle ressemble exactement à celle de l'un des gosses.

— Alors vous entendez cette voix qui appelle, et c'est à ce moment-là que vous vous réveillez ?

— Merde, j'aimerais foutrement ! Il ne se passe rien d'autre, mais je ne me réveille toujours pas. Parfois le cauchemar semble continuer pendant des *heures*, le bateau tangue, le gosse appelle, et je ne peux absolument rien faire, à part rester allongé là et suffoquer.

Je le considérai attentivement.

— Quelque chose se passe-t-il dans votre vie en ce moment qui vous donne l'impression d'être enfermé ? Êtes-vous coincé dans un travail que vous n'aimez pas ? Vous venez peut-être de vous fiancer ?

— Pas du tout ! Tout était parfaitement cool avant que je commence à faire ces cauchemars. J'ai trouvé un nouveau job au début du mois dernier, au magasin d'appareils photo Lasky, un nouvel appart, et je me défonce tous les soirs au *Gothicka Club*. Je n'ai aucun souci au monde, à part ces cauchemars !

— Bon, d'accord, lui dis-je. J'ai disposé les vingt-huit cartes de prédiction pour nous permettre de voir quel sera votre avenir immédiat. La dernière carte, nous la retournerons à la fin.

— Vous interprétez vraiment ces trucs ?

— Vous croyez que j'aurais le toupet de vous prendre 45 dollars si je ne le pouvais pas ?

— Okay, fit Ted d'un air de doute.

Je montrai la première carte. L'Amoureux.

— C'est un bon début ! Vous allez faire la connaissance d'une jeune fille ce week-end. Elle est assise sur le lit,

regardez, et elle a un sourire aguichant. Cela signifie incontestablement une aventure galante, même si cela ne dure qu'une nuit.

— Ouais ? Alors *qui* est-ce – celui qui regarde par la fenêtre ?

Je redressai vivement la tête, effrayé, mais l'appartement était situé au deuxième étage et, bien sûr, il n'y avait personne.

— Bon sang, vous m'avez fait peur ! m'exclamai-je.

— Je voulais dire ici, sur la carte, fit Ted en la montrant du doigt. La jeune fille est assise sur le lit mais il y a quelqu'un qui l'*épie*, disons.

— Vraiment ?

Il avait raison. Je ne l'avais encore jamais remarqué, mais, juste dans le coin de la carte, il y avait une fenêtre, et un visage couleur parchemin regardait dans la pièce. Un masque, plutôt qu'un visage, avec une fente en guise de bouche et deux yeux bridés. Parlez-moi de Leatherface dans *Massacre à la tronçonneuse* !

— Ce visage… c'est votre *conscience*, improvisai-je. Quand vous emmenez cette jeune fille au lit, votre conscience vous observe et vous dit : « Excuse-moi, Ted, mais est-ce que tu te conduis bien en ce moment ? Ou bien est-ce que tu joues simplement avec les sentiments de cette jeune fille ? » Regardez ici, à côté du lit, il y a un échiquier et toutes les pièces sont renversées… C'est le symbole du jeu de l'amour volage.

— Ce type-conscience… il a l'air sacrément effrayant.

— Votre conscience est *censée* être effrayante. Elle est censée vous faire réfléchir avant de commettre une bêtise.

— Si je voyais ce type qui regarde par la fenêtre de ma chambre, je ne réfléchirais même pas ! Je ferais dans mon froc et je foncerais vers la porte, dans cet ordre.

— Examinons la carte suivante. C'est vous, vous parlez à tous vos amis. D'accord, elle ne vous ressemble pas vraiment. Vous n'avez pas des cheveux roux et un collant vert vif. Mais elle vous *représente*. Vous souriez, vous êtes détendu. C'est une bonne nouvelle.

Ted prit la carte et la regarda attentivement pendant presque trente secondes. Il était manifestement résolu à en avoir pour ses cinquante-cinq balles.

— Et qui est-ce ? voulut-il savoir.

Il retourna la carte pour me permettre de la voir également.

— Qui est qui ?

— Ce type dans le lointain, tout vêtu de noir, avec un grand chapeau noir, au visage caché par un foulard.

— Oh, lui ! Il n'a pas… de signification particulière. Nous devrions passer à la troisième carte.

— Non, attendez un instant ! Bon, il y a tous ces gens qui rient et plaisantent, d'accord ? Mais ce type au fond, il regarde ce type vêtu de noir, et il est visiblement effrayé. Il ne rit pas et il ne plaisante pas comme les autres, d'accord ? Il a la bouche grande ouverte comme s'il avait vraiment peur.

Je pris la carte à contrecœur et l'examinai à mon tour.

— Oui, vous avez probablement raison. Il a l'air inquiet.

— Et pourquoi est-il inquiet ?

— Vous n'avez pas du tout envie de le savoir.

— Au contraire ! Écoutez, si ceci est mon avenir, et que quelqu'un a l'air effrayé, je veux savoir pourquoi !

— Entendu, dis-je. Ce personnage noir apparaît sur sept cartes seulement du *Jeu noir*, à des distances variées des principaux protagonistes. Parfois il est très loin, parfois il les talonne quasiment. Mais ce que son apparition *signifie* vraiment… cela laisse le champ libre à un grand nombre d'interprétations.

— Mais qui *est*-il ? C'est tout ce que je demande.

— Il est… euh… la Mort imminente.

…

4
Du sang dans la 17e Rue

Ted battit des paupières.

— La Mort imminente ? Qu'est-ce que *cela* signifie ?

— Comme je viens de le dire, cela laisse le champ libre à un grand nombre d'interprétations. Mais, fondamentalement, cela signifie que vous allez mourir. D'une manière imminente, plus ou moins.

— Vous vous fichez de moi !

Je levai les mains pour lui montrer que j'étais désemparé.

— Que puis-je vous dire ? Vous vouliez savoir exactement ce que les cartes prédisaient, et c'est ce que les cartes prédisent.

— Elles disent *comment* ?

Je regardai rapidement les vingt-sept cartes que j'avais déjà retournées.

— Sans trop entrer dans les détails, vous avez déjà rencontré la personne qui va vous tuer. Vous voyez ici ? C'est vous, un bandeau sur les yeux, et vous lui parlez. C'est une femme, et vous connaissez même son nom, bien que vous ne connaissiez pas son *vrai* nom, et ne le connaîtrez jamais. C'est la signification du bandeau sur les yeux.

— Merde ! Les cartes disent qui elle est ?

— Pas précisément, mais elle vient de très loin. Avez-vous rencontré récemment des femmes venues de l'étranger ?

Ted acquiesça.

— J'ai fait la connaissance d'une jeune fille au cours d'une soirée à SoHo, le week-end dernier. Elle parlait très bien anglais… mais, oui, *elle* était étrangère. Russe, peut-être.

— Russe ?

— Peut-être. Elle avait le *type* russe, en tout cas.

— Eh bien, les cartes se rapportent peut-être à elle. Elles me disent également qu'on vous a fait un cadeau dont

vous serez incapable de vous débarrasser, même si vous le vouliez. Vous voyez cette carte ici ? Le Présent. Un jeune homme tient une cage d'oiseau avec un perroquet rouge vif à l'intérieur. Il aime bien le perroquet, il sourit… mais si vous regardez plus attentivement, on voit que le fond de la cage est solidement fixé par des boulons qui lui traversent la paume des mains. Il ne peut pas poser la cage. Tout à fait littéralement, il est vissé.

— Elle m'a donné un médaillon, dit Ted. Regardez.

Il glissa la main sous son tee-shirt et en tira une lourde amulette en étain, à peu près de la grosseur d'un cookie Oreo. Il la tendit pour me permettre de l'examiner.

Le visage d'un homme était gravé en relief sur le médaillon, avec une bordure de serpents et d'étoiles. Les yeux de l'homme étaient fermés, et il avait un air tellement sinistre qu'il en était presque risible. Au dos, une inscription était gravée en italique, mais elle était écrite dans une langue que je ne comprenais pas. *De strigoïca, de strigoï, si de case cu moroi.*

— Cette jeune fille au type russe… elle vous a dit ce que signifiaient ces mots ?

Ted secoua la tête.

— Elle a dit que cela me porterait bonheur, c'est tout.

— Dans ce cas, espérons qu'*elle* avait raison et que les cartes se trompent.

Ted n'eut pas l'air convaincu.

— Vous avez dit que c'étaient les cartes de divination les plus précises que l'on puisse trouver.

— C'est la vérité. Mais elles peuvent être inutilement pessimistes. Par exemple, elles peuvent dire Mort imminente, mais jusqu'à quel point imminent est imminent ? Si vous étiez une tortue des Galápagos, imminent pourrait signifier n'importe quel moment au début du siècle suivant.

Je retournai à nouveau le médaillon de Ted et je ressentis un picotement sur ma nuque, comme si des fourmis allaient et venaient dans mes cheveux. *Les yeux de l'homme s'étaient ouverts, il me regardait fixement, et il souriait.*

Je jetai le médaillon loin de moi comme si j'avais brusquement aperçu une araignée dessus.

— Qu'y a-t-il ? s'exclama Ted.

— Un spasme musculaire, désolé. Mes doigts… euh…

ont des mouvements brusques de temps en temps. Cela a ruiné ma carrière de sculpteur de figurines en ivoire.

J'aurais peut-être dû lui dire que le visage de l'homme sur son médaillon porte-bonheur avait semblé ouvrir les yeux, mais il s'était peut-être agi d'un reflet lumineux, ou bien le médaillon avait peut-être été fabriqué pour justement donner l'impression qu'il ouvrait les yeux. Néanmoins, Ted avait l'air tellement inquiet que je jugeai préférable de ne rien dire. D'accord, je gagne ma vie en prédisant l'avenir, mais je peux vous assurer que connaître ce que l'avenir nous réserve ne fait du bien à personne. D'autant plus que nous ne pouvons foutrement pas y remédier, même avec de la sanguinaire.

— Nous retournons la dernière carte ? suggérai-je. C'est ce que nous appelons la carte Arbitre… la carte qui vous dit finalement ce qui va vous arriver.

— Et si cette carte Arbitre dit également Mort imminente ?

— Pas de problème. Nous pouvons lire votre avenir de nouveau, avec un autre jeu de cartes. Le Tarot peut-être, ou bien les cartes tziganes. Nous pourrions même essayer la boule de cristal. Il faut que vous compreniez une chose, Ted… l'avenir… l'avenir n'est qu'une *affaire d'opinion*.

Ted ferma les yeux pendant que je retournais la dernière carte. J'espérais de toutes mes forces que ce n'était pas Le Serpent, qui signifiait une mort certaine avant la nouvelle lune, mais c'était presque aussi moche. C'était La Femme Eau… l'image d'une femme qui flottait juste au-dessous de la surface d'une rivière. Des plantes aquatiques vertes ondulaient à la place des cheveux. C'était la première fois que je retournais cette carte, mais je savais ce qu'elle signifiait. La mort par noyade, ou une autre mort très désagréable qui impliquait H2O.

Ted ouvrit les yeux et regarda la carte en frônçant les sourcils.

— La Femme Eau ? C'est mauvais ?

— Ce n'est pas *mauvais*… mais je dois être franc, ce n'est pas particulièrement bon non plus. Néanmoins, ne soyez pas inquiet. Les cartes vous *préviennent*, plus qu'elles ne décrètent quelque chose. Elles vous disent : « Faites attention, Ted ! »

— Faire attention à quoi ?

— Juste faire attention. Ne vous baignez pas, n'acceptez pas de cadeaux de femmes qui ont l'air mouillé, et regardez des deux côtés avant de monter à bord d'un bateau de pêche. C'est le message qu'elles vous donnent à propos de la Mort imminente. Vous ne mourrez pas demain, du moment que vous conservez toute votre présence d'esprit.

Je commençai à rassembler les cartes.

— C'est terminé ? demanda Ted. Et pour mon cauchemar ?

— Oh… votre cauchemar.

— Je suis venu vous consulter pour cette raison ! Pour voir si vous pouviez mettre fin à ce cauchemar.

— Bien sûr. Mais, franchement, je ne pense pas que vous ayez à vous inquiéter à ce sujet. Vous êtes stressé, c'est tout.

— Stressé ?

— C'est évident. Vous pensez peut-être que tout baigne dans votre vie, mais vous venez de prendre une foultitude de nouvelles responsabilités, non ? Alors votre subconscient commence à sentir qu'elles prennent le dessus sur vous. De là, la caisse dans laquelle vous êtes enfermé, et toutes les caisses qui sont empilées sur vous. Je peux vous donner de la serpentaire pour y remédier… mettez de la poudre de serpentaire sous votre oreiller et vous ne rêverez plus jamais de vous, je vous le garantis.

— Amelia a dit que vous pourriez peut-être faire appel à votre guide-esprit, pour qu'il me dise ce qui cloche, déclara Ted.

Je cessai de rassembler les cartes.

— Mon guide-esprit ?

— Elle a dit que vous aviez un guide-esprit indien. Un homme-médecine que vous connaissiez, et qui a été tué.

— Amelia vous en a parlé ?

— Bien sûr. Elle a dit que vous aviez un réel talent pour tirer les cartes, mais que vous l'utilisiez rarement.

— Oh, vraiment ? Je viens de vous tirer les cartes, ou bien l'ai-je imaginé ?

— Vous l'avez fait, oui. Mais Amelia a dit que si vous communiquiez avec votre guide-esprit, vous pourriez me

montrer ce qui va m’arriver.

— Elle a également dit ça ?

Je réfléchis un moment. Puis je cherchai dans la poche de mon jean et en sortis son billet de 100 dollars.

— Ted, vous savez ce que je vais faire ? Je vais vous rembourser entièrement, et nous sommes quittes.

— Mais je ne veux pas que vous me remboursiez ! Je veux découvrir ce que signifie mon cauchemar ! Amelia a dit que vous pouviez le faire ! Je ne dors plus ! Je n’ai pas dormi depuis plus d’une semaine ! Je deviens complètement dingue !

— À votre avis, pourquoi Amelia a-t-elle refusé de vous aider ? Ce truc est imprévisible. C’est *dangereux*. Bien sûr que je peux communiquer avec mon guide-esprit. Bien sûr que je peux vous montrer ce que votre cauchemar signifie. Je peux également me fourrer un calibre 45 dans le cul et appuyer sur la détente, mais cela ne veut pas dire que c’est une bonne idée de faire ça.

Ted baissa la tête et regarda fixement la table. Il resta dans cette position si longtemps que je commençai à croire qu’il s’était endormi.

— Écoutez, dis-je. Je n’ai pas fait ce genre de chose depuis très longtemps. Vous devriez essayer la serpentaire. Je peux vous en donner une cuillerée à thé pour 45 dollars, c’est une véritable affaire !

Il ne releva pas la tête.

— Communiquer avec les morts… c’est très risqué. Amelia peut vous dire combien c’est risqué, et elle l’a fait pendant des années. À votre avis, pourquoi ne le fait-elle plus maintenant ?

Je me levai et allai jusqu’à la fenêtre. La blonde aux racines foncées était toujours là. Je pourrais lui dire : « Je n’ai pas pu m’empêcher de vous remarquer… La manière dont la fumée de cigarette s’échappe de votre bouche et disparaît dans cet adorable petit nez retroussé… » Non, cela non plus ne marcherait pas.

— Je ne sais pas quoi faire d’autre, déclara Ted. Je suis allé voir mon médecin, mais il a dit la même chose que vous. Le stress, et il m’a prescrit de l’Ativan. J’en ai pris, mais cela n’a fait qu’aggraver le cauchemar. Et merde, j’ai si peur que je n’éteins pas les lumières !

— Je ne peux pas vous aider, Ted. Je suis désolé.

Il redressa la tête, et je fus atterré de voir que des larmes ruisselaient sur son visage.

— Il faut que vous m'aidiez ! Je ne connais personne d'autre. Je vous en prie !

La blonde leva les yeux et vit que je l'observais. Je souris et lui fis un clin d'œil, mais elle me tourna le dos et rentra à l'intérieur de son magasin. Bon, d'accord. C'était probablement un travesti, de toute façon.

Je ne savais pas quoi faire. Je déteste déranger les morts, et si Amelia ne me l'avait pas envoyé, j'aurais dit à Ted de laisser tomber.

— Je n'en suis pas bien sûr, Ted, dis-je. Je suppose que je pourrais *demander* à mon guide-esprit s'il peut vous aider. Mais je ne peux rien vous promettre, et si cela semble trop dangereux…

— Je vous en prie ! Vous ne savez pas ce que cela représente pour moi.

J'hésitai. Cette affaire ne me plaisait pas du tout. J'avais communiqué avec le « monde des esprits » seulement trois ou quatre fois par le passé. Chaque fois, cela avait été une catastrophe, et j'avais eu une sacrée veine de m'en tirer vivant. Vous croyez peut-être que les morts sont dociles ? Vous croyez qu'ils sont transportés de joie et passent leur temps à danser dans les prés et à jouer de l'ukulélé, comme une bande de hippies ? Ha ! Les morts sont amers, retors et vindicatifs, et ils *haïssent* les vivants comme c'est pas possible. Disons les choses clairement, si *vous* étiez mort, que ressentiriez-*vous* à propos de tous ces salopards prétentieux qui sont toujours vivants, particulièrement s'ils n'arrêtent pas de communiquer avec vous et de dire : « Ohé ? Ohé ? Il y a quelqu'un ? Cela fait quel effet d'être mort ? Où as-tu planqué les certificats des actions US Steel ? »

— Attendez un moment, dis-je à Ted.

J'ouvris le tiroir du bas de mon classeur métallique et en sortis mon carnet d'adresses. Je trouvai le numéro de téléphone d'Amelia et le pianotai sur mon téléphone cellulaire. La sonnerie retentit et retentit, mais je n'obtins que son répondeur.

« Je ne suis pas là pour le moment, mais je tiens vraiment à savoir pourquoi vous m'avez appelée. »

Amelia. La même voix rauque. Je m'éclaircis la gorge.

— Amelia… c'est Harry. Je suis avec le jeune Ted. Ted Busch comme dans Anheuser. Je vais faire tout mon possible pour l'aider, mais j'aimerais savoir ce que tu penses, *toi*, de ce cauchemar qu'il fait.

Je regardai Ted, qui se rongeait l'ongle du pouce, et j'ajoutai :

— Rappelle-moi, d'accord ? Je t'embrasse, Harry.

Je coupai la communication.

— Bon, c'est parti, Ted ! Voyons si je peux vous obtenir une assistance de l'au-delà.

Je fermai les rideaux pour que la pièce soit plongée dans l'obscurité, à l'exception de quelques interstices de lumière qui brillaient autour des bords. Je pris trois cierges dans le tiroir de la cuisine et les allumai. Puis j'ôtai le bracelet de perles noires que je portais toujours sur moi, le bracelet que Singing Rock m'avait offert, et je le disposai autour des cierges pour qu'il les entoure.

— Vous voyez ceci ? dis-je à Ted. Ce bracelet est fait de pierres polies provenant du lit de la rivière Okabojo dans le Dakota du Sud. Le type qui me l'a donné a dit que lorsqu'il mourrait, son âme serait divisée en vingt et une parties, et que chacune de ces perles contiendrait l'une de ces parties. Les choses qu'il a vues, les choses qu'il a dites, les choses qu'il a goûtées, les choses qu'il a touchées, et ainsi de suite. Ce bracelet est comme un enregistrement de ce qu'il a été.

— Je suis prêt à tenter n'importe quoi ! déclara Ted.

— Bon, entendu. (Je tendis les bras au-dessus de la table et pris les mains de Ted.) Je veux que vous fermiez les yeux et pensiez à votre cauchemar. Je veux que vous l'imaginiez aussi clairement que vous le pouvez. La caisse. Le poids sur vous. Le tangage du bateau.

Ted hocha la tête. J'attendis un moment, mais il continua de hocher la tête.

— Fermez les yeux, alors, lui dis-je. J'aimerais commencer avant la fin de la semaine, si possible.

— Oh, bien sûr ! excusez-moi.

Ted ferma les yeux et serra mes mains encore plus fort.

Je demeurai immobile un moment et observai son visage. C'est extraordinaire la façon dont les gens révèlent

leurs pensées quand ils ont les yeux fermés. Encore plus quand ils dorment. Moi-même je m'efforçai de penser à Singing Rock, à la toute dernière fois où je l'avais vu. Il se tournait vers moi, sur le point de dire quelque chose. Il n'avait pas beaucoup ressemblé à un homme-médecine cheyenne. De petite taille, trapu, un large visage avenant, et des lunettes. On l'aurait pris pour un représentant en matelas d'Europe de l'Est plutôt que pour l'un des plus puissants faiseurs de magie indienne depuis Hastiin Klah.

— Singing Rock, dis-je. Il faut que je vous parle.

Une voiture donna un coup de klaxon dans la rue en contrebas, et quelqu'un se mit à crier :

— *Espèce d'abruti ! T'es quoi, abruti ou quoi ?*

— Singing Rock, j'ai un jeune homme perturbé ici, et j'ai besoin de vos conseils pour l'aider.

La flamme des cierges vacilla et s'inclina, mais je ne percevais aucune présence ici, à part Ted et moi, nous tenant par les mains. Je n'entendais rien, non plus, à part l'altercation dans la rue et le « tac-tac-tac » sans fin de mon climatiseur.

— Singing Rock, ce jeune homme fait d'horribles cauchemars. Il a besoin de comprendre ce qu'ils signifient, et comment il peut les faire cesser.

Je pensai : c'est sans espoir. Nous allons rester assis ici, Ted et moi, nos mains vont devenir de plus en plus moites, et il ne se passera rien. Singing Rock est probablement mort depuis bien trop longtemps pour que je sois à même de le faire revenir, ou bien il n'a pas envie d'aider un Visage pâle souffrant d'insomnie, tout simplement. Nous avions été amis, Singing Rock et moi, mais il n'avait jamais porté les hommes blancs dans son cœur, en tant que race. Sa trisaïeule avait été tuée par la cavalerie américaine à Whitestone Hill, dans le Dakota, ainsi que cinq autres membres de sa famille, seulement des bébés, et plus de deux cents autres hommes, femmes et enfants des tribus sioux Yanktonnai et Hunkpapa. Singing Rock avait coutume d'en parler avec une telle rage que l'on avait l'impression que cela s'était passé seulement quelques jours auparavant, et non en 1863. Le temps n'est pas toujours le Grand Guérisseur, croyez-moi, surtout lorsqu'il s'agit de Grandes Injustices.

— Singing Rock, je vous demande une faveur. J'ai besoin que vous m'ouvriez des portes et que vous me montriez la voie.

Ted ouvrit un œil.

— Vous pensez vraiment que ça va marcher ? me demanda-t-il d'un air de doute.

— Si vous risquez un coup d'œil continuellement, non. Pensez à votre cauchemar, d'accord ?

Il referma son œil et se concentra avec force.

— Singing Rock, psalmodiai-je. Je pense que quelque chose de très grave pourrait se produire ici, et j'ai vraiment besoin de votre aide.

J'attendis et attendis, et je commençais à croire que Singing Rock allait m'ignorer. Pourquoi m'aiderait-il, après tout ? Si je ne m'étais pas mêlé de magie indienne, il serait probablement toujours en vie aujourd'hui.

Mais juste au moment où je m'apprêtais à dégager mes mains de la prise moite de Ted, j'entendis quelque chose, et ce n'était pas la circulation, ou le climatiseur, ou les tambours « bing-bong » du magasin de world music de l'autre côté de la rue. C'était un son plaintif très aigu, comme du métal que l'on racle sur du métal… si strident qu'il était quasi inaudible pour l'oreille humaine, mais il aurait probablement fait hurler des chiens à la mort.

— *Singing Rock ?*

Je parcourus lentement la pièce du regard. Rien ne semblait avoir changé. Pourtant, cela ne faisait aucun doute, il y avait quelqu'un d'autre ici. L'équilibre de la pièce donnait l'impression d'avoir été modifié. Les objets semblaient avoir bougé, même si ce n'était pas le cas. Les livres donnaient l'impression de s'être disposés différemment, et la photographie de Karen et Lucy qui était accrochée au mur dans le coin était penchée de façon infinitésimale.

— Singing Rock, vous êtes ici ?

Le crissement plaintif s'accentua – devint si fort qu'il commença à me faire mal aux dents. Et j'entendais à présent un autre son. Un chant scandé, léger et insistant, et des bâtons que l'on entrechoquait l'un contre l'autre. J'avais également l'impression de sentir une odeur de fumée et d'entendre le vent qui murmurait à travers de hautes

herbes.

Singing Rock était ici, ou pas très loin, en tout cas. J'en avais la certitude.

— Ted…, murmurai-je. Je pense que mon guide-esprit est arrivé.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Pensez à votre cauchemar, aussi nettement que vous le pouvez. Essayez de vous le représenter. Montrez-lui combien vous souffrez de claustrophobie, enfermé dans cette caisse. Montrez-lui le mouvement de l'océan. Faites-lui entendre la voix de ce jeune garçon.

— Je le vois. Je le sens. Je l'entends.

Le martèlement des bâtons s'accéléra et devint encore plus saccadé. À présent, j'entendais distinctement quelqu'un qui psalmodiait. Je ne savais pas de quel dialecte il s'agissait, mais c'était incontestablement une langue indienne, et j'aurais dit que c'était du sioux.

— Singing Rock, ce jeune homme est très perturbé par son rêve. Il a besoin que vous lui montriez ce que ce rêve signifie, et qui l'a peut-être causé, et pourquoi.

Singing Rock ne répondit pas, mais le bracelet de perles noires commença à s'agiter, comme si c'était la queue d'un crotale.

— Montrez-lui comment il peut se débarrasser de ce rêve, pour qu'il puisse dormir paisiblement de nouveau.

Le bracelet remua encore plus violemment, et les cierges se mirent à crachoter et à brûler avec plus d'éclat.

— Que se passe-t-il ? demanda Ted.

— N'ouvrez pas les yeux ! Concentrez-vous sur votre cauchemar ! Il est ici maintenant ! Montrez-lui ce qui vous fait si peur !

— Oh, merde ! C'est pire que lorsque je dors !

— *Concentrez-vous !* Il a besoin de voir votre cauchemar aussi nettement que vous !

Ted grinçait des dents, et de la sueur dégouttait du bout de son nez. Le bracelet continuait de cliqueter, et la flamme des cierges brûlait avec une telle ardeur maintenant qu'elle crépitait et crachait des flammèches. J'avais l'impression que la pièce filait à toute vitesse à travers le temps et l'espace, échappant à mon contrôle. C'était comme de se trouver sur un manège de fête foraine quand on a des

nausées et désire éperdument descendre, mais que le manège continue de tourner et de tourner.

— *Singing Rock !*

À ce moment-là, du coin de l'œil, j'entrevis une forme indistincte disparaître vers la porte de ma chambre. Elle était très grande, elle était sombre, et étrangement *étirée*, mais elle disparut si vite et d'une manière si saccadée que je fus incapable de voir qui c'était. Ce qui me terrifia vraiment, cependant, c'est que la porte était fermée, et que la forme ne l'avait pas ouverte. *Elle s'était volatilisée à travers le bois teinté en marron.*

Je dégageai vivement mes mains de celles de Ted et me levai maladroitement. Ma chaise se renversa et heurta bruyamment le sol.

Ted ouvrit les yeux et battit des paupières.

— Qu'y a-t-il ?

— Je pense qu'il est ici, lui dis-je.

Même moi, j'étais surexcité. Je fis le tour de la table et tendis l'oreille.

— Vous pensez que *qui* est ici ?

— Celui qui cause votre cauchemar. Singing Rock a réussi à le faire venir ici, pour que vous puissiez le voir par vous-même.

— Je ne comprends pas.

— C'est très simple. Les cauchemars sont toujours provoqués par une activité spirituelle, d'une sorte ou d'une autre. Quand vous faites un mauvais rêve, il est toujours provoqué par une personne défunte, qui perturbe votre sommeil. La plupart du temps, elles ne le font pas délibérément, mais parfois elles veulent vraiment vous flanquer une trouille bleue.

Je marquai un temps et écoutai attentivement avant de poursuivre.

— La seule façon de découvrir qui est l'esprit qui vous donne vos cauchemars, c'était de demander à un guide-esprit de vous montrer qui il est.

— Et c'est cet esprit qui est ici ?

— Vous avez tout compris.

Ted regarda prudemment autour de lui.

— Alors où est-il ? Je ne vois personne.

— Il est là-bas, répondis-je.

Je montrai de la main la chambre.

— Dans la chambre ? Mais comment est-il entré dans la chambre ?

Le bracelet émit un vif cliquetis impatient. Cela avait probablement demandé à Singing Rock une très grande quantité d'énergie spirituelle pour trouver qui était responsable des cauchemars de Ted, et pour le faire venir ici. Cela avait probablement été extrêmement dangereux, également. À l'évidence, il était préférable de ne pas importuner un esprit capable de créer l'illusion d'une caisse où l'on étouffait, et d'un navire lourdement chargé qui naviguait en haute mer.

— Suivez-moi, dis-je à Ted.

Je m'approchai de la porte de la chambre. Je collai mon oreille contre l'un des panneaux et écoutai. Tout d'abord la chambre sembla silencieuse, puis j'entendis le plus léger des chuchotements, des centaines de chuchotements, des *milliers*, comme une cathédrale remplie de religieuses qui chuchotent avec ferveur.

— *Tatal nostru carele esti in ceruri, sfinteasca-se numele tau…*

J'avançai la main vers le vieux bouton de porte en plastique marron. Il n'y avait qu'une seule façon de découvrir à quoi ressemblait cet esprit, et c'était de l'affronter. Mais je puis vous assurer que mon cœur cognait si fort contre mes côtes que c'était douloureux.

— *Vie imparatia ta, faca-se voia ta…*

— Non ! fit Ted hystériquement, d'une voix grêle d'adolescent.

— Ted… il est ici… mais Singing Rock ne peut pas le retenir indéfiniment.

— Je ne veux pas le voir ! (Il criait presque.) Je vous en prie, je sens à quel point il est malfaisant ! *Je ne veux pas le voir !*

Sur la table, les perles émirent un autre cliquetis.

— C'est votre seule chance, Ted ! Si vous ne l'affrontez pas maintenant, vous continuerez probablement d'avoir ce même cauchemar jusqu'à la fin de vos jours ! Ted ! Écoutez-moi ! *Ted !*

Mais Ted s'éloignait à reculons, les mains levées, secouant violemment la tête d'un côté et de l'autre.

— Je ne peux pas faire ça ! Je ne peux pas l'affronter ! Je sens à quel point il est malfaisant ! Je n'ai jamais perçu quelque chose d'aussi malfaisant !

— Ted, vous le devez ! Vous n'avez pas le choix !

Je n'avais pas plus envie que Ted d'ouvrir cette porte. Cela donnait l'impression que ceux qui chuchotaient devenaient sans cesse plus nombreux – comme si des *millions* d'esprits spectraux se pressaient de l'autre côté du battant et priaient avidement pour leur délivrance. Il y avait également une *odeur* – une odeur nauséabonde, comme du blanc de poulet bon marché avec une ombre de putréfaction olivâtre qui apparaît à travers la peau, ou un tuyau d'écoulement de lavabo bouché par des cheveux gris mouillés, ou du lait tourné.

Néanmoins, je savais que nous étions obligés de faire face à cet esprit que Singing Rock avait fait venir pour nous le montrer. Si nous ne le faisions pas, je ne serais peut-être plus jamais en mesure de faire appel à lui de nouveau. Un Sioux était prêt à vous donner tout ce qu'il possédait, si vous le lui demandiez, ou même si vous ne le lui demandiez pas. Mais il ne pardonnait jamais l'ingratitude.

— J'ouvre la porte, Ted ! Vous devez le voir, coûte que coûte !

Ted tomba à genoux.

— Je ne peux pas ! Je vous en supplie !

J'entendis un furieux crépitement de l'autre côté de la porte, comme une averse de sauterelles. Sur la table, cependant, le bracelet émit un unique cliquetis saccadé, puis il se tut, et les cierges commencèrent à baisser et à couler, comme s'ils manquaient d'air. Je compris que si je ne regardais pas dans la chambre maintenant, je ne saurais jamais ce qui donnait à Ted ses cauchemars, ou pour quelle raison il les faisait, et il finirait probablement fou à lier, ou suicidaire, ou les deux.

Alors j'ouvris la porte.

…

5
La ville du sang

— Nous pouvons lui parler ? demanda le lieutenant Roberts en montrant de la tête le lit de Susan Fireman.

Sa voix était très grave et sonore, comme s'il dissimulait une contrebasse sous son costume, et Frank décela un accent du Sud, Caroline du Sud ou Géorgie.

— Pas maintenant, répondit Frank. De toute façon, je ne pense pas que vous obtiendriez d'elle quoi que ce soit de cohérent.

— Mais elle *vous* a parlé ?

Une jeune religieuse très pâle et boutonneuse s'affairait à proximité, s'efforçant de donner l'impression qu'elle n'écoutait pas.

— Je pense que vous feriez mieux de m'accompagner dans mon bureau, dit Frank. Je suppose que vous avez envoyé quelqu'un jeter un coup d'œil à son appartement ?

— Et comment ! fit le lieutenant Roberts. Ils doivent m'appeler, dès qu'ils seront sur place.

Ils montèrent au 27e étage en silence. Il n'y avait personne d'autre dans la cabine d'ascenseur, à l'exception d'une minuscule infirmière coréenne, chaussée d'énormes baskets blanches, qui bâillait continuellement. Bientôt, l'inspecteur Mancini se mit à bâiller à son tour. Frank les fit entrer dans son bureau et ferma la porte.

— Vous voulez vous asseoir ? leur demanda-t-il.

— Pas particulièrement, répondit le lieutenant Roberts.

Il était très grand et avait un aspect austère. Il ressemblait plus à un prédicateur qu'à un policier. Il portait non seulement un costume de lin noir, mais également une chemise de soie noire avec une cravate de soie noire, et des chaussures vernies noires qui brillaient.

— Mlle Fireman délirait en partie, aussi je ne peux pas attester de la véracité de ce qu'elle m'a dit, déclara Frank.

— Vous n'êtes pas à la barre des témoins, doc. Racontez-moi simplement ce qu'elle vous a dit.

— Elle partage son appartement avec une jeune femme, Prissy, et un jeune homme, Michael. Elle m'a dit… eh bien, elle a dit qu'elle leur avait tranché la gorge avec un couteau de cuisine, et ensuite qu'elle avait bu leur sang à même leurs artères sectionnées.

Il s'ensuivit un très long silence… si long que Frank commença à se demander si le lieutenant Roberts avait entendu ce qu'il venait de dire. Mais celui-ci sortit finalement de sa poche un mouchoir très blanc, le déplia, et se moucha. À son mérite, il n'examina pas le contenu.

— Avez-vous une raison de suspecter qu'elle a peut-être tout inventé ?

— Comme je l'ai dit, je ne peux pas en être certain à 100 %. Mais le sang qu'elle a vomi était du sang humain, et ce n'était pas le sien, et la quantité de sang qu'elle a vomi corrobore ce qu'elle m'a dit.

— L'une ou l'autre de ses victimes aurait-elle pu survivre ?

— Très peu probable. Une personne moyenne a environ cinq litres cinq dans le corps, et si elle en perd plus de 20 %…

Le téléphone cellulaire de l'inspecteur Mancini roucoula comme un pigeon voyageur.

— Ryker ? dit-il. Okay… une minute, je vous reçois très mal, il y a des interférences.

Il se tourna vers le lieutenant Roberts.

— C'est Ryker… Il faut que je prenne la communication dehors.

Il sortit du bureau, referma la porte derrière lui et s'éloigna dans le couloir, mais Frank l'entendait néanmoins crier pour se faire entendre.

— Vous êtes là-bas ? Vous êtes là-bas maintenant ? Comment ça, personne ne vient ouvrir ? Ils sont censés être morts, abruti !

Le lieutenant Roberts demeura silencieux un moment, comme s'il pensait à quelque chose de complètement différent.

— Qu'est-ce qui cloche chez Mlle Fireman ? demanda-t-il finalement.

Frank haussa les épaules.

— Physiquement… plusieurs choses. Elle fait de

l'anémie. Sa tension artérielle est très basse et elle est également hypersensible à la lumière. C'est pour cette raison que les stores de sa chambre sont baissés.

— Alors elle souffre de *quoi*, exactement ? Cela a un nom ?

— Très franchement, nous n'en savons rien. Nous effectuons d'autres examens, mais tant que nous n'aurons pas les résultats, nous en sommes réduits à faire des hypothèses. Elle a une sorte d'enzyme inhabituelle dans son sang, mais nous ne l'avons pas encore identifiée.

— Existe-t-il une maladie connue qui donne envie aux gens de boire du sang humain ?

— Non. Cela dit, il peut y avoir des psychoses hallucinatoires qui amènent la personne qui en souffre à croire qu'elle a besoin d'en boire.

— Alors Mlle Fireman est cinglée ?

— En règle générale, « cinglé » n'est pas un terme que nous employons aux Sœurs de Jérusalem. Pour commencer, ce n'est pas très précis d'un point de vue clinique. Il y a des quantités de « folies » différentes, depuis les dépressifs bipolaires jusqu'aux sociopathes complets. Et comme je l'ai dit, nous n'avons pas encore terminé tous les examens.

— A-t-elle dit *pourquoi* elle a bu le sang ?

— Elle a dit que la lumière du soleil dans son appartement lui donnait la sensation qu'elle brûlait, et qu'elle devait boire le sang de ses amis pour éviter d'être incinérée vive. Il se peut que la sensation de brûlure ait été un réel symptôme physique, mais sa réaction a été psychotique. Cela se produit parfois. J'ai eu à traiter un patient atteint d'un cancer de l'estomac qui croyait sincèrement être mangé de l'intérieur par des insectes aliens, et il avait essayé d'avaler du Dursban pour les tuer. Quand des gens endurent des souffrances insupportables, eh bien ! cela peut déformer sérieusement leur perception de la réalité.

— D'accord, j'ai compris, dit le lieutenant Roberts. Mais ce que je vous demande, c'est si vous jugez qu'elle est mentalement apte ? Pensez-vous qu'elle sait ce qui est bien et ce qui est mal ?

Le téléphone sonna.

— Excusez-moi, dit Frank, et il décrocha le combiné.

Il écouta, hocha la tête, puis reposa lentement le combiné sur son socle. Il garda la main posée dessus, comme s'il voulait empêcher que le téléphone sonne de nouveau.

— Nous avons un problème, lieutenant.

— Un nouveau problème, ou le même problème qui s'est aggravé ?

— Je ne sais pas. Peut-être les deux. Il y a une heure environ, un jeune homme a été amené aux urgences. Il vomissait du sang comme Mlle Fireman. Il montrait également des signes d'hypersensibilité à la lumière… Sa peau était entièrement recouverte d'écran total. Nous avons analysé le contenu de son estomac, et on vient de me communiquer les résultats préliminaires.

— Et ?

— Plus de trois litres de sang, et ce n'était pas le sien.

— Bon Dieu !

— Ce n'est pas tout. Le docteur Garrett vient d'examiner un autre patient. Un homme d'âge mûr, qui vomissait également du sang. Son visage et ses mains étaient enduits d'une épaisse couche de fond de teint.

— Encore un autre ? Il s'agit peut-être d'une sorte de secte de buveurs de sang.

— Il est impossible de dire ce que c'est, pour le moment. Ce pourrait être un virus, incubé par la chaleur et l'humidité élevée. Ou peut-être n'est-ce pas du tout une maladie physique. Il s'agit peut-être d'un genre d'hystérie collective.

— Vous pensez que ce pourrait être contagieux ?

— Il est impossible de le dire, pour le moment. Nous suivons tous les protocoles réglementaires de contrôle des maladies, si jamais c'était le cas.

— Okay, Ryker, bien sûr ! cria l'inspecteur Mancini. Je vous rappelle plus tard !

Il ouvrit la porte du bureau à la volée, entra précipitamment et trébucha sur la corbeille à papier.

— Alors ? demanda le lieutenant Roberts.

— En plein dans le mille, lieutenant ! Ils les ont trouvés dans la cuisine. Deux morts, un homme et une femme, tous deux d'une vingtaine d'années, tous deux la gorge tranchée, tous deux vidés de leur sang.

Il consulta son calepin et renifla.

— M. Michael Harris et… Mlle Priscilla Trueman.

— Oh, mon Dieu ! murmura Frank.

Malgré les aveux de Susan Fireman, malgré toutes les preuves médicales, cela constituait néanmoins un choc pour lui qu'elle ait dit la vérité. C'était comme si les lumières s'étaient brusquement rallumées au milieu de la projection d'un film d'horreur, et qu'il s'aperçoive qu'il était éclaboussé de sang chaud, de vrai sang.

— Bon, dit le lieutenant Roberts, nous avons apparemment affaire à un double homicide, et ce n'est qu'un début. (Il consulta sa grosse montre Rotary.) Puisque Mlle Fireman n'est pas en état d'être interrogée, je pense que nous ferions mieux d'aller jeter un coup d'œil à son travail par nous-mêmes. Nous reviendrons plus tard, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. J'aurai également besoin d'interroger vos deux autres patients, aux urgences… pour leur demander de qui *ils* ont bu le sang.

— Bien sûr, répondit Frank. Quand vous voudrez.

Il se sentit brusquement glacé et les jambes en coton. Il tira son fauteuil en cuir jaune et s'assit.

— Je vous appelle si Susan Fireman montre des signes qu'elle est plus lucide ?

Le lieutenant Roberts s'immobilisa et le regarda en fronçant les sourcils.

— Ça va, doc ? Vous ne semblez pas dans votre assiette.

— Je vais très bien. Juste un peu bouleversé, je suppose.

— Ma foi, c'est compréhensible. Reposez-vous un moment, inutile de descendre avec nous aux urgences.

— Attendez, lieutenant… Avant que vous partiez…

— Oui, doc ? Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas, peut-être n'est-ce pas important. Mais Susan Fireman a parlé dans une langue étrangère. Je n'avais encore jamais entendu quelque chose de ce genre… Europe de l'Est, d'après les consonances. Mais le jeune homme qu'on a amené aux urgences… *il* a parlé dans la même langue.

— Vraiment ?

— « *Total nostrou* », quelque chose comme ça. Mais il y

avait d’autres phrases.

Le lieutenant Roberts haussa les sourcils.

— « *Total nostrou* » ? Cela ne me dit rien. Néanmoins… (Il sortit son calepin et nota les mots rapidement.) « *Total nostrou* ». Je suis content que vous vous en soyez souvenu. On ne sait jamais.

— Le docteur Garrett et moi avons pensé qu’il y avait peut-être une sorte de lien entre eux. Vous savez… ce sont peut-être des terroristes.

— Oui, bien sûr. Cela vaut la peine d’en tenir compte. Ils pourraient appartenir à Al-Qaïda et essayer de propager cette maladie délibérément, comme l’anthrax. D’un autre côté, comme vous l’avez dit, il ne s’agit peut-être pas du tout d’une maladie, et ils appartiennent peut-être au même club d’espéranto, tout simplement. C’est peut-être la chaleur, tout le monde disjoncte, les gens développent une soif ardente de Rhésus négatif, au lieu de M. Pibb. Jusqu’à ce que nous ayons découvert ce qui se passe, nous ne savons pas ce qui se passe.

Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, Frank appuya sur le bouton de l’interphone pour permettre au lieutenant Roberts d’entendre également.

— *Frank, c’est encore Dean Garrett. L’ambulance 8 vient d’appeler, ils amènent trois autres personnes qui vomissent du sang. Et ils disent que nous en aurons probablement d’autres. Apparemment, NYU a signalé cinq cas similaires. St Luke’s en a trois et Lenox Hill en a deux.*

— Bon Dieu… c’est une épidémie ! murmura Frank.

— Ou bien c’est un massacre, fit le lieutenant Roberts. Ou les *deux*. Réfléchissez un instant… Si toutes ces personnes ont bu du sang humain… combien de gorges ont-elles tranchées pour l’avoir ?

Le téléphone cellulaire de l’inspecteur Mancini roucoula une nouvelle fois.

— C’est un message de l’inspecteur général Conroy, lieutenant. Il veut que nous rentrions de toute urgence à l’hôtel de Police.

— Okay, doc, dit le lieutenant. J’ai l’impression que nous allons être obligés de vous dire au revoir et de vous laisser.

— Bien sûr, répondit Frank. Vous voulez toujours que

je vous tienne au courant pour Susan Fireman ?

— Oh, oui ! J'ai un pressentiment très étrange. Je crois que vous et moi, nous allons avoir foutrement besoin de nous entraider dans les jours à venir.

Frank but un verre d'eau puis descendit voir Susan. La peau de la jeune fille semblait encore plus lumineuse qu'auparavant et, quand il s'approcha de son lit, elle fut seulement en mesure d'esquisser un faible sourire.

— Qui étaient ces hommes ? lui demanda-t-elle.

— La police. Ils avaient envoyé des inspecteurs à votre appartement. Ils ont trouvé vos amis.

— Je vois.

Frank s'éclaircit la gorge.

— Ils voudront vous parler quand vous serez suffisamment rétablie.

— Quelle heure est-il ? J'ai dormi.

— 14 h 35. Et si vous essayiez de dormir encore un peu ? La meilleure chose que vous puissiez faire, c'est vous reposer.

Susan secoua la tête.

— Je ne peux pas. Je n'arrête pas de faire ce rêve.

Frank se tint près du lit un moment, sans rien dire.

— J'ai des ennuis, hein ? demanda Susan.

— Si c'est vous qui avez tué Prissy et Michael, alors oui.

— C'est sans importance. On ne peut pas condamner des morts, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire ? Vous n'allez pas mourir.

— Je ne vais pas vivre, non plus.

Frank la considéra quelques instants encore.

— Je dois vous laisser, dit-il. Il y a une sacrée situation de crise en bas.

— Vous ne me haïssez pas parce que j'ai tué Prissy et Michael, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas mon boulot de haïr mes patients, quoi qu'ils aient fait.

— J'en suis ravie. Chose curieuse, je ne me hais pas, moi non plus. Au moins, ils sont morts en faisant quelque chose d'utile, ce que la plupart des gens ne peuvent pas dire, hein ?

— Susan, avez-vous déjà entendu parler des *êtres pâles*

?

Elle secoua la tête.

— Non, jamais.

— Vous en êtes certaine ? Un homme vous observait ce matin, et il a dit que vous étiez un être pâle. Il a dit qu'il ne pouvait pas m'expliquer cela, parce que je ne comprendrais pas de quoi il parlait.

— Je n'ai jamais entendu parler d'eux, jamais. Je vous le promets, je n'ai jamais entendu parler d'eux.

La voix de Susan fut brusquement différente… brouillée et incohérente, comme si elle était commotionnée ou parlait dans son sommeil.

— Je vous le promets… Je vous le promets vraiment.

Elle continua de secouer la tête mais ses yeux n'arrêtaient pas de se révulser.

— Susan…, murmura Frank.

Il regarda vivement le moniteur, mais les pulsations cardiaques étaient régulières et la tension artérielle constante, bien que toujours très basse. Elle avait fermé les yeux et respirait doucement et régulièrement.

Il attendit un moment encore, puis il sortit de la chambre et s'éloigna dans le couloir vers les ascenseurs. Il les avait presque atteints quand il eut la sensation déconcertante que Susan s'était levée de son lit et le suivait, tout près, dans sa blouse blanche d'hôpital. Il fit halte et se retourna, mais la seule personne dans le couloir à part lui était une femme de ménage qui passait un balai-éponge sur le sol et chantait *Lazy River*.

Il appuya sur le bouton *Rez-de-chaussée*. Tandis qu'il attendait l'arrivée de l'ascenseur, il jetait continuellement des regards vers la chambre 1566. Une infirmière entra dans la chambre, puis en ressortit. Il se sentait nettement troublé. Il avait la certitude que Susan s'était trouvée à quelques centimètres seulement derrière lui.

« Vous n'allez pas mourir », lui avait-il affirmé. Mais qu'avait-*elle* répondu ?

« Je ne vais pas vivre, non plus. »

Qu'avait-elle voulu dire par là ? On vit ou bien on meurt. On ne peut pas faire les deux.

La sonnerie de l'ascenseur retentit, et les portes s'ouvrirent. Un homme se trouvait dans la cabine, la tête

enveloppée de pansements blancs. Ses yeux et sa bouche n'étaient que des fentes, comme s'il était une momie. Peut-être *peut*-on faire les deux. Frank prit une profonde inspiration et entra dans la cabine.

Lorsqu'il sortit de l'ascenseur au rez-de-chaussée, les urgences étaient déjà en proie au chaos. Il aperçut Dean. Celui-ci s'occupait d'une jeune femme en robe d'été vert citron qui vomissait du sang sur sa civière et sur le sol.

— Oh, mon Dieu, marmonnait-elle continuellement. Oh, mon Dieu ! oh, mon Dieu !

Puis sa gorge se contracta et un nouveau flot de sang jaillit. Dean faisait de son mieux pour recueillir le sang dans un haricot en carton, mais il y en avait des litres. Dean était en sueur, pas rasé, et ses cheveux rebiquaient comme ceux de Stan Laurel.

— Vous avez une mine de déterré, lui dit Frank.

— Vous êtes à peu près la dixième personne à me le dire, répliqua Dean.

— On va vous donner davantage de personnel ?

— Oh, bien sûr ! Ils les font venir de partout. Kieran Kelly, des soins intensifs, Bill Medovic doit rentrer de White Plains, et je suis censé avoir cinq autres techniciens et sept infirmières supplémentaires. Mais si ça continue de cette façon, je vais être complètement débordé.

— Vous avez eu des nouvelles du Troll de la Mort ?

— Pas encore. Mais Kieran a dit que si le nombre des admissions dépassait cinquante, il déclencherait le Code rouge de situation de crise.

La jeune femme se redressa et eut des haut-le-cœur, mais cette fois elle cracha seulement quelques éclaboussures de sang. Une fois que Dean lui eut essuyé la bouche, Frank se pencha vers elle.

— Mademoiselle… je suis le docteur Winter. Pouvez-vous me dire comment vous vous appelez ?

— Kathleen… Kathleen Williams. Oh ! mon Dieu, je brûle de partout.

— Vous avez la sensation que votre peau est en feu ?

— Je *brûle* ! Aidez-moi !

— Nous allons faire tout notre possible, Kathleen, je vous le promets. Mais il faut que je sache de qui vous avez bu le sang.

— Quoi ? fit-elle en lui lançant un regard horrifié.

— Frank ! protesta Dean. Vous ne pouvez pas lui poser une question pareille !

— Vous avez bu le sang de quelqu'un, Kathleen, insista Frank. Vous devez me dire de qui était ce sang.

— Je n'ai bu le sang de personne. Je suis malade, c'est tout !

— Écoutez, dit Frank. Je sais que vous l'avez fait. Vous entendez ? *Je sais que vous l'avez fait*. Ce n'est pas votre sang, n'est-ce pas ?

— Laissez-moi tranquille ! Je souffre ! C'est insoutenable ! Je souffre tellement !

— Vous souffrirez encore plus si nous refusons de vous soigner.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Je brûle ! Docteur ! Au secours ! Je brûle !

— Frank, bordel de merde ! fit Dean d'une voix sifflante en jetant un regard à la ronde pour s'assurer qu'il n'y avait pas de témoins. On pourrait nous traîner en justice jusqu'à Hanoukkah !

Mais Frank ne bougea pas, et quand une infirmière survint pour pousser la civière vers la salle des admissions, il l'en empêcha.

— Non ! Attendez. Kathleen veut nous dire quelque chose.

La jeune femme ouvrit la bouche et la referma. Puis elle gémit.

— D'accord, dit-elle. J'ai *bu* leur sang.

— Le sang de qui ? Répondez, Kathleen. Vous devez me le dire.

Les yeux de la jeune femme se remplirent brusquement de larmes, et sa bouche se crispa sous l'effet du chagrin.

— Mes enfants. Mes deux jeunes enfants. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Nom de Dieu ! murmura Dean en se passant les doigts dans ses cheveux hirsutes.

— Qu'avez-vous fait ? la pressa Frank.

— Je ne peux pas vous le dire ! Ce n'était pas moi ! Jamais je ne leur aurais fait du mal, jamais !

— Dites-moi ce que vous avez fait, Kathleen. C'est la seule façon dont nous pouvons vous aider.

— Je… j'avais brûlé durant toute la matinée. Je n'en pouvais plus. J'avais l'impression que ma peau se ratatinait, elle était si chaude. Je pensais continuellement à leurs petits cœurs qui battaient, et à tout ce sang dans leurs corps. Je pensais continuellement qu'il me rafraîchirait.

Dean se cacha le visage dans les mains, mais Frank insista.

— Comment cela s'est-il passé, Kathleen ? Répondez… si vous ne me le dites pas, vous devrez le dire à la police.

— Oh, mon Dieu ! Je préparais leur déjeuner, je confectionnais des sandwiches. Mais j'avais la sensation d'être en feu pendant tout ce temps. J'ai baissé les stores pour empêcher la lumière du soleil d'entrer, mais je continuais de brûler. Puis Marty est entré dans la cuisine et m'a demandé pourquoi il faisait si sombre. Je l'ai regardé et j'ai su ce que je devais faire. C'était plus fort que moi.

— Quel âge a Marty ?

— Onze ans… et Melissa en a neuf. Après en avoir fini avec Marty, je suis allée dans ma chambre. Melissa était assise devant le miroir de ma coiffeuse et s'amusait avec mon crayon à lèvres. Elle m'a vue dans le miroir et a cru que j'étais en colère contre elle, mais je n'étais pas en colère contre elle. Je continuais de brûler et j'avais besoin de son sang.

— Alors vous lui avez tranché la gorge ?

La jeune femme déglutit et hocha la tête.

— J'irai en enfer pour ça, hein ?

— L'enfer ? s'exclama Frank. Vous aurez de la chance si on vous laisse entrer, ajouta-t-il à voix basse.

Dean accompagna Frank dans le couloir.

— Ce sont des meurtriers, n'est-ce pas ? Tous ces gens.

— Oui. On le dirait bien, répondit Frank.

— Seigneur ! Nous en avons plus de trente maintenant, et on continue de nous en amener.

— Nous ne pouvons pas les juger, Dean. C'est aux tribunaux d'en décider, pas à nous.

— S'ils survivent ! Plusieurs parmi les premiers arrivés sont dans un état plutôt désespéré.

— J'aimerais les voir.

Dean l'emmena dans la salle des admissions en pédiatrie, qu'il avait fait aménager pour les cas

d'hémorragie. Une grande pancarte en lettres rouges indiquait « zone de quarantaine – entrée interdite ».

— Simple précaution, lui dit Dean. Il n'y a aucune preuve que ce soit contagieux, ou infectieux, ou que ce soit causé par un genre de toxine.

Dans la salle, tous les stores avaient été baissés, et les internes et les infirmières des urgences travaillaient dans un demi-jour, semblables à des fantômes vert pâle. Frank arpenta l'allée centrale et s'arrêta pour examiner chaque patient tour à tour. Certains étaient silencieux, le visage livide, comme s'ils dormaient ou étaient déjà morts, mais certains parmi les admissions plus récentes pleuraient, criaient, avaient des haut-le-cœur et demandaient grâce. La puanteur du sang en partie digéré était si dense et fétide que Frank en sentait le goût dans sa bouche.

Les sirènes retentissaient continuellement, tandis qu'on amenait d'autres personnes de la ville à la chaleur étouffante, les portes en plastique n'arrêtaient pas de claquer tandis qu'on allait et venait, des civières grinçaient dans les couloirs, et des infirmiers réclamaient de l'aide à grands cris.

Frank et Dean retournèrent aux urgences et ôtèrent leurs masques chirurgicaux.

— Willy vous a appelé ? demanda Frank.

Le sol aux carreaux de vinyle était poissé de sang, et la semelle de ses chaussures produisait un crissement.

— Il a fait tous les tests possibles et imaginables, depuis le sarin jusqu'au ricin et au gaz moutarde. Il a fait des tests pour l'anthrax, le choléra, la grippe aviaire, trois sortes de peste et j'en passe. Rien jusqu'ici, mais il ne baisse pas les bras. Il continue d'examiner les prélèvements de sang de chaque patient qu'on nous amène.

— Et pour l'enzyme ?

— Rien de probant, pour le moment, mais c'est une enzyme métalloïde, apparemment, avec un composant d'argent. Il pense que cela pourrait être lié au processus de vieillissement, mais il doit continuer de travailler dessus.

Alors qu'ils atteignaient les portes, le docteur Pellman entra, accompagné de son directeur médical adjoint, Ingrid Kurtz. Tous deux avaient une mine sévère.

— Le maire a décrété l'état d'urgence, annonça le

docteur Pellman. Il y a quinze minutes de cela, on signalait trois cent soixante-dix cas de personnes qui vomissaient du sang, dans toute la ville, et jusqu'à présent la police a découvert quatre-vingt-treize corps vidés de leur sang.

— Seigneur ! s'exclama Frank. Cela commence à ressembler à *Zombie*.

— Vous pouvez oublier les subtilités légales, docteur Winter, déclara le docteur Pellman. Nous devons découvrir de toute urgence ce qui ne va pas chez ces gens. Nous devons savoir ce qu'ils ont en commun… ce qu'ils ont mangé, où ils étaient, avec qui ils ont été en contact. Nous devons établir avec précision où chacun d'eux habitait, et où ils se trouvaient quand ils ont commencé à montrer des signes d'infection. Le CDC [2] nous envoie deux spécialistes, et j'ai également parlé à Medcom. Réquisitionnez autant de membres de votre équipe que vous jugez nécessaire. Tous les congés sont annulés jusqu'à ce que nous ayons la situation en main.

— Entendu, monsieur.

— Et, docteur Garrett…

— Oui, monsieur ?

— Dès que vous le pourrez, faites une pause de deux heures. Prenez une douche et trouvez-vous quelque chose à manger. Vous avez une mine de déterré.

Tandis que Frank retournait au 11e étage, il constata que la panique augmentait de minute en minute. Chaque fois que les portes de l'ascenseur s'ouvraient, de plus en plus de gens s'engouffraient dans la cabine. On emmenait vers les salles de convalescence des quantités de patients dans un état non critique, blottis dans leurs fauteuils roulants, leurs affaires personnelles serrées sur leurs genoux, tandis que des techniciens et des infirmières se hâtaient dans les couloirs et que des téléphones sonnaient avec insistance à tous les postes. En l'espace de quelques minutes seulement, l'hôpital s'était transformé en une tour de Babel bruyante, encombrée et climatisée.

Il était à mi-chemin de la chambre 1566 quand son beeper bourdonna. Il le sortit de sa poche et le regarda, puis il se mit à courir dans le couloir. Il atteignit la porte au moment où l'un des techniciens des urgences en sortait, et ils faillirent se heurter.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il vivement.

— Elle a fait une insuffisance cardio-vasculaire. Brusquement.

Frank jeta un coup d'œil vers la chambre plongée dans l'obscurité. Trois infirmières se tenaient autour du lit. La chemise de nuit de Susan Fireman, ouverte, découvrait sa poitrine décharnée. L'une des infirmières levait déjà les palettes jaune vif du défibrillateur et criait : « On dégage ! » Mais, pour une raison ou une autre, Frank eut la certitude que l'âme de Susan Fireman avait déjà quitté son corps.

Il s'avança dans la chambre. Il eut l'impression de marcher au ralenti tandis que l'équipe de réanimation se livrait à une activité frénétique autour du lit. Ils choquèrent Susan Fireman, la choquèrent à nouveau, puis une troisième fois. Mais son visage demeura d'une pâleur mortelle, ses maigres poignets ballottaient comme ceux d'une poupée, et elle ne montrait aucun signe qu'ils réussiraient à la sauver.

Il attendit au sein des ombres, la main plaquée sur sa bouche. Il ne pouvait rien faire d'autre. Finalement, l'infirmière des urgences s'écarta du lit et reposa les palettes du défibrillateur sur le chariot.

— Désolée, tout le monde. Nous l'avons perdue.

Frank s'avança et se tint au pied du lit.

— Désolée, docteur Winter, dit l'infirmière. Nous avons fait tout ce que nous pouvions.

— Son cœur a cessé de battre, comme ça, déclara une infirmière en faisant claquer ses doigts. Tous ses signes vitaux semblaient parfaitement normaux et, l'instant d'après, clac, tracé plat.

Frank regarda Susan Fireman et fut surpris de se sentir si bouleversé. Habituellement, quand ses patients mouraient, il n'éprouvait qu'un regret professionnel d'avoir été incapable de leur donner plus longtemps à vivre. Mais à peine quelques heures auparavant, Susan Fireman s'était livrée à des contorsions devant Macy's et avait grimpé à une échelle qui n'existait pas, et il n'avait pas eu l'occasion de lui demander ce qu'elle faisait et ce qu'elle essayait de dire, et il réalisait à présent qu'il avait eu très envie de le savoir.

Malgré sa pâleur cireuse, cependant, Susan Fireman semblait parfaitement calme, et il aurait juré qu'elle souriait en elle-même.

— Nous savons comment joindre sa famille ? demanda l'une des infirmières.

— Oui, répondit Frank. Vous feriez mieux de partir. On a besoin de vous aux urgences, de vous toutes.

Les infirmières rangèrent leur matériel, débranchèrent le goutte-à-goutte et, finalement, il resta seul avec elle. Il examina son visage sous la lumière de la lampe et pensa : *Je me demande ce qui vous est réellement arrivé, Susan Fireman.* Il songea qu'il allait probablement le découvrir dans les heures à venir, si de plus en plus de gens mouraient de la même affection. Mais quoi que ce fût qui l'avait emportée, elle avait été une jeune fille incroyablement séduisante, et c'était une fin très triste pour une vie très courte.

— Quand vous montiez à cette échelle, où alliez-vous ? lui demanda-t-il. Où pensiez-vous qu'elle vous conduirait ?

Brusquement, *elle ouvrit les yeux*. Ces yeux clairs, bleu glacier. Et elle le regarda fixement.

---

2. *Center Disease Control, le Centre de contrôle des maladies, situé à Atlanta. (NdT)*

…

6
Envie de sang

— Qu'y a-t-il là-dedans ? s'écria Ted Busch. Qu'est-ce que c'est, bordel ?

Je poussai précautionneusement le battant. La chambre était très sombre. Je n'avais pas eu le temps de mettre de véritables rideaux, et la fenêtre était masquée par un dessus-de-lit violet que maintenaient des pinces à linge. Mais il n'y avait rien ni personne dans la chambre. Pas de hordes qui chuchotaient, pas de sauterelles, pas de silhouettes sombres étirées. Uniquement mon lit solitaire défait avec la couverture rouge foncé et les draps de satin noir tachés, et la chaise de cuisine maculée de peinture qui me servait de table de chevet. Uniquement le poster en lambeaux d'un dessin occulte de J.F.C. Fuller, un ami d'Aleister Crowley, le maître de la magie noire – des planètes, des lignes ondulées et des femmes nues aux cheveux embrasés. Et la plupart de mes vêtements, froissés, bien sûr, sales et entassés sur ma valise.

Néanmoins, j'étais certain de *sentir* quelque chose. Habituellement, ma chambre sentait les épices hindoues rances et le plâtre humide, avec une touche prononcée d'eau de toilette *Eternity*. Mais je décelais autre chose – un arôme de brûlé très net, comme une allumette récemment enflammée – et l'odeur de *l'air perturbé*. Je reniflai, et reniflai de nouveau. Il y avait la sensation étrange que quelqu'un s'était trouvé là et venait juste de partir.

Je risquai un coup d'œil derrière la porte. Il n'y avait rien non plus, excepté mes clubs de golf flambant neufs et mon trench-coat Burberry tout raide que j'avais très peu porté – des souvenirs, tous deux, de ma vie avec Karen enfuie. J'avais peut-être perdu ma dignité, mais, Dieu merci ! j'avais gardé mes putters.

— Quelque chose ? demanda Ted en restant prudemment derrière moi.

— Rien, répondis-je. J'ignore qui c'était… *ce que*

c'était… mais c'est venu et c'est reparti.

— Je suis vraiment désolé, dit Ted. J'étais terrifié, je vous jure. J'ai senti combien c'était malfaisant, je l'ai vraiment *senti*. C'est comme quand j'étais gosse. Mon peignoir He-Man était accroché au dos de la porte de ma chambre, et je *savais* qu'il était vivant et que, dès que ma mère serait retournée au rez-de-chaussée, il bondirait sur moi.

— Non, Ted, répliquai-je en m'efforçant d'être patient. Cela ne ressemblait pas à ça. Votre peignoir He-Man n'était pas vivant et il n'a pas bondi sur vous, d'accord ? Votre *peur* de votre peignoir, elle, était tout à fait réelle, je vous l'accorde. Moi-même… j'étais terrifié par le fil du bois de la porte de mon placard. Il avait la forme d'un loup et je ne pouvais pas le regarder, au cas où il m'arracherait la gorge, mais il ne l'a jamais fait, bien sûr.

— La chose qui était ici… c'était quoi ? demanda Ted.

— La chose qui était ici *était* vivante. Nous l'avons ratée, nous ne l'avons pas vue, c'est tout.

— Elle dégageait un tel *mal* ! J'en avais la chair de poule. Et je la *sentais*, vous savez. Une odeur de… *beurk !*

J'ôtai ma calotte dorée et me passai la main dans les cheveux. J'étais très inquiet. Quoi qu'ait été cette forme sombre étirée, elle avait apparemment des intentions tout à fait malveillantes, du moins à l'encontre de Ted. Cela signifiait que j'étais placé devant un choix très inconfortable. Soit je pouvais vendre à Ted une poignée de plantes du Placard magique et le laisser se débrouiller tout seul – ce qui, je dois l'avouer, était mon inclination immédiate –, soit je pouvais essayer de découvrir ce qu'était cette chose, et pourquoi elle lui donnait des cauchemars, et si j'étais capable de la renvoyer vers le recoin rempli de toiles d'araignée, quel qu'il fût, du monde des esprits d'où elle était venue.

Jusqu'à présent, cependant, dans ma vie courte mais chaotique, je savais par expérience que des choses aux intentions très malveillantes étaient furieuses quand on se mêlait de leurs affaires. Habituellement, toute tentative pour se débarrasser d'elles aboutissait à des massacres, à une destruction massive, et on se retrouvait confronté à des manifestations qui, par la suite, vous faisaient hurler dans

votre sommeil pour toujours.

J'optai pour un compromis. J'allai jusqu'au placard, ôtai le couvercle d'un bocal jaune et en sortis une touffe d'armoise commune séchée.

— Regardez, Ted, vous pouvez avoir ceci gratis.

Ted examina l'armoise d'un air méfiant.

— Je fais quoi de ce truc ? Je le fume ?

— Je ne ferais pas cela à votre place. Attachez-la à la tête de votre lit, et elle vous protégera contre les mauvais rêves.

— C'est une plante.

— D'accord, mais ce n'est pas une plante ordinaire. C'est de l'armoise, que les Celtes appelaient autrefois herbe-de-sorcier. Contrairement aux autres plantes, elle se penche vers le nord quand elle pousse, ce qui signifie qu'elle est magnétique, et qu'elle est très sensible aux messages surnaturels. Qui sait… Elle vous dira peut-être pourquoi cette… *chose*… trouble continuellement votre sommeil.

— C'est tout ? me demanda Ted.

Il semblait très déçu. Je lui passai un bras autour des épaules.

— Je ne sais pas ce que je peux faire d'autre, Ted. J'ai fait de mon mieux, mais c'était à vous d'agir. J'avais trouvé ce qui vous donnait des cauchemars, mais vous n'avez pas voulu l'affronter. Alors que puis-je faire ?

— Nous devrions peut-être demander à votre guide-esprit de nous repasser la scène ?

— Désolé, Ted, il refusera.

— Je serai beaucoup plus speedé cette fois, je vous le promets.

Il prit une profonde inspiration qui siffla dans ses narines, puis une autre, et il redressa les épaules. Mais je secouai la tête, et continuai de secouer la tête. Ses épaules retombèrent petit à petit.

— Ted, Singing Rock est un homme-médecine sioux et *très* fier. Les Sioux se vexent quand on se croit tout permis avec eux, et Singing Rock se vexe encore plus que la plupart des autres. Faire apparaître cette chose pour nous lui a probablement demandé plus d'efforts que vous et moi ne pouvons même l'imaginer. Et qu'avons-nous fait ? Nous n'avons même pas eu les *cojones* de risquer un coup d'œil.

Vous pensez sérieusement qu'il nous offrirait un bis ?

J'entendais presque Singing Rock dire de sa voix sèche et sarcastique : « Vous les hommes blancs ! Quels grands guerriers vous êtes ! Si je tuais un ours de mes mains nues et le déposais, ensanglanté, à vos pieds, vous détaleriez comme des enfants effrayés ! »

— D'accord, je comprends, dit Ted. (Il s'essuya le nez du dos de la main.) On pourrait peut-être essayer de nouveau demain ?

— Je ne le pense pas, Ted. Ce n'est pas comme se dégonfler devant un rendez-vous chez le dentiste.

— Pourriez-vous au moins y réfléchir ? Bon, je vais essayer cette plante sur mon lit ce soir, mais si j'ai de nouveau ce cauchemar…

J'entendis la sirène d'une ambulance hurler, deux ou trois blocs plus loin, puis une autre, beaucoup plus près, et une troisième. Durant un moment, cela me remémora le 11 Septembre, toutes les sirènes qui avaient retenti ce matin-là, et ce sentiment terrifiant qui vous prenait aux tripes que le monde entier s'était effondré sous nos pieds.

— Entendu, dis-je. J'y réfléchirai. Désolé d'avoir été incapable de vous aider davantage.

J'accompagnai Ted jusqu'à la porte. Quand il atteignit le palier, il se retourna et me regarda avec l'air d'un jeune chien égaré, mais lorsqu'il vit que je ne changerais pas d'avis, il descendit l'escalier lentement, une marche à la fois, et je compris qu'il essayait de me donner mauvaise conscience.

Quand je l'entendis claquer la porte de l'immeuble, je retournai dans le séjour et ouvris les rideaux pour laisser entrer le soleil à flots. J'ôtai ma cape, la suspendis au porte-chapeaux. Puis je récupérai ma canette de Guinness et m'installai dans le vieux fauteuil en velours de laine vert que j'avais récupéré dans la ruelle derrière l'Algonquin. Il avait largement passé le bel âge, même pour un fauteuil. Le dossier était cassé et son rembourrage formait des protubérances. Mais qui sait, Alexander Woollcott s'y était peut-être assis, et Alexander Woollcott était l'un de mes héros. « Il y a une coopération entre les bêtes sauvages, avait-il fait remarquer un jour. La cigogne et le loup exploitent le même voisinage. »

Je trouvai la télécommande sous le coussin et allumai la télévision. Je zappai, cherchant un match de base-ball, mais presque toutes les chaînes montraient des images d'hôpitaux de New York, d'ambulances et de médecins. Les légendes qui défilaient indiquaient « une épidémie de "vampires" frappe manhattan… des dizaines de personnes saisies par une soif de sang… plus de cent morts… le maire brandisi décrète l'état d'urgence. »

Ainsi, c'était l'explication de toutes ces sirènes. J'augmentai le son et j'eus du mal à croire ce que j'entendais. Un représentant du CDC apparut à l'écran, un homme au crâne dégarni qui ressemblait à l'hologramme médical de *Star Trek*. Il déclarait :

— … une soif insatiable de sang humain qui les a conduits à tuer des relations, des amis et même leurs propres enfants. Une fois qu'ils ont assouvi leur soif, cependant, ils semblent pris en quelques heures de violentes nausées et être victimes d'un arrêt cardiaque. Dix-sept de ces personnes sont mortes jusqu'ici, et je crains que nous ne devions nous attendre à un nombre bien plus élevé de décès.

Une journaliste noire approcha un micro de son visage.

— Monsieur… pensez-vous que vous pourrez isoler la cause de cette épidémie ?

Il secoua ses bajoues.

— Tout ce que je peux vous dire pour le moment, c'est que cela ne ressemble à aucune maladie connue. En fait, il est possible que ce ne *soit* même pas une maladie, dans le sens généralement accepté de ce terme. Des spécialistes du CDC et de Medcom travaillent d'arrache-pied pour l'identifier, avec l'aide des médecins légistes des principaux hôpitaux de New York.

— Alors que peuvent faire les gens pour se protéger ?

— Nous leur conseillons de poursuivre leurs activités comme d'habitude, mais de surveiller le moindre signe sur eux-mêmes ou sur d'autres personnes d'une sensation de brûlure de la peau, ou d'hypersensibilité à la lumière, ou d'une soif intense ou anormale.

Je bus une gorgée de Guinness et rotai. Malgré les sirènes au-dehors, je commençai à penser : *Allez, c'est un canular ! Une mystification modernisée de* La Guerre des

mondes. *Des* vampires *? Ouais, très drôle !*

Puis le porte-parole du CDC consulta ses notes et ajouta :

— On m'a également informé que des cauchemars sont un premier indicateur fiable de cette affection dite du « vampire ». Ces rêves effrayants apparaissent habituellement trois ou quatre jours avant la crise, et sont associés à un sentiment de claustrophobie, ou comme si l'on était enfermé dans une caisse, ainsi qu'une forte sensation de mal de mer, comme si la personne se trouvait à bord d'un navire.

Je me levai lentement. J'entendis une autre ambulance qui fonçait dans la Sixième Avenue, puis une autre, et une troisième. Une caméra de reportage tenue à la main montra une jeune femme à genoux devant FAO Schwarz qui vomissait du sang. Puis on montra un homme que l'on amenait aux urgences de l'hôpital des Sœurs de Jérusalem. Ses vêtements étaient couverts de sang, comme une victime d'un attentat à la bombe.

Et merde, pensai-je. Des *cauchemars*. C'était exactement ce dont Ted avait souffert, ainsi que le même genre de cauchemar. Enfermé dans un cercueil, à bord d'un navire au long cours. Puis je pensai : et si *c'était* une maladie contagieuse ? Ted s'était tenu tout près de moi, et j'avais *respiré le même air.* Je lui avais serré la main, et il y avait de fortes chances pour que des gouttelettes de salive microscopiques aient jailli de sa bouche pendant qu'il me parlait.

Je fonçai dans la salle de bains, trempai mon gant de toilette dans de l'eau bouillante, puis je l'essorai et l'appliquai sur mon visage. Je criai : « ahh ! », car c'était foutrement brûlant, mais s'il y avait un virus sur ma peau, cela lui réglerait son compte. Si je ne supportais pas ça, *moi*, le virus ne le supporterait pas, lui non plus.

Au bout de quelques moments, cependant, je pensais : *hé, pas si vite !* Si ma séance de spiritisme avec Singing Rock nous avait montré quoi que ce fût, elle nous avait montré que les cauchemars de Ted n'avaient pas du tout été causés par un virus, mais par une présence spirituelle malveillante. Une présence que j'avais vue de mes propres yeux, une forme de haute taille, sombre et étirée, qui s'était glissée à travers la porte de ma chambre. Je décollai le gant de

toilette de mon visage et me regardai dans le miroir moucheté qui était accroché au-dessus du lavabo. J'avais l'air d'avoir chaud. J'avais l'air d'avoir très chaud.

Et merde, qu'étais-je censé faire maintenant ? Appeler Ted et l'avertir qu'il était sur le point de se changer en un vampire assoiffé de sang ? Appeler le CDC et leur dire que tous leurs experts perdaient leur temps, parce que l'épidémie de « vampires » n'était pas causée par un virus, mais par un genre de manifestation spirituelle ?

Je m'imaginais leur expliquer cela. « Bon, j'ai communiqué avec cet homme-médecine sioux défunt que j'avais connu autrefois, et je lui ai demandé d'attirer cet esprit malveillant dans ma chambre, ce qu'il a fait. Malheureusement, mon client s'est dégonflé et n'a pas voulu ouvrir la porte, et je n'ai pas pu voir à quoi ressemblait vraiment cette créature. Ensuite j'ai donné de l'armoise commune à mon client et je lui ai dit de rentrer chez lui. »

Bellevue [3] ? Je n'aurais même pas cette chance.

Je restai presque une heure devant la télé et regardai l'épidémie qui s'aggravait régulièrement. Chaque flash d'information montrait de plus en plus de gens qui vomissaient du sang et de plus en plus de sacs mortuaires que l'on emportait sur des civières, et, à chaque minute qui passait, je me sentais de plus en plus coupable et frustré. À 15 h 39, le bilan des morts s'élevait à cent dix-neuf soi-disant « vampires » et à cent quarante-sept victimes d'homicide.

J'appelai Karen, pour m'assurer que Lucy et elle allaient bien. J'obtins son répondeur, et Karen ne répondit pas quand je l'appelai sur son téléphone cellulaire. Alors j'appelai Herman, le portier.

— Mme Erskine est partie il y a une heure environ, me dit-il. Elle a emmené Lucy voir sa grand-mère à Albany.

La mère de Karen ne répondit pas, elle non plus, mais je laissai un message. Quand Karen et Lucy seraient arrivées à Albany, elles devaient rester là-bas jusqu'à ce que cette épidémie soit terminée. Ce serait un sujet d'inquiétude en moins pour moi.

Je désirais éperdument parler à quelqu'un de haut placé des cauchemars de Ted, de Singing Rock, et de cette forme étirée qui était passée à travers la porte de ma

chambre, mais je savais parfaitement ce qui se passerait si j'essayais de le faire. Au mieux, on me traiterait de charlatan en quête de publicité. Il leur suffisait de consulter mon casier judiciaire. En octobre 1978, j'avais été condamné pour escroquerie, car j'étais devenu le propriétaire d'une Chevy Malibu vieille de cinq ans après avoir persuadé une vieille dame d'Englewood Cliffs que je pouvais communiquer avec son époux récemment décédé par l'intermédiaire de la stéréo de la voiture. Non seulement c'était un mensonge, mais la Chevy était une vraie ruine, ce qui ne plaidait guère en faveur de mes dons médiumniques, non plus.

Exactement, pensai-je. J'ai besoin d'un médium qui soit mon porte-parole – un médium que l'on *croira*. Quelqu'un de respectable, quelqu'un avec de la *gravitas*… Quelqu'un que l'on prendra au sérieux.

Je connaissais deux médiums répondant à ces critères : Leon Borderman, de l'Institut de recherches psychiques à New York, lequel affirmait avoir des conversations régulières avec Benjamin Franklin… même si je doutais fort qu'il daignerait me parler, ce vieux vantard prétentieux. Et puis, bien sûr, il y avait Amelia Carlsson, née Crusoe… mais j'avais la certitude qu'Amelia ne voulait plus entendre parler de moi jusqu'à la fin de ses jours. Je ne dis pas qu'elle n'avait plus d'*affection* pour moi, mais, apparemment, je me présentais toujours chez elle avec un cortège bigarré de Malheurs, de Complications, et de toutes sortes de Terreurs imprécises venues de Dieu seul savait où, même quand je n'en avais pas l'intention.

Peu après, cependant, on montra à la télé une femme d'âge mûr tout à fait convenable, à quatre pattes, qui vomissait du sang sur le sol du rayon de chaussures de Bloomingdale's. Et je pensai à ce moment-là : *Et merde après tout*. Il faut que je tente le coup, même si Amelia refuse de me parler. Je pris le téléphone et pianotai le numéro d'Amelia.

Tandis que la sonnerie retentissait, je répétai ce que j'allais dire. Amelia, ne raccroche pas, c'est Harry. J'ai absolument besoin de ton aide. New York a besoin de ton aide. Amelia, je ne sais pas comment te dire cela, mais…

Le téléphone sonnait et sonnait, et je commençai à

croire que j'allais être obligé de laisser un autre message. Puis un homme à l'accent scandinave décrocha et dit d'un ton sec :

— Bertil Carlsson.

— Oh, bonjour ! Vous devez être *monsieur* Carlsson.

— C'est exact. Bertil Carlsson. C'est de la part de qui ?

— Harry Erskine. (Pas de réponse.) Harry… Erskine ?

Toujours pas de réponse. Je m'apprêtais à répéter mon nom quand Bertil Carlsson dit :

— Oui ?

— Euh… j'étais un ami de votre femme, monsieur Carlsson. Je suis *toujours* un ami de votre femme, je l'espère. Nous ne sommes pas brouillés ni quoi que ce soit, c'est juste que nous ne nous sommes pas vus depuis quelque temps. Depuis plusieurs années, en fait. Euh ! deux années, en tout cas, peut-être trois.

— Je sais qui vous êtes, monsieur Erskine. Ma femme a mentionné votre nom.

— Oh, parfait ! En termes chaleureux, j'espère.

— En termes chaleureux ? Non.

— Oui, bien sûr, je ne le supposais pas. Non qu'il y ait eu quoi que ce soit… je veux dire, la dernière fois que nous nous sommes vus, c'était tout à fait amical.

— Que voulez-vous, monsieur Erskine ?

— Vous avez regardé les informations ? Cette histoire d'épidémie ?

— Oui, nous les regardons en ce moment. Ou essayons de les regarder.

— Alors Amelia est là, avec vous ?

Un autre long silence. Puis :

— Je ne pense pas que je désire que vous lui parliez, monsieur Erskine. Il se peut qu'elle ne m'ait pas tout dit sur vos relations exactes, mais je préférerais qu'elle ne vous revoie plus.

Il prononça « refoie », et je me demandai comment il disait « Volvo ».

— Écoutez, monsieur Carlsson, je comprends parfaitement ce que vous ressentez. Je le comprends, croyez-moi. Si j'étais vous, je ne permettrais pas à ma femme de me refoir, non plus. Mais vous avez vu cette épidémie aux informations. Je pense réellement savoir ce

qui la provoque, et je pense que je pourrais sauver un très grand nombre de vies.

— Ma foi, monsieur Erskine, je ne vous en empêcherai certainement pas.

— Je sais. Bien sûr que non. Mais mon problème, c'est que je dois trouver quelqu'un de haut placé qui soit disposé à me croire et, pour une raison ou pour une autre, les gens haut placés sont portés à ne pas me croire.

— Je me demande bien pourquoi !

— Monsieur Carlsson, je n'aurais jamais eu l'idée d'appeler Amelia si j'avais trouvé un autre moyen. Mais vous avez vu tous ces gens qui tombent raides morts, et vous avez vu tous ces gens qui ont été assassinés. Il y en a des *centaines*, et où cela s'arrêtera-t-il ? Je veux dire… et si *vous* étiez contaminé ? Et si Amelia était contaminée ?

— Monsieur Erskine…

— Je vous en prie, monsieur Carlsson, appelez-moi Harry. Et ne pensez surtout pas que je permettrais qu'il arrive quoi que ce soit à Amelia, certainement pas ! Vous êtes l'homme le plus chanceux de la planète, pour l'avoir épousée. Mais il faut que je lui parle, à tout le moins, même si elle me dit d'aller me faire foutre.

À ce moment-là, un téléphone supplémentaire fut décroché.

— Harry ?

J'eus l'impression d'avoir reçu un punching-ball en pleine poitrine.

— *Amelia.*

— Que se passe-t-il, Harry ?

Durant un moment, je fus incapable de parler. Ma gorge se serra, et je fus seulement à même d'ouvrir et de fermer la bouche comme une morue récemment pêchée. Amelia et moi n'avions jamais été amants, sauf dans mes rêves, pourtant j'avais toujours eu le sentiment que nos destinées étaient intimement mêlées. J'avais fait le mauvais choix, il y avait tant d'années de cela, comme je fais toujours le mauvais choix, et c'était quasi insupportable de parler à la personne avec qui j'aurais pu partager ma vie si j'avais été plus humble, et plus attentionné, et moins Monsieur Je-sais-tout, et si je l'avais regardée telle qu'elle était réellement.

— Je n'avais même pas *envie* de t'appeler, bredouillai-je. Non… je me suis mal exprimé. Je ne voulais pas t'entraîner dans quoi que ce soit, c'est ce que je voulais dire. J'aurais dû t'appeler il y a des années, non ? Mais… tu sais… il y avait toujours une raison de ne pas le faire.

— J'ai vu ton annonce dans le *Village Voice*, dit-elle. C'est de cette façon que j'ai su que tu étais toujours en vie. Vous êtes toujours ensemble, Karen et toi ?

— Pas exactement, non. Je pense que c'était un cas de : « Je dis pommes de terre et tu dis pommes dauphine. »

— Quel dommage ! J'ai toujours trouvé que Karen et toi étiez si bien assortis.

— Karen a toujours été bien avec moi. Je suppose que j'ai toujours été mieux seul.

— Néanmoins, je suis désolée. À propos, j'ai eu ton message. Ce gosse est venu te voir, hein ? Celui avec les cauchemars ?

— Ted Busch comme dans Anheuser. Oh, oui, le jeune Ted est venu me voir. C'est précisément pour cette raison que je t'appelle.

— Harry, ne demande même pas. J'ai laissé tomber tout ça.

— Je sais. Ted me l'a dit. Le problème, cependant… (et je débitai ça à toute vitesse avant qu'elle puisse m'arrêter), c'est que j'ai lu son avenir avec le *Jeu noir*, d'accord, et sa Carte de Prédiction était la Femme Eau.

— Harry ! Je ne veux pas le savoir ! Je ne le veux vraiment pas !

— Mais la Femme Eau, Amelia, insistai-je. C'est une prédiction foutrement effrayante, tu ne crois pas ?

Amelia hésita, puis elle fut obligée de le reconnaître.

— Oui. C'est une prédiction foutrement effrayante.

— C'est pire que ça ! Ted m'a persuadé de faire appel à Singing Rock.

— Excuse-moi, était-ce un problème ? C'était mon idée. J'avais pensé que Singing Rock pourrait peut-être t'aider à découvrir ce qui clochait.

À ce moment-là, j'entendis que l'on raccrochait l'autre téléphone, très discrètement. À l'évidence, Bertil Carlsson ne voulait pas en entendre davantage. C'était déjà flippant d'écouter un autre homme bavarder avec votre femme, sans

en plus l'entendre parler de choses dont on ignorait tout. Je compatis, je compatis vraiment, mais il fallait que je parle à Amelia. C'était le seul moyen.

— J'ai demandé à Singing Rock d'ouvrir les portes et de me montrer ce qui causait les cauchemars de Ted.

— Et il l'a fait ?

— Oh, oui ! Je l'ai vu de mes propres yeux, et c'était effrayant, crois-moi. C'était très grand, c'était sombre, et c'était *étiré*, tu sais, comme l'ombre de quelqu'un quand le soleil se couche. C'est passé à travers la porte de ma chambre sans l'ouvrir, mais l'ennui, c'est que Ted était trop effrayé pour voir ce que c'était. Le temps que j'ouvre la porte, c'était parti. Disparu. Volatilisé.

— Je suis désolée, Harry, mais je ne vois pas comment je peux t'aider.

— Amelia… est-ce que Ted t'a dit quelle *sorte* de cauchemars il avait ?

— Non, il m'a seulement dit qu'il les faisait nuit après nuit et qu'il avait peur de s'endormir.

— Tu as regardé les informations, n'est-ce pas ? Tu as entendu ce type du CDC qui parlait de l'épidémie ? Avant d'avoir cette terrible envie de boire du sang humain, les gens commencent à avoir des cauchemars. Ils rêvent qu'ils sont enfermés dans un cercueil, ou dans une caisse, et qu'ils sont ballottés à bord d'un bateau. Ils font *tous* le même rêve ! Et Ted fait ce rêve… Exactement le même scénario. Cercueil, bateau, exactement la même chose. Alors, qu'est-ce que *cela* te dit ?

Amelia hésita un instant.

— Les gens *peuvent* faire des cauchemars similaires, Harry, surtout s'ils sont atteints d'une maladie commune. J'ai lu un article sur des gens atteints de la lèpre… Ils font souvent des cauchemars où leur chair fond, comme du beurre. Et des gens qui ont une forte fièvre voient des cafards qui grouillent sur leur corps.

— Bon, d'accord… je suis sûr que c'est vrai, dans ces cas-là. Mais nous parlons de centaines de personnes en ce moment. Et ce que Singing Rock a fait venir, ce n'était pas un virus, ni aucune sorte de maladie. C'était une *chose*. Une personne, ou une présence, je ne sais foutrement pas comment décrire ça.

— Ce que tu essaies de dire, c'est que cette *chose* est également responsable des cauchemars de tous ces gens… et de cette épidémie ?

— Tu as tout compris. Ce n'est pas une maladie, c'est une guerre. Il s'agit d'une sorte d'esprit malveillant qui prend possession de l'esprit des gens, et ensuite de leur corps. Et qui sait où cela s'arrêtera ? Aujourd'hui, la ville de New York. Demain, l'État de New York. Après-demain, toute la côte Est.

— Harry, pour l'amour du ciel ! Ton imagination prend le galop ! Je suis sûre que cela ne se produira pas. Quoi que Singing Rock ait fait apparaître, c'était probablement l'une des phobies de Ted, rien de plus. Un croque-mitaine datant de son enfance, qui a brusquement surgi de son subconscient. Cela peut arriver quand des gens sont stressés.

— Amelia, tu commences à parler comme le psy de Karen. Des croque-mitaines datant de ton enfance ne te font pas faire le même cauchemar qu'à trois cents autres personnes. Des croque-mitaines datant de ton enfance ne te donnent pas envie de trancher la gorge de tes enfants et de boire leur sang, à même leur carotide.

— Peut-être que si et peut-être que non. Mais comme je l'ai dit, j'ai laissé tomber tout ça.

— À cause de toi, ou à cause de Bertie ?

— *Bertil*. À cause de nous deux. Et parce que… et parce que… chaque fois que j'organise une séance de spiritisme, cela ouvre des cercueils qui devraient rester fermés.

— Amelia… je suis convaincu que cette épidémie est provoquée par un esprit malveillant… Cet esprit qui est passé à travers la porte de ma chambre.

— Harry, est-ce que tu t'écoutes parler ? Tu ressembles à un personnage de bande dessinée.

— Mais je le *sens* ! Je le sens dans l'air ! C'est comme un orage qui approche ! Tu te rappelles à quoi cela ressemblait, juste avant que Misquamacus apparaisse… C'était comme si des chiens aboyaient, des chats se cachaient sous le canapé, et tes cheveux se dressaient sur ta tête ! Et ceci, c'est pareil !

On décrocha de nouveau l'autre téléphone.

— Monsieur Erskine, je ne voudrais pas me montrer grossier envers vous, mais j'aimerais que vous mettiez un terme à cette conversation. Vous angoissez ma femme.

— Monsieur Carlsson… Bertie… je vous en prie. Je ne bouleverserais Amelia pour rien au monde. Mais il faut que je la voie. Il faut que je discute de cela avec elle. Nous parlons peut-être de la fin de la civilisation humaine en ce moment !

J'entendis Bertil Carlsson prendre une profonde inspiration.

— Monsieur Erskine, tout ce que ma femme avait dit à votre sujet est la vérité. Vous êtes complètement et absolument barjo.

---

3. Hôpital psychiatrique. (*NdT)*

…

7
Lignée de sang

Frank savait qu'elle était morte, pourtant il avait du mal à croire que Susan Fireman ne le regardait pas et ne s'apprêtait pas à lui parler. Il avait l'impression que sa peau se recroquevillait, et toute sa force lui fut nécessaire pour ne pas tourner les talons et sortir de la chambre en courant.

Il s'approcha lentement du lit et se pencha pour l'examiner – si près qu'il aurait senti son haleine sur son visage, si elle avait toujours été en vie. Mais, non, elle ne respirait pas, et bien que ses yeux soient grands ouverts, ils n'accommodaient sur rien du tout.

Néanmoins, elle avait toujours ce petit sourire secret, comme si cela l'amusait d'être morte, et trouvait très drôle de l'avoir déconcerté à ce point.

— Susan ? dit-il, et il secoua son épaule juste pour être sûr.

À ce moment-là, le docteur Gathering entra, une liasse de dossiers médicaux à la main.

— Euh… elle ne peut pas vous entendre, Frank.

— Non, je sais, George.

— Sœur Perpetua m'a prévenu qu'elle avait quitté son enveloppe mortelle. Je pensais que vous seriez ici.

— Oui, répondit Frank. (Il s'efforçait d'avoir l'air compétent et pratique, même si son cœur continuait de battre à grands coups.) Nous devons pratiquer une autopsie complète, et nous devons la pratiquer immédiatement. Particulièrement le sang.

George laissa tomber des dossiers par terre et se baissa pour les ramasser.

— C'est l'Enfer de Dante aux urgences.

— J'étais là-bas tout à l'heure. Apparemment, cela ne fait qu'empirer.

— Le Troll de la Mort a une théorie selon laquelle il pourrait s'agir d'une variante occidentale de la dengue hémorragique.

— Oh, vraiment ? Ma foi, je suppose qu'il doit trouver un moyen de justifier son voyage tous frais payés à Bangkok.

George observa Susan Fireman.

— Il faut lui rendre cette justice, cela semble présenter plusieurs similitudes avec la dengue hémorragique. Cela commence par une infection respiratoire mineure, ce qui pourrait expliquer les cauchemars, non ? Ensuite il y a une période de sensibilité extrême à la lumière vive, suivie d'un collapsus total et d'une chute catastrophique de la tension artérielle.

— Bien sûr. Mais pour autant que je sache, les gens atteints de la dengue hémorragique n'éprouvent pas une soif insatiable du sang d'autres personnes, et ils ne se mettent pas à trancher la gorge de leurs enfants pour l'obtenir.

— C'est exact… mais le Troll de la Mort a eu la prudence de dire « une variante ».

— Cela ne me surprend pas. C'est un politicien, pas un médecin.

Frank se tourna vers Susan Fireman. Il éprouvait de la répugnance à la quitter, parce qu'il savait qu'il ne la reverrait plus jamais – pas en un seul morceau, en tout cas. Les médecins légistes lui ouvriraient le sternum avec des ciseaux chirurgicaux et fouilleraient dans ses organes, puis ils découperaient la partie supérieure de son crâne avec une scie d'autopsie et sortiraient son cerveau.

— Si je suis venu ici, déclara George, c'est parce que le Troll de la Mort a dit que vous devriez quitter votre service pour le restant de la journée et aller vous reposer un peu. Il aimerait que vous reveniez ici à 2 heures, pour aider l'équipe de nuit.

— Je vais très bien, George. Je préférerais rester ici.

— Frank… vous ne serez d'aucune utilité pour personne si vous êtes complètement épuisé, vous le savez. Rentrez chez vous, détendez-vous. Nous vous appellerons s'il y a une situation de crise.

— Ceci n'est pas une situation de crise ?

— Pas encore. C'est seulement une catastrophe ordinaire, banale, de tous les jours.

À contrecœur, Frank quitta l'hôpital des Sœurs de Jérusalem pour rentrer chez lui. Dans le centre-ville, les

rues retentissaient toujours du hurlement des sirènes, des hélicoptères médicaux passaient bruyamment au-dessus des toits, et des gens couraient dans toutes les directions comme si la fin du monde était imminente.

Il commença à pleuvoir, et la pluie était si chaude qu'elle ressemblait à du sang. Il réalisa brusquement à quel point il était fatigué et perturbé. Rien n'était pire que de traiter des patients que l'on ne pouvait pas sauver, même si on essayait de toutes ses forces de les maintenir en vie. Il se surprit à prier pour ne pas rencontrer quelqu'un qui vomissait du sang dans le renfoncement d'une porte, parce qu'il serait obligé de s'arrêter et de conduire cette personne aux urgences. George avait raison : il avait sacrément besoin de se reposer, et de réfléchir, et de se tenir prêt pour une nuit très pénible.

Il entendit une femme hurler, quelque part dans le bloc suivant, et un homme qui criait : « Ne vous approchez pas de moi ! Ne vous approchez pas de moi ! » Puis il entendit du verre voler en éclats et deux fortes détonations qui étaient peut-être des coups de feu. Il avait vu des films catastrophe où tout l'édifice social s'écroulait, presque tout de suite, mais il n'avait jamais cru que cela pouvait se produire réellement – jusqu'à maintenant.

La Sixième et la Cinquième Avenues étaient bloquées par des barrières de police, et il lui fallut presque vingt minutes pour atteindre la rue bordée d'arbres dans Murray Hill où il habitait, et lorsqu'il arriva là-bas, son pantalon était trempé de sueur et sa chemise était collée à son dos. Il était bientôt 17 heures maintenant, et il faisait 32 degrés, avec 87 % d'humidité. L'après-midi avait pris une couleur de bronze terne, comme s'il allait tonner.

Il gravit le perron en pierre vers la porte de son immeuble. À mi-hauteur des marches, il aperçut un homme d'âge mûr à genoux près de la boîte aux lettres au coin de la rue. Il fit halte et ôta ses lunettes de soleil pour mieux voir. Le visage de l'homme était barbouillé de peinture bleu vif et ressemblait à un masque tribal africain, son tee-shirt était remonté sous ses bras et sa bedaine blanchâtre pendillait. Il agrippait des deux mains l'un des pieds de la boîte aux lettres, comme s'il avait peur de s'envoler de la surface de la terre. Alors que Frank l'observait, son ventre se contracta, et

se contracta à nouveau, puis une fontaine de vomi rouge sombre jaillit de sa bouche et éclaboussa le trottoir. Frank sortit son téléphone cellulaire et fit le 911, mais la sonnerie retentit et retentit et personne ne répondit. Il hésita. Il était médecin. Son devoir moral l'obligeait à aller prêter assistance à l'homme. Mais il savait qu'il ne pouvait absolument rien faire pour l'aider, et l'homme avait probablement assassiné deux ou trois personnes pour avoir bu autant de sang. L'homme tourna lentement la tête dans sa direction, et il eut une expression totalement désespérée. Frank hésita un moment encore, puis il chaussa de nouveau ses lunettes de soleil, gravit les trois dernières marches, et ouvrit la porte de l'immeuble. Il la franchit et la referma derrière lui. Clic.

Le hall était mal ventilé, chichement éclairé, et les bruits du dehors étaient assourdis. C'était comme de vivre dans un tableau d'Edward Hopper. Il y avait des lis blancs poussiéreux dans un grand vase vert près du porte-parapluies et un grand miroir rectangulaire où l'on avait l'impression de se voir seulement à moitié, ou d'entrevoir le dos de quelqu'un qui disparaissait par l'embrasure d'une porte. Quelque part aux étages supérieurs, quelqu'un passait l'aspirateur, et, tandis qu'il montait l'escalier jusqu'à son appartement situé au premier étage, Frank entendit une musique au piano triste et pondérée ; Debussy peut-être, ou Satie.

Alors qu'il s'apprêtait à ouvrir la porte de son appartement, sa clé levée, il songea à l'homme au visage bleu dans la rue. Il fut tenté de redescendre. Après tout, si l'homme souffrait de la même affection qui avait tué Susan Fireman, il n'avait pas *voulu* tuer quiconque : il avait été poussé à le faire par sa soif ardente de sang humain. Mais on pouvait dire la même chose à propos de drogués au crack qui assassinaient des personnes innocentes pour se procurer leur dose, ou d'automobilistes conduisant en état d'ivresse qui renversaient des écoliers. Frank avait dit à Susan Fireman qu'il ne jugeait pas ses patients, mais il avait menti. Il n'éprouvait que du mépris pour les gens qui se faisaient du mal ou faisaient du mal à d'autres personnes par totale stupidité, ou par manque de maîtrise de soi. Un jour, il était resté toute la nuit au chevet d'une jeune femme de vingt-

sept ans tellement ivre qu'elle avait bu du détergent concentré. Au tréfonds de son être, il n'avait jamais réussi à lui pardonner ce qu'elle s'était fait à elle-même.

Il n'avait pas pardonné non plus à Susan Fireman d'avoir assassiné ses amis au lieu d'essayer de demander une assistance médicale. Néanmoins, il regrettait qu'elle soit morte. Pour une raison ou une autre, il avait le sentiment qu'elle avait la réponse à quelque chose qu'il avait besoin de comprendre.

Son appartement était haut de plafond et austère, comportait des tapis marron foncé et quelques peintures abstraites de diverses nuances de brun et de crème. Le mobilier était italien, en cuir couleur acajou, très strict et très coûteux. Dans un coin, il y avait un lecteur de CD Bang & Olufsen. Dans le coin opposé, trônait une vitrine style années vingt qui contenait des bouteilles d'alcool et des verres à cocktail de l'ère du jazz.

Frank avait eu trente-sept ans en janvier et était toujours marié, bien que Christina et lui aient déjà parlé de divorcer. La nudité de cet appartement contrastait vivement avec leur maison à Darien, Connecticut, qui était remplie de meubles coloniaux d'époque, de coussins brodés et de chiens en porcelaine. Frank avait eu le sentiment que Christina encombrait sa tête de tellement de babioles et de fanfreluches qu'il ne restait plus de place pour une réflexion sérieuse. Un jour, il était allé aux Sœurs de Jérusalem, était resté très tard en gastro-entérologie, et il n'était jamais rentré chez lui. Encore aujourd'hui, sept mois plus tard, il ne pouvait pas vraiment expliquer pourquoi, pas à quelqu'un d'autre. Il passait de longues soirées seul, lisait ou écoutait de la musique, ou contemplait le mur et ne faisait rien du tout.

Peut-être, à l'instar de beaucoup de médecins, avait-il secrètement commencé à se demander ce qu'il faisait, à sauver des vies qui n'étaient qu'une perte de temps pour tout le monde, y compris pour les gens qui les vivaient.

Il retira ses vêtements glacés, trempés de sueur, et entra dans sa cabine de douche au verre noir et au carrelage de pierre volcanique. Tandis qu'il se savonnait, il voyait la moitié de son visage dans le miroir à raser circulaire à côté du lavabo en marbre noir, comme si on l'espionnait depuis

une existence parallèle. Il se sécha avec une serviette marron foncé et se frictionna le torse avec une lotion tonique Dolce & Gabbana.

Ensuite, les reins ceints d'une autre serviette de toilette, il alla dans la cuisine aux éléments en acier inoxydable et sortit une bouteille de Perrier du réfrigérateur. Il aurait préféré boire une Heineken, mais il allait avoir besoin de toute sa concentration quand il retournerait aux Sœurs de Jérusalem au petit matin. Il supposait qu'il aurait dû manger quelque chose, ne serait-ce qu'un sandwich au fromage, mais il n'avait pas faim. Il pensait continuellement à Susan Fireman, qui le regardait avec ces yeux bleus de porcelaine, et à l'homme au visage bleu qui vomissait du sang dans la rue.

Il s'allongea sur son lit pour deux personnes. Dans le coin de sa chambre, il y avait le seul meuble d'époque de tout l'appartement : une psyché ovale qui était censée avoir appartenu à Ulysses S. Grant, et que celui-ci avait emportée au cours de sa campagne à Chattanooga. Frank n'aimait pas particulièrement ce miroir, mais il valait plus d'un quart de million de dollars, et il ne voulait pas que Christina mette la main dessus.

Il alluma le téléviseur à écran plasma fixé au mur. Quasiment toutes les chaînes continuaient de diffuser des informations en direct sur « l'épidémie de vampires ». On avait signalé des cas aussi loin que la 125e Rue, et le maire Brandisi avait donné l'ordre que des points de contrôle de la police soient mis en place sur tous les ponts et les tunnels, bien qu'il ait été obligé d'admettre qu'il ne savait pas vraiment ce qu'ils étaient censés chercher, excepté des gens qui semblaient malades ou qui s'enduisaient le visage d'écran total.

Jusqu'ici, on avait découvert plus de deux cents victimes avec la gorge tranchée, et le maire estimait qu'il y en avait sans doute « deux… peut-être trois fois plus ».

Frank éteignit la télévision et s'allongea sur ses draps marron foncé. Son appartement était insonorisé, pourtant il continuait d'entendre des sirènes retentir et le « flap-flap-flap » terne d'hélicoptères. Il se demanda quel effet cela lui ferait s'il se réveillait pour découvrir qu'il était la seule personne encore en vie dans Manhattan. Il s'imagina errant

dans les rues désertes, passant près de taxis abandonnés et de journaux emportés par le vent.

Il s'endormit. Quand il était interne, il s'était entraîné à dormir chaque fois qu'il en avait la possibilité, et il pouvait dormir profondément, sans faire de rêves, et se réveiller exactement quand il savait qu'on l'appellerait, à la seconde près.

Au-delà de la fenêtre de sa chambre, le hurlement des sirènes se poursuivait, tels des loups. Le jour disparut très tôt, sans coucher de soleil, et à 21 heures il faisait nuit. Il continua de dormir, allongé sur le dos, immobile, excepté les doigts légèrement recourbés de sa main gauche, qui se crispaient de temps en temps.

Quelques minutes après 23 h 30, il y eut un grincement à sa fenêtre. Ce grincement ne pénétra pas son sommeil, même quand il fut suivi d'un bruit sec, puis du chuintement de joints de caoutchouc que l'on écarte, tandis que la fenêtre s'ouvrait. Un courant d'air chaud s'engouffra dans la chambre, apportant l'odeur de gaz d'échappement, d'asphalte chauffé par le soleil et de vapeur d'eau.

Il eut l'impression de sentir quelqu'un lui caresser le front et jouer avec ses cheveux. Il renifla et secoua la tête avec irritation. Il ne voulait pas se réveiller déjà et il ne voulait pas rêver. Il ne s'autorisait jamais à rêver. Dans les rêves, des gens vous disent des choses d'une importance capitale que vous ne comprenez pas, et vous vous prenez d'affection pour des gens qui n'existent pas.

— Frank, murmura une voix.

Il renifla à nouveau, mais continua de refuser de se réveiller.

— Frank, c'est moi.

Il se tourna sur le côté et ramena le drap sur lui.

— Frank, inutile de faire semblant. Je sais que tu m'entends.

Il se passa la langue sur les lèvres, qui étaient très sèches. Puis il ouvrit les yeux petit à petit. Quelqu'un était assis sur le lit, tout près de lui. Une femme, qui portait quelque chose de clair. La lumière qui émanait du vestibule luisait derrière sa tête, et il ne voyait pas son visage distinctement. Il leva un bras pour se protéger les yeux.

— Christina ? dit-il.

— Je pensais que tu allais dormir éternellement.

— Bon sang, qu'est-ce que tu fais ici ?

Il voulut se redresser, mais la femme appuya une main froide sur sa poitrine et le repoussa fermement sur le dos.

— Christina… il y a une situation d'alerte médicale de grande envergure, tu n'aurais pas dû venir en ville.

— Mais je ne suis pas Christina, qui que soit Christina.

Frank tendit le bras et actionna sa lampe de chevet carrée.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-il quand il vit qui était la femme. Oh, mon Dieu, c'est impossible !

Susan Fireman tendit le bras et prit sa main. Ses yeux semblaient ne pas accommoder et son visage était toujours blême, mais elle lui souriait, et elle était incontestablement vivante.

— Je pensais que vous étiez morte, dit Frank, d'une voix qui ressemblait à la voix de quelqu'un d'autre. Vous êtes morte, n'est-ce pas ? Votre cœur s'est arrêté de battre.

— Je pensais qu'en tant que médecin tu étais plus au fait de la mort.

— De quoi parlez-vous ?

— La mort, c'est pour les gens qui sont nés pour mourir. Pas pour des gens comme moi.

Frank saisit son poignet, écarta son bras, et se mit sur son séant. Susan Fireman continuait de lui sourire. Son expression était si béate que cela donnait presque l'impression qu'elle était folle, ou bien qu'elle était un ange, ou une religieuse qui avait eu une révélation divine.

— *Frank*, le gronda-t-elle. Tu ne dois pas prendre la mort aussi *littéralement*.

— Je rêve, dit-il. (Il se donna une gifle, très fort.) Merde. Je ne rêve pas. Peut-être que je rêve que je rêve.

Susan Fireman lui effleura la joue du bout des doigts. Ils étaient très froids.

— Je sais que je te plaisais. Je sais que tu me trouvais séduisante. J'ai vu que tu étais très triste quand tu as cru que j'étais morte.

— Nom de Dieu, vous *êtes* morte ! (Frank roula de côté sur le lit, s'écartant d'elle, et se leva.) J'étais là quand vous êtes morte. Ils ont essayé de vous ranimer, mais ils n'y sont pas parvenus. Je rêve ceci, ou bien j'ai des hallucinations.

J'ai peut-être contracté votre infection. C'est peut-être l'un de ces cauchemars.

— Frank, je croyais que je te plaisais.

— Que vous me plaisiez ? Comment pouvez-vous me plaire ? Vous êtes morte, et il est absolument impossible que vous soyez ici. Logiquement, médicalement, c'est impossible.

Susan Fireman se leva à son tour et contourna le lit. Elle se déplaçait avec un étrange mouvement saccadé, comme si elle était dans un film dont certaines images manquaient. Elle leva les bras comme si elle voulait qu'il l'enlace.

— Je suis ici, Frank, et c'est la seule logique qui ait une importance.

— Comment êtes-vous entrée ?

Alors qu'il demandait cela, il aperçut la fenêtre de la chambre, entrouverte.

— Je peux entrer n'importe où. Les êtres pâles le peuvent toujours.

Frank continuait de penser qu'il rêvait. Susan Fireman avait affirmé ne pas savoir qui étaient les êtres pâles, non ?

— Je vais me réveiller, lui dit-il. Je vais compter jusqu'à trois et je vais me réveiller, et vous, ma petite, vous ne serez plus ici. Un, deux, *trois !*

— Nous pourrions être si bien ensemble, Frank. Tu pourrais être un être pâle, toi aussi.

Il ferma les yeux, attendit, puis les rouvrit. Mais Susan Fireman se tenait toujours devant lui.

— Si je ne peux pas vous faire disparaître, je veux que vous partiez. J'ignore comment vous avez réussi à entrer, mais je veux que vous sortiez de la même façon.

— Frank… tu ne veux pas savoir ce qui m'est arrivé ? Tu ne veux pas découvrir pourquoi tous ces gens semblent malades ?

— De quoi parlez-vous ?

— Cette épidémie… tous ces gens qui tuent leurs amis et leurs êtres chers et qui boivent leur sang.

— Vous savez pourquoi ils font cela ?

— Bien sûr… c'est ce qui m'est arrivé, non ?

— Pourquoi ne pas l'avoir dit quand vous étiez à l'hôpital ?

Elle tendit la main à nouveau, mais Frank recula.

— Ne me touchez pas, d'accord ?

— Frank, ne sois pas en colère contre moi. Si j'avais compris ce qui m'arrivait quand j'étais à l'hôpital, je te l'aurais dit, je te le promets. Mais je ne comprenais pas à ce moment-là. Je devais faire le passage… voir cela depuis l'autre côté.

— Alors vous pouvez me le dire maintenant ? C'est insensé. Je dois être surmené.

Elle lui adressa un sourire espiègle.

— Les choses importantes d'abord.

Elle croisa les bras et ôta sa chemise de nuit. Elle était entièrement nue. Elle avait des seins menus, mais ses mamelons étaient durcis et turgescents. Un anneau de piercing en or luisait entre les lèvres épilées de sa vulve.

Frank demeura silencieux et l'observa prudemment. Les mains le long de son corps, il respirait profondément. Autrefois, il avait été piégé par une patiente frustrée qui l'avait accusé de s'être livré à des voies de fait contre elle, et cela avait conduit à des mois de procédures et à des milliers de dollars de frais. Il ne tenait pas du tout à ce que quelque chose de ce genre se reproduise.

Susan Fireman s'assit sur le lit.

— Viens ici, dit-elle.

Frank secoua la tête.

— Pas question ! Premièrement, je ne crois pas que ceci se produit réellement. Vous êtes un genre d'hallucination, et je ne sais même pas pourquoi je vous parle. Deuxièmement, si ceci se produit effectivement et que vous *êtes* réelle, je ne veux pas avoir quoi que ce soit à faire avec vous.

— Frank, ce n'est pas un rêve. Tu es éveillé.

— Comment pourrais-je être éveillé ? Même si vous n'étiez pas morte, vous n'auriez pas pu quitter l'hôpital et entrer par ma fenêtre. Il y a un à-pic dehors… d'au moins vingt-cinq mètres.

— On peut escalader n'importe quel mur, Frank, si on a l'aptitude nécessaire pour l'escalader.

Elle attendit un moment puis se leva. Il recula jusqu'à ce qu'il atteigne le mur de la chambre. Il ne pouvait pas reculer plus loin. Elle vint si près de lui qu'il sentait à quel

point son corps était froid. C'était quasiment comme si elle vidait la chaleur de l'air environnant.

— Tu as très envie de découvrir ce qui m'est arrivé, n'est-ce pas ? Et tu me *désires* également. Tu le sais parfaitement.

Elle baissa la main et saisit son pénis à travers son léger caleçon de coton à rayures bleues. Ses doigts étaient glacés, pourtant il fut excité, et son membre commença à durcir. Elle le caressa lentement en un mouvement de va-et-vient, en enfonçant l'ongle de son pouce dans le méat de son gland.

— Tu vois ? dit-elle d'un ton provocant. J'avais raison sur les deux points. Je suis réelle, et tu me désires.

Frank n'avait jamais éprouvé quelque chose de semblable. Il était si effrayé qu'il tremblait, mais sa peur l'excitait comme il n'avait jamais pensé que ce fût possible. Ce qui lui arrivait était de la démence totale. Susan Fireman était morte, donc elle n'avait pas pu escalader la façade de l'immeuble jusqu'à sa fenêtre, et elle ne pouvait pas lui parler et caresser son pénis. La folie de cette situation fit se raidir son membre de plus en plus, jusqu'à ce que ce soit douloureux, et il ne savait pas s'il devait se dégager d'une torsion, ou crier au secours, ou laisser Susan Fireman continuer de le caresser. Il ne parvenait pas à réfléchir de façon lucide. Apparemment, la seule façon de s'échapper de ce cauchemar était de le vivre jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il se réveille.

— Je ne le savais pas moi-même, jusqu'à maintenant, mais il y a toujours eu d'*autres personnes*, dit Susan Fireman très doucement.

Frank était incapable de parler. La froideur de la main de Susan Fireman avait engourdi son pénis, et le froid commençait à pénétrer profondément entre ses jambes, comme si on enfonçait une chandelle de glace dans ses intestins.

— D'*autres personnes*, tu comprends ce que je te dis ? Des personnes différentes, qui vivent des vies différentes. Dans l'obscurité, dans les ombres, dans des caisses fermées.

D'une main, elle tira sur son caleçon, et il tomba autour de ses chevilles. Elle serra son membre encore plus durement. Chaque mouvement était si vigoureux qu'il avait

l'impression qu'elle essayait de lui arracher la peau.

— Ils ont toujours été avec nous, chuchota-t-elle. Ils se cachaient et attendaient. Maintenant ils sont libres !

Elle l'entraîna vers le lit en agrippant son pénis. Il se sentait totalement désemparé, comme s'il devait faire tout ce qu'elle lui disait de faire. Elle s'allongea sur le dos sur le lit et écarta largement les jambes. Même à l'intérieur de son vagin, sa chair était pâle, bien qu'elle luise de sécrétions.

— Viens, Frank, le pressa-t-elle. Tu sais à quel point tu me désires.

Il trébucha à moitié sur le lit.

— Et voilà ! le cajola-t-elle.

Elle l'attira plus près et le guida en elle. Son vagin était froid et visqueux, comme un filet de poisson humide. La sensation de la pénétrer était très désagréable, pourtant il ne parvenait pas à trouver la force ou la concentration nécessaires pour se retirer d'elle. Elle saisit ses fesses et commença à imprimer un mouvement rythmé, tout en lui souriant. Il ne parvenait pas à croire qu'elle était si vigoureuse, pour une jeune fille aussi frêle. Elle l'attira en elle de plus en plus fort, et ses ongles s'enfoncèrent dans sa peau.

— Tu es à *moi* maintenant, Frank, haleta-t-elle. Mon protégé. De l'un à l'autre, comme les chuchotements chinois, cela se passe ainsi. C'est un message secret.

— Ah-*Dieu*, balbutia-t-il.

D'un air de triomphe, en haletant, elle l'attira en elle : traction – *traction* – traction – *traction*, et à chaque traction elle cambrait le dos. Il sentit son bassin osseux s'incliner vers le haut pour s'enfoncer dans ses hanches.

Il commença à frissonner. Il avait l'impression que ses testicules avaient gelé pour se changer en des œufs de glace, et qu'ils étaient écrasés petit à petit, avec une force de plus en plus grande. Le froid entre ses jambes était quasi insoutenable, néanmoins il éprouvait un besoin irrésistible de jouir, et il commença à donner des coups de boutoir… jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de l'attirer, parce qu'il enfonçait son pénis en elle comme s'il essayait de la déchirer en deux.

Il grogna, balbutia, renifla, puis il éjacula. Il eut l'impression que d'épais jets de neige à moitié fondue

giclaient de lui – une, deux, trois fois. Quand il s'arrêta de trembler, il s'agenouilla entre les jambes de Susan Fireman, la tête penchée, pendant qu'elle caressait lentement ses épaules du bout de ses doigts glacés, son dos, ses hanches, puis prenait son scrotum ratatiné dans sa paume.

Finalement, Frank se laissa tomber sur le côté et resta allongé en frissonnant, comme un chien que l'on a sorti d'une rivière. Susan Fireman se tourna vers lui. Leurs visages étaient à moins de dix centimètres l'un de l'autre, presque trop près pour que Frank puisse accommoder.

— Un message secret, dit-elle dans un souffle.

— Quel message secret ? Je ne comprends pas.

Elle l'embrassa, deux fois.

— Ils l'ont apporté de leur pays natal, caché dans leur sang. Tu ne vois donc pas ?

— Qui ça ? demanda-t-il d'une voix rauque. De qui parlez-vous ?

— Ils s'appellent les *strigoï.* Ceux qui ne meurent jamais.

— Les *strigoï* ?

— C'est exact. Et maintenant ils ont apporté leur message ici, et nous pouvons les aider à le répandre. Moi, toi, et tous ceux que nous choisissons. Ce n'est pas un message écrit. Ni un message que n'importe qui peut chuchoter. (Elle se redressa et le regarda.) Dans quelques heures, mon Frank bien-aimé, tu le transmettras, toi aussi, et tu comprendras tout.

Il voulut redresser la tête, mais elle le repoussa en arrière.

— Il y a une dernière chose, dit-elle. Nous devons être sûrs.

Elle se mit sur lui, avec ses membres graciles et glacés, et le chevaucha. Puis elle se déplaça vers le haut jusqu'à ce que le devant de ses jambes soit appuyé durement contre ses épaules et qu'elle soit agenouillée sur son visage. Il leva les yeux et vit les replis pâles et exsangues de ses lèvres, et son anneau de piercing en or. Elle débordait de sperme, et deux gouttes nacrées glissaient le long de sa cuisse.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

Il commençait à se dire que ce n'était pas un cauchemar, tout compte fait, et que Susan Fireman, bien

qu’elle soit morte, était réellement ici.

Elle l’observa. Ses yeux avaient une expression rêveuse, mais elle ne souriait plus.

— Nous devons être *sûrs*, Frank, répéta-t-elle.

Il voulut se dégager, mais alors qu’il se contorsionnait, une goutte de sperme froid tomba sur ses lèvres. Il essaya de la cracher, mais Susan Fireman tendit son index et la poussa dans sa bouche.

— Et voilà, dit-elle en souriant à nouveau, et elle descendit de lui.

Il cracha une nouvelle fois, se redressa, et essuya sa bouche avec colère sur l’un des oreillers.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Elle rit, s’éloigna de lui, et fit une pirouette à travers la chambre. Elle *scintillait* tandis qu’elle dansait, comme un vieux film que l’on projette à l’aide d’une manivelle.

Frank boitilla jusqu’à la salle de bains. Il avait l’impression de s’être battu dans une ruelle et d’avoir perdu. Il actionna la lumière et se regarda dans le miroir. Il n’avait jamais eu l’air aussi hagard. Il se tourna de côté pour voir ses fesses, elles étaient sillonnées de lacérations ensanglantées. Comment pouvait-il rêver, alors qu’il avait si mal ? Son pénis était rouge, et son scrotum était maculé de sang là où Susan Fireman l’avait griffé. Comment pouvait-il rêver, alors qu’il était capable d’ouvrir le robinet et de s’asperger le visage d’eau chaude ?

Il enfouit son visage dans une serviette. *Je sens ceci, et je n’arrive pas à me réveiller. Je vais être obligé d’accepter que c’est réel. Aussi insensé que ce soit, aussi terrifiant que ce soit, c’est* réel.

Il laissa tomber la serviette sur la tablette et retourna dans la chambre.

— D’accord, dit-il, admettons que ceci *n’est pas* un cauchemar. Et si vous me disiez ce qui se passe ?

Mais il n’y eut pas de réponse. Susan Fireman avait disparu.

— Susan ? s’exclama-t-il.

Il alla dans le séjour mais elle n’était pas là. Qui plus est, la chaîne de sûreté était toujours mise, donc elle n’avait pas pu filer par la porte d’entrée. Il actionna le néon dans la cuisine, mais Susan n’était pas là non plus. Le seul bruit

était le bourdonnement du réfrigérateur.

Il retourna dans la chambre.

— Susan ? C'est parfaitement ridicule !

Il ouvrit la penderie. Elle ne se cachait pas à l'intérieur. Il y avait un espace de trois centimètres seulement sous le lit, donc elle ne pouvait pas se cacher *là* non plus.

Il parcourut son appartement de nouveau. Il regarda même dans la corbeille de linge sale. Elle avait disparu, et il n'y avait aucun signe qu'elle ait été ici, excepté le lit aux draps froissés. Il leva les yeux vers la fenêtre, mais elle se trouvait à un mètre quatre-vingts du sol, et était entrouverte de six ou huit centimètres seulement. Même si elle avait réussi à escalader la façade et à *entrer* par là, il doutait fort qu'elle ait pu ressortir de la même façon. Il n'y avait rien dans la chambre sur lequel elle aurait pu monter pour atteindre la fenêtre.

— Je perds la raison, se dit-il.

Il se regarda dans le miroir du vestibule, et son reflet n'essaya même pas de nier cette constatation.

…

8
Bain de sang

Après que Bertil m'eut raccroché au nez, je m'assis dans mon fauteuil « Alexander Woollcott » pour boire en réfléchissant un moment. J'avais coupé le son de la télé, mais les chaînes d'information continuaient de passer des images tremblotantes de gens couverts de sang, et le nombre de morts et de personnes assassinées ne faisait qu'augmenter, comme le score sur un billard électrique, sans le moindre signe qu'il baissait.

Si je ne parvenais pas à persuader Amelia de parler aux autorités, je devais essayer de leur parler moi-même, non ? Même si je savais qu'elles se montreraient très sceptiques. Je ne pouvais pas rester assis ici dans ce vieux fauteuil miteux à boire de la Guinness et à regarder tous ces gens mourir. Mais que se passerait-il si les autorités refusaient tout simplement de me croire – ce qu'elles feraient probablement ?

Peut-être devrais-je essayer à nouveau de contacter Singing Rock. Il n'accepterait sans doute pas de faire revenir la créature malveillante dans ma chambre, pour me permettre de la voir de mes propres yeux, mais il pouvait peut-être m'apprendre quelque chose sur elle, et me dire pourquoi elle propageait cette épidémie de buveurs de sang. Ne serait-ce qu'un nom m'aiderait : je pouvais le chercher sur Internet. On trouvait un nombre incroyable de créatures malveillantes sur Internet. Un jour, j'avais cherché le nom Misquamacus, le faiseur de prodiges algonquin qui avait tué Singing Rock et avait bien failli nous tuer, Karen et moi, et j'étais tombé sur une photographie de lui, sur un site obscur consacré à Keiller Webb, un photographe de la Frontière au tournant du siècle.

Et il était là, Misquamacus, à l'arrière-plan d'un daguerréotype pris à Pyramid Lake en 1865. Il portait un grand chapeau tuyau de poêle noir et me lançait un regard furieux, comme s'il avait *su,* alors que cette photographie

était prise, que je la regarderais un jour, cent quarante ans plus tard. Il avait un visage dur, ses joues étaient marquées de scarifications magiques, et ses yeux enfoncés luisaient, semblables à des blattes nichées sous un rebord de fenêtre.

Très peu de texte accompagnait la photographie, excepté un bref extrait de *Magie indienne*, de Roland Hunsiger et Merriam West.

« On dit que Misquamacus avait le pouvoir d'apparaître simultanément en plusieurs endroits différents, parfois à des milliers de kilomètres de distance. On lui prêtait également la faculté de voyager dans le temps en avalant de l'huile enflammée et de renaître dans le corps d'une femme à l'insu de celle-ci, alors qu'elle se trouvait sur les lieux de son auto-immolation – soit dans le futur, soit dans le passé, selon son choix.

Misquamacus et ses partisans menèrent plusieurs batailles particulièrement sanglantes contre les premiers colons hollandais à New Amsterdam, et les palissades de bois qui donnèrent son nom à Wall Street furent spécialement construites pour tenir à l'écart ses guerriers en quête de pillages. La tribu de Misquamacus fut dispersée au printemps 1655, mais il fit le serment solennel de chasser un jour tous les colons jusqu'au dernier. Beaucoup d'anciens parmi les Indiens sont convaincus que l'effondrement catastrophique de plusieurs buildings à Manhattan dans les années quatre-vingt-dix a été la dernière tentative de Misquamacus pour détruire les « envahisseurs » blancs et les chasser du sol américain. Ils pensent même qu'il y serait sans doute parvenu, si la destruction de lignes à haute tension n'avait pas provoqué une décharge massive d'énergie électrique, laquelle avait vaporisé son *manitou* (son esprit) et l'avait dispersé parmi les quatre éléments. À présent, il est condamné à un emprisonnement éternel dans la terre, le feu, le vent et la pluie. »

Aujourd'hui encore, le nom *Misquamacus* me donnait un goût de rouille dans la bouche, même après toutes ces années. Il avait fait irruption dans ma vie quand il avait choisi Karen comme hôte pour sa première réincarnation. Après être né de nouveau du corps de Karen, il avait essayé d'invoquer les Grands Anciens, les dieux indiens de la destruction totale, ceux qui vivaient dans le Temps vide

(avant que le temps que nous connaissons ait commencé). Il avait failli réussir, mais Singing Rock m'avait aidé à le neutraliser.

Misquamacus avait tenté de se réincarner à nouveau, et une troisième fois, et Singing Rock avait été tué alors que nous luttions pour le renvoyer vers les Prairies des chasses éternelles une bonne fois pour toutes. Misquamacus était un faiseur de prodiges incroyablement puissant, cela ne faisait aucun doute, mais au bout du compte il avait été dépassé. Sa magie avait peut-être été foutrement destructrice à l'époque des danses de la pluie et des expéditions guerrières, mais il n'avait pas eu la moindre chance contre la technologie du XXIe siècle. Qui prendrait la peine de souffler des poudres magiques dans le vent pour trouver des troupeaux de bisons alors qu'il y avait un Wal-Mart à dix minutes en voiture, avec des steaks premier choix préemballés ? Qui a besoin d'aller dans une cabane de sudation, à la recherche de visions, quand on peut acheter de l'ecstasy et des lecteurs de DVD son stéréo ? Tout simplement, les Indiens avaient été laissés sur le bas-côté de la route, avec leurs calumets, leurs plumes et leurs perles, tandis que le reste du monde continuait d'avancer tant bien que mal vers l'avenir. Même Singing Rock avait coutume de dire : « Cela ne sert à rien de regretter la magie indienne, mon ami, c'est l'une de ces choses dont nous n'avons plus besoin, comme les langes en coton pour bébés et les machines à écrire. »

Je pris le bracelet que Singing Rock m'avait offert et le mis à mon poignet. Ses pierres noires étaient ternes à présent, pour quelque raison que ce soit, comme si toute vie les avait quittées. Je serrai ma main droite autour du bracelet et fermai les yeux.

— Singing Rock… j'ai réellement besoin de votre aide en ce moment. Je reconnais que nous n'avons pas eu le cran de regarder quand vous avez essayé de nous montrer ce qui causait les cauchemars de Ted… Nous avons été des dégonflés complets, je le reconnais. Mais cela ne signifie pas que je ne vous sais pas gré de ce que vous avez fait pour nous, et que je n'admire pas votre bravoure. Singing Rock… je vous implore maintenant. Je ferai tous les sacrifices que vous me demanderez. Absolument tout. Des personnes sont

en train de mourir, des centaines de personnes, et j'ai le sentiment que c'est cette *créature* qui a causé les cauchemars de Ted… Enfin, elle pourrait être également responsable de la mort de tous ces gens.

J'attendis et guettai la moindre réponse – une petite tape à la fenêtre, un chuchotement, un grattement sur le mur. Pendant ce temps, la journée s'assombrissait petit à petit, et les sirènes continuaient de hurler et de gémir. J'entendis des cris, un fracas de verre épouvantable, comme si l'on fracassait la devanture d'un magasin, et des coups de feu. Des hélicoptères grondaient au-dessus de Central Park tels des tam-tams lointains.

— Singing Rock, je vous en prie. Je sais que j'ai dû vous paraître peu reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, mais, croyez-moi, j'ai trouvé que c'était très, *très* étonnant. Si vous ne pouvez pas faire apparaître cette créature une seconde fois, ou si vous n'en avez pas envie, mettez-moi au moins sur la voie. Dites-moi ce qu'est cette créature, ou comment elle s'appelle. Dites-moi d'où elle vient, ou ce qu'elle veut.

J'entendis des gens courir dans la 17e Rue, des dizaines et des dizaines. Je me levai et allai jusqu'à la fenêtre, juste à temps pour les voir traverser la Sixième Avenue. Ils devaient être plus de deux cents, des hommes principalement, mais il y avait quelques femmes. Je ne savais absolument pas vers où ils couraient. Ils ne pleuraient pas, ils ne criaient pas… ils se contentaient de courir. C'était l'une des choses les plus terrifiantes que j'aie jamais vues. Ils tournèrent vers le nord et disparurent, mais je continuai d'entendre le martèlement de leurs pas pendant presque quinze secondes.

— Nous y sommes, Harry, dis-je à haute voix. Le scénario du jour du Jugement dernier.

Je me retournai vers mon séjour obscur et sursautai violemment. Singing Rock se tenait dans le coin le plus sombre. Je voyais la lumière qui se reflétait sur les verres de ses lunettes, ses cheveux gominés et plaqués en arrière, et le costume foncé dans lequel il avait été enterré. Il n'avait pas tout à fait une substance matérielle : je voyais les étagères derrière lui, et même les titres des livres.

— *Bonjour, Harry*, dit-il.

Sa voix avait un timbre fripé, comme du papier de

soie, ou comme le vent soufflant dans le micro d'un journaliste sportif.

— Singing Rock, je commençais à croire que vous ne vouliez pas me parler.

— *Il y a des amis et des ennemis auxquels on ne peut jamais tourner le dos.*

— Et je suis quoi ? Un ennemi ou un ami ?

— *Vous avez besoin de me le demander ?*

— Non, bien sûr que non. Excusez-moi. Si je n'étais pas votre ami, vous n'auriez pas obligé cette créature à venir ici, quoi qu'elle fût.

— *Si c'est ce que vous avez envie de croire.*

Je fis prudemment le tour de la table, mais plus je m'avançais vers Singing Rock, plus il devenait indistinct. Bientôt, je le voyais à peine, et j'apercevais seulement ses lèvres qui bougeaient. Je reculai et il devint plus clair. Il aurait approché des soixante-quinze ans maintenant, s'il avait vécu, mais il n'avait pas changé. Je suppose que c'est la seule chose positive que l'on puisse dire à propos de la mort : elle ne vous vieillit pas.

— Comment allez-vous ? lui demandai-je.

— *Je suis mort, Harry Erskine. J'existe uniquement dans le grand monde des ténèbres sous vos pieds. Voilà comment je « vais ».*

— Mais vous savez ce qu'est cette créature, n'est-ce pas ? Vous savez pourquoi tous ces gens ont des cauchemars et boivent du sang ? Enfin, ils *s'entre-tuent* dans les rues, Singing Rock, ils se tranchent la gorge entre eux. Des femmes, des enfants, n'importe qui. C'est un massacre.

— *Oui, je sais. Je vois ces innocents qui ont été assassinés. Leurs esprits tombent vers les ténèbres du monde d'en bas comme la neige tombe en hiver.*

— Vous ne pouvez pas me montrer cette créature à nouveau ? Cette présence, quoi que ce soit ? Je l'ai vue du coin de l'œil. Elle était très sombre et *étirée*. Et je l'ai également entendue chuchoter.

Singing Rock secoua la tête.

— *Je vous montrerais, Harry Erskine, si je le pouvais. Je ne vous reproche pas votre manque de courage. C'est une créature de la nuit, elle vient d'un patrimoine très ancien dont j'ignore tout. Je l'ai prise au dépourvu et je l'ai conduite ici*

grâce à un vieux sort lakota, mais elle s'est libérée très vite, et elle ne se laissera pas prendre au dépourvu une seconde fois.

— Vous avez une idée de ce qu'elle est, ou d'où elle vient ?

— *Je peux vous dire son nom seulement en le suggérant. Si je le prononçais ou si je l'écrivais, j'attirerais immédiatement son attention, et elle se jetterait sur vous plus vite qu'un ours vorace dans les forêts d'où elle est sortie la première fois. Laissez-moi vous mettre en garde, Harry Erskine : cet esprit est avide et cruel et il ne reculera devant rien pour propager son espèce aussi loin et aussi rapidement qu'il le peut.*

— Bon, d'accord, si vous pouvez me dire son nom seulement en le suggérant… suggérez-le.

— *Pas maintenant. Mais vous reconnaîtrez le nom quand je vous le donnerai.*

— Singing Rock, c'est *urgent* ! Des mères boivent le sang de leurs bébés alors que nous parlons !

— *Non*, répondit Singing Rock fermement. *Vous ne comprenez donc pas ? Vous êtes spécial. Par hasard, vous êtes le seul à avoir deviné que l'épidémie a été provoquée par un esprit et non par un virus. Si* vous *étiez tué, qui d'autre le devinerait ? Vos docteurs blancs ont perdu depuis longtemps tout contact avec le monde des esprits, et avec les forces de la nature. S'ils ne voient pas leur ennemi se tortiller sous leurs microscopes, ils refusent de croire qu'il existe.*

— Alors comment puis-je les convaincre ?

— *Je n'en sais rien. Vous êtes un homme blanc et vous savez mieux que moi comment parler à d'autres hommes blancs.*

— Nom d'un chien, vous étiez agent immobilier ! Vous pouvez convaincre n'importe qui de n'importe quoi !

Singing Rock se tourna vers moi, et j'eus l'impression qu'il avait l'air las et triste, comme s'il en avait assez d'être mort.

— *Je vous dirai le nom, Harry Erskine. Ce que vous ferez de cette information, c'est à vous d'en décider.*

J'essayai de lui adresser un sourire encourageant, mais ce n'était pas facile. Il commença à s'estomper. Au bout de quelques instants, il avait complètement disparu. La seule preuve qu'il m'était apparu était le faible arôme de brillantine à la lavande.

Mais au moins il avait accepté de m'aider. Je ne savais

pas *comment* il me donnerait le nom de la créature malveillante, mais je savais qu'il tiendrait sa promesse.

Je songeai brusquement qu'il ne m'avait pas dit si j'étais son ami ou son ennemi. Peut-être me considérait-il comme un peu des deux.

Je pris une douche, debout dans la baignoire, tandis que le tuyau de la douche ferraillait, vibrait et émettait des éternuements explosifs d'eau chaude. Je ne me séchai pas et m'emmitouflai dans l'épais peignoir en tissu-éponge bleu marine que Karen m'avait offert, avec mon monogramme brodé sur la poche de poitrine, puis je m'assis devant la fenêtre ouverte et je transpirai, bus de la Guinness, et écoutai les bruits terrifiants de la nuit.

Des sirènes retentissaient de toutes les directions. De temps en temps, j'entendais des quantités de gens courir. Une épaisse fumée marron s'élevait du quartier de la confection, et des hélicoptères décrivaient des cercles autour de Times Square avec leurs projecteurs qui s'entrecroisaient.

Je savais que Singing Rock ne me ferait pas faux bond. Néanmoins, je devenais de plus en plus inquiet et nerveux, je me levais continuellement de ma chaise et faisais les cent pas dans le séjour. J'avais éteint la télévision. À 21 h 15, on avait signalé que trois cent quarante-sept personnes étaient mortes de « l'infection du vampire » et que cinq cent onze autres personnes avaient été retrouvées la gorge tranchée. Davantage de gens avaient été assassinés dans la ville de New York en une seule journée qu'il n'y en avait habituellement en un an.

Le maire Brandisi avait reconnu que cela pouvait prendre « des jours, des semaines, voire plus longtemps » pour isoler la cause de l'épidémie. À présent, Manhattan était complètement bouclé, avec des barrages de police à chaque pont et à chaque entrée de tunnel. Depuis Washington D.C., le Président avait promis que le gouvernement fédéral donnerait à la ville de New York « toute l'assistance concevable ». Il avait également affirmé que si l'on découvrait que l'épidémie avait été provoquée par des terroristes, le châtiment serait « rapide et terrible ».

J'étais fatigué, j'avais chaud, et je me demandais si je devais me coucher ou non, quand j'entendis un grattement à la porte d'entrée. J'allai dans mon petit vestibule exigu et

écoutai. Il y eut un autre grattement.

— Qui est là ? lançai-je. Il y a quelqu'un ?

Il n'y eut pas de réponse, mais j'étais certain qu'il y avait quelqu'un dans le couloir. J'essayai de regarder par l'œilleton, mais un petit plaisantin avait collé quelque chose dessus – du chewing-gum, probablement. J'attendis un moment, puis je demandai :

— Qui est là ?

Toujours pas de réponse. Cela aurait pu être le chien de Mme Zolbrod, celui qui ressemblait à la tignasse d'Harpo Marx. Ou peut-être était-ce un rat. Mais, pour une raison ou une autre, j'étais certain que c'était une personne. Je percevais sa tension, même à travers cinq centimètres de porte. Je l'entendais presque transpirer.

Je collai mon oreille contre le panneau de la porte et retins ma respiration. À ce moment-là, la personne martela le battant du poing et faillit m'assourdir.

— *Nom de Dieu !* criai-je, et j'ouvris la porte.

Je ne le reconnus pas tout de suite, car son visage était strié de quelque chose d'épais, de noir et de gras, ainsi que ses bras. Mais quand il toussa et dit : « Aidez-moi, mec ! J'ai foutrement besoin qu'on m'aide », je réalisai que c'était Ted Busch. Il avait l'air encore plus échevelé qu'auparavant. Son tee-shirt *Molten Iris* avait une tache de transpiration foncée sur le devant, et ses cheveux étaient hérissés comme s'il avait été électrocuté.

— Vous feriez mieux d'entrer, lui dis-je.

Je n'avais pas du tout *envie* qu'il entre, mais que pouvais-je faire d'autre ? Et si quelque chose d'horrible lui était arrivé, parce que je l'avais renvoyé chez lui ?

Il s'avança dans le séjour en titubant et se laissa tomber dans mon fauteuil « Alexander Woollcott ».

— Je brûle de partout, Harry, me dit-il.

— Vous voulez un verre d'eau ?

— Non, non, pas d'eau. Je ne peux pas toucher de l'eau. L'eau ne fait qu'aggraver les choses.

— Qu'avez-vous ? Vous ruisselez de sueur. Et c'est quoi ce truc noir sur votre visage ? Nom d'un chien, Ted, vous ressemblez à Al Jolson !

— Je brûle, mec. C'est comme si ma peau était en feu.

— Il faut que vous alliez à l'hôpital, il le faut vraiment.

Je ne peux pas vous aider ici.

— J'ai essayé… Je suis allé aux Sœurs de Jérusalem, mais on ne peut pas s'en approcher. Il y avait des centaines de personnes massées devant, qui pleuraient et criaient. Les portes étaient fermées et gardées par des flics qui empêchaient les gens d'entrer.

— Ted, je suis cartomancien, pas médecin. Je ne peux rien faire pour vous, excepté vous donner quelque chose à boire.

Ted me regarda fixement. Ses yeux étaient tellement agrandis qu'il ressemblait à un dément.

— Vous ne comprenez donc pas ? Ma peau est en feu. Après vous avoir quitté, j'ai voulu rentrer chez moi, mais le soleil me brûlait et tout ce que j'ai trouvé, c'est de l'huile de moteur pour me protéger le visage et les bras, mais je brûle encore plus. Il faut que vous m'aidiez, sinon je vais mourir.

Je ne savais pas quoi lui dire. Il était évident d'après la façon dont il tremblait et serrait les bras sur son corps qu'il souffrait atrocement, mais que peut-on faire pour quelqu'un qui a été infecté par un esprit malveillant ? Une lotion à la calamine était peut-être efficace pour un exanthème causé par du sumac vénéneux, mais il n'aurait pas beaucoup d'effet sur des créatures cruelles et féroces venues de l'au-delà.

— Je peux vous faire couler un bain froid, suggérai-je. Et si vous preniez deux Anacin ? Cela ferait peut-être tomber votre température.

Il se crispa, renifla, et continua de frissonner comme un junkie.

Je décrochai le téléphone.

— Je pourrais essayer d'appeler un docteur, mais je ne pense pas que cela servirait à grand-chose. Si on ne peut même pas entrer dans un hôpital…

Il poussa brusquement un hurlement aigu, comme un coyote, et les poils sur ma nuque se dressèrent.

— *Je brûle !* cria-t-il.

Il leva les mains pour me les montrer, comme si elles étaient vraiment en feu.

— *Regardez-moi, je brûle !*

— Écoutez-moi ! criai-je en retour. Vous devez vous calmer. Vous avez peut-être l'impression de brûler, mais

vous ne brûlez pas ! Cela se passe uniquement dans votre esprit, ou dans votre système nerveux autonome, ou je ne sais où ! Calmez-vous et tenez bon, c'est tout ce que vous pouvez faire !

— Mais ma peau est en feu ! Elle se *racornit* ! Je vais être carbonisé !

Je décidai de lui faire couler un bain froid. Cela ne marcherait peut-être pas, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre, à part le frapper sur la tête, de toutes mes forces, avec ma poêle à frire la plus lourde. Je suis doué pour sauver le monde, mais je n'ai pas beaucoup de patience lorsqu'il s'agit de particuliers.

J'allai dans la salle de bains et ouvris le vieux robinet d'eau froide. La baignoire était immense, et il y avait une étrange tache couleur de sang sur un côté, comme si une jeune mariée avait été récemment assassinée dedans. J'avais essayé de faire partir la tache avec du Clorox, mais je n'avais réussi qu'à la faire ressembler encore plus à du sang. L'eau était marron, et pas particulièrement froide, mais je devrais m'en contenter.

J'étais penché sur la baignoire et vérifiais que la bonde était bien mise, quand quelqu'un passa brusquement son bras autour de mon cou. Je vis quelque chose briller du coin de l'œil, et je baissai la tête instinctivement, juste au moment où un couteau de menuisier me taillada le visage et m'ouvrit la joue gauche quasiment jusqu'à l'os.

Du sang gicla partout. Il éclaboussa le côté de la baignoire et se répandit dans l'eau telles des roses. Je me retournai vivement en grognant et en me démenant, et je sentis le couteau me taillader les doigts.

Je n'ai jamais été très doué pour me battre, mais j'étais mort de trouille et en colère, et je balançai tout ce que j'avais, comme un moulin à vent saisi de démence. Ted tomba à la renverse et se cogna l'épaule contre le montant de la porte. Je l'empoignai par son tee-shirt taché de sueur et le projetai contre le porte-serviette, puis contre le lavabo. Ensuite je le poussai par-dessus le rebord de la baignoire et le fis tomber dans l'eau. Il tenait toujours le couteau mais je saisis son poignet et le recourbai tellement en arrière qu'il le lâcha.

Je réussis à le maintenir au fond de la baignoire,

même s'il criait, lançait des ruades et essayait de me mordre. Je saisis la bouteille de deux litres de Clorox sous la baignoire et le frappai avec, bam, bam, à plusieurs reprises. Il fut sonné pendant un moment, mais il s'agrippa des deux mains aux côtés de la baignoire et essaya de se redresser. Je le frappai de nouveau et il retomba dans l'eau. Puis j'ôtai le capuchon du Clorox et vidai la bouteille sur son visage.

Je n'oublierai jamais son hurlement de douleur aussi longtemps que je vivrai. Il bondit hors de la baignoire à l'aveuglette – personne n'aurait pu le stopper… pas moi seul… ni même moi et six autres moi. Il se cogna contre la porte, puis il traversa le séjour en chancelant, éparpilla mes cartes du *Jeu noir*, fit tomber la photographie encadrée de Karen et moi avec la petite Lucy, et brisa le vase bleu que j'avais gagné à Atlantic City. Il réussit à ouvrir la porte d'entrée et sortit en trombe. Il heurta la porte de l'autre côté du couloir si violemment qu'il fendit l'un des panneaux.

— *Hé !* cria une voix étouffée dans l'appartement.

J'éprouvais déjà un flot de culpabilité, car je savais que je l'avais peut-être rendu aveugle. En me lançant à sa poursuite, je criai :

— Ted ! Revenez !

Mais le temps que j'arrive à la porte, il se dirigeait déjà vers l'escalier en faisant des embardées.

— *Ted !* hurlai-je.

Il se retourna et redressa la tête. Son visage était rouge et couvert de cloques, et de la fumée s'élevait de ses cheveux. Ses yeux étaient fermés et ses lèvres boursouflées ressemblaient à deux énormes asticots. Il ouvrit la bouche et dit :

— *Tatal… tatal nostru…*

— Ted, bordel de merde, revenez ici, je vais vous asperger la figure d'eau !

J'ignore si le Clorox était entré dans ses oreilles et l'avait rendu sourd, ou s'il ne voulait pas m'écouter, mais il se retourna vers l'escalier et ce fut à ce moment qu'il trébucha et disparut, comme dans un tour de magie. Il se tenait là, et l'instant d'après il s'était volatilisé.

— *Ted… !*

Je l'entendis tomber au bas de l'escalier, et je fus même certain d'entendre ses os craquer, mais c'étaient

probablement les balustres. Quand j'arrivai en haut de l'escalier, il était étendu sur le linoléum vert crasseux du palier en contrebas. Son cou était tordu d'un côté et son corps de l'autre. L'une de ses jambes était recourbée en arrière, dans une position que même un contorsionniste aurait été incapable de prendre.

Je descendis lentement les marches et me mis à croupetons près de lui. Ses yeux étaient ouverts, mais les pupilles étaient éteintes et d'un blanc laiteux. Je sais qu'il avait essayé de me trancher la gorge, mais je continuais de me sentir coupable de façon accablante. Ce n'était pas *sa* faute s'il avait été infecté par un esprit malveillant.

Je me relevai. Le côté gauche de mon visage était poisseux, et du sang coulait de mes doigts.

— Singing Rock ! criai-je. Si vous devez me donner un signe, vous feriez mieux de vous bouger le cul, parce qu'il me reste peu de temps ! Vous m'entendez ? Singing Rock ?

Laticia, de l'appartement d'en face, appela :

— Harry ? Harry, c'est vous ? Que se passe-t-il en bas ?

Lui demander d'appeler le 911 était inutile.

— Tout va bien, lui criai-je en retour. Quelqu'un est tombé dans l'escalier, c'est tout.

Je me redressai en tenant précautionneusement ma main ensanglantée. Ce fut à ce moment que j'aperçus une étiquette qui avait été collée sur la porte de l'appartement juste à côté du mien, celui de Mme St John. Le nom avait été écrit à la main en grosses lettres rouges, « St John », mais l'étiquette avait été arrachée en grande partie, et il ne restait plus que « St ».

Ne me demandez pas comment je sus que c'était la première partie du message de Singing Rock. Parfois, vous *savez* des choses, tout simplement – par exemple, que l'un de vos amis a des ennuis, ou que le temps va changer et devenir épouvantable.

— Okay, Singing Rock, lui dis-je. Un « s » et un « t ». Mais vous feriez mieux de me donner le restant du nom foutrement vite !

Laticia se tenait en haut de l'escalier, ses cheveux relevés sur le sommet de sa tête et ornés de rubans rouge foncé. Elle portait une robe longue en satin rouge foncé et fumait un petit cigare.

— Harry ? fit-elle d'une voix rauque.

— C'est la fin du monde, Laticia, lui dis-je. La prochaine fois que vous vous mettrez à genoux, vous feriez mieux de commencer également à prier.

…

9
Sang et tonnerre

Frank ouvrit un œil mais vit seulement de l'obscurité.

J'ai dormi, pensa-t-il. *Pourtant je ne me rappelle pas m'être couché. La dernière chose dont je me souviens, c'est…*

Il voulut se mettre sur son séant, mais sa tête heurta quelque chose de solide. Il essaya de bouger les bras, mais ils étaient plaqués le long de son corps. Il se contorsionna pour se tourner sur le côté, mais il n'y avait pas suffisamment d'espace.

Il ressentit un flot de panique absolue. Il était enfermé dans une caisse étroite, sans lumière et sans air, et le couvercle était solidement fixé. *Oh, mon Dieu,* pensa-t-il, *je suis dans un cercueil. Quelqu'un a dû me trouver alors que je dormais et a cru que j'étais mort. Oh mon Dieu ! ne me dites pas qu'ils m'ont déjà enterré.*

— Au secours ! cria-t-il. Au secours ! Sortez-moi de là !

Il n'y eut pas de réponse. Il parvint à dégager son bras droit et martela le couvercle avec son poing.

— Au secours ! Venez à mon aide ! Il y a eu une erreur !

Toujours pas de réponse. Il commença à faire de l'hyperventilation, sa poitrine se soulevait et s'abaissait comme s'il avait monté un escalier en courant. Puis il se dit : *Calme-toi, Frank. Cela ne sert à rien. Tu vas épuiser tout l'air qui te reste, et tout ce que tu feras, c'est t'angoisser. Reste calme. Réfléchis. Essaie de penser à ce qui t'est arrivé.*

L'ennui, c'est que ses souvenirs semblaient totalement brisés. Il se rappelait distinctement s'être caché dans un endroit très sombre, en hauteur. Dans les combles d'une grange, peut-être. Il avait entendu des hommes crier et des chiens aboyer, il avait vu des torches danser derrière les arbres. Il s'était glissé encore plus profondément dans l'obscurité, mais il était incapable de se rappeler ce qui s'était passé ensuite.

— *Au secours !* appela-t-il en frappant à coups

redoublés sur le couvercle de son cercueil. Je ne suis pas mort ! Vous devez me sortir de là !

À ce moment-là, son cercueil fit brusquement une embardée sur le côté et heurta quelque chose d'autre en bois. Un autre cercueil, peut-être. Frank écouta, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, essayant d'entendre ce qui se passait à l'extérieur. Son cercueil fit de nouveau une embardée, puis il sentit qu'il s'inclinait, quasiment comme s'il flottait.

— Il faut que vous me sortiez de là ! cria-t-il. Je ne peux pas respirer ! *Pour l'amour du ciel, sortez-moi de là avant que j'étouffe !*

Il parvint à dégager également son bras gauche, et il entreprit de frapper éperdument sur le couvercle de son cercueil. Mais personne ne répondit, et le mouvement d'inclinaison devint plus prononcé. Il sentait son cercueil se soulever, hésiter, et retomber.

Il entendit un grincement sourd, puis un grondement venteux, produit peut-être par des voiles. Il réalisa que son cercueil se trouvait sur un bateau, et que le bateau se dirigeait vers la haute mer. Il lui sembla entendre des mouettes crier, mais c'était peut-être les cris désespérés d'autres personnes, prises au piège dans d'autres cercueils, tout comme lui.

Il s'apprêtait à crier une nouvelle fois, mais il se dit : *Détends-toi. Personne ne viendra te délivrer. Tout ce que tu peux faire, c'est rester allongé, attendre, et conserver toute ton énergie. Ils t'ont peut-être enfermé dans un cercueil, mais ils ne t'ont pas tué, et ils t'emmènent quelque part, pour quelque raison qu'ils ont en vue.*

Il sentit le navire courir vent arrière. Durant un long moment, son épaule droite fut comprimée douloureusement contre le côté de son cercueil. Puis le navire se redressa et commença à faire route de façon assez stable. Néanmoins, quelques instants plus tard, le tangage sans fin lui donna mal au cœur. Il essaya de se rappeler quand il avait mangé pour la dernière fois, et ce qu'il avait mangé, mais il n'y parvint pas.

À ce moment-là, il entendit quelqu'un se déplacer sur les cercueils autour de lui.

— *Au secours !* cria-t-il. Au secours, je suis toujours

vivant !

Le bruit cessa, mais il était certain que la personne se trouvait toujours à proximité. Il attendit et retint sa respiration.

— Au secours, chuchota-t-il. Je vous en prie, pour l'amour du ciel, sortez-moi de là.

Un long moment se passa. Puis il entendit une voix aiguë et tremblante dire :

— *Tatal nostru carele esti in ceruri… sfinteasca-se numele tau…*

« Tatal nostru ! » Cela le frappa si durement qu'il eut l'impression qu'on lui avait donné un coup de poing à l'estomac. *« Tatal nostru ! »* Les mêmes mots que Susan Fireman avait psalmodiés, ainsi que le jeune homme aux urgences !

— Sortez-moi de là ! cria-t-il en martelant le couvercle encore plus furieusement avec ses poings. Sortez-moi de là ! *Sortez-moi de là !*

— Chut ! dit une voix de femme, très douce et très apaisante. Chut, Frank… tu as fait un cauchemar, c'est tout.

Il détendit violemment son bras droit, mais au lieu de frapper le côté de son cercueil, il heurta sa table de chevet, et son réveil à affichage digital tomba par terre.

— Hein ? Que s'est-il passé ? croassa-t-il, et il ouvrit les yeux.

C'était toujours la nuit, mais la lueur d'un réverbère brillait par la fenêtre à moitié ouverte. Il avait dû pleuvoir au-dehors, parce que des gouttes d'eau indistinctes se déplaçaient lentement sur le plafond telles des amibes. Il entendit le « youp-youp-youp » de sirènes d'ambulance, et des gens qui criaient.

Il se redressa. Susan Fireman était assise au pied du lit, les mains posées sur ses genoux. Elle portait l'une de ses chemises blanches. Il la regarda fixement. Il ne se rappelait pas si elle était toujours vivante, ou si elle était censée être morte. Ses yeux luisaient d'un éclat si pâle qu'elle donnait l'impression d'être aveugle.

— Frank ? Ce n'est que moi. Tu as fait un cauchemar.

— Quelle heure est-il ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit pas et il fut obligé de se pencher sur le côté du lit pour voir les chiffres rouges de son réveil. 11 h

57. Minuit moins trois.

— Tu vas bien ? lui demanda Susan Fireman.

Il se mit sur son séant et se frictionna la nuque. Il avait l'impression d'avoir réellement été enfermé dans un cercueil. Il était contusionné et écorché sur tout le corps.

— Je croyais que tu étais partie, lui dit-il.

— Bien sûr que non. Je dois rester ici pour veiller sur toi, Frank.

— Est-ce que c'est également un cauchemar ?

— Que veux-tu dire ?

— Toi… tout… l'épidémie. Cela ressemble à un cauchemar à l'intérieur d'un autre cauchemar.

Susan tendit la main vers lui, paume tournée vers le haut, comme si elle lui offrait la réponse à toute chose.

— Toute vie est un cauchemar, Frank. La seule différence, c'est que certains d'entre nous ne se réveillent jamais.

Frank demeura immobile un moment, la tête penchée. Peut-être que ceci n'était pas réel. Peut-être était-ce toujours la nuit précédente, il ne s'était pas encore réveillé et n'était pas allé à l'hôpital en passant par Herald Square. Peut-être n'y avait-il pas eu de mime enduite de peinture argentée et pas de sang vomi. Peut-être n'y avait-il pas eu de massacre dans les rues. Peut-être que *« tatal nostru »* étaient juste des mots qu'il avait inconsciemment retenus auprès d'un patient, ou entendus à la radio dans un taxi.

Il considéra Susan Fireman un moment. *Tu donnes l'impression d'être assise au pied de mon lit mais peut-être n'en est-il rien.* Sans rien lui dire, il se leva, alla dans la cuisine, et alluma la lumière. La cuisine était moderne et dépouillée, avec des plans de travail en granit noir et un four Smeg en acier inoxydable. La seule décoration était un grand vase triangulaire qui contenait un seul arum, rouge sang.

Il sortit une bouteille de Perrier du réfrigérateur. Comme il levait la main vers l'un des placards d'un noir luisant pour prendre un verre, il aperçut le reflet de Susan Fireman. Elle se tenait du côté opposé du comptoir, les bras le long du corps.

— Écoute, Susan, dit-il sans se retourner, je ne sais pas si tu es vivante ou si tu es morte, ou si je rêve, mais je préférerais vraiment que tu me laisses tranquille.

— Je ne peux pas faire ça, Frank.

Frank se versa un verre d'eau gazeuse puis se retourna pour lui faire face.

— C'est *mon* cauchemar. Ce qui signifie que tu dois faire tout ce que je te dis, d'accord ?

— Mais ce n'est pas ton cauchemar. C'est le cauchemar de *tout le monde.*

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sauras quand tu seras passé de l'autre côté, toi aussi.

— Je n'ai pas du tout l'intention de « passer de l'autre côté ».

Susan Fireman vint tout près de lui et leva la main pour lui toucher la joue. Il écarta sa main d'une tape comme si elle était une mouche agaçante.

— Oh, *Frank*, le gronda-t-elle. Tu n'as pas le choix. Aucun de nous n'a le choix.

— J'ai besoin de retourner me coucher, dit-il. (Il se parlait à lui-même, et non à Susan.) J'ai besoin de me rendormir et de me réveiller pour de vrai. Nous sommes toujours la nuit de lundi et tout cela ne s'est jamais passé.

— Tu peux le nier si tu veux, dit-elle. Mais plus tôt tu l'accepteras, et mieux ce sera. Un nuage sombre nous recouvre, Frank, semblable à l'aile d'un grand oiseau noir, et il se déplace très vite. Dans très peu de temps, les gens de la lumière du jour auront disparu pour toujours.

— Foutaise ! répondit Frank. Rien de tout cela ne s'est jamais passé.

Il leva son verre mais, pour une raison ou une autre, la pensée de boire de l'eau lui donna un goût de gras dans la bouche. Il vida le verre de Perrier dans l'évier, remit le verre dans le placard, et retourna dans sa chambre, laissant Susan en plan dans la cuisine. Il s'allongea sur les draps froissés et ferma les yeux. S'il parvenait à se rendormir, Susan Fireman disparaîtrait et tout redeviendrait normal.

Cinq minutes s'écoulèrent, mais il était toujours parfaitement éveillé. Il était manifeste que les choses avaient changé, et que quelque chose n'allait pas du tout. Passé minuit, Manhattan retentissait toujours de coups d'avertisseur et du grondement de voitures de pompiers, mais ce n'était jamais aussi bruyant que cela. Cette nuit, le

hurlement des sirènes n'arrêtait jamais – sirène après sirène, tel un chœur de l'enfer. Il entendait également des coups sourds, comme si des gens essayaient d'enfoncer des portes à l'aide de haches, le craquement terrifiant de verre volant en éclats, et un grondement sourd de temps en temps.

Il ouvrit les yeux. Il était minuit onze. Susan Fireman était toujours là. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte et l'observait.

George Gathering lui avait demandé de revenir aux Sœurs de Jérusalem à 2 heures du matin. *Très bien,* pensa-t-il, *même si ceci est un cauchemar, je n'arrive pas à dormir, alors je ferais aussi bien de prendre une douche, de m'habiller et de me rendre à l'hôpital.*

Il se mit à nouveau sur son séant.

— Alors ? demanda Susan Fireman.

— Ceci n'est pas un cauchemar, hein ? dit Frank. Même si je parviens à me rendormir, je ne vais pas me réveiller et découvrir que je ne t'ai jamais rencontrée.

— Tout à fait, Frank.

Il franchit la porte de son immeuble et s'avança vers la nuit poisseuse et bruyante. La pluie n'avait sans doute pas été très forte, car les trottoirs séchaient déjà, mais l'humidité était quasi tropicale.

Il n'y avait pas de taxis en vue, et il commença à marcher. Il avait laissé Susan Fireman dans son appartement. Elle se tenait dans le vestibule et continuait de lui sourire. Il lui avait demandé de ne pas être là quand il rentrerait, mais elle s'était contentée de répondre :

— Qui vivra verra, Frank. Qui vivra verra.

L'homme au visage peint en bleu qui s'était cramponné à la boîte aux lettres avait disparu, mais la pluie n'avait pas été assez abondante pour effacer la mare de sang qu'il avait laissée sur le trottoir. Il y avait également des empreintes de mains ensanglantées. Elles s'éloignaient sur la chaussée, comme si l'homme s'était traîné sur les mains et les genoux, et il n'y avait pas très longtemps de cela.

Frank se demanda un moment s'il devait suivre les empreintes de mains, pour voir où elles conduisaient. Peut-être pouvait-il sauver l'homme au visage peint en bleu, tout compte fait. Puis il estima qu'il serait plus utile aux Sœurs de Jérusalem, à s'occuper du plus grand nombre de

personnes possible, au lieu de rechercher un seul homme, uniquement parce qu'il avait mauvaise conscience.

Il se dirigea vers le sud en empruntant la Seconde Avenue, qui semblait relativement paisible. Il n'y avait personne dans les parages, mais les trottoirs étaient jonchés de briques cassées et de verre qui scintillait. Partout, il y avait des caddies abandonnés, certains toujours remplis de téléviseurs, de bouteilles d'alcool et de jeans griffés. La cupidité humaine ne cessait jamais de le surprendre. C'était la fin du monde, pourtant les gens sortaient pour voler des téléviseurs.

Il s'apprêtait à traverser la 39e Rue quand il entendit quelqu'un appeler :

— *Au secours !*

Il se retourna et aperçut une adolescente d'une quinzaine d'années, accroupie dans le renfoncement de la porte d'un drugstore. Ses cheveux blonds étaient poissés de sang et semblaient roses. Son tee-shirt blanc était également couvert d'une croûte de sang.

— Au secours ! répéta-t-elle d'une voix aiguë et rauque. Monsieur… je vous en prie, venez à mon secours ! Je brûle de partout ! Je *brûle* !

Frank s'approcha d'elle.

— Je suis désolé. Je ne peux pas vous aider ici. Vous pensez que vous pouvez marcher jusqu'aux Sœurs de Jérusalem ? Vous savez où c'est ? Je verrai ce que je peux faire pour vous là-bas.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas bouger ! Ma peau brûle !

Il se mit à croupetons près d'elle. Elle avait un petit nez retroussé et ressemblait à un garçon. Il aurait dit qu'elle avait probablement des origines chinoises. Elle tremblait violemment, ses petits yeux regardaient éperdument d'un côté et de l'autre comme si elle avait l'impression qu'on la poursuivait.

— Vous devez absolument venir aux urgences, lui dit Frank. Je ne peux pas vous soigner ici dans la rue.

Elle tendit la main et saisit la manche de sa veste de toile.

— Vous *pouvez* m'aider. Je sais que vous le pouvez. S'il vous plaît, venez plus près et je vous montrerai.

Frank essaya de se dégager.

— Je suis désolé. Mais il y a des centaines d'autres personnes qui ont autant besoin de mon aide que vous. Je vais vous aider à marcher jusqu'à l'hôpital, mais…

La jeune fille tira brusquement sur la manche de Frank et se redressa sur les genoux en s'écriant :

— *Aaaahhhhhh !*

Elle balança son bras droit et Frank vit du verre étinceler. Il leva son coude gauche pour se protéger, mais elle fendit la manche de sa veste, puis sa chemise, et lui entailla la peau. Elle leva son bras à nouveau, mais Frank la repoussa de toutes ses forces. Elle bascula à la renverse et défonça la devanture du drugstore, fracassant le verre et renversant un présentoir de rouges à lèvres et de crèmes de beauté. Une gondole de lunettes de soleil tomba également.

La jeune fille frissonna, et l'une de ses jambes n'arrêtait pas de tressauter, comme si elle était électrocutée. Frank recula en se tenant le bras. Du sang coulait entre ses doigts, mais lorsqu'il regarda à l'intérieur de sa manche, il vit que la jeune fille ne l'avait pas coupé trop profondément. Il hésita, grimaça, et se demanda ce qu'il devait faire. La jeune fille redressa légèrement la tête, puis elle retomba en arrière, et sa jambe cessa de tressauter. Elle était probablement morte, et Frank décida de la laisser là. Quoi que Susan Fireman ait dit, ceci était toujours un cauchemar, et le serment d'Hippocrate ne s'appliquait pas aux cauchemars.

Il se mit à courir au petit trot vers Lexington, puis de nouveau dans la direction du sud, vers la 37e Rue. À environ six ou sept blocs du centre-ville, il aperçut soixante ou soixante-dix personnes qui traversaient la chaussée en hurlant et en criant comme une meute de chiens, puis il entendit les détonations prolongées d'armes à feu. Une femme lui cria depuis une fenêtre à l'étage :

— Vous ! Oui, vous, espèce de salaud ! Ne vous enfuyez pas !

Mais lorsqu'il tourna dans la 37e Rue, il était seul de nouveau, et il n'y avait que des détritus, des caisses brisées et des bennes à ordures retournées.

Frank entendit la foule massée devant les Sœurs de Jérusalem depuis au moins quatre blocs de distance. Deux

voitures brûlaient à l'intersection de la Cinquième Avenue et de la 37e Rue, une fumée noire et grasse envahissait la rue, et six ou sept personnes étaient étendues sur le trottoir, leurs têtes dissimulées sous des vestes et des couvertures, manifestement mortes. Du sang coulait sur le trottoir et se répandait dans le caniveau. Un bâtard marron et blanc le lapait d'un air coupable. Des gens couraient dans toutes les directions. Ce qui était effrayant, c'est que la plupart étaient calmes, seuls quelques-uns criaient ou gémissaient, les autres avaient une mine sévère, les yeux grands ouverts, et étaient silencieux. Même lorsqu'ils se bousculaient entre eux, ils ne semblaient pas s'en apercevoir. Ils trébuchaient et continuaient de courir. Frank avait l'impression que toute la ville s'était changée en un asile d'aliénés.

Devant l'hôpital, la rue était si encombrée qu'il fut obligé de se frayer un chemin en jouant des coudes et des épaules. À plusieurs reprises, il dut empoigner des gens par leurs vêtements et les tirer de côté. De temps en temps, l'un d'eux vomissait brusquement un flot de sang qui aspergeait ceux se tenant à proximité, mais très peu semblaient le remarquer ou s'en soucier. Ici, il y avait bien plus de cris et d'altercations, et bien plus de panique, mais les gens continuaient de s'agglutiner et de se bousculer entre eux comme s'ils ne savaient pas quoi faire.

Certains psalmodiaient : « *Tatal nostru, carele esti in ceruri…* », mais pas à l'unisson, et les rues ressemblaient à une immense batterie d'élevage de poulets.

Après plusieurs minutes d'efforts, il parvint jusqu'à la barrière de police. Un Noir furieux avec un bonnet de laine rouge essaya de le tirer en arrière vers la foule.

— Tu attends ton tour, mec ! Tu attends ton tour !

Mais Frank repoussa l'épaule de l'homme, et lorsque celui-ci chancela en arrière, il fut immédiatement saisi par la foule hystérique et disparut, comme s'il avait été englouti par une mer déchaînée.

Frank se glissa sous la barrière. Comme il se redressait, il se retrouva devant deux flics portant des casques anti-émeutes qui agitaient des matraques.

— Retournez derrière la barrière, mon vieux ! L'hôpital est complet ! Rentrez chez vous et restez-y !

— Attendez ! Attendez ! Je suis médecin, je travaille

ici ! dit Frank en sortant son portefeuille et en montrant sa carte d'identité. Je dois prendre mon service.

L'un des flics examina sa carte d'identité.

— Okay, doc, dit-il, et il s'écarta pour le laisser passer. Mais, franchement, je ne sais pas ce que vous pensez pouvoir faire !

Frank traversa le trottoir et poussa les portes en plastique maculées de sang. Pour arriver aux urgences, il fut obligé de négocier son chemin à travers une foultitude de civières abandonnées, la plupart couvertes de sang et de couvertures ensanglantées. À l'intérieur, le monde entier avait viré au rouge. Des patients gisaient pêle-mêle dans les couloirs et vomissaient du sang bruyamment. Toute la salle était enduite d'écarlate – les sols, les murs, même les plafonds. Il y avait des empreintes de mains rouges partout. Les vêtements de tous ceux présents étaient trempés de sang, et beaucoup des patients semblaient porter des gants rouge vif et des masques rouge vif, tels des participants à un sinistre carnaval païen.

Frank écarta plusieurs rideaux et trouva finalement Dean Garrett dans un box tout au fond de la salle. Dean était penché sur une jeune Portoricaine qui soufflait des bulles de sang à chaque expiration. Les vêtements de Dean étaient également trempés de sang, et il avait l'air abattu.

— Docteur, je ne vais pas mourir ? lui demandait la jeune femme. J'ai si peur… Je ne supporte pas de penser que je ne reverrai jamais le soleil.

Dean lui posa la main sur le front et s'efforça de sourire.

— Vous reverrez le soleil, ne vous inquiétez pas. Dans un mois à la même heure, vous serez assise en bikini sur le toit de votre immeuble, et je passerai pour m'en assurer.

— Salut, Dean, dit Frank.

Dean se retourna et battit des paupières.

— Oh… Salut, Frank ! Content que vous ayez pu venir. Remarquez, je pense que nous avons besoin de prêtres plutôt que de médecins. (Il prit Frank par le bras et l'éloigna du lit de la jeune femme.) Ils sont en train de *mourir*, Frank. Tous. On ne l'a pas encore annoncé aux informations, mais cette maladie est mortelle à 100 %, quoi qu'elle soit, et nous sommes incapables de l'enrayer.

— Toujours rien des labos ?

— Jusqu'à présent, ils sont complètement dépassés. Le sang de chaque victime présente des signes de cette enzyme métalloïde, mais ils commencent à penser que c'est un symptôme, plutôt qu'une cause.

— Où est George ?

— Au 11e, il donne un coup de main pour les autopsies.

— Combien d'issues fatales jusqu'à présent ?

— Jusqu'à 23 h 45, nous avons reçu sept cent dix-sept patients, ce qui représente plus de dix fois notre capacité d'accueil. Approximativement, je dirais que nous en avons déjà perdu plus de la moitié. Ils semblent également succomber bien plus rapidement. On dirait un incendie de forêt. Plus il y a de gens qui l'attrapent, plus vite ils meurent. Je dirais que la plupart des patients sont morts moins de quatre à cinq heures après leur admission ici.

Frank jeta un regard à la ronde. Il ne savait pas quoi dire. Certains des patients continuaient d'avoir des haut-le-cœur et de vomir du sang, mais la plupart étaient allongés et frissonnaient, le visage blême, comme s'ils savaient ce qui allait leur arriver, mais étaient trop faibles ne serait-ce que pour pleurer.

— Vous saignez, fit remarquer Dean.

Frank jeta un coup d'œil à son coude.

— Rien de sérieux. Une jeune fille m'a agressé avec un morceau de verre. C'est l'enfer au-dehors, croyez-moi. Ils doivent être plus de cinq cents à essayer d'entrer ici.

Dean l'emmena dans son bureau. Une femme était assise contre le mur, trois autres étaient allongées par terre. Toutes tremblaient et marmonnaient. La table de travail de Dean était jonchée de papiers froissés, tachés de sang.

— Cela ne sert à rien d'en admettre davantage, dit-il en tirant sa chaise et en s'asseyant. Nous ne pouvons rien faire pour eux, excepté leur tenir la main pendant qu'ils meurent.

— Cela s'arrêtera peut-être tout seul, comme la grippe espagnole en 1918.

— La grippe espagnole s'est arrêtée parce qu'il ne restait plus personne de vivant pour l'attraper. Je ne sais pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est, Frank. Je ne

comprends pas comment cette infection se propage, et je ne comprends pas pourquoi elle donne envie aux gens de boire du sang humain.

— Les journalistes de la télé ont peut-être raison, tout compte fait. Peut-être que ce *sont* des vampires.

— Oh, bien sûr ! Le syndrome de Nosferatu. Écoutez… vous feriez mieux de me laisser mettre un pansement sur cette entaille.

Frank ôta sa veste et retroussa la manche de sa chemise imbibée de sang. Dean nettoya l'estafilade avec de l'alcool et l'examina attentivement.

— Vous avez eu de la chance. Un centimètre de plus vers la gauche et elle sectionnait votre artère radiale.

Il appliqua une compresse et la fixa avec du sparadrap. L'une des femmes allongées par terre toussa et dit :

— *Tatal nostru*…

— Quelqu'un a-t-il découvert ce que cela signifie ? demanda Frank.

Dean secoua la tête.

— Nous étions débordés, Frank. Nous le sommes toujours.

— Mais ils disent *tous* cela. Ceux qui attrapent cette maladie. Vous ne pensez pas que cela devrait être pris en compte ?

— Vous avez entièrement raison. Mais pas par moi, et pas cette nuit.

Frank quitta Dean et fit le tour des urgences et des salles avoisinantes. Dans la salle des admissions récentes, des patients avaient des haut-le-cœur et poussaient des cris désespérés, ou bien ils marmonnaient, tandis que des infirmières exténuées allaient d'un lit à l'autre, s'efforçaient de les calmer et de les soulager dans la mesure du possible. Tant qu'on ne connaîtrait pas la cause de cette épidémie, elles ne pouvaient rien faire d'autre. Frank enjamba avec précaution des corps trempés de sang qui étaient entassés dans les couloirs. Certains gémissaient ou priaient, mais la plupart étaient très proches de la mort et fixaient le plafond en silence. Des techniciens des urgences parcouraient les couloirs et examinaient les patients qui étaient allongés sur le sol, les secouaient au besoin pour voir s'ils respiraient toujours. De temps en temps, l'un d'eux se redressait et

faisait signe aux infirmiers, et un autre corps était soulevé et conduit vers la morgue, enveloppé dans un drap taché de sang tel un mannequin de cire dans la devanture d'un magasin.

La puanteur était si forte que Frank était obligé de plaquer sa main sur son visage. Il pratiquait la médecine gastrique depuis onze ans, pourtant il ne s'était jamais habitué à l'odeur de la chair entrant en décomposition – contrairement à George, qui découpait joyeusement un cadavre gris verdâtre visqueux sans même porter un masque chirurgical et sifflotait *Annie Laurie* pendant qu'il effectuait son autopsie. Frank avait la conviction que l'odeur de la mort persistait sur ses mains et dans ses cheveux, même après trois, voire quatre, douches successives. Les femmes dans sa vie l'avaient souvent surpris en train de renifler ses doigts, mais il ne leur avait jamais dit pourquoi il le faisait. Il n'avait pas voulu qu'elles pensent que lorsqu'il leur faisait l'amour, ses mains continuaient peut-être de sentir l'odeur de femmes et d'hommes morts.

Il eut des haut-le-cœur, mais il avait l'estomac vide, et seule de la bile au goût acide remonta dans sa bouche. Le fond de sa gorge lui donnait l'impression qu'on avait enfoncé dedans une râpe de charpentier, et sa peau avait des picotements. Il avait des frissons et il commença à se demander s'il n'avait pas de la fièvre. Il sentait la sueur couler le long de son dos et tomber dans la ceinture de son pantalon.

Un homme allongé par terre releva péniblement la tête et le regarda. L'homme avait une barbe de sang séché et ses yeux étaient vitreux.

— *De strigoïca, de strigoï*, marmonna-t-il d'une voix rauque. *Si de case cu moroi.*

— Quoi ? fit Frank en s'agenouillant près de lui. Qu'essayez-vous de dire ?

— *De deochetori… si de deochetoare…*, dit l'homme d'une voix sifflante.

Puis sa tête retomba en arrière et il demeura immobile à regarder la femme qui agonisait à côté de lui et suffoquait.

Frank se releva. Il ne comprenait toujours pas quelle langue parlaient ces gens, mais il était convaincu que c'était nécessairement un indice capital. Quelle affection amène

des gens à parler des langues que personne ne leur a apprises, et que personne ne comprend ? Uniquement une possession démoniaque, à sa connaissance, et il ne croyait certainement pas à *ceci.*

Seigneur, il avait soif. Il écarta d'une poussée un enchevêtrement de fauteuils roulants abandonnés et atteignit le distributeur de Coke. Il sortit trois pièces de 25 cents, mais avant d'introduire la première pièce dans la fente, il se dit : *Je n'ai pas envie d'un Coke.* La seule pensée d'en boire un lui donna encore plus chaud, et sa peau devint encore plus irritée. *Il me faut autre chose. Quelque chose qui me rafraîchira vraiment.*

Un infirmier passa à proximité, poussant le corps d'une jeune blonde sur une civière. L'homme était courtaud et replet, avait des cernes sombres sous les yeux, et son visage était cireux sous l'effet de la fatigue. Sa blouse était éclaboussée de tellement de sang qu'il ressemblait à un boucher.

— Comment ça se présente ? lui demanda Frank.

L'infirmier s'arrêta et s'essuya le nez sur son avant-bras strié de sang.

— On ne peut pas les aider, d'accord ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est les regarder casser leur pipe et ensuite les emmener sur une civière à la morgue.

— Attendez, dit Frank.

Il saisit le devant de la civière et aida l'infirmier à la piloter le long du couloir. S'il ne pouvait rien faire pour aider les morts, il pouvait au moins donner un coup de main aux vivants.

Il poussa la lourde porte battante de la morgue. À l'intérieur, il faisait très froid et sombre. L'un des tubes au néon n'arrêtait pas de clignoter, de s'éteindre et de se rallumer. Tous les compartiments réfrigérés devaient être pleins à présent, car des corps, enveloppés dans des draps d'où seul leur visage apparaissait, avaient été disposés en rangs sur le sol, avec autant d'ordre que possible. Un seul employé de la morgue était de service – une femme de haute taille aux cheveux bruns avec de petites lunettes ovales et un nez busqué. Elle semblait aussi épuisée que l'infirmier, et elle avait un gros herpès rouge sur la lèvre supérieure.

— Nous vous en amenons une autre, annonça Frank. Où voulez-vous la mettre ?

— N'importe quel endroit fera l'affaire, répondit l'employée de la morgue en montrant de la main une rangée de corps de femmes sur le côté droit de la salle. J'essaie de séparer les hommes et les femmes.

— Pour éviter quoi ? demanda l'infirmier. Des galipettes post-mortem ?

— Par respect, répliqua l'employée. Ou peut-être est-ce une chose que l'on ne vous a pas enseignée durant votre formation.

L'infirmier s'en alla en cognant violemment la civière contre la porte battante. L'employée se pencha vers la femme que Frank et l'infirmier venaient d'amener, et vérifia l'étiquette attachée à son gros orteil.

— Jane Kryzmanski, 1143 38e Rue Ouest. Âge, vingt-quatre ans. Seigneur, quel gâchis !

Frank parcourut du regard les corps maculés de sang.

— Je pense que je ne me suis jamais senti aussi impuissant de toute ma vie.

— Vous êtes médecin ?

Frank acquiesça.

— Frank Winter, gastro-entérologie.

— Ravie de vous connaître, docteur. Helen Bryers. Nous n'avons toujours aucune idée de ce qui provoque cela, n'est-ce pas ?

— Non. Quoi que ce soit, cela semble très difficile de l'isoler.

— C'est un mauvais rêve, déclara Helen Bryers. Je n'arrête pas de me dire que je vais me réveiller et que rien de tout cela ne se sera jamais produit.

Vous comme moi, pensa Frank. Mais peut-être la rêvait-il, et elle n'existait même pas.

— Combien de cadavres avons-nous ici maintenant ? lui demanda-t-il.

— Trois cent soixante-neuf, y compris cette jeune femme. Il y en a plus d'une centaine là-bas, dans la réserve. Nous allons devoir les sortir d'ici très vite, pour éviter un risque de contagion. On doit nous envoyer des camions frigorifiques.

Frank s'avança entre les corps. Chacun d'eux était une

tragédie personnelle, mais pour le moment ils n'étaient que des numéros, et les numéros continuaient de s'accumuler.

— Pourriez-vous faire quelque chose pour moi, docteur ? demanda Helen Bryers. Je m'en veux de vous demander cela, mais je n'ai pas eu le temps d'aller aux toilettes depuis plus de quatre heures.

— Vous voulez que je vous remplace ?

— Mes deux collègues avaient terminé leur service et ils ne sont toujours pas revenus, et je ne suis pas censée laisser la morgue sans surveillance.

— Au cas où l'un de ces corps confiés à votre garde essaierait de filer, hein ?

Elle ôta ses lunettes et tenta de sourire.

— C'est le règlement, depuis cette affaire déplaisante l'année dernière.

— Pardon ?

— Nous avons eu des incidents tout à fait regrettables… des employés de maintenance intérimaires profitaient de patientes décédées. *Intimement*, si vous voyez ce que je veux dire.

Frank se rendit brusquement compte qu'il regardait fixement le cou d'Helen Bryers et la ligne bleu pâle de sa carotide. Il se représentait le sang chaud qui circulait dans son organisme, pompé par le cœur, et cette pensée était étrangement apaisante. *Boire du sang… cela doit être comme abaisser lentement son corps dans un bain chaud.*

Il battit des paupières.

— Oh… vous parlez de *cette* affaire ? dit-il, en réalisant brusquement de quoi elle parlait. Oui, j'en ai entendu parler. Je suppose que des types manquent tellement de charisme que les seules femmes à tomber amoureuses d'eux sont mortes.

— Alors vous êtes d'accord si… ?

— Bien sûr, allez-y. Prenez votre temps. J'ai l'impression que vous avez besoin de faire une pause.

Helen Bryers prit son sac à main et laissa Frank seul dans la morgue. Il supposait qu'il aurait dû refuser sa demande et retourner aux urgences pour aider Dean, ou aller en haut pour donner un coup de main à George. Mais tout ceci semblait tellement sans espoir. Quoi qu'ils fassent, ils ne savaient pas comment empêcher tous ces gens de

mourir, et peut-être étaient-ils bien mieux quand ils étaient morts. C'était le cas pour la plupart des gens.

Il s'aperçut dans la vitre d'une armoire et scruta son reflet comme s'il ne se reconnaissait pas. *La plupart des gens sont bien mieux quand ils sont morts ?* Mais pourquoi avait-il pensé cela ? Il était médecin, non ? Il était censé faire tout son possible pour garder les gens en vie. Il se frictionna le bras. Sa peau semblait désagréablement chaude, comme s'il avait attrapé un coup de soleil, et sa soif était si ardente qu'il avait du mal à déglutir.

Il considéra le corps d'une femme d'âge mûr en robe d'été gris et blanc, maculée de sang foncé. Elle était très jolie, avec une frange bien égalisée, et elle avait manifestement subi une intervention de chirurgie plastique autour des yeux. Là où elle allait, cela ne lui servirait pas à grand-chose, pensa Frank. Elle aurait mieux fait d'économiser son argent. Ses yeux étaient grands ouverts, mais toute couleur semblait les avoir quittés. Quoi qu'elle regardât, ce n'était pas dans ce monde-ci.

Alors qu'il se détournait, il entendit du bruit dans la réserve, au fond de la morgue. Un claquement, puis un coup sourd, comme si on renversait un tabouret.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-il.

Il ne pensait pas que c'était probable. Helen Bryers lui avait dit qu'elle était seule, et les techniciens des urgences connaissaient leur boulot : ils n'auraient pas fait conduire quelqu'un à la morgue s'ils n'étaient pas certains à 100 % que toute vie était éteinte.

Puis il entendit un autre bruit, comme un barreau de fenêtre que l'on secoue, et il eut la certitude de sentir un brusque courant d'air chaud. Les sirènes semblaient plus fortes, également.

Il se dirigea vers la réserve en enjambant une rangée de sept ou huit cadavres d'hommes, comme s'il transportait des billes de bois sur une rivière.

— Ohé… il y a quelqu'un ? répéta-t-il.

Peut-être *avait*-on amené à la morgue quelqu'un avant que celui-ci y soit vraiment prêt. Il marcha par mégarde sur la main d'un mort et s'exclama : « Oh, désolé ! » avant de pouvoir s'en empêcher. L'homme avait des cheveux blancs et un gros nez. C'était certainement un portier, car il portait

toujours son uniforme rouge foncé aux épaulettes dorées. Il donnait l'impression de dormir, plutôt que d'être mort.

Frank entendit un autre bruit. Il entra prudemment dans la réserve, mais la pièce était très sombre, et il ne voyait pas grand-chose, à l'exception de la fenêtre tout au fond. Elle devait donner sur le conduit d'aération de l'hôpital, car elle ne laissait entrer qu'une faible lumière grisâtre depuis la nuit au-dehors. Il plissa les yeux et il lui sembla distinguer une forme foncée se déplacer devant la fenêtre, mais il ne pouvait en être sûr.

— Hé ! cria-t-il, malgré sa gorge irritée. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites dans la morgue ?

Il chercha à tâtons l'interrupteur électrique et le trouva. Les tubes au néon s'allumèrent en clignotant. Durant une fraction de seconde, la réserve fut brillamment éclairée. Puis tous les tubes sautèrent en même temps, et Frank se retrouva à moitié aveuglé, avec des images rémanentes qui dansaient devant ses yeux.

Durant cette fraction de seconde, cependant, il avait vu quelque chose d'horrifiant. La fenêtre de la réserve était ouverte, et une jeune fille en chemise de nuit souillée de sang s'y hissait pour sortir. Elle était tournée vers lui, et il distingua son visage très pâle, et le sang séché autour de sa bouche. Ses cheveux étaient longs, noirs et hirsutes, et ils flottaient *vers le haut,* comme s'ils étaient agités par un vent violent.

Un jeune homme se pressait pour la suivre. Sa chemise de base-ball vert et blanc était maculée de sang. Il était aidé par une silhouette sombre et filiforme. Frank ne comprenait pas ce que c'était. C'était moins une personne qu'une ombre inclinée, avec une tête étirée qui s'élevait vers le plafond et de hautes épaules en diagonale. La silhouette était penchée de biais d'une façon impossible, comme seule une ombre pouvait le faire.

Pourtant, juste avant que les lumières s'éteignent, elle avait vivement tourné la tête, et Frank avait entrevu deux yeux noirs, imprécis, et une bouche distendue qui ressemblait plus à un *grillage* qu'à une bouche. Dans l'obscurité, il entendit un fort sifflement rempli de haine, comme des freins pneumatiques, puis un cri aigu, strident – un cri si terrifiant qu'il eut l'impression que son cerveau

était aveuglé aussi bien que ses yeux.

…

10
Injectés de sang

Laticia m'aida à traîner Ted Busch jusqu'à mon appartement. Les talons des mocassins de Ted cognaient sur chaque marche de l'escalier et firent « boum-boum-boum » sur le palier. Je fus étonné que personne ne sorte de son appartement pour voir ce que nous faisions.

Nous le déposâmes sur le canapé. Il resta étendu là, le visage écarlate et couvert de cloques. Ses bras et ses jambes formaient des angles singuliers, telle une marionnette dont on a coupé tous les fils.

— Si je faisais confiance aux flics, je les appellerai, si je pensais qu'ils viendraient, dit Laticia.

— Laticia, il a essayé de me trancher la gorge !

— Eh bien, vous avez besoin de nettoyer tout ce sang sur votre visage et de mettre au moins un pansement dessus. Attendez, je vais le faire. Et si vous avez peur cette nuit, avec ce type mort allongé ici, vous pouvez toujours venir chez moi et partager mon lit.

— Laticia, c'est le ciel qui vous envoie, via FedEx.

— 125 balles pour toute la nuit, notez bien. Gratifications en plus.

Une fois Laticia retournée dans son appartement, je contemplai le corps de Ted Busch et je me sentis sincèrement désolé pour lui, et foutrement coupable.

— Ces cartes du *Jeu noir* avaient sacrément raison à ton sujet, fiston, lui dis-je. Elles t'avaient mis en garde contre la Mort imminente, non ? Mais tu n'en as pas tenu compte. D'accord, la Mort a été infiniment plus imminente que nous le pensions, tous les deux. Mais les cartes t'avaient également mis en garde contre l'eau, avec la Femme Eau, non ? Tu n'aurais jamais dû essayer de me trancher la gorge dans la salle de bains. Enfin… tu n'aurais jamais dû essayer de me trancher la gorge du tout. *Nemo me impune lacessit*. Celui qui vole mon poisson clown se prend un coup de pied dans son putain de cul.

J’ouvris une autre canette de Guinness. C’était ma dernière, mais j’en avais besoin. Je ne savais pas quoi faire maintenant. Singing Rock m’avait donné deux lettres, « s » et « t ». Du moins je *pensais* qu’il m’avait donné deux lettres, mais j’avais très bien pu me laisser emporter par mon imagination débridée. Je n’avais aucun moyen de vérifier s’il avait vraiment voulu dire « s » et « t ». Et ce qui était encore plus perturbant, je n’avais aucune idée du nombre de lettres qu’il devait encore me donner, ou si je comprendrais quel mot cela signifiait une fois que je les aurais toutes.

Cependant, j’étais foutrement sûr que l’envie de sang qui affectait tous ces gens dans Manhattan était la même envie de sang qui avait poussé Ted à m’agresser et à essayer de me trancher la gorge. J’étais également foutrement sûr que ce n’était provoqué par aucune sorte de maladie, ni par un virus, pas dans le sens où les autorités en parlaient. C’était un genre de possession en masse, comme *L’Exorciste* à la puissance 8 008 278. Ce n’était pas simplement une petite fille qui parlait avec la voix de Louis Armstrong et balançait par la fenêtre le jésuite de service. C’était un raz-de-marée de possession, un *tsunami* spirituel, et il submergeait la ville et tous ses habitants.

Et c’était tout à fait terrifiant, sur une grande échelle. C’était le 11 Septembre au carré. Si tant de gens étaient morts en une seule journée, pendant combien de temps nous autres pourrions-nous survivre ?

Je pris une décision. Bien que Bertie ait protesté violemment, il fallait absolument que je parle à Amelia. Elle était la seule personne qui croirait que Singing Rock tentait de m’aider depuis les Prairies des chasses éternelles, et elle était la seule personne qui serait peut-être en mesure de convaincre les autorités que je n’étais pas un imposteur ou un fou à lier.

Je trouvai au bas de mon armoire le vieux plaid sur lequel mon chien avait coutume de dormir, et je l’emportai dans le séjour pour recouvrir ce pauvre Ted. Alors que je dépliais le plaid, j’aperçus le reflet argenté autour de son cou. C’était le médaillon que la fille au type russe lui avait offert, m’avait-il dit – le médaillon avec ce visage effrayant et ces yeux qui donnaient l’impression de s’ouvrir. Je pris le médaillon et le retournai. Le visage continuait de me

regarder d'un air furieux, comme s'il n'appréciait pas que je me mêle de ce qui ne me regardait pas. J'hésitai, puis je défis le fermoir et sortis le médaillon de la chaîne. Je n'avais pas l'intention de le voler mais, pour quelque raison que ce soit, j'avais le sentiment que c'était un genre d'indice, comme les lettres « s » et « t » étaient des indices.

J'étendis le plaid sur la tête de Ted puis je mis le climatiseur à fond pour que le cadavre ne sente pas trop fort. Ensuite j'allai frapper à la porte de Laticia.

— Vous avez changé d'avis, Harry ? Vous voulez rester pour la nuit ?

Dans des circonstances normales, j'aurais sans doute été tenté. Laticia portait un soutien-gorge transparent violet et un slip transparent violet avec des rubans qui pendillaient sur le côté, et elle ne manquait pas de charme, si l'on aime Prince sans moustache.

— Pas cette nuit, Laticia. Il faut que je sorte. Je voulais juste vous dire que j'ai été obligé de laisser Ted sur le canapé.

— Entendu… Il ne m'embêtera pas, hein ?

— Je l'espère. Si c'est le cas, faites-le parler jusqu'à mon retour.

Je descendis l'escalier, franchis la porte de l'immeuble et sortis dans la rue. L'épicerie pakistanaise Khaled était fermée, et ses volets métalliques étaient baissés. C'était tout à fait inhabituel. Khaled restait religieusement ouvert jusqu'à une heure du matin, sept jours sur sept, au cas où quelqu'un aurait une envie irrésistible de se mettre à préparer du *murgh masala* aux toutes premières heures après minuit, ce que personne ne fait jamais.

Il régnait une chaleur étouffante, et il y avait une odeur âcre de brûlé dans l'air, comme durant les jours qui avaient suivi le 11 Septembre. Les sirènes continuaient de retentir, et j'entendis au loin quelqu'un crier dans un mégaphone, quelque chose comme « wo-wah-wah-wAH-wah-ba-booh-booh-BAH ! ». Je continuai de marcher vers l'ouest. Je me retournais de temps en temps pour vérifier que personne ne me suivait.

Alors que je tournais dans la Septième Avenue, j'aperçus deux jeunes femmes efflanquées aux cheveux hérissés qui étaient accroupies sur le trottoir à une

cinquantaine de mètres devant moi. Ma première réaction fut de me dire qu'elles avaient besoin d'aide, et je commençai à me diriger vers elles d'un pas plus rapide. Mais comme je m'approchais, je vis qu'un homme corpulent en jean était étendu entre elles, les bras et les jambes écartés. Je vis également que quelque chose de foncé et de luisant s'écoulait sur le trottoir, comme du sang. Je fis demi-tour promptement et repartis d'où j'étais venu.

Juste au moment où j'atteignais le coin de la 17e Rue, je regardai rapidement par-dessus mon épaule. L'une des jeunes femmes aux cheveux hérissés se mettait debout et, comme elle se levait, elle tourna la tête et regarda dans ma direction. Elle dit certainement quelque chose à l'autre fille, parce qu'elle se leva à son tour. L'homme corpulent en jean demeura immobile, et je devinai aisément qu'il ne faisait pas un petit somme. Les jeunes filles hésitèrent puis commencèrent à marcher vers moi. Je compris d'après le claquement vif et décidé de leurs talons qu'elles en avaient après moi.

Je m'engageai dans la 17e Rue, piquai un sprint vers la Sixième Avenue, et tournai à droite. J'aurais pu continuer de courir, mais ces filles étaient au moins dix ans plus jeunes que moi et elles n'avaient pas bu de la Guinness. Aussi tournai-je de nouveau à droite dans la 16e Rue, courus jusqu'à la ruelle à côté des *Tapis d'Époque Feinman*, et me cachai derrière une benne à ordures. J'attendis et j'attendis. Deux personnes passèrent à ma hauteur, elles parlaient et riaient, mais c'étaient deux hommes, et ils semblaient aussi nerveux que moi.

Je m'accordai encore cinq minutes. La ruelle était privée d'air et empestait les mauvaises herbes, les briques humides et l'urine. De l'autre côté de la rue, dans la vitrine d'une agence de voyages discount, j'apercevais les lettres RIG en néon rouge. Elles clignotaient et s'allumaient, clignotaient et s'éteignaient. Chose étrange, parfois elles restaient allumées pendant presque quinze secondes, alors que d'autres fois elles s'allumaient et s'éteignaient quasi instantanément. RIG. Rien. RIG.

RIG. Singing Rock m'envoyait peut-être un autre signal – trois lettres de plus pour mon mot mystère. ST plus RIG, cela formait S-T-R-I-G. Mais qu'est-ce que cela signifiait,

sacré nom d'un chien ? Je ne connaissais aucun mot commençant par STRIG. Cela faisait peut-être partie d'une anagramme, comme « autogires ». Peut-être était-ce l'anagramme d'un terme biologique, comme « streptomycine ». Mais Singing Rock n'avait jamais eu le sens de l'humour, et il avait toujours affiché un dédain souverain envers la médecine de l'homme blanc, aussi s'agissait-il très vraisemblablement de quelque chose de complètement différent, comme le nom de quelqu'un.

Je sortis finalement de la ruelle et regardai à gauche et à droite pour m'assurer que les filles aux cheveux hérissés étaient parties. De quelque part à proximité de Washington Square, il y eut une énorme détonation, presque comme une bombe, suivie d'innombrables échos. Merde, cela devenait foutrement effrayant. Je pouvais affronter les périls normaux de la ville de New York la nuit – poivrots, voleurs à main armée et barjos de tous poils – mais ceci ne ressemblait plus du tout à la ville de New York. Je me dirigeai vers *TriBeCa*, mi-marchant et mi-joggant. Je restais dans les ombres autant que possible et guettais des gens qui pouvaient avoir l'air de chercher du sang humain frais.

Je me trouvais à quelques blocs seulement de Christopher Street, où habitait Amelia, quand un homme surgit d'un renfoncement de porte sombre, juste devant moi. Le crâne rasé, un cou aussi énorme qu'un tronçon du câble transatlantique, des lunettes teintées, il était bâti comme un marine. Il portait un tee-shirt kaki et un treillis, et environ une centaine de chaînes, de plaques d'identité et de clés autour du cou, et probablement quelques oreilles humaines – cela ne m'aurait pas surpris outre mesure. Il mangeait une barre de Snickers et avait la bouche pleine.

— Holà ! fit-il.

Je voulus le contourner, mais il fit un pas de deux et m'empêcha de passer.

— Excusez-moi, vous avez un problème ? demandai-je vivement. Je suis très pressé, laissez-moi passer.

— Vous connaissez l'adage, mon vieux. Plus on se hâte moins on avance.

Je tentai de faire un pas de côté, mais il fit de même. Je reculai de deux pas et il recula également, mais quand je fis un pas en avant, il fit de même.

J'essayai de prendre un air décontracté et de paraître agacé par cette valse, mais mon cœur battait à grands coups comme un ballon de basket et je commençais à être terrifié.

Il avala et s'essuya la bouche du dos de la main.

— J'dois savoir si vous êtes l'un d'eux, déclara-t-il.

— Qu'entendez-vous par « l'un d'eux » ?

— Mes amis et moi, vous comprenez, on protège ce quartier, et si vous êtes l'un d'eux, vous n'êtes pas le bienvenu au-delà de ce point.

Je jetai un coup d'œil vers le trottoir d'en face et aperçus pour la première fois trois hommes postés au sein des ombres. Au moins l'un d'eux était armé d'un fusil.

— Je m'appelle Harry Erskine. Je suis visionnaire herboriste.

— Vous êtes *quoi* ?

— Visionnaire herboriste. Je lis votre avenir et ensuite je vous donne des remèdes à base de plantes pour améliorer vos perspectives de vie.

— Vous vous foutez de moi ?

— Bien sûr que non. Ce n'est pas un boulot ordinaire de neuf à cinq, mais quelqu'un doit bien le faire.

— Vous avez des pièces d'identité ?

Je lui montrai mon permis de conduire.

— J'étais également à la une de *Psychic Weekly*, si vous voulez le savoir. Je vais voir une amie qui est médium, elle aussi. Et si par « l'un d'eux » vous voulez dire ce que je pense que vous voulez dire, alors je ne suis pas « l'un d'eux ». En fait, j'essaie de les éviter autant que possible.

— Okay, Harry. Pas de problème si je vous fouille, alors ?

— Me fouiller ? Pour quoi faire ?

— Pour savoir si vous avez quelque chose sur vous qui pourrait vous servir à trancher la gorge de quelqu'un.

Je levai les bras.

— Allez-y. Fouillez-moi.

Il n'hésita pas et me fouilla en spécialiste. Pendant qu'il me palpait l'entrejambe, je lui expliquai :

— Je suis venu ici cette nuit parce que je pense que je suis peut-être à même de stopper cette épidémie.

— Vous ? Que pouvez-*vous* faire ?

— Cette personne que je vais voir – elle et moi, eh

bien, nous avons déjà géré un truc de ce genre. Vous vous rappelez tous ces buildings qui se sont effondrés dans les années quatre-vingt-dix ? Nous avons stoppé cela.

— Mais comment donc !

— Vous n'êtes pas obligé de me croire, pourtant c'est la vérité. Cette épidémie, ce n'est pas une maladie physique, comme la grippe aviaire ou le choléra ou quelque chose comme ça. Ce n'est pas une attaque terroriste, non plus, comme l'anthrax ou le ricin.

L'homme finit de me fouiller et se redressa.

— Continuez. Je ne suis pas idiot. J'étais avec la division Arc-en-Ciel en Bosnie. Si ce n'est pas une maladie, qu'est-ce que c'est ?

— Je pense que c'est une force spirituelle. Comme une manifestation maléfique venue de l'au-delà.

L'homme me considéra pendant presque dix secondes sans rien dire. Puis il secoua lentement la tête et se mit à rire. L'un de ses amis sur le trottoir d'en face lança :

— Qu'y a-t-il de si drôle, Gil ?

— Je me suis trouvé un tordu de première, répondit Gil.

— J'ai *l'air* d'un tordu ? demandai-je vivement.

Gil me regarda de haut en bas.

— Oui, Harry. Ça fait pas un pli.

À part le fait d'être légèrement ivre, je continuais de me sentir irrémédiablement coupable d'avoir aspergé Ted de Clorox, j'étais exténué, déboussolé, et j'avais sacrément besoin de montrer à quelqu'un que j'avais raison au sujet de cette épidémie.

— Je vais vous le prouver. Je vais vous le prouver, croyez-moi !

— Vous allez me le prouver ? Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Si vous m'accompagnez à la maison de mon amie, elle peut vous montrer que je dis la vérité. Nous organiserons une séance de spiritisme, et vous verrez de vos propres yeux.

— Une séance de spiritisme ? Vous m'invitez à une *séance de spiritisme* ?

— Pourquoi vous répétez-vous ? C'est bien ce que j'ai dit, une séance de spiritisme. Si nous parvenons à identifier

l'esprit qui provoque tout ce chaos, nous pouvons y remédier. L'exorciser, ou le chasser, ou le renvoyer d'où il est venu.

Gil sourit et s'écarta pour montrer que je pouvais passer.

— Allez, fichez le camp, Harry. Je pense qu'un café noir très fort et une douche très froide vous feraient le plus grand bien.

— Et si je suis attaqué par « l'un d'eux » ? m'exclamai-je. Voire par « *deux* d'entre eux » ?

— Harry…

— Et si je n'ai pas la possibilité de dire aux autorités pourquoi tous ces gens tranchent la gorge d'autres personnes ? Des milliers d'autres personnes pourraient mourir. Des *millions*, même. Écoutez-moi, Gil. Sans moi, cette ville est condamnée. L'Amérique est condamnée.

Gil ouvrit et ferma la bouche, mais ne dit rien. Une voiture de patrouille passa à notre hauteur dans un grondement, suivie d'une autre, puis d'une troisième. J'entendis une autre explosion : un coup sourd, terne, dans la direction des quais de l'Hudson. Je sentis l'onde de choc dans la plante de mes pieds, comme si le trottoir était un tapis et que quelqu'un l'avait tiré.

— La maison de votre amie, elle est loin ? demanda Gil.

— À seulement quatre blocs d'ici. Christopher Street.

— Bon, entendu. Je vous accompagne jusqu'à la porte d'entrée, pour assurer votre protection, mais c'est tout. Pas question que j'assiste à une séance de spiritisme !

Nous prîmes la direction du sud vers Christopher Street. En l'occurrence, mon garde du corps s'appelait Gil Johnson et travaillait pour une entreprise dans la 25e Rue spécialisée dans le déménagement de pianos. Un jour, alors qu'il hissait un Bechstein en haut d'un immeuble dans la 57e Rue Est, le câble en fil d'acier s'était rompu. Le piano était tombé de neuf étages et avait aplati un homme qui était recherché par la police pour viol et vol à main armée. « C'était une justice surnaturelle, vous ne trouvez pas ? » Gil avait une femme et deux filles encore adolescentes, et il vivait et respirait pour les Jets de New York. « J'adore ces types. » Il avait même persuadé Freeman McNeil d'être le

parrain de sa fille aînée.

— On a vu les informations sur ces gens qui tuaient des gens, et mes potes et moi on a décidé de protéger notre quartier. Je ne veux pas que des gens infectés tranchent la gorge de ma famille, pas question !

Une vingtaine d'hommes et de femmes traversèrent Charles Street en courant. Ils criaient et hurlaient, mais ils ne firent pas attention à nous. Ils s'éloignèrent, et le bruit de leurs pas résonna comme des applaudissements. Dieu seul savait où ils allaient, ou ce qu'ils avaient l'intention de faire lorsqu'ils y seraient arrivés.

— Vous comprenez ce qui se passe, Harry ? me demanda Gil. Moi, je comprends pas ce qui se passe.

— Je pense savoir *quoi*. Mais ne me demandez pas *pourquoi*.

— Je vais vous dire un truc, Harry, poursuivit Gil. (Il me montra son avant-bras gauche où était tatoué un crâne grimaçant.) J'ai regardé la mort en face quand j'étais en Bosnie. J'ai regardé la mort au fond de ses orbites vides. J'ai vu mes copains se faire descendre par des snipers, sauter sur des mines antipersonnel, c'était la folie complète là-bas. Mais, au moins, nous savions qui nous combattions. On combattait les Serbes, les mercenaires roumains, les musulmans, même s'ils étaient complètement cinglés. Mais ça… c'est comme si on combattait tout le monde et personne.

— Je pense que ceci résume parfaitement la situation, Gil. Tout le monde et personne.

Gil se tourna et me montra son biceps droit, où était tatoué le chiffre 10, entouré de fil de fer barbelé et dégoulinant de sang.

— C'était nous, l'unité spéciale 10. Et ça rigolait pas. Notre boulot consistait à infiltrer les positions de l'ennemi et à capturer leurs officiers supérieurs – vivants, si possible. La plupart du temps, ils faisaient dans leur froc et on finissait par leur exploser la tête. Mais c'est ce que je suis. D'accord, je transporte des pianos maintenant, mais là, dans ma tête, je suis toujours un vétéran, et je pense en vétéran.

À ce moment-là, nous passions devant un magasin de spiritueux. Une enseigne lumineuse Michelob rouge et bleu clignotait et scintillait. Je regardai la vitrine du magasin et

vis que le chiffre « 10 » semblait danser sur le bras de Gil – seulement il était inversé, et cela ressemblait aux lettres « OI ». Une fraction de seconde plus tard, un gigantesque éclair ramifié claqua au-dessus de Battery Park, et il y eut un coup de tonnerre assourdissant. Ka-boouummmm ! juste au-dessus de nos têtes.

— *Putain de merde !* s'exclama Gil.

Je sursautai également… mais je pensais savoir ce qui m'avait fait sursauter. « O » et « I » – deux nouvelles lettres. Et, à en juger par le signe de ponctuation fracassant, il s'agissait peut-être des deux *dernières* lettres, et j'étais à présent en possession du mot complet. Je fis halte, le visage levé vers le ciel, puis je me tournai encore et encore sur le trottoir.

— Singing Rock ! *Singing Rock* ! Est-ce que c'est vous ?

Gil attendit, les mains sur les hanches.

— Vous êtes complètement fêlé, Harry, ça fait pas un pli !

— J'aimerais bien. Singing Rock est mon guide-esprit. Il essaie de me dire qui a déclenché cette épidémie.

— Oh, vraiment ?

— Oui, vraiment. L'ennui, c'est qu'il doit me donner le nom par lettres séparées, deux à la fois. Il ne peut pas me dire carrément le nom en entier, parce que si je prononce le nom en entier, la créature viendra me chercher, quoi qu'elle soit, et m'arrachera la gorge, ou me fera quelque chose de tout aussi réjouissant.

— Si vous le dites, Harry.

— Gil, vous voulez bien me faire confiance ? Jusqu'ici, il m'avait donné cinq lettres – « s » et « t » et « r » et « i » et « g ». Il y a un instant, je regardais votre tatouage et il y a eu un grondement de tonnerre foutrement fort qui a attiré mon attention sur ce que je regardais, les lettres « o » et « i ».

Je levai la main et comptai les lettres sur mes doigts.

— Jusqu'à présent, nous avons S-T-R-I-G-O-I, ce qui forme le mot…

— *Ne le dites pas !* me cria Gil.

C'était si inattendu que je sursautai.

Je le regardai, choqué.

— Qu'y a-t-il ? J'essayais seulement de…

— Ne le dites pas, mon vieux ! Je *connais* ce mot ! Je sais ce qu'il signifie !

— Comment ça, vous savez ce qu'il signifie ?

— Ils n'arrêtaient pas de l'employer en Bosnie, les mercenaires roumains. Cela ressemblait à une insulte, mais c'était pire qu'une insulte. C'était ainsi qu'ils appelaient quelqu'un dont ils avaient très peur.

— Vous voulez dire *stri*…

— *Ne le dites pas !* Bordel de merde, c'est une trop grande coïncidence ! Si des gens ont tué des personnes et ont bu leur sang… Ils ressemblent à des vampires, mon vieux, et c'est ce que signifie ce mot. Il signifie « vampire ».

— *Vampire ?* répétai-je. Allons, Gil, comment ça se pourrait ? Je sais qu'ils n'arrêtent pas de parler d'une « épidémie de vampires » aux informations, mais c'est uniquement parce que des gens ont bu du sang humain.

— Et pourquoi pas ? rétorqua Gil. Vous avez dit vous-même que cette épidémie était provoquée par une sorte d'esprit maléfique, d'accord ? Et c'est peut-être ce qu'ils sont. De vrais, d'authentiques vampires.

— Gil, je ne suis pas du tout sûr de croire à de vrais, à d'authentiques vampires. (Je pris mon accent à la Bela Lugosi.) « Les enfants de la nuit… Quelle musique ils font ! »

— Mais vous croyez aux esprits, non ? insista Gil. Vous croyez à tous ces trucs genre *La Quatrième Dimension* ? Allons, mon vieux, vous venez de me dire que vous avez un guide-esprit du nom de Singing Rock.

— Gil, en principe c'est vous le sceptique de nous deux !

— Oui, mais ce *mot* ! Bordel, je n'avais pas entendu ce mot en onze ans mais quand vous l'avez épelé… mes cheveux se sont dressés sur ma tête.

— Okay, dis-je. Je suppose que cela vaut la peine de vérifier. Nous pourrons interroger mon amie à ce sujet durant la séance de spiritisme.

— Vous voulez dire que *vous* pourrez lui poser la question. Je vous l'ai dit, je n'assisterai pas à une séance de spiritisme, surtout si vous vous mettez à parler de vampires.

— Vous avez combattu en Bosnie et vous avez peur des vampires ?

— Vous vous fichez de moi ? J'ai combattu en Bosnie

et c'est *précisément* pour cette raison que j'ai peur des vampires.

Nous arrivâmes à l'immeuble d'Amelia dans Christopher Street. Bertie et elle habitaient un loft situé au premier étage dans l'une de ces élégantes bâtisses du XIXe siècle qui avaient été construites à l'origine pour l'industrie de la confection, avec de hautes fenêtres et des colonnes d'ornement. Le rez-de-chaussée était occupé par *Christopher Street Cachemire*, qui vendait des sweaters couleur fraise pour hommes au genre d'hommes qui étaient prêts à payer 400 dollars pour un sweater couleur fraise. Il y avait également des sweaters jaune citron. Et roses.

Je gravis les marches sur le côté de l'immeuble jusqu'à la porte d'entrée d'un vert olive brillant et appuyai sur la sonnette en cuivre étincelant indiquée « Carlsson ». J'attendis et attendis. Finalement, Bertie dit : *« Oui ? »* dans l'interphone.

— Bertie ? C'est moi, Harry Erskine.

— Pour l'amour du ciel, Harry, que faites-vous ici ? Vous ne savez pas l'heure qu'il est ?

— Bertie, il faut absolument que je parle à Amelia. C'est très urgent.

— Je vous l'ai déjà dit, Harry. Je ne veux pas que vous impliquiez Amelia dans vos problèmes, quels qu'ils soient. Maintenant veuillez partir !

— Croyez-moi, Bernie, je ne vous importunerais pas si la situation n'était pas aussi critique. Mais il s'agit de la vie de milliers de personnes. De votre vie également, et de celle d'Amelia, et de la mienne.

— Je regrette, Harry. Je dois agir dans l'intérêt d'Amelia.

À ce moment-là, Gil se pencha vers l'interphone.

— Excusez-moi, monsieur. Ici Gil Johnson, 42e division d'infanterie, Garde nationale de New York. Je crois que nous devons aider Harry.

— La Garde nationale ? Que nous voulez-vous ? Je ne comprends pas.

— Cette épidémie, monsieur. Harry pense savoir ce qui l'a provoquée, et il a besoin de l'assistance de votre épouse.

— Et si je dis non ?

Gil me regarda et me fit un clin d'œil.

— La loi martiale m'autorise à vous appréhender pour

obstruction aux militaires, monsieur, et à exiger que votre épouse nous aide de toutes les façons possibles et imaginables.

Il s'ensuivit un très long silence, puis la porte produisit un déclic et s'ouvrit. Je poussai le battant, et nous nous avançâmes dans le hall plongé dans l'obscurité.

— Vous montez ? demandai-je à Gil.

Il fit une grimace.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas très sûr d'avoir envie d'être mêlé à cette affaire.

— Allons, Gil, pensez à votre famille. Et votre présence m'est indispensable. Si vous ne m'accompagnez pas, il ne croira pas à cette histoire de loi martiale, d'accord ?

Nous nous serrâmes dans la cabine d'ascenseur exiguë et montâmes au premier. Lorsque la porte s'ouvrit en coulissant, Bertie nous attendait – un homme grand et mince, avec des cheveux gris coiffés en arrière et des lunettes sans monture. Il portait une chemise beige ample, un pantalon beige flottant et des sandales. À contrecœur, je fus obligé de reconnaître qu'il était assez beau, même s'il donnait l'impression de boire uniquement de l'eau de source carbonatée et de manger uniquement des Krisprolls.

— Alors c'est vous, Harry, dit-il, sans essayer de dissimuler sa contrariété. Vous feriez mieux d'entrer, votre compagnon et vous.

Nous sortîmes de la cabine d'ascenseur et pénétrâmes dans le séjour. L'appartement faisait très scandinave, avec des parquets blonds et des sièges qui vous donnaient sacrément mal aux fesses rien qu'à les regarder. Plusieurs énormes tableaux représentant des pâtés scandinaves bleus étaient accrochés aux murs, et une sculpture abstraite trônait dans un coin – un truc triangulaire qui pendillait d'un autre truc rectangulaire décharné. Ce n'était pas facile de concilier tout ce vide soigneusement aménagé avec l'ancien appartement d'Amelia dans le Village, lequel avait été encombré de livres, de fauteuils, de tapis enroulés, de lampes de bureau et de vieilles gravures mouchetées, sans parler de quelques plateaux-repas sales.

— Beaucoup de goût, fis-je remarquer en jetant un regard à la ronde.

Puis Amelia apparut, dans une robe blanche vaporeuse

qui ressemblait à un rêve. Elle paraissait plus grande, jusqu'à ce que je réalise qu'elle portait des sandales à talons compensés, mais elle était manifestement plus mince, arborait un hâle récent, et ses cheveux frisés étaient coupés très court. Elle ne portait plus de lunettes, non plus.

Elle était superbe et avait rajeuni de dix ans depuis la dernière fois que je l'avais vue. Son visage était toujours finement dessiné, ses pommettes toujours saillantes, mais elle semblait ne pas avoir de rides du tout. Ses seins avaient toujours été dignes d'attention, mais à présent ils semblaient encore plus gros, et plus fermes. Elle portait environ 2 000 bracelets en or à ses poignets et un collier de style moderne constitué de grosses pièces d'or.

— Harry, dit-elle. C'est merveilleux de te revoir.

Elle se précipita vers moi, me prit dans ses bras et m'embrassa, et m'embrassa encore, et une troisième fois. Seigneur, elle sentait bon. La femme et Chanel. Pendant ce temps, Bertie pinçait les lèvres comme s'il essayait d'aspirer l'acide d'une batterie de voiture avec une paille bouchée.

— Amelia, tu es *fabuleuse*, lui dis-je. Quoi que Bertie te donne à manger, cela te va à merveille.

— *Bertil*, me reprit-elle. Oui, Bertil prend énormément soin de moi, n'est-ce pas, Bertil ?

— J'aime à le penser, répondit Bertie.

Il s'efforça de sourire, mais je me rendais bien compte qu'il avait envie de parcourir l'appartement en donnant des coups de pied dans les sculptures abstraites et en hurlant des obscénités en suédois.

— Du smorgasbord, je parie, fis-je. Rien de tel que ces canapés, hein, Bertie ? Cela vous économise une fortune, de ne pas mettre la tranche de pain du dessus, et qui en a vraiment besoin ?

— Tu as l'air fatigué, Harry, dit Amelia.

— Fatigué, mal fichu, miteux, c'est exact. Ma foi, tu sais pour Karen et moi. C'était bon tant que ça a duré mais cela ne pouvait pas durer éternellement. Elle était trop classe pour un minable comme moi.

— Tu ne devrais pas te rabaisser ainsi, Harry. Tu as une très grande sensibilité.

— Au fait, dis-je, j'aimerais vous présenter Gil Johnson, de la division Arc-en-Ciel. Gil, voici Amelia, mon

amie médium, et voici Bertie, son mari.

— Bertil, me reprit Bertil en serrant la main de Gil. Puis-je vous proposer de boire quelque chose, messieurs ? Thé, café, soda ?

— Je tuerais pour une bière, si vous en avez.

— J'ai de la Pripps.

— Navré de l'apprendre.

— Pripps est la meilleure bière suédoise, brassée à Stockholm.

— Dans ce cas, merci, j'accepte volontiers. Amelia… je n'arrive pas à croire que tu sois aussi belle. Tu as des nouvelles de MacArthur ? Un sacré type ! Tu te rappelles cette nuit où MacArthur et toi avez fait le tour de Washington Square Park en courant, avec seulement des sacs en papier sur la tête ? Après cela, j'ai été incapable de boire de la tequila pendant un an environ !

Bertie revint avec deux canettes de bière glacées et une expression glaciale sur son visage.

— Pensez-vous que vous pourriez en arriver au fait, Harry ?

Je m'assis dans l'un de ces fauteuils orthopédiques. Le pauvre Gil resta debout. Il avait l'air très mal à l'aise, mais il pensait manifestement que ce serait impoli de siffler sa bière et de partir. Bertie s'assit très près d'Amelia, une main posée sur sa cuisse avec un air de propriétaire. Il la serrait de temps en temps.

Je bus une gorgée de bière. Elle était si froide que j'eus un hoquet.

— Cette épidémie de « vampires », je suis sûr à 100 % qu'elle est provoquée par une sorte d'esprit malveillant. Ne me demandez pas comment, ou pourquoi, mais Gil pense qu'il pourrait même s'agir d'un *vrai* vampire.

— Un *vrai* vampire ? fit Bertie. Les vampires n'existent que dans les films. Des vampires ne peuvent pas être vrais.

— Ma foi, vous avez peut-être raison, et nous nous couvrons de ridicule. Mais Singing Rock a réussi à me donner le nom du vampire, et Gil dit que c'est le même nom que les Roumains employaient en Bosnie, quand ils voulaient traiter quelqu'un de boucher ou de suceur de sang.

— Singing Rock ? demanda Bertie. Qui est Singing

Rock, s’il s’agit bien d’une personne ?

— C’est un homme-médecine indien que nous avons connu autrefois. Il n’est plus de ce monde maintenant, mais il continue d’être mon guide-esprit.

— Vous voulez dire qu’il est mort ?

— Dans le sens où il n’est plus physiquement avec nous, oui, je suppose que l’on pourrait dire qu’il est mort.

— Ainsi un mort vous a donné un nom, et ce nom signifie « vampire » en roumain, et c’est pour cette raison que nous devons croire que la ville de New York a été envahie par des vampires ?

En fait, il dit : « enfahie par des fampires. »

— Euh, oui.

— Quel est ce nom ? demanda Amelia.

— Oh, pour l’amour du ciel ! s’exclama Bertie.

Je l’ignorai. Il faut rendre cette justice à ce pauvre homme, il n’était encore jamais tombé sur quoi que ce fût d’authentiquement surnaturel, et je me souvenais de *ma* première rencontre avec des créatures de l’au-delà. J’avais pensé que c’était un tas de foutaises.

— Singing Rock a dit que je ne devais pas le prononcer à haute voix, parce que l’esprit m’entendrait et viendrait s’occuper de moi. Mais si tu me donnes un crayon et une feuille de papier…

Amelia me tendit un bloc-notes de l’hôtel Martinez, à Cannes, en France, et un stylomine en or. J’écrivis « STRIGOI » et poussai le bloc sur la table basse au plateau en verre, vers Amelia.

Elle se pencha pour voir ce que j’avais écrit, mais elle se redressa immédiatement et me regarda comme si j’avais fait quelque chose de tout à fait effroyable.

— Oh, mon Dieu ! souffla-t-elle. Oh, Harry ! Oh, mon Dieu !

…

11
Fièvre de sang

Le cri strident de la créature continua et continua, comme un couteau qui racle du verre, puis s'arrêta brusquement, et il n'y eut plus que la clameur de l'hôpital et le grondement de la ville au-dehors.

Frank resta où il était, plissant les yeux et cherchant à percer l'obscurité. Il lui sembla voir des ombres bouger devant la fenêtre, mais il aurait pu s'agir des lumières d'un hélicoptère survolant l'hôpital qui s'entrecroisaient dans le puits d'aération.

Il s'éclaircit la gorge et lança :

— Qui est là ? Qui que vous soyez, je vous préviens, je vais appeler la sécurité.

Il n'était pas certain d'avoir parlé assez fort pour que la chose l'ait entendu, car elle l'avait terrifié. Elle avait ressemblé à une araignée au corps disproportionné, le genre de créature qui apparaît uniquement dans le plus moite des cauchemars. Bien qu'elle ait été *étirée* de façon impossible, elle avait également paru humaine d'une manière déconcertante – comme si elle était capable de penser logiquement, et même de parler. Durant la fraction de seconde où il avait aperçu ses yeux, Frank avait vu un *savoir* terrifiant. Ainsi que du mépris, et seuls les êtres humains étaient capables de mépris.

— Je vais chercher la sécurité tout de suite ! cria-t-il. Vous m'entendez ? Je vais faire jeter votre cul dehors en vitesse !

Cependant, alors qu'il commençait à sortir lentement de la pièce, les lumières se rallumèrent brusquement, ping ! Il battit des paupières et se protégea les yeux. La fenêtre était toujours ouverte, mais la créature-ombre était partie. Le sol était toujours jonché de rangées de corps, tous enveloppés dans des draps, mais la jeune fille qui s'était hissée par la fenêtre avait également disparu, ainsi que le jeune homme qui avait grimpé après elle.

Frank pensa qu'il *devrait* appeler la sécurité, mais que répondraient-ils, s'il leur disait qu'il avait vu une créature-ombre au corps étiré, et des morts qui pouvaient revenir à la vie ? Il se sentait déjà dans les vapes, et il était certain d'avoir de la fièvre. Peut-être continuait-il de rêver tout cela, ou peut-être était-il souffrant, et il avait des hallucinations. Il lui était impossible de dire ce qui était réel et ce qui était imaginaire. Il était peut-être couché dans son lit, chez lui, profondément endormi, et rien de tout cela ne se produisait, excepté comme un théâtre d'ombres dans son esprit.

Il s'avança prudemment vers la fenêtre en enjambant des corps. Quand il l'atteignit, il regarda au-dehors, vers le puits d'aération. Le bâtiment principal de l'hôpital s'élevait jusqu'au septième étage, avec une tour de trente-cinq étages au coin nord-est. Il voyait seulement les fenêtres éclairées des salles et les couloirs en face, et des gens qui allaient et venaient en toute hâte. Il entendait au loin le grondement dyspepsique du tonnerre. Il avait certainement rêvé la créature au corps étiré, ou bien il l'avait imaginée. Sa gorge était si irritée qu'il avait du mal à déglutir, et sa peau était brûlante.

Il s'apprêtait à se détourner de la fenêtre quand il y eut le claquement d'un éclair aveuglant, et l'air fut si chargé d'électricité que Frank sentit son cuir chevelu le picoter et ses dents bourdonner. Il y eut un autre éclair, puis un troisième. Il regarda *vers le haut*, vers le ciel, et vit à ce moment-là où était passée la créature, et les deux jeunes gens qu'elle avait aidés à sortir de la réserve.

Ils étaient arrivés aux deux tiers du puits d'aération – pas seulement eux, mais dix ou douze autres, tous encore enveloppés dans leurs draps d'hôpital. Ils grimpaient le long des parois en béton abruptes aussi vite que s'ils étaient d'énormes araignées blanches, sans même utiliser les rebords des fenêtres ou les gouttières comme prise.

Frank les regarda, terrifié. Ces gens étaient morts. C'était pour cette raison qu'ils étaient enveloppés dans des draps. Et pourtant ils étaient là, ils grimpaient en haut du puits d'aération et disparaissaient au-delà du rebord du toit de l'hôpital. Qu'avait dit Susan Fireman ? « On peut escalader n'importe quel mur, Frank, si on a l'aptitude

nécessaire pour l'escalader. » Mais… si on était *mort* ?

Il regarda jusqu'à ce que le dernier des grimpeurs ait disparu. Puis il referma la fenêtre violemment et tourna la clé de sécurité. Il frissonnait de façon irrépressible, et sa peau était si sensible que c'était à peine s'il pouvait supporter le contact de ses vêtements. Il devait absolument dire à quelqu'un ce qu'il avait vu. Mais qui l'écouterait, surtout avec des patients qui agonisaient dans tous les couloirs et des centaines d'autres victimes qui essayaient d'entrer dans l'hôpital ?

Il sortit de la réserve et revint dans la morgue. Il se plaça au milieu des corps emmaillotés et frissonna. Il était toujours là quand Helen Bryers reparut. Elle posa son sac à main et le regarda en fronçant les sourcils.

— Docteur ? Tout va bien ? Vous semblez souffrant.

— Veillez à ce que la fenêtre de la réserve reste fermée, répondit-il d'une voix rauque.

— Hein ? Mais elle n'est pas ouverte.

— Maintenant, non. Je l'ai fermée moi-même, et je l'ai verrouillée. Mais veillez à ce qu'elle le reste. Il y a quelque chose dehors.

Elle le considéra à travers ses lunettes aux verres épais.

— Excusez-moi, docteur. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Quelqu'un avait réussi à entrer ; un rôdeur. Je l'ai surpris dans la réserve, mais il a réussi à s'échapper. Il… euh… il importunait certains des cadavres.

— Il faisait *quoi* ? Mais qu'est-ce que vous racontez ?

Frank fut obligé de s'appuyer contre la table de manipulation en acier inoxydable pour ne pas tomber. Tout au bout du comptoir, près des robinets, une trousse d'instruments était ouverte, remplie de scalpels et de bistouris. Il ne put s'empêcher de penser qu'il lui suffisait de saisir un scalpel et de trancher la gorge d'Helen Bryers. Une profonde incision suffirait, ensuite tout ce sang chaud et rafraîchissant jaillirait. Il pourrait coller sa bouche sur son cou et avaler, avaler, et son enrouement serait calmé, sa peau cesserait de le démanger, et il ne ressentirait plus cette soif ardente.

— Docteur ? dit Helen Bryers. Nous devrions peut-être prévenir la sécurité. Enfin, s'il y a vraiment un intrus…

Frank acquiesça.

— Vous avez raison, Helen. Nous devrions peut-être le faire. Je vais aller leur parler.

Il sortit de la morgue et remonta le couloir. Il faisait des embardées d'un mur à l'autre, et sa vue était brouillée, comme dans les images d'une caméra tenue à la main. Il entendait des gens crier, le vacarme des civières, mais il avait l'impression que tout cela arrivait à quelqu'un d'autre.

Tandis qu'il traversait la salle des urgences, il entendit Dean lui crier :

— Frank ! *Frank* ! J'ai besoin d'un coup de main !

Il se retourna et aperçut Dean. Celui-ci s'efforçait de soutenir une jeune femme, agenouillée sur le sol, qui vomissait des cascades de sang. Mais il se sentait trop fiévreux, et il savait qu'aucune de ces personnes ne pouvait être sauvée. Dean l'appela à nouveau, mais il franchit l'entrée et sortit vers la nuit.

Qu'est-ce que je fais maintenant ? se dit-il. *Où aller ? Je devrais peut-être rentrer chez moi et me recoucher. Alors je mettrai fin à ce cauchemar, je me réveillerai normalement, et tout ce chaos ne se sera jamais produit.*

Les rues à l'extérieur des Sœurs de Jérusalem étaient encombrées de gens qui se démenaient et se bousculaient. Certains continuaient de crier, d'autres, à genoux, marmonnaient et se balançaient d'un côté et de l'autre. Mais la plupart étaient silencieux, bien que leurs yeux soient grands ouverts et que leur visage soit barbouillé de sang.

— Sauvez mon petit garçon ! l'implora une Noire en lui tendant un jeune enfant inerte au pyjama trempé de sang. Je vous en prie, monsieur, pour l'amour de Dieu, vous ne pouvez pas sauver mon petit garçon ?

Frank leva sa main gauche pour ne pas la voir. À en juger par l'angle que formait la tête de l'enfant et la plaie béante à son cou, il était évident qu'il était déjà mort. Frank trébucha sur le corps d'une femme et faillit tomber. La nuit était si chaude que c'était à peine s'il pouvait respirer, et sa peau le brûlait si violemment qu'il avait envie d'arracher sa chemise. Pourtant, il ne supportait pas la pensée de l'eau. S'il s'aspergeait la figure d'eau, il était certain qu'il serait ébouillanté. Il avait besoin de s'enduire de sang frais et chaud.

Il continuait de tituber et de s'éloigner des barrières de police quand quelqu'un s'approcha derrière lui et agrippa son épaule.

— Docteur Winter ? *Docteur Winter ?*

Il fit volte-face. C'était le lieutenant Hayward Roberts. Celui-ci semblait fatigué, tendu, hirsute, et les lumières rouge et bleu des gyrophares de la police dansaient sur son visage en sueur. L'inspecteur Paul Mancini se tenait à proximité et parlait dans son téléphone cellulaire. Sa chemise blanche était déchirée, et son œil gauche était à moitié fermé par un hématome d'un écarlate luisant.

Le lieutenant Roberts fut obligé de crier pour se faire entendre par-dessus les sirènes et le vacarme de la foule.

— Content de vous avoir trouvé, doc ! Nous venons de parler à votre patron !

— Oh, vraiment ?

— Nous avons découvert ce que cela signifiait ! *« Total nostrou »* ! Nous avons pensé… vous savez… que cela pourrait nous apporter quelques réponses !

— Vous avez découvert ce que cela signifiait ?

Avec un sentiment de complète irréalité, Frank pensa : *Pourquoi me dites-vous cela ? Je* sais *ce que cela signifie.* Il était incapable de le traduire mot par mot, mais il savait que lorsque le lieutenant Roberts le lui expliquerait, cela ne constituerait pas une surprise.

Le lieutenant Roberts sortit de sa poche un mouchoir rouge humide et s'épongea le visage. Puis il se pencha en avant.

— J'en ai parlé à l'un de nos inspecteurs, à l'hôtel de Police. Il est roumain, un type du nom de Cioran.

— Notre Père, dit Frank.

Le lieutenant Roberts lui lança un regard surpris.

— C'est exact. Le « Notre Père ». Comment le savez-*vous* ?

— Je n'en suis pas tout à fait sûr. Mais je suppose que si vous réfléchissez un instant, cela saute aux yeux. La façon dont tout le monde le récitait, cela ressemblait à une prière, et quelle est la seule prière que tout le monde connaît par cœur ? « *Tatal nostru, carele esti in ceruri…* » « Notre Père, qui êtes aux cieux. »

— Alors vous aviez déjà compris ? Vous auriez pu nous

éviter un déplacement.

— Non, non, dit Frank. Cela vient juste de me venir à l'esprit, j'ignore comment. Mais je suis vraiment ravi que vous ayez fait cet effort. Au moins nous avons une certitude.

Il vacilla légèrement. Il avait si chaud qu'il était certain que la peau de son visage se couvrait de cloques.

— À qui avez-vous parlé ?

— À votre patron, le docteur Pellman, et à deux de vos collègues. Mais ils ne semblaient pas penser que cela leur serait d'un grand secours. En fait, ils ont trouvé que c'était encore plus déconcertant. Pourquoi tous ces gens qui sont infectés se mettraient-ils à réciter le Notre Père, en roumain ? Ainsi que le docteur Pellman l'a déclaré, on peut attraper la varicelle, on peut attraper la grippe, mais on ne peut pas attraper une langue.

— Hystérie collective, peut-être, répondit Frank d'une voix étouffée.

Seigneur, il ne se sentait pas bien du tout.

— Si c'est le cas, cela ne ressemble pas à une hystérie collective habituelle. Selon le docteur Pellman, il y a eu par le passé une foultitude de cas de gens qui étaient persuadés d'être possédés par Satan, ils proféraient des jurons et tenaient des propos incohérents… et d'après ce qu'il sait, ce genre d'hystérie peut s'étendre très vite, en fonction des conditions sociales. Cela s'est produit apparemment en Pennsylvanie dans les années 1880, et dans l'Utah, chez les mormons. Mais personne ne s'est jamais mis à parler un roumain impeccable, ni aucune autre langue.

— En effet, dit Frank. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose de ce genre. Mais je ne comprends vraiment pas pourquoi ils le font, ou comment. Écoutez… je vous demande de m'excuser. Moi-même, je ne me sens pas très bien. J'essayais de rentrer chez moi.

— Pas de problème, doc. Nous allons vous raccompagner.

— Je vous remercie. Je crois que tout ce stress commence à déteindre sur moi.

Le lieutenant Roberts se dirigea vers les cordons de police et parla au sergent de garde. Celui-ci appela six ou sept policiers pour les aider à se frayer un chemin à travers la foule jusqu'à leur voiture. Il y eut des remous, des

bousculades et des cris indignés, mais personne ne se montra vraiment agressif. Ils montèrent dans la Buick du lieutenant Roberts et verrouillèrent les portières. Des gens les regardaient par les vitres et barbouillaient le verre de sang, mais ils semblaient curieux plutôt qu'hostiles, et quand l'inspecteur Mancini mit le contact et fit avancer doucement la voiture à travers la cohue, ils s'écartèrent et les laissèrent passer.

— Ce truc n'arrête pas de s'étendre, déclara le lieutenant Roberts. Si vous, les médecins, ne trouvez pas la cause de cette épidémie, je ne vois pas comment nous pourrons la stopper. Nous avons tant d'homicides, dans toute la ville, des gens égorgés, que nous avons complètement perdu le compte. Et elle ne semble présenter aucune logique. Pas la moindre logique.

Frank pensa à Susan Fireman, qu'il avait laissée dans son appartement. Il se demanda si elle y était toujours – si elle avait *réellement* été là-bas, et que ce n'ait pas été un cauchemar. Susan Fireman semblait connaître l'origine de cette épidémie. Elle pouvait escalader des murs à pic et savait tout sur « passer de l'autre côté », quoi que ce fût. *L'obscurité, des ombres, et des caisses fermées*. Si le lieutenant Robert l'appréhendait et l'interrogeait, elle pourrait peut-être leur fournir les indices qu'ils cherchaient.

Ses mains le brûlaient si violemment qu'il les serra sous ses aisselles pour soulager la douleur.

Le lieutenant Roberts se retourna sur le siège du passager, à l'avant.

— Tout va bien, doc ? Vous semblez vraiment patraque.

— Je vais très bien. Juste fatigué, je suppose.

— Hmh ! Du moment que *vous* ne commencez pas à réciter ce truc de *« total nostrou »*.

— Moi ? Non, non. Je ne pense pas être souffrant à ce point.

Néanmoins, il ne pouvait s'empêcher de penser « *tatal nostru… carele esti in ceruri… sfinteasca-se numele tau…* ». Il entendait presque ces mots chanter dans sa tête, d'une voix de soprano, grêle et enfantine.

« *Si nu ne duce pre noi in inspita…* ne nous laissez pas succomber à la tentation… *ci ne scapa de cel rau…* et

délivrez-vous du mal. *Amin.* »

Ils arrivèrent devant l'immeuble de Frank, dans la rue bordée d'arbres sur Murray Hill, et l'inspecteur Mancini se rangea contre le trottoir.

— Écoutez, doc, dit le lieutenant Roberts. Si jamais vous pensez à quelque chose… passez-moi un coup de fil. N'importe quoi, même si cela vous semble parfaitement stupide.

— Euh… il y a quelque chose. Cette jeune fille, Susan Fireman… la première à avoir été prise de vomissements.

— Et alors ?

— J'ai probablement eu des hallucinations, ou j'ai peut-être rêvé. Mais elle est apparue dans mon appartement.

— Elle est apparue dans votre appartement ? répéta le lieutenant Roberts.

— C'était après qu'elle fut morte, d'accord ? demanda l'inspecteur Mancini.

— Oui.

Le lieutenant Roberts réfléchit un moment.

— Vous avez probablement besoin de prendre quelques jours de congé, doc. Une situation comme celle-là… Elle peut vous déboussoler davantage que vous ne le réalisez.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, lieutenant, je suis médecin. Je suis tout à fait disposé à reconnaître que j'étais sans doute épuisé, ou stressé, ou sous le coup d'une sorte de confusion mentale. Mais cela ne donnait pas du tout *l'impression* d'une confusion mentale, sur le moment. Et cela n'en donne *toujours pas* l'impression, encore maintenant. En fait, je suis sûr à 100 % que si je monte à mon appartement à présent, elle sera toujours là, à m'attendre.

Le lieutenant Roberts gonfla ses joues et réfléchit de nouveau.

— Alors que voulez-vous que je fasse, doc ? Mlle Susan Fireman est recherchée pour plusieurs homicides et, si elle se cache vraiment dans votre appartement, je dois m'y rendre et l'arrêter. Mais je sais pertinemment que Mlle Susan Fireman est décédée, alors pourquoi devrais-je perdre mon temps ?

— Elle est morte, oui, admit Frank. J'étais présent

dans sa chambre quand elle est morte. Mais elle est revenue, d'une manière ou d'une autre. Elle a escaladé le mur de l'immeuble jusqu'à mon appartement pendant que je dormais et elle…

— Elle quoi, doc ? demanda l'inspecteur Mancini.

Frank ouvrit la portière de la Buick.

— Rien. Vous avez raison. J'ai certainement rêvé tout ça.

— Elle *quoi* ? répéta le lieutenant Roberts.

Frank hésita, puis il comprit qu'ils ne le lâcheraient pas tant qu'il n'aurait pas répondu.

— Elle m'a obligé à faire l'amour avec elle. Je suppose que c'était un rêve érotique.

Le lieutenant Roberts descendit de la voiture.

— Je pense que je vais aller jeter un coup d'œil à votre appartement, docteur Winter. Je ne crois pas un seul instant que Mlle Fireman soit vraiment là-bas, mais je dois satisfaire mon insatiable curiosité.

— Croyez-moi, lieutenant…

— Je vous *crois*, doc. Je crois que vous croyez que Mlle Fireman est venue vous voir après qu'elle fut décédée, et qu'elle a eu des relations sexuelles avec vous. Mais je veux savoir *pourquoi* vous croyez une chose pareille.

— Je n'ai pas volé son corps à l'hôpital, si c'est ce que vous essayez d'insinuer. Quand elle s'est introduite dans mon appartement, elle était vivante, elle parlait, et elle a tout à fait été capable de m'obliger à faire l'amour avec elle.

— Vous voulez dire qu'elle vous a violé ?

— Pas exactement. Mais elle s'est montrée intransigeante, et j'avais peur d'elle. N'importe qui aurait eu peur d'elle, non ? Elle était censée être morte. Elle *était* morte.

Le lieutenant Roberts prit Frank par le bras.

— Venez, doc, nous allons faire une petite inspection, d'accord ? Je n'ai pas besoin d'un mandat de perquisition, puisque vous m'invitez à monter à votre appartement, exact ?

— Je ne sais pas… Je ne pense pas… Je me sens vraiment très mal…

— Cela ne prendra qu'une minute, doc.

Le lieutenant Roberts l'aida à gravir les marches du

perron. Il tenait son bras avec une telle fermeté que Frank n'avait pas la moindre chance de se dégager. Il sortit ses clés et ouvrit la porte d'entrée.

Son appartement était plongé dans l'obscurité, et il actionna les spots. Le lieutenant Roberts s'avança jusqu'au milieu du séjour et regarda autour de lui, tandis que l'inspecteur Mancini allait dans la cuisine.

— Très coquet, votre appartement, fit remarquer le lieutenant Roberts. (Il prit la petite statuette en acier chromé d'une jeune fille nue qui dansait.) Jon Diavolo. Cela a dû vous coûter un paquet de traitements d'ulcères de l'estomac.

— C'est un cadeau de ma sœur.

Le lieutenant Roberts reposa la statuette. Il prit une pochette d'allumettes du Red Bench, sur Sullivan Street – un lieu fréquenté autrefois par la Mafia, mais à présent un bar à la mode pour les buveurs de SoHo qui n'aimaient pas les touristes.

— Par où avez-vous dit que Mlle Fireman était entrée ?

— Je ne l'ai pas dit. Mais la fenêtre de ma chambre était la seule à être ouverte.

— Vous voulez bien me montrer ?

Frank le conduisit dans la chambre. Les draps étaient toujours tire-bouchonnés et les oreillers éparpillés par terre.

— Une nuit agitée ? fit le lieutenant Roberts.

Frank haussa les épaules, mais ne dit rien. Il était incapable de parler. Sa gorge était à vif, et sa peau lui donnait l'impression qu'il s'était brûlé en prenant un bain de soleil, puis s'était plongé dans un bain d'eau bouillante.

Le lieutenant Roberts examina la fenêtre.

— Je ne vois vraiment pas comment quelqu'un pourrait entrer par là. Même un contorsionniste.

— Il faut vraiment que je m'allonge, dit Frank.

S'il s'emmitouflait dans un drap et se recroquevillait sur le lit en position fœtale, sa peau ne le brûlerait peut-être pas aussi violemment. *Mon Dieu, aidez-moi*, pensa-t-il. *Tatal nostru, carele esti in ceruri.*

— Vous avez hâte de vous débarrasser de nous ? demanda le lieutenant Roberts.

Il ouvrit la penderie de Frank et remarqua ses chemises et ses costumes soigneusement disposés.

— De superbes tissus. C'est réconfortant de connaître un homme qui prend soin de ses vêtements.

À ce moment-là, l'inspecteur Mancini survint.

— Personne ? demanda le lieutenant Roberts.

L'inspecteur Mancini secoua la tête.

— J'ai même regardé dans la corbeille de linge sale.

— Bon, d'accord. Apparemment, nous allons être obligés de retourner à l'hôtel de Police et d'ajouter au sentiment d'impuissance général. Merci pour le tour du propriétaire, doc. Je vous recommande de vous reposer un peu, et peut-être devriez-vous manger quelque chose de consistant.

Frank aperçut un scintillement pâle par la porte de la chambre. Il crut tout d'abord que c'était la chemise de l'inspecteur Mancini, reflétée dans le grand miroir du vestibule. Mais l'inspecteur Mancini fit un pas sur le côté et s'écarta du miroir, et Frank vit à sa grande horreur que c'était Susan Fireman. Elle portait sa robe blanche, et son visage était également blanc, comme s'il avait été saupoudré de farine. Mais elle n'était pas dans le vestibule.

Elle était *à l'intérieur* du miroir, comme si le miroir était l'embrasure d'une porte ouverte, et qu'elle se tenait dans une autre pièce.

L'inspecteur Mancini tournait le dos au miroir et ne pouvait pas la voir, bien qu'il se trouve à moins de vingt centimètres d'elle.

— On met les bouts, lieutenant ?

— Hon-hon. J'arrive.

Le lieutenant Roberts jetait un dernier regard sous le lit, juste pour être sûr que personne ne se cachait à cet endroit.

— Là ! s'écria Frank d'une voix rauque, essoufflée. Là ! Pour l'amour du ciel ! Elle est là ! Regardez ! Derrière vous ! Elle est *là* !

Susan Fireman se tourna vers lui et lui fit un sourire malicieux de conspirateur.

— *Là !* répéta Frank.

— Quoi ? Où ça ? s'exclama l'inspecteur Mancini.

Il commença à se retourner, mais les bras de Susan Fireman sortirent brusquement du miroir et Frank vit une lueur d'acier. D'un coup porté en diagonale, elle trancha la

gorge de l'inspecteur Mancini sur toute la largeur et inonda son col d'écarlate. L'inspecteur Mancini fit un pas saccadé en avant, s'efforça de ne pas tomber, puis un autre. Il semblait totalement abasourdi. Sa tête s'inclina en arrière et un énorme flot de sang jaillit de son cou, giclant jusqu'au plafond et aspergeant les murs couleur magnolia. Il bascula de côté et s'affaissa sur la commode du vestibule, se cognant la tête contre les poignées en cuivre. Il resta allongé sur le ventre tandis que ses jambes s'agitaient en une petite danse désespérée.

— *Putain de merde !* fit le lieutenant Roberts.

Il glissa la main sous sa veste pour dégainer son arme de service, mais il ne fut pas assez rapide pour Susan Fireman. Elle sortit du miroir puis – clic – elle était déjà dans la chambre, comme si plusieurs images de ses mouvements avaient été oblitérées. Le lieutenant Roberts se retournait pour lui faire face, son pistolet à moitié sorti de l'étui, mais – clic – elle se tint juste derrière lui.

Frank s'écria :

— *Susan !*

Mais il était déjà trop tard. Susan Fireman trancha la gorge du lieutenant Roberts si rapidement qu'il ne vit même pas le geste. Du sang jaillit de sous son menton et trempa immédiatement le devant de sa chemise.

Sans la moindre hésitation, Susan Fireman poussa le lieutenant Roberts et le fit tomber à genoux, puis elle le retint par le col de sa chemise pour l'empêcher de s'affaisser en avant. Elle regarda Frank et ses yeux bleu pâle lui sortaient des orbites.

— Regarde ! haleta-t-elle. Voici ce qu'il te faut, Frank ! Tu te sentiras mieux ensuite !

Elle saisit les cheveux frisés grisonnants du lieutenant Roberts et tira sa tête en arrière. La plaie à sa gorge s'élargit encore plus. L'entaille était incroyablement profonde. Elle avait traversé le muscle sterno-cléido-mastoïdien et avait sectionné la jugulaire externe et l'artère carotide.

Frank regarda la plaie avec horreur, puis il regarda Susan Fireman. Son visage brillait presque sous l'effet de la surexcitation.

— Regarde ce sang ! lui dit-elle. Tu le laisses se gaspiller ! Dieu tout-puissant, Frank, si tu n'en veux pas,

alors je vais le prendre !

En tant que médecin, Frank avait juré de ne jamais faire de mal à quiconque. *Par-dessus tout, je ne me prendrai pas pour Dieu.* Mais le lieutenant Roberts était probablement à demi conscient maintenant, et il n'y avait pas la moindre chance de lui sauver la vie. Et la peau de Frank était de plus en chaude, brûlante. Il avait l'impression qu'on l'avait arrosé d'essence et qu'on y avait mis le feu. Sa gorge était si desséchée et serrée que ses cordes vocales s'étaient ratatinées.

Il y avait également autre chose. Un besoin obscur et incontrôlable montait en lui tel un requin remontant vers la surface de l'océan, attiré par l'odeur du sang. Frank n'avait encore jamais réalisé que le sang avait une odeur si prenante, même du sang frais, mais il la sentait à présent. Une odeur chaude, métallique, qui foisonnait de vie. Malgré ses souffrances, ou en partie à cause d'elles, son pénis commença à durcir, et Frank se mit à saliver.

Pardonnez-moi, mon Dieu, pensa-t-il. Il hésita un moment, regarda d'un côté et de l'autre, puis il s'agenouilla, saisit le menton du lieutenant Roberts dans sa main gauche, et plaqua sa main droite sur sa poitrine pour incliner sa tête encore plus en arrière. Le sang giclait à une dizaine de centimètres depuis la carotide du policier, et quand Frank se pencha en avant, la bouche ouverte, il lui aspergea la joue, puis le nez. Durant une fraction de seconde, il crut qu'il trouverait la force de détourner la tête, mais le sang arrosa ses lèvres, et quand il les lécha involontairement, son goût le submergea.

Il poussa un grognement d'avidité pure et appliqua ses lèvres sur la plaie du lieutenant Roberts pour que le sang chaud jaillisse directement sur son palais. Sa saveur était stupéfiante. Le sang avait un goût de fer, de mélasse, de viande crue, d'huître, et de sécrétions fraîches de femmes sexuellement excitées. Il avala, et presque tout de suite sa gorge commença à s'ouvrir, et il éprouva une extraordinaire sensation de rafraîchissement. Elle commençait au sommet de sa tête et descendait petit à petit dans son corps, comme si quelqu'un aux mains très froides le taquinait de la tête aux orteils. Il avala encore, et encore. Il n'arrivait pas à en avaler suffisamment. Son pénis était si rigide que c'en était

douloureux, et quand le flot de sang qui jaillissait de la carotide du lieutenant Roberts commença à faiblir, et qu'il fut obligé d'aspirer plus fort, il sentit qu'il éjaculait, et son caleçon fut rempli de sperme humide et poisseux.

Mais il continua d'avaler et d'avaler, et de suffoquer, jusqu'à ce qu'il sente brusquement que c'était trop riche pour lui. Il eut des haut-le-cœur et vomit du sang sur le devant de la veste du lieutenant Roberts.

Il releva lentement la tête. Susan Fireman le regardait avec une expression qu'il n'avait encore jamais vue chez aucun être humain. D'une certaine façon, cela lui remémora la créature-ombre au corps incliné qu'il avait vue à la morgue. C'était un mélange de mépris et de compassion, mais aussi de soulagement, comme s'il était un fils rebelle qui avait finalement décidé de rentrer à la maison.

…

12
Parenté de sang

— Je ne peux pas t'aider dans cette affaire, dit Amelia. Ce n'est pas ton oncle Walter qui veut se venger parce que tu as vendu sa précieuse collection de timbres.

— Amelia, je n'ai pas d'oncle Walter.

— Bien sûr que tu n'en as pas. J'essaie simplement de te dire que cela dépasse mes compétences.

— Mais tu es la meilleure ! Tu es la crème de la crème !

Amelia secoua la tête énergiquement.

— Quand il s'agit de trucs peu importants, par exemple communiquer avec des morts, je suis au top, Harry, je gère la situation sans problème. Une femme meurt, son mari se remarie. La femme est morte, mais elle est toujours jalouse. Elle se met à lancer des assiettes et des poêles à travers la cuisine, ou bien elle crée des odeurs repoussantes dans la chambre à coucher quand son mari veut faire l'amour. Je peux *parler* à un esprit de ce genre, négocier avec elle, la calmer. Je peux lui faire comprendre que la vie continue, même si elle n'est plus là. Mais ça, c'est complètement différent. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai laissé tomber la voyance. Ceci est une eau très profonde, Harry, et tu pourrais facilement t'y noyer.

J'avais pris ma canette de bière pour boire une gorgée, mais je la reposai.

— Amelia… quand Misquamacus s'est réincarné… tu as été prodigieuse. C'était le plus grand faiseur de prodiges de toute l'histoire indienne, et tu lui as sacrément tenu tête, non ? Sans toi, nous n'aurions jamais su qui *était* Misquamacus, ou ce qu'il essayait de faire.

Bertie s'éclaircit la gorge.

— Si ma femme estime qu'elle ne peut pas vous aider, Harry, vous serez contraint d'accepter ce fait.

— Mais elle *peut* nous aider. Elle doit nous aider. Qui d'autre le pourrait ?

Amelia prit le morceau de papier sur lequel j'avais écrit « STRIGOI ».

— Ton ami Gil ici présent a parfaitement raison. C'est l'un des mots roumains pour « vampires ». Je ne sais pas grand-chose à leur sujet, uniquement ce que mon ami Razvan Dragomir m'a dit, mais je sais qu'ils sont censés être des vampires réels, et non des vampires dans des histoires d'horreur, et que la plupart des Roumains ont très peur d'eux, encore aujourd'hui – pas simplement des paysans, des citadins également, des gens instruits, comme des docteurs, des professeurs d'université, des avocats.

— Alors j'avais raison, et nous *sommes* envahis par des vampires ?

— C'est complètement absurde ! s'insurgea Bertie. Ce n'est pas parce que l'on ne comprend pas quelque chose que l'on doit croire immédiatement que c'est nécessairement surnaturel ! Des fampires, ha ! Sommes-nous des enfants ? Les fampires n'existent pas !

Personne ne répondit, mais nous échangeâmes des regards entre nous, tels des élèves qui attendent que leur professeur en colère cesse de vociférer.

— Dans quelques jours, espérons-le, poursuivit Bertie, les médecins découvriront que cette épidémie est provoquée par un virus pathogène qui donne aux personnes infectées une soif de sang humain tout à fait déplaisante. Cet agent pathogène sera isolé, et on trouvera un antidote. Ce sera uniquement de la science, mon ami. Rien à voir avec des gousses d'ail, des croix et des pieux enfoncés dans le cœur.

— Vous croyez ? répliquai-je. Dans ce cas, comment se fait-il que j'aie vu Singing Rock, et que Singing Rock m'ait donné les lettres qui forment le mot roumain pour vampires ? Ce n'était pas de la science à 100 %, d'accord ?

— Non, répondit Bertie. C'était votre imagination effrénée, qui courait comme un cochon d'Inde dans une petite roue…

— Oh, voyons, Bertie…, commençai-je.

— Harry, intervint Amelia. Bertil ne croit pas aux fantômes, aux démons et aux choses de ce genre. Il pense qu'ils sont causés par un pépin dans le cerveau humain.

— En particulier, une anomalie des amygdales, renchérit Bertie. Le centre de la peur humaine.

Je le regardai avec incrédulité.

— Amelia ne vous a jamais parlé de Misquamacus ?

— Bien sûr que si. Amelia m'a raconté la vie qu'elle menait avant que nous nous connaissions.

— Bertie… Misquamacus n'était pas une anomalie du Dalaï-Lama, ou je ne sais quoi. C'était un faiseur de prodiges indien qui vivait il y a trois cents ans de cela et qui s'est réincarné dans la nuque d'une jeune femme. Et pas n'importe quelle femme, c'était la femme que j'ai épousée. Nous avons vu cela de nos propres yeux. Je l'ai vu. Amelia l'a vu. Misquamacus a presque réussi à invoquer certaines des plus grandes forces que l'Ancien Monde ait jamais connues. Des orages, des éclairs, des séismes, c'était incroyable. Il aurait pu réduire en poussière tout Manhattan. Sans Amelia et Singing Rock… eh bien ! Dieu sait ce qui se serait produit. Mais c'était réel.

Bertie hocha la tête un long moment.

— Je suis tout à fait sûr que vous avez *perçu* que c'était réel.

— Vous voulez que je vous présente au docteur Hughes ? Il était là-bas, aux Sœurs de Jérusalem, quand Misquamacus s'est réincarné, et il a perdu trois doigts, bouffés par un lézard invisible. Allez donc lui dire qu'il l'a seulement *perçu* ! Onze flics ont été tués. Allez donc dire à leurs familles qu'ils l'ont seulement *perçu* ! Dommage que leurs gosses ne puissent pas *percevoir* qu'ils sont rentrés à la maison comme d'habitude !

Bertie se leva.

— Harry, je n'ai pas envie de discuter avec vous de la nature de la réalité. Je vous dis simplement qu'Amelia ne se laissera pas entraîner dans cette histoire démentielle, que vous ayez raison ou tort.

Je regardai Amelia. Il y avait une expression sur son visage que je n'avais vue qu'une seule fois auparavant. C'était de la tristesse pour quelque chose qui était parti et que l'on ne pourrait jamais retrouver. Peut-être était-ce la jeunesse, ou le bonheur, ou le courage. Peut-être était-ce les trois.

— D'accord, dis-je.

J'étais tenté de demander à Amelia ce qu'elle pensait, *elle*, mais cela n'aurait pas été juste. Autrefois, elle avait été

Amelia Crusoe, médium et extralucide, avec des masses de cheveux frisés et des boucles d'oreilles qui tintinnabulaient, mais, à présent, elle était Mme Amelia Carlsson, et je n'avais pas le droit de lui demander d'être déloyale envers son mari, même si celui-ci était un enfoiré.

— Va voir Razvan, dit-elle. Il peut probablement t'aider. Il a écrit une demi-douzaine d'ouvrages sur la sorcellerie roumaine, et il est sans doute le plus grand spécialiste des légendes sur les vampires en dehors de Bucarest. Il a également des dons médiumniques. J'ai fait sa connaissance à un salon de la voyance à White Plains.

— C'est parfaitement ridicule ! fit Bertie avec un rire abrasif. Pourquoi fais-tu perdre son temps à Harry de cette façon ?

Amelia écrivit un nom et une adresse sur le bloc-notes, arracha la feuille et me la tendit. Bertie émit un « pfff ! » de dédain mais n'essaya pas de l'en empêcher.

— Merci, dis-je. (Puis, à Bertie :) Désolé. Je n'aurais pas dû venir ici. Je n'avais pas l'intention de vous prendre à rebrousse-poil.

— Allons, c'est oublié ! Mais on m'a appris à être pragmatique et à croire aux preuves scientifiques plutôt qu'à la superstition. (Il passa son bras autour des épaules d'Amelia.) Quand j'ai connu Amelia, j'ai considéré que ce serait la gageure de ma vie de lui montrer que même si des événements peuvent sembler très étranges, on ne peut pas les expliquer par la magie, ou par les cartes, ou par les boules de cristal.

Il nous raccompagna jusqu'à la porte.

— Merci pour la bière, monsieur, dit Gil, puis il salua Amelia de la tête. Merci, m'dame. Merci d'avoir essayé, en tout cas.

Une fois dans la rue, il se tourna vers moi.

— Harry, déclara-t-il d'un ton solennel, je vous crois.

— Vraiment ?

— Cette épidémie. Ce *sont* des vampires, hein ?

— Je le crois. Ou un genre de force surnaturelle.

— Un peu, mon neveu ! Vous avez vu son visage quand vous lui avez montré ce morceau de papier ? C'était le visage d'une femme qui a le trouillomètre à zéro. Je le sais. J'ai déjà vu des visages avec cette expression, en

Bosnie.

— Je suis sûr que j'aurais pu la persuader de nous aider, si son petit mari le lui avait permis.

— Là, je ne sais pas trop. Mais je sais que ce n'était pas de la comédie. Elle a vu ce mot et elle est devenue toute *blanche*. C'est pour cette raison que je vous crois. Cela aurait été bien plus simple pour elle de vous mentir, parce que son mari ne croit pas aux vampires, et il va lui en faire voir de dures. Mais elle n'a pas menti, d'accord ? Et si *elle* pense que cette épidémie est provoquée par des vampires, et que *vous* pensez qu'elle est provoquée par des vampires, alors je le pense également.

À ce moment-là, mon téléphone cellulaire gazouilla. C'était Amelia.

— Harry ? Écoute, je suis vraiment désolée de ne pas pouvoir t'aider davantage. Bertil… eh bien, il est très protecteur, et il est également un peu jaloux des gens que je connaissais avant que nous nous rencontrions.

— Ne t'en fais pas, la rassurai-je. Gil et moi allons voir ton ami roumain de ce pas. Je te tiendrai au courant, pour que tu saches ce qui se passe. Tu pourras peut-être nous donner des conseils très utiles.

— Harry ?

— Quoi ?

J'ignore pourquoi je dis « quoi ? » Je savais exactement d'après le ton de sa voix ce qu'elle voulait dire. C'était comme de rencontrer une ancienne petite amie de vos années d'adolescence, de prendre dans vos bras son mouflet grassouillet et de dire : « Il est magnifique, non ? », alors que ce que vous vouliez dire en réalité, c'était : « Tu te rappelles ces moments, quand nous étions allongés dans l'herbe, le soleil brillait à travers les arbres, et on ne pensait qu'à nous deux ? »

Gil consulta sa montre.

— Écoutez… il faut que je retourne voir les autres gars pour leur dire ce que je fais.

— Vous pouvez utiliser mon téléphone cellulaire si vous voulez.

— J'ai le mien, répondit-il en me le montrant. Mais je pense que c'est un truc que je dois leur expliquer en face. De plus, il faut que j'aille voir ma famille. Ma femme, mes

filles. Je dois vérifier qu'elles sont en sécurité.

— Okay, entendu, bien sûr. Et si j'allais voir ce Roumain, et que vous me rejoigniez là-bas ? (Je regardai la feuille de papier qu'Amelia m'avait donnée.) 61 Leroy Street, c'est seulement à trois blocs d'ici. Vous reconnaîtrez Leroy Street sans problème… C'est là qu'ils ont tourné les extérieurs du *Cosby Show*. Entrez mon numéro dans votre téléphone, ainsi nous resterons en contact.

Gil commença à s'éloigner dans la direction d'Houston Street. Mais il avait parcouru seulement la moitié d'un bloc quand j'entendis des cris et des glapissements, et la course précipitée de dizaines de paires de pieds. Cinquante ou soixante personnes surgirent au coin de la rue en agitant les bras, le regard fixe, leurs vêtements trempés de sang. Des hommes principalement, mais j'aperçus au moins six ou sept femmes. L'une d'elles avait des cheveux roux hérissés de sang séché, comme une coiffure indienne, une autre était nue jusqu'à la taille, avec une foultitude d'entailles qui sillonnaient ses seins.

Ils couraient vers Gil. Il fit demi-tour immédiatement et revint vers moi en courant. Je vis la lueur des couteaux et sus exactement ce qu'ils voulaient. Je me mis à courir à mon tour.

— *Harry !* hurla Gil.

Il ne lui fallut pas longtemps pour me rattraper. Il avait au minimum cinq ans de moins que moi, et je ne pense pas qu'il buvait sept canettes de bière irlandaise par jour. Nous sprintâmes dans Christopher Street, la bande nous talonnant et poussant des cris, et, croyez-moi, j'étais si paniqué que c'était à peine si je parvenais à respirer.

Nous tournâmes vers le sud dans Bedford Street, traversâmes Grove Street et Barrow Street, toujours en filant à toute allure. Les autres, malgré leur frénésie désordonnée, nous rattrapaient. Je n'avais pas envie de regarder derrière moi, mais j'entendais le « tap-tap-tap » de leurs pieds qui résonnait depuis les immeubles à proximité, et je devinai qu'ils se trouvaient à seulement un demi-bloc derrière nous.

— On devrait… peut-être… se séparer ! haletai-je.

— Non ! lança Gil. Nous allons être obligés de les affronter !

— Vous êtes… dingue ? Ils vont… nous hacher

menu… comme des carottes !

— Là-bas ! dit Gil. Le chantier !

— *Quoi ?*

Mais Gil ne répondit pas et traversa la rue en diagonale vers le coin d'Houston et de Morton, où l'on restaurait la façade d'un entrepôt du XIXe siècle. La façade du bâtiment était couverte d'échafaudages, et des écriteaux annonçaient l'ouverture prochaine d'un magasin de haute couture *TradeWinds*. Deux bennes remplies de gravats étaient garées dans la rue, devant le bâtiment.

Gil sauta dans l'une des bennes et ramassa un mât d'échafaudage brisé.

— Tenez ! dit-il, et il me le lança.

Puis il dégagea une solive de deux mètres de long, entourée de fil barbelé à une extrémité.

— Il faut nous tenir dos à dos ! me dit-il. Et ne pensez pas à eux comme à des gens ! Ils veulent nous tuer, et ils le feront si nous ne les tuons pas les premiers !

Nous nous mîmes dos à dos, au milieu de Morton Street, tandis que la bande déchaînée accourait vers nous. Je balançai le mât d'échafaudage d'un côté et de l'autre et exécutai des huit fantaisistes, comme Tom Cruise dans *Le Dernier Samouraï*. Gil se tenait immobile, les pieds écartés, et tenait la solive à deux mains. Il donnait l'impression d'être prêt à en découdre avec les hordes réunies de Gengis Khan et d'Attila le Hun.

— Surtout restez près de moi, me dit Gil. Ne laissez pas ces barjos nous séparer, sinon nous sommes foutus.

La bande avait ralenti sa course maintenant, et ils venaient vers nous très prudemment. Tous étaient armés de couteaux, de machettes ou de faucilles, et tous avaient cette expression hagarde sur le visage. Tous étaient très blancs, également, comme si tout leur sang s'était vidé de leur corps. Certains gémissaient, d'autres sanglotaient de douleur, et je réalisai qu'ils devaient tous éprouver la même sensation de brûlure qui avait poussé Ted Busch à la folie, comme s'ils étaient incinérés vivants.

— Écoutez ! leur cria Gil. Nous savons que vous vous sentez très mal et que vous êtes assoiffés de sang, mais vous commettez une grave erreur ! Mon ami et moi cherchons un moyen de vous soigner, de vous redonner votre vie normale

! Vous n'avez jamais vu un film de vampires, bordel de merde ? Si vous nous tuez, vous aurez besoin de boire du sang pour toujours !

J'ignore s'ils étaient capables de le comprendre ou non, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention. Ils continuèrent de s'approcher lentement, couteaux et faucilles brandis. Ils nous observaient attentivement, guettant le moindre signe que nous allions nous dégonfler et essayer de nous enfuir. À part leurs vêtements éclaboussés de sang et leurs yeux vides, ils ressemblaient à des gens tout à fait ordinaires. Je vis un homme qui aurait pu être mon conseiller fiscal, en polo rouge et lunettes, et un type d'une cinquantaine d'années en uniforme de conducteur de bus. Je vis une femme qui ressemblait à l'institutrice de Lucy, et une autre femme avec un corsage de soie blanc et un collier de perles. C'étaient des hommes et des femmes ordinaires, les mêmes hommes et femmes que l'on croisait tous les jours dans la rue et que l'on ne regardait même pas… Mais parce qu'ils étaient si ordinaires, ils étaient dix fois plus terrifiants que des zombies en smoking putride ou que des vampires enveloppés dans un linceul en lambeaux.

— On joue ça comment, Gil ? lui demandai-je en m'efforçant de prendre un air confiant.

— Il n'y a qu'une seule façon, Harry, répondit Gil. C'est eux ou nous.

— Hmm. « C'est eux ou nous. » Vous savez, je n'ai jamais très bien compris ce que cela voulait dire. Enfin, si c'est « eux », est-ce que cela signifie qu'*ils* gagnent ? Et que se passe-t-il si c'est « nous » ?

— Contentez-vous de frapper sur ces salopards et continuez de frapper jusqu'à ce qu'ils n'avancent plus. Vous vous occuperez de la grammaire plus tard.

Brusquement, l'homme au polo rouge et aux lunettes se précipita vers moi en criant. Je n'avais jamais suivi de cours d'arts martiaux, mais je me ramassai sur moi-même, fis tournoyer mon mât d'échafaudage comme un bidule de kendo, et hurlai : « Haï ! Ahaki ! Ahaki-waki-baki ! » Puis je balançai mon mât d'échafaudage et l'abattis sur le coude levé de l'homme.

Ce fut sans doute un coup de bol, mais je le frappai si violemment que son coutelas vola de sa main, et je pense

que je lui brisai même le bras. Il s'écroula de côté sur le sol en poussant un son aigu, comme un écureuil écrasé.

— *Finissez-le !* me cria Gil.

— Il n'a pas besoin que je le finisse ! Il est déjà fini !

— Finissez-le ! Si vous ne le finissez pas, les autres penseront que nous n'avons pas de couilles !

— Et merde, je ne peux pas l'assassiner !

— Restez dos contre moi ! ordonna Gil.

— Quoi ?

Gil me poussa durement avec son épaule gauche. Puis il pivota lentement pour faire face, *lui*, à l'homme au polo rouge. Je n'eus pas d'autre choix que de pivoter lentement à mon tour pour protéger son dos. Sans la moindre hésitation, Gil leva sa solive, la tint à deux mains, et l'abattit sur le visage de l'homme. Cela produisit un son mat de bois et un horrible craquement, qui devait être le crâne brisé de l'homme. Gil releva la solive. Le fil de fer barbelé emmena avec lui la moitié du visage de l'homme, y compris son œil droit et sa lèvre supérieure. L'homme poussa un cri perçant de fausset, mais Gil le frappa à nouveau, et encore, et encore. Des lambeaux ensanglantés de son visage volèrent dans toutes les directions.

Je pensai : *Seigneur !* Mais je n'eus pas le temps de penser à autre chose. Un homme au crâne chauve avec un tee-shirt gris taché de sueur s'avança vers moi en se baissant et en faisant des zigzags, suivi de près par une femme aux cheveux frisottés qui agitait un rasoir à manche – comble de malchance ! Je fis tournoyer mon mât d'échafaudage et m'efforçai de prendre un air menaçant, mais tous deux se précipitèrent brusquement vers moi, suivis de près par deux autres hommes, dont l'un brandissait un couteau à découper.

Maintenant, je comprenais ce que Gil voulait dire par « c'est eux ou nous ». Je criai : « Hakamundo ! » et frappai la femme sur le côté de la tête. Elle poussa un cri et tomba à genoux, son oreille gauche écrasée et réduite à un cartilage écarlate. L'homme chauve recula, surpris. Alors qu'il reculait, j'abattis le mât d'échafaudage sur le sommet de son crâne, de toutes mes forces. Le mât *sonna*, comme une cloche, et je sentis l'impact du choc remonter jusqu'aux articulations de mes épaules.

L’homme s’écroula sur le ventre devant moi et lâcha un couteau de camping au manche en corne qui heurta bruyamment le sol.

L’un des autres hommes plongea vers moi, mais je brandis mon mât d’échafaudage en un furieux motif entrecroisé. Il parvint à le toucher avec la pointe de son couteau, lequel fit « ting ! » Puis il recula, et continua de reculer. La foule derrière lui commença à reculer également.

Gil continuait de faire tournoyer sa solive, mais après avoir vu ce qu’il avait fait à l’homme au polo rouge, les autres avaient manifestement perdu leur appétit. Une partie du nez de l’homme était toujours accrochée au fil barbelé, et malgré les souffrances que ces gens enduraient, et malgré leur soif ardente de sang, ils semblaient penser que cela ne valait pas la peine de perdre leur pif. Ils reculèrent, tout d’abord à contrecœur, un pas à la fois, puis Gil cria :

— Approchez, il y en aura pour tout le monde ! Approchez, bande d’ordures ! Distribution gratuite !

En faisant deux ou trois pas vers eux. Sans plus d’hésitation, ils tournèrent tous les talons et s’éloignèrent rapidement dans Houston Street. Leurs pieds martelaient l’asphalte. Au coin de la rue, l’une des femmes poussa un cri terrifiant, comme un glapissement de renarde, mais je pense que c’était un cri de douleur plutôt que de frustration. Ces gens souffraient trop atrocement pour perdre davantage de temps avec Gil et moi : il leur fallait du sang et ils en avaient besoin très vite, avant que leur brûlure devienne insoutenable.

Gil laissa tomber sa solive.

— Du beau boulot, Harry, me dit-il.

Je transpirais, je frissonnais, et c’était à peine si je pouvais rester debout. Je n’avais jamais eu à me battre de cette façon pour sauver ma peau, pas au corps à corps. En fait, je pense que je n’avais jamais frappé sur quiconque depuis Jimmy Ruggio à l’école primaire. Je réussis néanmoins à imprimer à mon mât d’échafaudage un dernier mouvement ample de défi avant de le laisser tomber par terre également, où il produisit un tintement sonore.

— C’était eux ou nous, Gil, répondis-je. C’était eux ou nous.

Il était 23 heures largement passées.

— Et si vous alliez voir votre famille ? suggérai-je. Appelez-moi avant de revenir ici. Si ce Roumain n'est pas chez lui, ou s'il refuse de me parler, inutile de risquer de tomber à nouveau sur ces charognards, d'accord ?

Gil serra mon épaule si durement qu'il me fit mal, mais je n'en laissai rien paraître. Je n'avais jamais eu beaucoup d'amis, particulièrement des amis qui étaient capables de flanquer une dégelée à quelqu'un, mais, cette nuit, j'étais certain d'avoir trouvé un ami en Gil. J'aimais vraiment sa droiture, et son absence totale de cynisme. Il était Gil Joe, jusqu'au bout des ongles. Mais par-dessus tout, il me plaisait parce qu'il m'avait montré que je pouvais, *moi* aussi, flanquer une dégelée à quelqu'un, si j'y étais vraiment obligé. Grâce à lui, je m'étais senti courageux.

— Bon, d'accord, je vous rejoins plus tard, dit-il.

Puis il tourna les talons et repartit vers la Septième Avenue tandis que je m'éloignai dans la direction de Leroy Street. Néanmoins, je fus obligé de m'arrêter au coin de la rue et de sortir un pan de ma chemise de mon pantalon pour m'éponger le visage.

Sur cette partie d'Hudson Street, toutes les devantures des boutiques et des restaurants avaient été brisées. Un seul tube au néon continuait de clignoter, l'enseigne extérieure du *Hudson Street Grill*. Trois lettres seulement n'étaient pas brisées – le « l » de « Grill » et le « up » de « Suppers ».

Je fis halte et considérai l'enseigne quelques instants, mais Singing Rock m'avait déjà donné mon message, aussi ne pensai-je pas que « l » « up » ait une quelconque signification.

L'adresse de Razvan Dragomir correspondait à un grand immeuble cossu dans le secteur entre Washington Street et Greenwich Street. Deux lauriers soigneusement taillés trônaient dans d'énormes pots en céramique sur les marches du perron, attachés avec des chaînes que l'on aurait pu utiliser pour amarrer le *Mauretania*. J'examinai la double rangée de sonnettes en cuivre brillant, trouvai celle marquée R. Dragomir à l'encre mauve tout en haut, et appuyai dessus.

Il n'y eut pas de réponse et je sonnai de nouveau. Je me dis que ce serait bien ma veine si l'ami d'Amelia était parti en voyage. Quand des gens essaient de sauver le

monde dans les films, ceux à qui ils demandent de l'aide sont toujours chez eux. Mais, dans la réalité, cela ne se passe jamais de cette façon.

Je m'étais déjà retourné, prêt à m'en aller, lorsque l'interphone émit un bruit sec, et une femme à l'accent prononcé dit :

— *Da* ? Qui est-ce qui est là ?

Je me précipitai vers la porte.

— Oh ! Bonjour ! Désolé de vous déranger ! Je m'appelle Harry Erskine. Je suis un ami d'Amelia Crusoe. Euh, Amelia Carlsson, à l'heure actuelle. Je voudrais voir M. Razvan Dragomir.

— Oh, oui ! Mme Carlsson m'a téléphoné tout à l'heure pour me dire que vous viendriez peut-être. Je suis désolée, mais mon père est parti pour deux semaines à Bucarest.

— Je vois. Est-ce que je peux le joindre quelque part ? J'ai sérieusement besoin de ses conseils.

— Mme Carlsson m'a tout expliqué. Au sujet de cette épidémie, tous ces gens qui sont en train de mourir. Je peux vous aider.

— *Vous* pouvez m'aider ? Vraiment ?

— Je suis la fille de mon père. Ce que mon père sait, je le sais. Attendez, je vais vous faire entrer. Dernier étage, prenez l'ascenseur.

La porte produisit un déclic et s'ouvrit. Je poussai le battant et entrai. Le hall était sombre et sentait l'encaustique à la lavande, le vieux plâtre humide et le moisi. Je me retournai et aperçus un clodo hirsute qui se tenait près de moi. Je faillis faire un arrêt cardiaque, puis je réalisai que c'était un miroir, suspendu dans une niche.

Au fond du hall, je trouvai un vieil ascenseur délabré muni d'une de ces poignées que l'on actionne vers le haut pour monter. Il me hissa lentement jusqu'au 4e étage, mais j'étais certain d'entendre les câbles vibrer, un par un. Lorsque j'ouvris la porte avec difficulté et sortis de la cabine, je me retrouvai dans un vaste appartement faiblement éclairé par des lampes en cuivre. Il n'y avait personne pour m'accueillir.

Le clodo que j'avais rencontré dans le hall était monté avec moi, parce qu'il était là de nouveau, réfléchi dans l'énorme miroir en face de la porte d'entrée. Le miroir avait

un cadre en acajou orné de toutes sortes de sculptures de fruits et de légumes – des pommes, des choux et des courges d'été.

— Ohé ? appelai-je.

Je sentais l'odeur de clous de girofle, de tabac rance, et de quelque chose de douceâtre, comme si on avait fait brûler une casserole de lait condensé.

Je tapai du poing sur la porte de l'ascenseur. L'appartement des Dragomir ressemblait à un musée folklorique roumain. Il était encombré de divans en velours rouge sang, de fauteuils en velours rouge sang et de repose-pieds brodés. Tous les murs étaient couverts de miroirs dans des cadres d'argent et de tapisseries orientales. Entre les miroirs et les tapisseries, il y avait des peintures à l'huile d'hommes à l'air renfrogné qui arboraient de magnifiques moustaches et des toques en feutre ornées de plumes de paon, et de femmes aux yeux noirs qui portaient des foulards de dentelle blanche et des corsages aux superbes motifs. Il y avait partout dans la pièce des tables basses au plateau en cuivre luisant où étaient entassés des bibelots, des photographies de famille, des cigognes en cuivre luisant et des fougères plumeuses dans des vases en cuivre luisant.

— Ohé ? répétai-je.

— Soyez le bienvenu, monsieur Erskine, dit la voix à l'accent prononcé.

Surgissant de derrière un épais rideau en velours qui masquait l'embrasure d'une porte, la fille de Razvan Dragomir apparut, comme si elle faisait son entrée dans un film d'horreur des années trente.

Elle était très grande, plus d'un mètre quatre-vingt-dix avec ses chaussures, au moins aussi grande que moi et probablement plus grande, avait des cheveux courts, noirs et soyeux, qui encadraient son visage de façon austère, style Vidal Sassoon. Ses yeux étaient bridés et enfoncés, ses pommettes saillantes et nettement dessinées, ses lèvres pulpeuses à l'expression agressive. Elle portait une robe fourreau noire très courte, ornée de broderies rouges, avec de petites manches bouffantes qui accentuaient ses épaules très larges, et ses jambes étaient interminables. Ses seins étaient énormes, mais bien trop lourds et compliqués dans leur mouvement pour ne pas être naturels. Une étoile à cinq

branches en or, sertie de grenats, était nichée entre la naissance de ses seins.

Elle tendit une main avec des bagues à chaque doigt, y compris le pouce.

— Je m'appelle Jenica Dragomira, mais vous pouvez m'appeler Jenica, bien sûr.

— Harry Erskine, mais vous pouvez m'appeler Harry, bien sûr.

— Monsieur Harry, vous vous êtes blessé au visage. Vous saignez.

— Oh, ça, oui.

Je touchai délicatement le pansement que Laticia avait mis sur ma joue. Il était imbibé de sang et à moitié décollé. L'entaille avait dû se rouvrir quand j'avais affronté la bande d'excités dans la rue.

— Venez, monsieur Harry, suivez-moi, dit Jenica.

Elle écarta le rideau à nouveau et me fit signe de franchir l'embrasure de la porte. J'hésitai un moment, puis je fis ce qu'elle me demandait. Comme je passais près d'elle, mon bras frôla ses seins et je respirai son parfum. Il ressemblait à un mélange de roses écrasées et de rahat-loukoum, combiné à cet arôme musqué de cheveux chauds. Je ne crois pas que j'aurais pu sortir avec Jenica, même si elle avait accepté de sortir avec moi. J'aurais passé toute la soirée à essayer de dissimuler mon érection.

— Par ici.

Jenica me précéda dans un étroit couloir au papier peint. Tout au fond, elle ouvrit une autre porte, puis elle me prit par la main comme si j'étais un enfant et me fit entrer. Je me retrouvai dans la salle de bains la plus étonnante que j'aie jamais vue. Elle était décorée comme un temple mauresque, avec des colonnes, des arches et des carreaux de mosaïque bleu paon, comportait des vitraux verts décorés de hérons et de poissons qui faisaient des bonds, et elle était sonore. Jenica ouvrit une armoire à pharmacie aux ciselures raffinées et prit des tampons d'ouate et un flacon d'antiseptique d'un jaune blafard.

— Vous êtes courageux ? me demanda-t-elle.

— Une petite douleur n'a jamais fait de mal à personne, répondis-je en grinçant des dents.

Elle tamponna mon entaille avec de l'antiseptique.

Cela m’élança tellement que je ne pus m’empêcher de pousser un jappement.

— Vous devrez être très, très courageux pour affronter les *strigoï*, murmura-t-elle.

Je la considérai prudemment.

— Vous avez prononcé le mot. Vous l’avez dit à haute voix.

— Bien sûr. Les personnes ignorantes croient que c’est dangereux de dire le mot « *strigoï* ». Mais c’est dangereux uniquement quand on prononce le nom d’un *strigoï* en particulier.

— Je vois.

Je compris alors que je n’avais pas encore reçu le message en entier. Singing Rock m’avait dit que je recherchais un vampire, mais je ne savais toujours pas *quel* vampire.

Jenica et moi nous regardâmes et nous savions tous deux que nous ne nous regardions pas vraiment dans les yeux. Nous contemplions l’abîme.

…

13
Quête de sang

Frank ne pouvait s'empêcher de frissonner. Le thermostat de son climatiseur indiquait qu'il faisait 36 degrés dans sa chambre. Il était trempé de sueur, pourtant il se sentait glacé jusqu'au tréfonds de son être, comme si on avait sorti son squelette de son corps pour le garder dans le congélateur durant la nuit, et qu'on l'avait remis. Même ses dents lui donnaient l'impression d'être gelées.

Il ignorait quelle heure il était, mais il savait que quelque chose de cauchemardesque s'était produit. Chaque fois qu'il déglutissait, il avait un goût de métal dans la bouche, et son palais semblait enrobé d'une couche épaisse de graisse figée. Il avait le souvenir confus de quelqu'un qui criait, de sang, et d'une lutte, mais son cerveau refusait de se concentrer sur un quelconque détail. Il lui vint à l'esprit qu'il avait peut-être été impliqué dans un accident très grave, et qu'il était en état de choc.

Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il était en train de mourir.

Il essaya de se mettre sur son séant. Après deux tentatives, il parvint à se redresser en s'appuyant sur un coude. À ce moment-là, il aperçut Susan Fireman. Assise au pied du lit, elle l'observait. Il faisait toujours nuit au-dehors, mais la ville semblait bien plus calme qu'auparavant. Pas d'hélicoptères, et seulement une sirène de temps en temps.

— J'ai froid, coassa-t-il.

Susan Fireman se leva et fit le tour du lit d'un étrange pas coulé. Elle le considéra et lui sourit.

— Ce ne sera plus très long maintenant. Tu as pris soin de moi, maintenant je prends soin de toi.

— J'ai si froid. Pourquoi ai-je si froid ?

— Tu n'auras plus froid très longtemps encore, Frank.

Il s'allongea de nouveau sur le lit.

— Que m'arrive-t-il ?

Elle caressa son front couvert de sueur du bout des

doigts, puis elle se les suça, l'un après l'autre.

— La plus grande aventure qui puisse arriver à quelqu'un.

— Je ne comprends pas.

— Tu comprendras, Frank, une fois que tu seras passé de l'autre côté. Tout deviendra parfaitement clair pour toi, comme si la lune s'était levée.

— La lune ?

— Bien sûr. Tu ne pourras plus jamais revoir le soleil.

Frank dormit et rêva. Il courait dans les dunes de Hyannis, à Cape Cod, où il avait vécu durant son enfance. Le vent bruissait dans ses oreilles, et les hautes herbes lui cinglaient les jambes. Dans son rêve, il avait conscience que quelque chose n'allait pas du tout, mais il ne savait pas quoi. Il tourna la tête pour voir si quelqu'un le poursuivait, mais il n'y avait personne. Seulement les dunes, les nuages, et les mouettes qui décrivaient lentement des cercles au-dessus de lui.

Le ciel était si bleu qu'il était quasiment noir, comme la nuit.

Alors qu'il gravissait les dunes vers la route, il vit une lueur aveuglante. Cela se reproduisit, et la lueur était si brillante qu'il fut obligé de lever la main pour se protéger les yeux. Il marcha péniblement dans le sable profond et mou jusqu'à ce qu'il atteigne une palissade blanche. Une vieille Mercury Marquis noire était garée une cinquantaine de mètres plus loin, ses flancs tachés d'encaustique. Tout d'abord elle sembla identique à la voiture qui avait appartenu à son grand-père, puis il réalisa qu'elle avait été aménagée en fourgon mortuaire et qu'un cercueil métallique gris était placé à l'arrière. Son grand-père Stephen était assis sur le siège du conducteur. Ses cheveux blancs soigneusement peignés luisaient et formaient comme un nimbe. Il regardait fixement vers l'océan.

Susan Fireman se tenait à proximité de l'avant de la voiture. Elle était nue et portait un étrange chapeau qui donnait l'impression d'avoir été confectionné dans du papier noir rigide. À côté d'elle, il y avait la psyché qui se trouvait habituellement dans le coin de sa chambre, et Susan Fireman l'orientait délibérément vers ses yeux.

Il atteignit l'asphalte et commença à marcher vers elle.

Le sable crissait sous ses chaussures.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui cria-t-il.

Sa voix sembla terne, comme s'il criait dans un seau métallique.

Elle ne répondit pas, et il s'approcha d'elle. Elle releva la tête et lui sourit. Ses yeux étaient rouge foncé.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il.

— Tu ne peux plus t'exposer au soleil dorénavant, répondit Susan Fireman. J'ai pensé que tu aimerais voir son reflet, pour t'en souvenir.

Frank se retourna. Derrière lui, c'était la nuit. Le ciel était sombre, et l'océan n'était qu'une mince ligne d'écume phosphorescente. À l'intérieur de la psyché, cependant, c'était toujours le jour et le soleil brillait sur le sable.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-il.

— Tu ne le sais pas, Frank ? Tu es en train de passer de l'autre côté. Le soleil va se lever bientôt. Et si tu entrais dans le miroir, où c'est lumineux ? Tu y seras en sécurité, jusqu'à ce qu'il fasse nuit.

— Comment ça, « entrer dans le miroir » ?

— Un miroir est une *porte*, Frank. Ce n'est pas un mur. Un miroir est un passage.

— Je ne peux pas entrer, c'est impossible.

— Voyons, Frank ! Tu fais partie des êtres pâles à présent. Tu peux faire absolument tout ce que tu désires. Escalader des murs, entrer dans des miroirs.

Susan Fireman fit le tour du miroir pour lui faire face. Elle jeta un regard à Frank puis s'avança vers le verre et rejoignit son reflet, comme deux formes aux couleurs vives dans un kaléidoscope. Un instant plus tard, Frank vit qu'elle se trouvait *à l'intérieur* du miroir, dans la lumière du soleil, et qu'elle n'était plus à côté de lui, dans le noir. Elle éclata de rire et il l'entendit, mais cela donnait l'impression qu'elle riait depuis l'autre côté d'une fenêtre fermée. Effrayé, il jeta un regard à la ronde. Le vent se levait et il était seul. Son grand-père avait également disparu. Le fourgon mortuaire était vide, ses chromes mouchetés de rouille et ses vitres, blanchâtres.

— Viens, Frank, dit Susan Fireman. Tu n'as qu'un pas à faire.

— Je ne viens pas, répondit-il.

— Il le faut, Frank. Tu n'as pas le choix.

— Je te dis que je ne viens pas !

À ce moment-là, il vit quelque chose sur le rivage, à environ huit cents mètres derrière Susan Fireman, juste au bord de l'océan. C'était très grand, sombre et anguleux, et cela s'avançait à grands pas vers elle. Cela lui remémora le mirage dans *Lawrence d'Arabie*, l'Arabe à la robe noire qui s'approche petit à petit de Lawrence dans le désert, excepté que la silhouette était si étirée et disproportionnée que cela ressemblait davantage à un mélange incongru de cheval et d'homme, ou à quelque chose de complètement différent, quelque chose de totalement monstrueux.

Comme la silhouette se rapprochait, il vit que c'était la même créature qu'il avait entrevue dans la réserve de la morgue aux Sœurs de Jérusalem. Il apercevait son visage qui se penchait d'abord d'un côté, puis de l'autre. Ses yeux se modifiaient et changeaient constamment, depuis les yeux en pierre d'une statue de jardin jusqu'aux yeux d'ambre vitreux d'une descente de lit en peau de tigre.

La créature s'approchait de Susan Fireman à une vitesse prodigieuse, devenait de plus en grosse et, tandis qu'elle s'approchait, elle soulevait sur son passage une haute traînée de sable qui était emportée par le vent dans un tourbillon.

— Dépêche-toi, Frank ! le pressa Susan Fireman. Il te poursuivra, de toute façon, quoi que tu fasses !

Frank se retourna. Il songea à courir, mais il savait qu'il rêvait et qu'on ne court jamais très vite dans un rêve. La créature filiforme sombre était si près maintenant qu'elle le rattraperait probablement avant qu'il puisse atteindre les dunes.

Il ne pouvait faire qu'une seule chose. Il fit trois pas en arrière et prit une brique cassée sur le muret du parking. La tenant fermement, il s'avança jusqu'au miroir et l'abattit violemment, juste à l'endroit où se trouvait le visage de Susan Fireman. Le miroir se craquela d'un côté à l'autre – mais il le frappa à nouveau avec la brique, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un monceau de verre scintillant et un cadre ovale vide.

Il laissa tomber la brique par terre et recula. Il avait si froid que c'était à peine s'il pouvait penser, mais il avait le

sentiment d'avoir sauvé sa vie, du moins pour le moment. Il se tenait toujours là quand la lune se leva et brilla à travers le cadre ovale vide, tel le visage d'un ami mort depuis longtemps.

Il ouvrit les yeux. Sa chambre était inondée de soleil, dans une lumière floue. Il resta allongé et regarda fixement le mur durant de longs instants. Il avait si froid qu'il était incapable de bouger. S'il bougeait, il avait le sentiment que ses genoux et ses coudes se briseraient, et que les os de ses doigts se fendilleraient. Mais au moins, il était certain de ne pas être mort.

Finalement, le soleil se déplaça lentement sur la partie inférieure du lit. Il lui brûla les orteils, sa peau se couvrit de cloques et de fines volutes de fumée s'élevèrent, mais au moins il avait plus chaud aux pieds.

Il comprenait maintenant que tout ce qui lui était arrivé était réel. Susan Fireman, l'épidémie des buveurs de sang, la morgue remplie de cadavres. Les personnes dans des linceuls qui sortaient par la fenêtre et grimpaient jusqu'au toit. La créature sombre et anguleuse dont les yeux se modifiaient et passaient de la pierre au verre. Cela s'était vraiment produit, et cela lui était arrivé.

À ce moment-là, il se souvint de son rêve de la nuit dernière – la plage de Hyannis et le miroir fracassé. Lentement, en poussant un grognement de douleur, il parvint à redresser la tête et à regarder vers le coin opposé de la chambre.

— Oh, mon Dieu ! chuchota-t-il.

La psyché du général Grant n'était plus qu'un cadre ovale vide, entourée d'un petit tas d'éclats de verre scintillants. Près du mur, il y avait un lourd coffret en onyx noir que Christina lui avait offert pour son trente-deuxième anniversaire, le seul cadeau qu'il ait vraiment aimé.

Il se tourna lentement pour voir par la porte ouverte sur le couloir. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il regardait, puis il réalisa que quelqu'un était étendu sur la moquette. Il apercevait deux chaussures d'un noir luisant, deux jambes dans un pantalon foncé, et une main, avec une grosse chevalière à un doigt. Il redressa la tête un peu plus et vit que c'était le lieutenant Roberts, dont il avait avalé le sang, chaud et épais, à même la plaie béante à son cou d'où

il giclait.

— *Beurrkk*, suffoqua-t-il.

Le souvenir brutal de ces instants fit se contracter les muscles de son estomac, et il eut plusieurs haut-le-cœur. Bientôt, sa gorge fut si irritée qu'il fut incapable d'avoir d'autres nausées.

Sa tête retomba sur l'oreiller et il resta allongé sur le lit pendant presque une heure, épuisé et fiévreux. Puis il se dit : *Il faut que je me lève, je dois sortir d'ici. Il faut que je trouve de l'aide.* Sans quoi, une autre journée s'écoulerait, l'obscurité reviendrait, et il était certain que Susan Fireman serait là de nouveau. Et elle amènerait également cette créature-ombre, quoi que ce fût.

Lentement et douloureusement, tel un homme deux fois plus âgé qu'il ne l'était, Frank parvint à se mettre sur son séant et à sortir ses jambes du lit. Celui-ci ressemblait à une grotesque œuvre d'art moderne. Les draps étaient maculés de sang durci, et tire-bouchonnés en des formes étranges, comme des visages de suppliciés. Il s'agrippa à la tête du lit et se hissa péniblement, jusqu'à ce qu'il se tienne debout. Durant un moment, il eut l'impression que le sang s'était vidé de sa tête et qu'il allait s'évanouir, mais il prit cinq ou six profondes inspirations et se calma.

Il sortit d'un pas raide de la chambre, en enjambant le corps du lieutenant Roberts. La plaie béante à son cou était si large que Frank apercevait sa trachée-artère sectionnée. Le lieutenant Roberts ne regardait rien du tout, et son visage était grisâtre, comme s'il avait été saupoudré des cendres d'un crématorium. Frank le contempla et dit :

— Désolé, mon vieux. Reposez en paix.

Il ignorait quelle avait été la religion du lieutenant Roberts, et il ne trouva rien d'autre à dire.

Plus loin dans le couloir, l'inspecteur Mancini gisait sur le dos. Ses yeux étaient fermés, mais il avait toujours une expression terrifiée. Ses bras et ses jambes formaient des angles disgracieux, et sa bouche était crispée en plein spasme, comme s'il avait une arête de poisson coincée dans la gorge et étouffait. Son cou était largement ouvert, comme celui du lieutenant Roberts, et il était évident d'après la pâleur de son visage qu'il avait été vidé de tout son sang. Il n'y avait que quelques arabesques de sang foncé sur la

moquette, et Frank devina que Susan Fireman avait bu tout le reste.

Cette pensée lui donna de nouveau des nausées. Il alla dans la cuisine, se pencha au-dessus de l'évier, et vomit des morceaux de nourriture à moitié digérée. C'était noir, comme du foie cru, et cela glissa vers le tuyau d'écoulement comme si cela avait une vie qui lui était propre. Il resta penché ainsi pendant presque cinq minutes, tandis que les muscles de son estomac se contractaient et se desserraient, mais il parvint finalement à se redresser, arracha une feuille de papier essuie-tout, et s'essuya la bouche.

Seigneur, pensa-t-il. *Médecin, guéris-toi toi-même*. Il ne voulait pas mourir, surtout si cela voulait dire qu'il allait se réincarner comme Susan Fireman, ou comme tous ces gens qui parcouraient la ville, assoiffés de sang humain. Il savait qu'il était très malade, mais si c'était effectivement une maladie, il devait y avoir un remède.

Il tira une chaise et s'assit à la table de cuisine. Sa langue lui donnait l'impression d'avoir été poncée au papier de verre, et il avait un besoin éperdu de boire quelque chose, mais la seule pensée de l'eau vive lui donnait des nausées sèches.

Le Troll de la Mort se trompait. Cette maladie n'était pas du tout comme la dengue hémorragique. Elle ressemblait bien plus à la rage. Exactement comme pour la rage, cela commençait par une irritabilité et un état fébrile et, peu après, la personne infectée se mettait à avoir des cauchemars et des terreurs irrationnelles. Exactement comme pour la rage, elle se caractérisait par une peur irrationnelle de l'eau, et c'était pour cette raison que la rage était souvent appelée « hydrophobie ».

Contrairement à la rage cependant, cette maladie ne semblait pas se transmettre par des morsures d'animaux, ni par des morsures d'aucune sorte. Si Frank pouvait se fier à son expérience, elle était communiquée par l'échange de sécrétions corporelles, comme le VIH.

Il ignorait comment Susan Fireman l'avait persuadé de faire l'amour avec elle. Son souvenir de cette scène n'était qu'un mélange confus d'images pornographiques. Mais elle y était parvenue, d'une manière ou d'une autre, et elle avait enfoncé ses ongles dans son scrotum pendant qu'ils faisaient

l'amour, aussi y avait-il de fortes probabilités pour qu'il ait contracté la maladie par ses égratignures. Pour en être certaine, elle lui avait fait avaler une goutte de son sperme infecté.

Il supposait qu'un homme pouvait probablement transmettre la maladie à une femme exactement de la même façon – par des lacérations vaginales, ou peut-être en éjaculant dans sa bouche.

Une chose était claire : une fois infectées, les victimes commençaient très vite à éprouver une sensation de brûlure insupportable sur toute la surface de leur peau et une soif ardente de sang humain. Elles présentaient également des symptômes que des changements violents et radicaux survenaient dans leur métabolisme. Elles devenaient des « êtres pâles », tellement chargées d'adrénaline qu'elles étaient capables d'escalader des murs quasi verticaux et de tordre leur corps – comme Susan Fireman l'avait fait – en des nœuds quasi impossibles. Elles se mettaient à avoir des cauchemars où elles étaient enfermées dans des caisses et suffoquaient, parlaient des langues étrangères, même si Frank était parfaitement incapable de comprendre comment cela pouvait se produire.

Bien que leur soif de sang humain fût aussi irrésistible, il était manifeste que les « êtres pâles » ne pouvaient pas le digérer en de grandes quantités, ce qui les amenait à en vomir la plus grande partie. Mais une fois qu'ils étaient morts, ou « étaient passés de l'autre côté », selon les termes de Susan Fireman, ils semblaient capables de boire du sang en abondance, et de le garder.

Frank baissa les yeux vers ses mains. Sa peau le brûlait si douloureusement qu'il était obligé de recroqueviller ses doigts, et il se mordait les lèvres pour ne pas sangloter à haute voix. Mais il savait que sangloter ne l'avancerait à rien. Il devait réfléchir. *Réfléchis, Frank*. Il était médecin. Il devait trouver l'origine de cette maladie, et comment elle se propageait aussi rapidement. Il devait trouver comment se soigner, avant de « passer de l'autre côté », *lui* aussi. Et enfin il devait découvrir un moyen de vacciner le reste de la population de la ville contre cette maladie.

Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il savait qu'il était contraint d'accepter un fait impossible : les gens

infectés par cette maladie pouvaient marcher et parler, après avoir donné l'impression d'être cliniquement morts. Susan Fireman était morte, pourtant elle avait réussi à s'introduire dans son appartement et à tuer le lieutenant Roberts et l'inspecteur Mancini. Les rues de la ville devaient déjà être envahies par des gens comme elle. Des morts – ou des gens cliniquement morts – qui allaient et venaient.

Il fouilla son appartement, pièce après pièce. Il ouvrit les portes des placards dans la cuisine et regarda même sous l'évier. Susan Fireman n'était nulle part, donc elle était certainement partie. Mais que lui avait-elle proposé, dans son rêve ?

« Et si tu entrais dans le miroir ? Tu y seras en sécurité. »

Il retourna dans le vestibule. Cela lui revint brusquement. Susan Fireman s'était tenue *à l'intérieur* du miroir. Pas son reflet – *elle*, derrière le verre. L'inspecteur Mancini lui avait tourné le dos, elle avait tendu les bras hors du miroir et lui avait tranché la gorge.

Frank enjamba de nouveau le corps du lieutenant Roberts. Il y avait des taches de sang partout sur la moquette, dans toutes les directions. Le poil de la moquette était trop épais pour qu'on puisse les identifier comme des empreintes de pas, excepté dans la chambre, autour de l'endroit où Susan Fireman avait tranché la gorge du lieutenant Roberts. Ici, il y avait une énorme tache de sang foncé qui était encore humide. De petites empreintes de pieds nus la traversaient plusieurs fois. D'un côté, cependant, les empreintes de pas conduisaient directement vers la psyché. Où elles s'arrêtaient.

Frissonnant de douleur, Frank s'agenouilla sur la moquette et, avec précaution, prit une poignée d'éclats de verre. Il y avait au moins deux empreintes de pas de Susan Fireman en dessous du verre, donc le miroir avait nécessairement été brisé *après* qu'elle se fut avancée vers lui. Mais aucune empreinte de pas n'en partait.

Alors, peut-être que son rêve n'avait pas du tout été une illusion. Susan Fireman était peut-être *entrée* dans le miroir, et elle lui avait peut-être fait signe de le suivre à l'intérieur. Et peut-être que la brique cassée n'avait pas été une brique cassée, mais son coffret en onyx.

Il songea brusquement : *les vampires ne peuvent pas survivre s'ils sont exposés à la lumière du soleil, d'accord ? Dans les légendes, en tout cas. C'est pourquoi ils retournent dans leurs cercueils quand le jour se lève. Mais s'ils ne trouvent pas de cercueils où se cacher, ou bien des endroits plongés dans une obscurité absolue ? Où vont-ils ?*

Cela semblait impossible, mais il y avait peut-être une cachette pour des vampires. Une cachette où il faisait toujours jour, mais où aucune lumière ne pouvait jamais pénétrer. Le monde des miroirs.

Frank alla dans la cuisine, ouvrit le tiroir de la coutellerie, et prit le maillet en bois qu'il utilisait pour aplatir les steaks. Puis il fit le tour de l'appartement et brisa tous les miroirs, même le miroir à raser dans la salle de bains. Il perdait peut-être la boule, mais on pouvait remplacer des miroirs. Et, s'il avait vu juste, il avait peut-être trouvé un moyen de se protéger de Susan Fireman et de sa créature-ombre. S'ils se cachaient à l'intérieur de miroirs durant le jour, alors briser des miroirs était aussi efficace que de murer des portes.

Il jeta un coup d'œil à la pendule italienne carrée noire dans le séjour. Il était 7 h 37 du matin. Il devait absolument retourner aux Sœurs de Jérusalem et dire au Troll de la Mort ce qu'il avait découvert. Il avait la certitude que si les médecins légistes de l'hôpital savaient à quoi ils avaient affaire, ils pourraient isoler bien plus rapidement la cause de cette épidémie. Il leva un bras et renifla. Il empestait le sang et la sueur, mais il ne supportait pas l'idée de prendre une douche. Il retourna dans la salle de bains et baissa le store. Puis il ôta tous ses vêtements et se frictionna précautionneusement sur tout le corps avec un gant imbibé d'eau de toilette Dolce & Gabbana – le visage, le cou, le torse et les aisselles. Il grimaça de douleur quand il passa le gant sur les égratignures de son scrotum, mais il avait besoin de se sentir propre et stérilisé partout.

Lorsqu'il eut terminé de se nettoyer, il s'enduisit le visage d'une épaisse couche de crème solaire, indice 30, qu'il avait achetée pour ses vacances au ski, l'année passée, à Vail. Puis il mit un jean noir, un pull à col roulé noir, et des gants. Pour finir, il enfila un passe-montagne noir et chaussa une paire de Ray-Ban. Il ressemblait à l'Homme

invisible.

Avant d'ouvrir la porte d'entrée, il se tint immobile, la main appuyée sur le battant, et respira profondément pour contrôler la douleur. Sa peau était en feu, et sa soif de sang était si violente qu'il avait l'impression d'être l'un des drogués que l'on amenait aux Sœurs de Jérusalem, qui grelottaient sous l'effet du manque, toute leur humanité perdue du fait de leur dépendance. La plupart de ces drogués étaient prêts à tuer pour se procurer leur dose, et il était tenté d'oublier les Sœurs de Jérusalem et de faire de même.

— *Tatal nostru,* chuchota-t-il, *carele esti in ceruri.*

Malgré ses lunettes teintées, le soleil l'aveugla tandis qu'il descendait les marches du perron. Il n'avait pas imaginé que le soleil le brûlerait à ce point, même à travers ses vêtements, et il poussa un cri de douleur saccadé qui était presque un rire. Mais il parvint à traverser la rue et se réfugia à l'ombre des maisons d'en face. Il constata que, s'il évitait la lumière directe du soleil, la brûlure était presque supportable.

— *Tatal nostru*, répéta-t-il. *Carele esti in ceruri.*

Pour quelque raison inconnue, les mots lui donnaient l'espoir que tout allait s'arranger pour le mieux, et que ses souffrances prendraient fin bientôt.

Murray Hill était désert. Au loin, dans les quartiers résidentiels, Frank eut l'impression d'apercevoir des gens qui couraient dans la Troisième Avenue, et le reflet d'une vitre d'automobile. Il entendait le « voup-voup-voup » de sirènes de police dans le West Side. Mais ici, dans le centre-ville, les rues étaient presque complètement silencieuses, et il ne semblait rester personne de vivant. Il y avait une Lexus calcinée à mi-distance dans la rue et, deux ou trois blocs plus loin, Frank eut l'impression de voir des corps étendus sur le trottoir, entourés de corneilles qui se querellaient. Mais l'éclat du soleil était trop vif pour qu'il voie combien il y en avait.

— *Tatal nostru*, chuchota-t-il.

Il traversa en hâte la Troisième Avenue, puis Lexington et Park. Il avait le sentiment d'être la seule personne dans tout New York à être toujours en vie. Au-dessus de lui, le ciel était sans nuages, à l'exception de quelques traînées

effilochées au nord-ouest. Certains des débris éparpillés dans les rues étaient si étranges qu'il ne parvenait pas à imaginer qui les avait laissés là, ou pourquoi. Dans Lexington, il y avait un piano à queue au milieu de la chaussée, et, dans Park, il aperçut des monceaux de smokings jetés sur le trottoir, comme si un orchestre avait été attaqué par des pillards indiens, et que c'était tout ce qu'il en restait.

Quand il atteignit la Cinquième Avenue, il était sur le point de s'écrouler. Ses jambes se couvraient de cloques sous son jean, et ses lèvres lui donnaient l'impression qu'il avait embrassé un fer à repasser chaud. Peut-être devrait-il rebrousser chemin. Peut-être devrait-il essayer de trouver quelqu'un dont il pourrait boire le sang. Un clochard, peut-être, quelqu'un dont la mort ne comptait pas vraiment. Après tout, il était plus important qu'un clodo, non ? S'il mourait, personne ne connaîtrait jamais la vérité sur l'épidémie, et des milliers d'autres personnes seraient tuées.

Lorsqu'il atteignit la 33e Rue, il s'était presque persuadé de rechercher une victime à qui il pourrait trancher la gorge. Mais, comme il tournait le coin en hâte, il se retrouva brusquement devant deux voitures de patrouille, et six ou sept policiers avec des chiens et des boucliers anti-émeutes.

— Stop ! cria l'un des flics. Couchez-vous par terre, sur le ventre !

Frank n'hésita pas. Il tourna les talons et se mit à courir. Il savait ce qu'il se produirait s'ils l'arrêtaient. Ils lui retireraient ses lunettes teintées et son passe-montagne, et la lumière du soleil l'incinérerait, sous leurs yeux. S'ils ne l'abattaient pas d'abord.

Il courut encore et encore. Il s'élançait d'une rue à l'autre, coupant par des ruelles chaque fois qu'il le pouvait. Il entendit l'une des voitures de patrouille le prendre en chasse, ses pneus crissant lorsqu'elle tourna le coin. Il l'entrevit même, juste un instant, traverser la 28e Rue dans un éclair, mais il se réfugia dans le renfoncement de porte d'une teinturerie et y resta, suffoquant, jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle ne ferait pas demi-tour.

— *Tatal nostru*, haleta-t-il. (De la fumée s'échappait de ses manches.) *Tatal nostru, nu ne duce pre noi in ispita*… mais

délivrez-nous du mal, amen.

Puis il se remit à courir.

Durant un moment, un corniaud courut à sa hauteur en aboyant, mais lorsqu'il atteignit Washington Square, le chien aperçut une chienne tachetée et se lança à sa poursuite entre les arbres.

Il se mit à marcher. Il brûlait si atrocement maintenant qu'il se fichait complètement d'être attrapé par les flics. Peut-être devrait-il se laisser mourir, ainsi rejoindrait-il Susan Fireman dans le monde des miroirs et l'obscurité totale. N'importe quoi était préférable à cela. Même s'il pouvait prêter son concours pour découvrir un antidote, rien ne certifiait qu'il serait en mesure de se soigner lui-même.

Il continua d'avancer en trébuchant, et traversa rue après rue. Il avait complètement perdu le sens de l'orientation. Il ne savait même plus où se trouvait les Sœurs de Jérusalem, et cela lui était égal désormais. Il voulait juste que la douleur cesse.

À mi-chemin dans Barrow Street, il tomba à genoux. Il resta ainsi, la tête penchée, essayant de trouver la force de continuer. *Notre Père, que l'on ne trouve nulle part, je vous en prie, sauvez-moi.* Petit à petit, cependant, il se rendit compte que quelqu'un se tenait devant lui. Il releva la tête, lentement, et aperçut un jeune homme musclé en tee-shirt kaki et pantalon « Tempête du désert ». Celui-ci tenait un manche de pioche dans une main, qu'il tapait continuellement dans la paume de son autre main.

— Ne pensez pas que vous irez plus loin, mon vieux, lui dit le jeune homme d'une voix terne.

Frank toussa, et toussa, et cracha du sang.

— Je ne pense pas que je pourrai aller plus loin, même si je le voulais.

— Cette zone est interdite aux suceurs de sang. Peut-être bien que votre problème n'est pas de votre faute, mais nous ne voulons pas de vous ici. Alors je vous suggère de faire demi-tour et de repartir d'où vous êtes venu.

— Je suis médecin, dit Frank.

— Quoi ?

— Je suis médecin. J'ai attrapé le virus, mais je n'ai encore tranché la gorge de personne et, avec un peu de

chance, je n'aurai pas à le faire.

Il voulut se relever, mais le jeune homme le frappa au sternum avec son manche de pioche, et il retomba à genoux.

— Vous approchez pas de moi, mon vieux. Vous m'entendez ? Vous restez bien à l'écart. J'ai pas envie d'attraper cette saloperie !

— Je pense que c'est très peu probable, dit Frank. C'est une maladie sexuellement transmissible… Elle passe d'une personne à une autre par l'échange de sécrétions personnelles.

— Vous voulez dire, comme le sida ?

— C'est exactement comme le sida.

— Et comment le savez-vous ?

— Parce que je suis médecin. Et parce que *je* l'ai attrapée de cette façon.

— En faisant l'amour ?

— C'est exact, en faisant l'amour. J'essaie en ce moment d'aller aux Sœurs de Jérusalem. Je ne peux pas les appeler parce que toutes les lignes téléphoniques sont coupées, mon téléphone cellulaire ne fonctionne pas, et le serveur de mon ordinateur est également HS. Mais ils doivent absolument savoir ce que j'ai découvert.

— Si vous voulez aller aux Sœurs de Jérusalem, vous êtes dans la mauvaise direction, mon vieux. Vous savez où vous êtes ?

Frank regarda autour de lui. Ses yeux étaient aveuglés par le soleil et sa tête l'élançait si violemment que c'était à peine s'il pouvait penser.

— Je ne sais pas… La Septième Avenue, 20, 21e Rue ?

— Vous êtes dans le Village Ouest, Hudson Street, à Barrow.

Frank parvint à se redresser sur un genou.

— Il faut absolument que j'aille aux Sœurs de Jérusalem.

— Je me fous complètement de savoir où vous voulez aller, mon pote, du moment que vous faites demi-tour et repartez exactement dans la même direction d'où vous êtes venu.

— Mais personne d'autre ne comprend. Ce sont des *vampires*, voilà ce qu'ils sont. Pas simplement des gens ordinaires qui sucent du sang. Ce sont de vrais,

d'authentiques vampires. Des *strigoï*, c'est leur nom.

Le jeune homme lui lança un regard appuyé.

— Avez-vous dit ce que je pense que vous avez dit ?

Frank se sentait perdu. Sa tête l'élançait plus douloureusement que jamais, et il était certain de sentir l'odeur de ses poils qui brûlaient.

— Quoi ? Je ne sais pas ce que j'ai dit.

— Vous avez dit « *strigoï* ». Vous êtes au courant pour les *strigoï* ?

— Euh, non… Je ne sais pas grand-chose. Mais je sais ce qu'ils sont, et je sais où ils se cachent quand le soleil se lève. Du moins, je suis à peu près sûr de le savoir. Et je pense savoir comment les empêcher de revenir, quand il fait nuit.

— Mais vous êtes l'un d'eux.

— Pas encore. J'ai été infecté, oui, mais je ne suis pas encore passé de l'autre côté.

Le jeune homme semblait ne pas savoir quoi faire. Il jeta un coup d'œil à gauche et à droite.

— Vous ne pouvez pas retourner aux Sœurs de Jérusalem, déclara-t-il.

— Pour quelle raison ?

— Cela ne servirait à rien. Aux dernières nouvelles, l'hôpital avait été saccagé et était en feu.

— Il faut néanmoins que je trouve un responsable. Quelqu'un appartenant aux services d'hygiène de la ville, ou au CDC.

— Je sais pas, mon vieux… Toute cette putain de ville ressemble à un asile d'aliénés.

Frank toussa à nouveau un peu de sang. Le jeune homme l'observa un moment.

— Écoutez, dit-il, j'ai fait la connaissance de ce type, et il sait quelque chose sur ces *strigoï*, lui aussi. Je pense que la meilleure chose que vous puissiez faire maintenant, c'est d'aller le voir.

— Vous êtes sûr ?

— Pas vraiment, mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ?

Frank redressa la tête vers lui en se protégeant les yeux de la main.

— Autant que vous sachiez que j'éprouve une soif

ardente de sang humain. Je ne puis prétendre le contraire. Ma peau me donne l'impression d'être en feu et, si vous m'emmenez avec vous, je ne peux pas vous certifier que je ne vous trancherai pas la gorge pour boire votre sang.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda le jeune homme.

— Frank Winter, médecin.

— Eh bien, doc, je m'appelle Gil Johnson, et je fais partie de la Garde nationale, division Arc-en-Ciel. Et même si vous ne faites que *regarder* ma gorge, je vous frapperai sur la tête avec ce manche de pioche et je réduirai votre cervelle en gelée de framboise.

Frank se mit debout en chancelant.

— Croyez-moi, Gil, ce serait probablement un sacré soulagement.

…

14
Le sang de Draculea

Jenica servit deux verres de vin blanc doux roumain et me présenta une assiette de petits gâteaux aux amandes qui avaient une consistance de sable très fin. Elle s'assit à côté de moi sur le canapé garni de velours, si près que nos genoux n'arrêtaient pas de se toucher.

— Mon père m'a téléphoné de Bucarest dès qu'il a appris ce qu'il se passait à New York. Son tout premier mot a été « *strigoï* ».

Je m'étranglai sur mon petit gâteau.

— Singing Rock m'a bien recommandé de ne pas prononcer ce nom à haute voix. Vous savez, au cas où ils m'entendraient et viendraient me chercher. Il a dit qu'ils me mettraient en morceaux.

— Non, non, me rassura Jenica. Le mot « *strigoï* » seul n'est pas suffisant pour les alerter. « *Strigoï* » est juste un terme général pour désigner des vampires, mais pas un vampire en particulier. Votre guide-esprit vous a mis en garde, certes, mais il vous a certainement dit un autre nom. Un nom en particulier.

Je secouai la tête.

— S'il l'a fait, je n'ai pas compris.

— Eh bien, s'il ne vous l'a pas encore dit, il le fera très prochainement, m'assura Jenica. Si autant de *strigoï* ont brusquement envahi New York, c'est qu'ils venaient certainement d'un nid.

— Je ne vous suis pas.

— Un nid, c'est l'endroit où un grand nombre de *strigoï* se cachent ensemble, ou ont peut-être été enfermés par des chasseurs de vampires. Parfois, ils restent cachés pendant des siècles et attendent le moment de s'échapper. Mon père a étudié le sujet des *strigoï* quand il était en Roumanie, à l'université de Babes-Bolyai. Il a toujours été convaincu, dès le commencement, qu'il y avait un nid dissimulé quelque part dans New York. Il l'a cherché durant de nombreuses

années, dès son arrivée en Amérique. Il est allé dans de nombreuses bibliothèques, a consulté une quantité de cartes anciennes et de journaux intimes, mais il n'a jamais réussi à localiser le nid.

Jenica prit ma main et commença à souligner ce qu'elle voulait dire en traçant des motifs sur ma peau – une sensation qui était étrangement érotique.

— Un nid de *strigoï* est toujours dirigé et contrôlé par un esprit vampire très puissant, l'un des *svarcolaci*. En anglais, je suppose que l'on pourrait traduire « *svarcolaci* » par « vampire *mort* ». Il n'habite plus son corps matériel, comme les *strigoï*, qui sont les morts-vivants. Il est ce que vous appelleriez un fantôme, ou une âme errante.

— Des *svarcolaci* ? Je n'ai jamais entendu parler des *svarcolaci*. Remarquez, je n'avais jamais entendu parler des *strigoï* non plus, jusqu'à aujourd'hui.

— Dans les contes traditionnels roumains, un autre nom pour l'un des *svarcolaci* est Rassembleur de vampires. Une fois que les *strigoï* sortis du nid ont infecté des gens, le Rassembleur de vampires part à la recherche de ces gens et les conduit vers le nid. Là, il leur enseigne les manières de la nuit, pour qu'ils deviennent des *strigoï*, eux aussi.

» Je suis sûre que votre guide-esprit vous a mis en garde contre l'un des *svarcolaci*, car un Rassembleur de vampires peut entendre quand quelqu'un prononce son nom, à n'importe quelle distance, ne serait-ce qu'un chuchotement… même si vous le dites dans vos rêves. Parfois, il suffit que vous *pensiez* son nom, et il dressera les oreilles et viendra vous chercher.

— Et… euh… à quoi ressemblent-ils, ces Rassembleurs de vampires ?

— Ils revêtent de nombreuses formes différentes, monsieur Harry, et de nombreux visages différents. Mais la plupart des gens les appellent les êtres penchés, parce qu'ils ressemblent toujours à des ombres, et se penchent de côté pour éviter toute source de lumière. Je vais vous montrer.

Jenica traversa le séjour et prit un petit livre relié en cuir rouge sur l'un des rayonnages de la bibliothèque. Elle le rapporta, l'ouvrit et me le tendit. Le texte était en roumain, mais l'illustration, une gravure ancienne, n'avait pas besoin de traduction. Elle représentait deux jeunes enfants

endormis dans un lit en bois, avec une bougie qui coulait sur leur table de chevet. Au-dessus d'eux se dressait une silhouette sombre, inclinée, incroyablement étirée, exactement comme la créature qui était apparue dans mon appartement quand je tirais les cartes à Ted Busch. J'éprouvai une sensation glacée dans mon estomac… La sensation que l'on a quand on sait que tout va très mal et qu'on ne peut absolument rien faire, à part attendre que le pire se produise.

— Je l'ai vu, dis-je à Jenica en lui rendant le livre. J'ai vu cet enfoiré de mes propres yeux. Singing Rock me l'a montré, dans mon appartement. C'est lui, ou quelque chose qui lui ressemble énormément.

— Alors nous savons à présent avec certitude à qui nous avons affaire, déclara Jenica.

Elle examina l'illustration un moment, puis elle referma le livre d'un geste brusque, le posa sur la table basse, et plaça dessus un lourd presse-papiers en verre, comme si le Rassembleur de vampires pouvait trouver un moyen de s'échapper d'entre les pages.

— Il y a beaucoup de *svarcolaci*, poursuivit-elle, et je pense que mon père les connaît tous, mais, bien sûr, je ne peux pas joindre mon père pour le moment, tant que les lignes téléphoniques ne seront pas rétablies.

— Mais votre père croit vraiment qu'il y a un nid de *strigoï* ici, à New York ?

— Il en est sûr et certain. Il a trouvé des lettres datant du XIXe siècle ainsi que des bordereaux de chargement d'une compagnie maritime. Certaines lettres étaient écrites dans une sorte de code, mais le code n'était pas très difficile à déchiffrer.

Elle me versa un autre verre de vin. Je n'y tenais pas vraiment, d'autant plus qu'il avait un goût de bracelets de montre en cuir imprégnés de sueur. Mais il était 2 heures du matin largement passées, et j'avais beau être exténué, contusionné, et plus que prêt à me coucher, mon cerveau continuait de faire des bonds. Le vin agirait peut-être comme un sédatif, et cela m'empêcherait peut-être de rêver, également. Je n'avais pas du tout envie de faire des rêves cette nuit !

— En 1869, reprit Jenica, deux des hommes les plus

riches de New York étaient Charles Redding, originaire de Nouvelle-Angleterre, et Gheorghe Vlad, originaire de Cluj-Napoca, en Roumanie.

— Bien sûr, j'en ai entendu parler. Enfin, de Charles Redding, en tout cas. Il a fondé le grand magasin Redding, n'est-ce pas ? Et il a fait construire un incroyable hôtel particulier de style grec juste à côté des Astor, sur la Cinquième Avenue.

— C'est exact. Charles Redding et Gheorghe Vlad étaient associés. Ils ont gagné des millions de dollars en important des produits de luxe d'Europe et du Moyen-Orient – robes de haute couture, meubles, tapis et cristallerie. Charles Redding était satisfait de rester à New York. Mais Gheorghe Vlad estimait qu'ils pouvaient être cent fois plus riches s'ils ouvraient des grands magasins dans toute l'Amérique – d'abord à Denver, Colorado, puis en Californie. Il se rendit à Denver et trouva un site pour ouvrir un magasin, puis il rentra à New York pour organiser le départ de sa femme et de ses jeunes enfants. Durant le voyage à travers les grandes plaines, cependant, sa famille fut attaquée par un groupe de Sioux Teton, et tous furent torturés et tués, même son dernier enfant, un nouveau-né.

» Vlad fit le serment devant Dieu de se venger des Indiens, et d'exterminer les Sioux – hommes, femmes et enfants, exactement comme ils avaient massacré les siens. Il emporta les restes de sa famille en Roumanie et organisa un enterrement traditionnel. Mais mon père a découvert qu'il avait également pris d'autres dispositions. Vlad se rendit dans un village à proximité de Borsa, en Transylvanie, et fit sortir deux cents cercueils des caveaux des églises locales, où ils étaient placés en lieu sûr depuis 1767. Selon les lettres que mon père a trouvées, ces cercueils contenaient des *strigoï*, les morts-vivants, ainsi qu'un sarcophage en fer spécial contenant l'un des *svarcolaci*.

» L'intention de Gheorghe Vlad était de les expédier par bateau en Amérique et de les acheminer ensuite en territoire sioux, où il les ferait revenir à la vie, pour qu'ils exterminent tous les Sioux qu'ils trouveraient.

— Mince alors ! m'exclamai-je. C'était un plan diabolique. Mais même à cette époque, comment pensait-il s'en tirer à bon compte ? Enfin, une personne qui voudrait

faire transporter deux cents cadavres dans des chariots en territoire indien ne passerait pas inaperçue, non ?

— Bien sûr. Mais il y a des preuves écrites que Gheorghe Vlad a reçu le soutien des militaires, et ils ont même proposé de lui fournir des chariots. L'armée a considéré que c'était une occasion inespérée de se débarrasser de la plus guerrière de toutes les tribus indiennes sans avoir de pertes parmi ses soldats.

— Mais lâcher dans la nature tous ces *strigoï*… C'était un projet plutôt aléatoire, vous ne trouvez pas ? Une fois qu'ils auraient exterminé les Indiens, sur qui se nourriraient-ils ensuite ? Ils continueraient de rechercher une alimentation régulière en sang humain, non ?

— Je ne le sais pas avec certitude, admit Jenica. Gheorghe Vlad avait peut-être prévu ce qu'il ferait de tous ces *strigoï* une fois qu'il aurait obtenu sa vengeance. Mais vous devez comprendre qu'il aurait exercé un contrôle très fort sur eux, par l'intermédiaire du Rassembleur de vampires. Celui-ci est un vampire *mort*, rappelez-vous. Il aurait été incapable de revenir à la vie tant que Gheorghe Vlad n'aurait pas accompli les rituels appropriés pour le faire revivre et, une fois ressuscité, il aurait été contraint d'obéir aux souhaits de Gheorghe Vlad, quels qu'ils soient. C'est comme le conte du génie dans la lampe des *Mille et Une Nuits*. Celui qui fait revivre le Rassembleur de vampires contrôle les vampires.

— Mais Gheorghe Vlad *n'a pas* exterminé les Sioux, d'accord ? Enfin, c'est l'armée qui a fini par le faire.

— Oui, vous avez raison. Le bateau transportant les cercueils est arrivé sans dommage à New York… Mon père a trouvé un registre qui l'atteste. Malheureusement pour lui, Gheorghe Vlad est mort d'une attaque d'apoplexie une heure avant que le bateau arrive à quai. Ainsi donc, il y avait tous ces cercueils dans la cale du bateau, mais personne ne savait ce qu'ils contenaient, ou pourquoi on les avait expédiés de Roumanie. Excepté les ecclésiastiques de Borsa, en Roumanie, et deux ou trois officiers supérieurs de l'armée. Une fois Gheorghe Vlad mort, bien sûr, ces derniers ne se présentèrent pas pour réquisitionner les cercueils. Même si l'un des officiers avait su comment faire revivre les *strigoï*, ce qui n'était pas le cas, quelqu'un de haut placé

aurait demandé ce qu'ils comptaient en faire, et ils n'auraient pas été disposés à reconnaître qu'ils projetaient un génocide.

— Alors que sont devenus les cercueils ?

— Charles Redding a ordonné qu'ils soient entreposés au sous-sol du grand magasin Redding jusqu'à ce qu'il découvre pourquoi son associé leur avait fait traverser l'Atlantique. Il a pensé que c'étaient peut-être les dépouilles de parents de Gheorghe Vlad, et que celui-ci avait voulu qu'ils soient enterrés en Amérique, où il pourrait venir prier sur leurs tombes. Il envoya des lettres en ce sens à Bucarest, mais il ne reçut jamais de réponses et, à peine cinq mois plus tard, en hiver 1871, il est mort à son tour, d'une pneumonie.

» Le grand magasin Redding était au bord de la faillite après sa mort, et il a été racheté par Green, puis par Bloomberg, et personne ne sait ce que sont devenus les cercueils. Ils ont vraisemblablement été murés et ensevelis dans les fondations quand le grand magasin Redding a été démoli en 1907.

— Mais ils sont réapparus maintenant, c'est bien ça ?

— Oui. Mon père et moi pensons que ces *strigoï* proviennent du nid de Gheorghe Vlad. Mais une grande question se pose. Qui les a fait revivre ? Ils ont nécessairement été découverts par quelqu'un qui savait comment rappeler à la vie le Rassembleur de vampires.

— Il ne doit pas y avoir beaucoup de gens à le savoir.

— Bien sûr. Mais nous n'avons aucune idée de qui il s'agit. Peut-être quelqu'un qui connaît les vieilles légendes roumaines.

— Alors quel est le plan ?

— Je n'en sais rien. Si nous voulons enrayer cette épidémie, il faut que nous découvrions où est le nid, et où se trouve le Rassembleur de vampires, et qui l'a rappelé à la vie.

— Et *pourquoi* il l'a rappelé à la vie, non ? Enfin, celui qui savait comment procéder se doutait certainement des conséquences de son geste.

— Bien sûr. Aussi recherchons-nous peut-être un terroriste. Ou peut-être quelqu'un encore pire qu'un terroriste. Un fou complet, peut-être.

— C'est réconfortant !

J'essayai à nouveau d'appeler sur mon téléphone cellulaire, mais il était toujours HS. J'écoutai, mais pour le moment la ville semblait étrangement silencieuse. Pas de sirènes, pas d'hélicoptères, pas de circulation.

— Vous voulez venir vous coucher ? demanda Jenica.

— Pardon ?

— Vous pouvez dormir dans le lit de mon père si vous le désirez. Nous ne pouvons rien faire de plus cette nuit.

— Oh ! d'accord. Ce serait formidable. Et j'aurais également besoin d'une brosse à dents, si vous en avez. Ma bouche me donne l'impression d'avoir embrassé un tatou.

Jenica sourit.

— C'est le vin roumain. On dit qu'il donne une telle haleine à un homme que celui-ci est capable de faire s'écrouler une maison en briques.

Je fus réveillé par quelqu'un qui me touchait l'épaule. Je crus tout d'abord que c'était Karen, et je repoussai sa main.

— *Dors* ! protestai-je.

— Monsieur Harry, je vous ai apporté du thé.

J'ouvris un œil et essayai d'accommoder. Jenica était penchée sur moi, en peignoir de soie rose fuchsia à la ceinture mollement serrée. Je redressai la tête et jetai un regard à la ronde. Je réalisai que j'étais allongé sur le lit à colonnes en dalles de ciment de son père, dans le musée lugubre qui lui servait de chambre, et que j'étais entièrement habillé, à l'exception de mes chaussures.

Je me mis sur mon séant. Je m'aperçus dans un miroir tacheté de l'autre côté de la chambre. Mes cheveux étaient ébouriffés comme ceux d'Erskine le Dément, et ma joue gauche présentait en relief les motifs orientaux du coussin qui m'avait servi d'oreiller. Il y avait un trou dans ma chaussette fauve, et mon gros orteil en dépassait.

— Quelle heure est-il ? demandai-je à Jenica.

— Six heures.

— Six heures ? Oh, merveilleux ! Presque trois heures et demie de sommeil.

— Oui, mais maintenant que le soleil brille, nous pouvons partir à la recherche des *strigoï*.

Les *strigoï*. C'était l'aube, et elle voulait partir à la

recherche des *strigoï*. Elle posa un verre sur la table de chevet à côté de moi.

— Vous voulez prendre un petit déjeuner ? me demanda-t-elle. J'ai du yaourt, du miel et de la *farina* aux abricots secs.

— Oh, non ! Ne prenez pas cette peine, merci. Je me fais une règle de ne rien mettre de solide dans ma bouche jusqu'à ce que je sois officiellement réveillé, et je ne suis pas officiellement réveillé avant midi.

Je pris le verre et bus une gorgée de thé. Je ne bois pas de thé, en règle générale. En ce qui me concerne, une boisson doit (a) vous réveiller ou (b) vous nourrir ou (c) vous assommer raide. C'est pourquoi je m'en tiens au café noir très fort, à la Guinness et au Jack Daniel's. Le thé, c'est juste de l'eau avec des feuilles, et on peut trouver de l'eau avec des feuilles dans les bois.

Jenica avait l'air très contente d'elle.

— J'ai examiné la bibliothèque de mon père et j'ai trouvé son livre sur tous les *svarcolaci*. Cet ouvrage a été compilé par une confrérie spéciale de prêtres à la fin des années 1700, les purificateurs noirs. À cette époque, les vampires se propageaient à travers la Transylvanie et la Valachie plus rapidement que la peste, aussi les évêques de l'Église orthodoxe roumaine ordonnèrent-ils une purge de tous les *svarcolaci*, *strigoï* et *moroï*.

» Les purificateurs noirs fouillèrent la moindre cave et le moindre clocher, et ils empalèrent tous les vampires qu'ils trouvèrent, ou leur tranchèrent la tête, ou les brûlèrent vifs, ou bien ils les scellèrent dans des cercueils et des sarcophages. Le livre contient les images et les noms de tous les *svarcolaci* connus qu'ils ont réussi à débusquer.

— C'est formidable ! Vous pouvez peut-être m'accorder deux minutes, le temps que mes yeux s'accommodent, ensuite je pourrai regarder ce livre.

— Vous voulez un autre verre de thé ? C'est du thé à l'herbe de bison. Il est censé donner aux hommes davantage de virilité.

Je scrutai de mon regard de myope les profondeurs au creux des seins de Jenica et songeai que, pour le moment, je ne voulais pour rien au monde avoir davantage de virilité.

— Je m'en veux d'être ingrat, dis-je, mais auriez-vous

par hasard du café ?

— Bien sûr. Faites votre toilette et je vais vous préparer du café. J'ai sorti des serviettes.

Je boitillai jusqu'à la salle de bains mauresque et grimpai dans la douche. Elle comportait une rangée déconcertante de robinets à l'ancienne mode, et je m'infligeai de l'eau glacée à trois reprises avant de réussir à les régler sur une pluie battante et tiède, le genre où vous devez retenir votre respiration pour ne pas vous noyer.

Je me séchais avec une serviette quand Jenica entra dans la salle de bains aussi naturellement que si nous étions mariés.

— Voulez-vous du cake ?

— Non, non. Juste du café.

— J'avais toujours pensé que ce n'était pas vrai, la présence de *strigoï* à New York, même si mon père en était aussi sûr. Qui aurait cru que c'était vrai ? Qui aurait cru que nous serions obligés de traquer les *strigoï*, vous et moi ?

— Nous ne sommes pas *obligés* de les traquer, vous savez. Nous pouvons toujours nous barricader ici et attendre qu'ils soient partis.

— Le courage vous manque, monsieur Harry ?

— Bien sûr que non. Je dis simplement que nous ne sommes pas vraiment *obligés* de partir à leur recherche. Personne ne nous traitera de dégonflés si nous ne le faisons pas.

Jenica secoua la tête.

— *Nous* nous traiterions de dégonflés. Qui plus est, les *strigoï* ne partiront pas avant d'avoir bu la dernière goutte de sang humain dans cette ville. Ensuite, ce ne sera plus qu'une ville de la nuit, et il n'y aura plus personne ici le jour. Cela s'est déjà produit, à Tirgu Mures, en Roumanie. Cela peut se produire ici.

Le hic, c'est que je savais qu'elle avait raison. Cela semblait impossible que la ville la plus importante des États-Unis soit dévastée par des créatures suceuses de sang surgies du haut Moyen Âge. En fait, cela semblait parfaitement insensé. Mais, le 11 septembre 2001, les deux plus hautes tours de New York avaient été détruites par une poignée de fondus seulement armés de cutters, et plus de trois mille de ses habitants avaient été tués. Le soir du 10 septembre, qui

aurait imaginé quelque chose de plus insensé que cela ? C'est toujours difficile de croire qu'on puisse vous haïr à ce point, sans le moindre motif.

Une fois habillé, j'allai dans le séjour et trouvai Jenica absorbée dans la lecture du livre de son père. C'était un livre peu épais, avec une reliure en cuir havane craquelée qui avait la texture d'une peau humaine séchée. La couverture comportait un genre de symbole ésotérique, un ovale avec un œil au milieu. Sur chaque page, il y avait la gravure sur bois finement rendue du visage d'un homme, et quelques paragraphes d'un texte dense, écrit à la main.

— Voici votre café, dit Jenica.

Elle me tendit une minuscule tasse en porcelaine bleue qu'elle avait dû chiper dans une maison de poupée. J'y jetai un coup d'œil. Un tiers seulement de la tasse était rempli. Mais le café avait un riche arôme de noisette et, lorsque je le bus d'un trait, j'eus l'impression qu'une épaisse barbe noire m'était poussée instantanément, et je fus très surpris de ne pas me mettre à parler avec la voix de James Earl Jones.

— Peut-être que votre Singing Rock vous donnera bientôt le nom de votre Rassembleur de vampires, dit Jenica.

— Je pourrais essayer de le lui demander, mais je doute qu'il le fasse. Je pense qu'il y a une forte possibilité pour qu'il me l'ait déjà donné et que je ne m'en sois pas rendu compte, et il n'aime pas beaucoup faire la même chose deux fois.

— C'est très important pour nous d'avoir ce nom. Nous devons absolument savoir lequel des *svarcolaci* nous cherchons, parce qu'un rituel différent est nécessaire pour chasser chacun d'entre eux. Ce rituel est ce que l'on pourrait appeler un exorcisme, et il est censé obliger les *svarcolaci* à retourner dans leurs cercueils, où il les scelle jusqu'à ce qu'on les appelle à nouveau.

J'examinai la page qu'elle montrait du doigt, même si je ne comprenais pas un traître mot, et étais encore moins capable de les prononcer.

« *Ci, ii dracul cu dracoaica, striga cu strigoiul, deochiu cu deochitorul, pocitura cu pocitorul, potca cu potcoiul…* »

Puis je regardai plus attentivement la gravure sur bois.

Elle représentait un homme qui souriait, les yeux clos. Autour de son visage il y avait une bordure décorative composée de crapauds, de libellules et de fleurs minuscules. Le visage de l'homme était différent, et la bordure était différente, pourtant le motif ressemblait d'une manière frappante au médaillon que j'avais pris à Ted Busch. Je glissai la main dans la poche arrière de mon pantalon et en sortis le médaillon.

— Regardez, dis-je à Jenica en le lui montrant. J'ai pris ce médaillon au jeune type dont je vous ai parlé la nuit dernière.

Jenica le tint dans sa main et l'examina attentivement. Puis elle me considéra de ses yeux foncés, limpides, comme si j'étais l'idiot du village.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas montré ce médaillon plus tôt ?

— Je ne sais pas. Je l'avais complètement oublié.

— Comment peut-on oublier une chose pareille ? C'est l'un des *svarcolaci.*

— Euh, je le sais *maintenant.*

Elle retourna le médaillon.

— L'inscription au revers est une sorte de protection. « Des vampires et d'une demeure avec des vampires, de ceux qui jettent le mauvais œil, préservez-moi. »

— Le pauvre garçon a dit que ce médaillon lui avait été donné par une jeune fille au type russe.

— Hmmm, fit Jenica d'un air dubitatif. Je dirais plutôt qu'elle était roumaine, très probablement, et qu'elle était la *strigoïca* qui l'a infecté. Vous comprenez, elle lui a certainement donné le médaillon pour le protéger d'autres vampires qui voudraient lui trancher la gorge et boire son sang. Il devait lui plaire beaucoup, et elle voulait qu'il devienne un *strigoï* comme elle, l'un de ses amants.

— Et pour le visage ?

— Nous devons examiner le livre.

Je me tins près d'elle tandis qu'elle tournait soigneusement chaque page. Il y avait plus de quatre-vingts *svarcolaci* et la plupart se ressemblaient beaucoup – très beaux, dans le genre slave, un visage fin et un nez pointu, bien que certains aient un teint basané et que d'autres arborent de grosses moustaches et d'énormes barbes. Peut-

être avaient-ils bu le café que m’avait servi Jenica. Toutefois, chaque *svarcolaci* avait une bordure décorative différente dessinée autour de son visage – cela allait d’oiseaux chanteurs à des rasoirs et à des feuilles de mûrier.

— Là ! dit Jenica brusquement. Je pense que celui-ci est notre Rassembleur de vampires.

Je trouvai qu’elle avait raison. L’homme sur la gravure sur bois était coiffé d’un turban à rayures et portait une boucle d’oreille à la forme compliquée, mais c’était incontestablement le même homme dont l’effigie était gravée sur le médaillon de Ted Busch. La bordure était également la même – des serpents entrelacés et des étoiles. Son expression était menaçante, comme s’il était furax que nous l’ayons découvert.

Le nom en dessous du portrait était « Vasile Lup ». Jenica le couvrit immédiatement de sa main.

— Ne lisez pas ceci à haute voix. Ce pourrait être le nom contre lequel votre guide-esprit vous a mis en garde.

— Mes lèvres sont scellées, croyez-moi.

Jenica retira sa main et commença à traduire.

— Son nom signifie le « Loup ». Il est écrit ici qu’il était le cousin de Vlad Tepes, appelé Vlad l’Empaleur, ou Draculea.

— Vous me faites marcher ! Draculea comme dans *Dracula* ?

— Naturellement ! Mais Draculea lui-même n’était qu’un homme d’une très grande cruauté, le voïvode de Valachie.

— Le quoi d’où ça ?

— Disons qu’il était un prince, dans la région sud de la Roumanie. Mais il n’a jamais été un vampire.

— Mais ce type, *oui* ?

— C’est exact. (Les doigts de Jenica suivirent les lignes noires serrées d’écriture roumaine.) Il est écrit ici : « À la fin du mois de septembre 1457, alors qu’il chassait le sanglier dans les montagnes… » – écoutez, je dirai le « Loup » chaque fois, au lieu de dire son vrai nom – « le Loup se perdit irrémédiablement, et il fut contraint de passer plusieurs nuits dans la forêt. Chaque soir, dès qu’il commençait à faire sombre, il était approché par des essaims de *strigoïca*. » Ce sont les vampires femmes qui

recherchent toujours des amants, pour les changer en *strigoï*.

» Les *strigoïca* étaient trop nombreuses et les tentatives du Loup pour les repousser furent vaines. Il devint un mort-vivant. Lorsqu'il trouva finalement son chemin pour regagner le château de Draculea, il ne raconta à personne ce qui lui était arrivé, bien que, une fois revenu de la forêt, on ne le vit jamais sortir du château le jour, et que son comportement devint très réservé. »

— Cela ne m'étonne pas. Je pense que je serais sacrément réservé si j'étais mort.

Jenica me regarda en fronçant les sourcils. Elle était si sérieuse à propos de cette histoire de *strigoï* que c'était difficile de ne pas croire que c'était entièrement vrai – même si, holà ! nous parlions de Dracula et de morts réels en chair et en os qui étaient vieux de cinq siècles et demi.

— « Le Loup commença à rassembler autour de lui certains des nombreux courtisans mécontents de Draculea, dans l'intention d'assassiner ce dernier et de prendre sa place de voïvode. » À cette époque, vous comprenez, l'assassinat était la manière habituelle pour s'emparer du pouvoir, même entre fils et frères. « Mais Draculea avait beaucoup d'espions, et il apprit ce que le Loup tramait. Lorsque le Loup fut tiré de son lit et exposé à la lumière du jour, Draculea comprit immédiatement qu'il faisait partie des morts-vivants. Il ordonna qu'il soit empalé sur une longue pièce de bois, ce qui était sa façon habituelle de punir les traîtres, les menteurs et les gens qui l'avaient contrarié. Une fois, Draculea avait fait empaler trois mille personnes en une seule journée. Le poteau était épointé et très bien graissé, pour que le Loup ne meure pas immédiatement de saisissement, et on le lui enfonça dans les fesses jusqu'à ce qu'il ressorte par sa bouche. Puis le poteau fut érigé à l'ombre des murailles du château, pour que le Loup ne soit pas incinéré par les rayons du soleil et connaisse des souffrances atroces pendant plusieurs jours. »

Je fus tenté de dire quelque chose à propos d'une sacrée crise d'hémorroïdes, mais je décidai de n'en rien faire. Jenica tourna la page.

— « Cependant, la maîtresse de Draculea, Lenuta, qui avait autrefois été l'épouse du Loup et que Draculea avait enlevée de force, eut pitié de celui-ci. Elle fit briller un

miroir depuis les remparts et l'orienta pour que les rayons du soleil l'embrasent et le réduisent en cendres, mettant fin à ses souffrances. Ainsi le Loup devint-il un vampire mort, un *svarcolaci.* Draculea découvrit ce que sa maîtresse avait fait, et il la fit éventrer afin que tout le monde puisse voir où il avait été. Le Loup fut contraint d'attendre de nombreuses années avant de pouvoir assouvir sa vengeance sur Draculea. Au cours de la deuxième nuit de la Bataille de Bucarest en décembre 1476, cinq *strigoï* pénétrèrent dans la tente de Draculea. Ils lui tranchèrent la gorge et burent son sang, puis ils lui coupèrent la tête et la plantèrent sur un pieu pour que les Turcs la découvrent le matin suivant, quand le soleil se lèverait. »

— Dites donc, ce n'est pas exactement un conte pour enfants ! Est-ce qu'on dit comment le Loup fut capturé par les prêtres ?

— Très brièvement, répondit Jenica. En 1767, les purificateurs noirs débusquèrent le Loup et son nid de *strigoï* dans une maison à proximité de Borsa, en Transylvanie. Les prêtres détournèrent un ruisseau pour que la maison soit entourée de tous côtés par l'eau vive, que les vampires sont incapables de traverser, puis ils abattirent complètement la maison pour que les vampires soient exposés à la lumière du soleil. Bien sûr, le Loup ne pouvait pas être tué, mais il est écrit ici : « Il fut entouré d'une lieue de fil d'argent, puis enfermé dans un cercueil en fer tapissé d'argent, lequel fut scellé avec de la cire obtenue avec des cierges fondus et mélangée avec de l'ail écrasé. » Ou plutôt…

Jenica fronça les sourcils et lut les mots à nouveau.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandai-je.

— Je ne comprends pas très bien ce passage. On ne dit pas exactement que le Loup lui-même fut ligoté avec du fil d'argent et enfermé dans un cercueil doublé d'argent. Si on traduit les mots littéralement, ils signifient « son image parfaite ». Ou peut-être que « son exacte ressemblance » serait plus précis.

— C'était un esprit, plutôt qu'un mort revenu à la vie, non ? suggérai-je. Et les esprits peuvent revêtir toutes sortes de formes très étranges. Quand Singing Rock l'a fait venir dans mon appartement, il était tout étiré – il ressemblait plus à une ombre qu'à une personne. Les prêtres ont peut-

être voulu dire que, quelle que soit la forme qu'il avait prise, c'était incontestablement lui. « Son exacte ressemblance. »

— Je n'en suis toujours pas certaine, dit Jenica. Quoi qu'il en soit, le cercueil fut transporté à Borsa et emmuré dans les caveaux de la chapelle de Saint-Basil, et c'est certainement là que Gheorghe Vlad l'a trouvé.

— Alors c'est le Rassembleur de vampires que nous devons chercher ?

— Absolument. Bien que j'ignore où nous le trouverons. Les *svarcolaci* étaient connus pour se dissimuler si bien que même les purificateurs les plus habiles ne pouvaient découvrir leur cachette.

— Je devrais peut-être prononcer le vrai nom du Loup. De cette façon, il viendrait *me* chercher.

— Non ! Vous ne savez pas ce que vous proposez, monsieur Harry. Si le *svarcolaci* se rend compte que vous le traquez, il fera en sorte que vous soyez mort avant le prochain lever du soleil. Et, oui, votre guide-esprit a raison. Vous serez mis en pièces, et il ne restera plus que des lambeaux humains à enterrer.

— Okay, bon, dis-je. Quel est le plan B, alors ?

— Je vais parcourir les ouvrages de mon père et voir si je peux apprendre comment les purificateurs noirs ont découvert l'endroit où se cachait le Loup.

— Excellente idée ! Vous n'êtes pas simplement une jeune femme superbe, hein ?

Elle me considéra comme si elle attendait que je dise autre chose.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je trouve que vous êtes très belle, et si vous ne savez pas que vous êtes très belle, alors vous vous regardez dans les mauvais miroirs.

— Monsieur Harry, nous cherchons un Rassembleur de vampires.

— Oui. Excusez-moi. Mais j'ai pensé que je devais vous faire savoir que je ne suis pas complètement insensible. Vous savez, à votre air. Et à ce petit chatouillement que vous avez produit sur la paume de ma main. Et vous êtes entrée dans la salle de bains pendant que je prenais ma douche, non ?

Jenica sembla totalement déconcertée. Je fus incroyablement soulagé quand la sonnette de l’entrée retentit.

…

15
Sang froid

Nous fermâmes les rideaux de velours aussi hermétiquement que possible. À l'exception de quelques interstices triangulaires de lumière, la pièce était si sombre que c'était à peine si nous nous voyions les uns les autres. Néanmoins, le docteur Winter ne pouvait s'arrêter de frissonner. Gil l'avait fait s'asseoir sur une chaise à dossier droit ornée de dorures, mais le pauvre bougre était plié en deux de douleur. Son visage était enduit d'une épaisse couche d'écran total blanc jaunâtre, et il y avait du sang séché sur son menton, comme une barbe. Son pantalon noir était sale, et l'une de ses manches était déchirée.

— Je n'aurais peut-être pas dû l'amener ici, dit Gil.

— Non, répondis-je. Je pense que vous avez bien fait.

Jenica marchait de long en large.

— Et si le Loup l'avait envoyé ici pour nous mettre en pièces ? Comment pouvons-nous être sûrs qu'il ne va pas se jeter sur nous, nous trancher la gorge et boire notre sang ?

La réponse était, hum, que nous ne pouvions pas en être certains. Mais, pour quelque raison que ce soit, j'avais le sentiment que nous pouvions lui faire confiance, du moins, jusqu'à un certain point. Il n'avait pas le regard détraqué de ces gens qui nous avaient attaqués dans la rue, Gil et moi. Il était très malade, cela ne faisait aucun doute, mais il était manifeste qu'il luttait de toutes ses forces pour empêcher cette maladie de prendre le dessus. Et il était médecin. Autrefois, il avait fait le serment de sauver la vie des gens, que cela en vaille la peine ou non.

Je m'assis sur le divan près de lui.

— Frank, c'est bien ça, doc ?

Frank redressa la tête et essaya de sourire.

— Je tiens à vous remercier, pour m'avoir soustrait à la rue. Sans vous, je pense que je serais mort à présent.

— Gil dit que vous avez été infecté.

— C'est exact. Par une jeune fille, Susan Fireman, l'une

de mes patientes. Elle est morte, du moins j'ai cru qu'elle était morte. Elle s'est introduite dans ma chambre la nuit après avoir été transportée à la morgue. Nous avons fait l'amour.

— Une jeune fille morte s'est introduite dans votre chambre, et vous avez réussi à faire l'amour ? Mince alors ! Moi, j'aurais déjà filé vers la frontière canadienne en laissant une traînée marron derrière moi.

Frank toussa et hocha la tête.

— Cela ressemblait à un rêve. Enfin, cela ressemblait plutôt à un cauchemar. Je suis incapable d'expliquer comment cela s'est produit. Mais j'ai la certitude que c'est ainsi que les vampires transmettent leur infection, d'une personne à l'autre, par l'échange de sécrétions corporelles. C'est parfait… La façon la plus rapide de propager une épidémie. Vous devriez voir comment le virus du sida s'est propagé en Inde… par des routiers parcourant de longues distances qui avaient des relations sexuelles avec des prostituées. Des millions de personnes ont été infectées. Cinq millions, en quelques mois, sur tout le continent. La même chose va se produire ici, avec ceci.

— Alors vous pensez que c'est un virus ?

— C'est un genre d'infection virale. Nos médecins légistes aux Sœurs de Jérusalem essayaient de l'isoler, mais d'après ce que votre ami m'a dit…

— Aux dernières nouvelles, l'hôpital était la proie des flammes, intervint Gil. Ainsi que St Vincent's, et Bellevue.

Je me tournai vers Frank.

— Comment vous sentez-vous ? Vous pensez que vous serez capable de vaincre cette saloperie ?

— Je ne sais pas. Ma peau me brûle. Pour vous dire la vérité, j'ai l'impression d'être un porc que l'on fait rôtir sur une broche. J'ai si soif que j'ai du mal à déglutir, mais le seul fait de *penser* à de l'eau me donne des nausées. Je pense uniquement à du sang humain. C'est pire que d'être alcoolique et d'avoir besoin d'un verre.

— Est-ce que vous avez faim ? Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ?

— Je ne me rappelle pas. Hier matin, il me semble.

— Vous pensez que vous pourriez réussir à manger quelque chose ?

— Je n’en sais rien. De la viande crue, peut-être.

— Jenica ? lui demandai-je.

— J’ai des tranches de foie dans le réfrigérateur, répondit-elle.

Mais elle ne fit aucun effort pour dissimuler son dégoût.

— Bon, je vais vous dire ce que nous allons faire. Nous allons mélanger des morceaux de foie avec du vin roumain, et nous verrons si vous parvenez à le garder. Si vous ne buvez pas de sang humain, Frank, vous pouvez peut-être vaincre cette infection, qui sait ?

— Je vais essayer.

Je sortis les tranches de foie de leur papier d’emballage taché de sang et les mis dans le mixer de Jenica. Puis je versai dedans une demi-bouteille de Feteasca Neagra, et j’actionnai le mixer. En quelques secondes, j’obtins une bouillie marron foncé. Cela avait une odeur aussi épouvantable qu’un lapin mort après un week-end de picole, mais Frank avait besoin de s’alimenter et je ne voyais rien d’autre qu’il pourrait garder dans son estomac.

Gil entra dans la cuisine pendant que je préparais cette mixture. Entre deux ronronnements de mixer, je lui appris tout ce que Jenica et moi avions découvert sur les *strigoï* et les *svarcolaci*.

— Le plus important… Nous pensons avoir trouvé le nom du Rassembleur de vampires qui est ici, à New York. En Roumanie, on l’appelait le Loup.

— Quel est son vrai nom ?

Je versai la bouillie marron dans un bol à céréales et fouillai dans le tiroir des couverts, à la recherche d’une cuillère.

— On ne doit pas prononcer son nom à haute voix, au cas où il nous entendrait et viendrait nous chercher. Et d’après ce que Jenica m’a dit il ne fait pas de prisonniers.

— Et merde, mon vieux, nous devons passer à l’action ! dit Gil. Et *tout de suite* ! Dans les rues, cela ressemble à une putain de zone de guerre. Il y a des corps partout. Des hommes, des femmes, des enfants. C’est pire qu’au Kosovo.

Gil avait réussi à prendre une douche et à se raser lorsqu’il était passé chez lui. Il portait un tee-shirt kaki propre et un pantalon style « Tempête du désert » propre.

Mais il avait des cernes sombres sous les yeux et je me rendais compte, d'après ses paroles décousues, qu'il était exténué.

— Votre famille va bien ? lui demandai-je.

Il acquiesça.

— Je leur ai dit de se barricader dans l'appartement, et elles ont une réserve abondante de nourriture et de bouteilles d'eau. J'ai également laissé mon flingue à Marie, et elle sait s'en servir.

— Parfait.

— Oui… mais nous avons néanmoins besoin de *faire* quelque chose. Nous ne pouvons pas rester assis sur nos culs à discuter, bordel de merde !

— Tout à fait, le rassurai-je. Pour commencer, nous allons partir à la recherche du nid.

— Et nous les dessouderons, d'accord ?

— Je ne pense pas qu'on puisse battre ces enfoirés en les dessoudant. Ce sont des morts-vivants, rappelez-vous, ce qui signifie qu'ils sont déjà morts. Ce que nous devons faire, c'est identifier le cercueil qui est celui du Rassembleur de vampires. Il contrôle tous les autres vampires. Jenica a un livre qui comporte le rituel permettant de le sceller à nouveau dans son cercueil. Si nous réussissons à capturer le Rassembleur de vampires de jour, pendant qu'il se cache là-bas, nous pouvons l'empêcher d'en ressortir.

— Et où commençons-nous à le chercher ?

— Euh, je ne sais pas très bien. J'espérais que le doc aurait une idée. Enfin, il est en train de devenir un *strigoï*, non ?

— Et s'il n'en a pas la moindre idée ? Si le paternel de Jenica a été incapable de trouver le nid, après toutes ces années, quel espoir avons-nous ?

— Je n'en sais rien, Gil. Peut-être devrions-nous mettre notre confiance en Dieu.

J'emportai la bouillie marron dans le séjour. Frank prit le bol, renifla la mixture, et la poussa avec sa cuillère. Puis il en prit un peu et parvint à l'avaler.

— C'est comment ? lui demandai-je.

— N'ouvrez jamais un restaurant, mais je pense que je peux le garder.

Je m'assis près de lui pendant qu'il essayait de manger.

J'étais obligé d'admirer ce type. À l'évidence, il connaissait sept sortes d'enfer, mais il essayait de toutes ses forces de s'accrocher à son humanité – et même à son sens de l'humour. Néanmoins, il y avait quelque chose dans ses yeux qui me disait qu'il menait une bataille de vaincu. Une sorte de *regard tourné vers l'intérieur*. J'avais déjà vu cette expression chez des gens qui savaient qu'ils allaient bientôt mourir. Comme pour dire : « Comment le monde peut-il être aussi cruel pour me laisser tomber ainsi ? »

— Nous devons absolument trouver l'endroit où les cercueils des vampires sont cachés, lui dis-je. Je me demandais si vous n'aviez pas une idée.

— Mon père a toujours été persuadé qu'ils se trouvent quelque part dans le centre-ville, intervint Jenica. Mais nous ne possédons pas de documents indiquant l'endroit. Vous avez peut-être une intuition spéciale.

Frank essaya de sourire.

— Je ne suis pas encore un mort-vivant, fit-il remarquer. Mais je vais vous dire quelque chose… D'après ce que j'ai vu, les *strigoï* n'ont pas besoin de se cacher dans des cercueils le jour. C'était ce que je voulais dire à l'équipe des légistes aux Sœurs de Jérusalem. Cela semble complètement dingue, je sais, mais ils peuvent se cacher à l'intérieur des miroirs.

— Quoi ?

— Ils peuvent entrer dans un miroir, exactement comme si c'était une porte, et y rester jusqu'à ce qu'il fasse nuit.

— Mais comment font-ils cela ?

— Je ne sais pas très bien. Mais les premiers tests que nous avons effectués à l'hôpital montraient qu'ils avaient une enzyme dans le sang contenant un élément d'argent. D'une certaine façon, ils semblent avoir une association métabolique avec l'argent, et cela leur permet peut-être de pénétrer la surface réfléchissante d'un miroir et de passer de l'autre côté. (Il toussa.) Ou peut-être n'est-ce pas le cas. C'est peut-être de la magie noire, qui sait ?

Il parvint à avaler une autre cuillerée de foie et de vin.

— C'est vraiment répugnant, dit-il.

— Je suis désolé, murmurai-je. Mais cela devrait vous permettre de vous sustenter.

Petit à petit, tout en mangeant, Frank nous raconta ce qui s'était passé dans son appartement. Il expliqua comment Susan Fireman était entrée par la fenêtre de sa chambre, bien qu'elle fût cliniquement morte, et comment elle avait tendu les bras hors du miroir dans le vestibule et avait tranché la gorge de l'inspecteur.

— Il y avait du sang partout.

— Vous n'avez pas été… *tenté* ? demanda Jenica.

Elle ne tournait pas autour du pot, c'était indéniable.

— Tenté ?

Frank secoua la tête, mais me décocha un regard fuyant, et je suspectai fortement qu'il mentait. Mais qui étais-je pour le juger ? Il était infecté d'un virus qui avait déjà transformé des centaines de personnes en des buveurs de sang meurtriers, et personne ne connaissait de remède. Il était une victime, lui aussi.

— J'ai fait un rêve. Susan Fireman entrait dans ce miroir inclinable que j'ai dans ma chambre, déclara Frank. Enfin… c'était sans doute un rêve, ou bien j'ai eu des hallucinations. Quoi qu'il en soit, j'ai refusé de la suivre. J'ai brisé le miroir pour empêcher Susan Fireman de le traverser de nouveau, ou pour empêcher le Rassembleur de vampires de venir me chercher, et quand je me suis réveillé, je me suis aperçu que j'avais réellement brisé mon miroir. Je pense que c'est la seule chose qui m'a sauvé.

Il eut une autre quinte de toux.

— J'essayais de retourner aux Sœurs de Jérusalem parce qu'il fallait absolument que je parle à nos chimistes. S'ils parviennent à trouver un agent permettant de décomposer cette enzyme… on pourrait peut-être l'injecter aux gens, dès qu'ils présentent des signes de l'infection.

— Mais est-ce que cela les empêcherait de devenir des *strigoï* ? demanda Jenica.

— J'en doute. Mais cela les empêcherait probablement de s'enfuir dans des miroirs. Quand le soleil se lèverait, ils n'auraient aucun endroit où se cacher, et ils brûleraient et mourraient pour de bon. Finalement, les *strigoï* cesseraient de se propager aussi vite, et nous pourrions les traquer et les garder sous contrôle.

— C'est une mesure plutôt extrême, lui dis-je. Cela revient à stopper un incendie de forêt en abattant la forêt.

— Vous avez une meilleure idée ?

— Comme je l'ai dit, je pense que nous devons trouver où se cachent ces barjos et les buter là où ils vivent. Ou plutôt, là où ils ne sont *pas morts*. Ce serait un début. Mais nous devons également découvrir qui a ramené à la vie les strigoï, et pourquoi, et nous devons l'éliminer, *lui*, qui qu'il soit.

— Bien sûr, Harry, c'est le meilleur plan, intervint Jenica. Mais ce ne sera pas aussi simple. Durant toute sa vie d'adulte, mon père a cherché le Rassembleur de vampires et son nid de *strigoï*, et il n'a jamais réussi à les trouver. Qui plus est, nous devons être rationnels. Les *strigoï* sont entourés de mythes et de légendes, ne l'oubliez pas, il ne s'agit pas de faits établis.

— Vous croyez ? fit Gil. Comme je vois les choses, tous ces morts dans les rues, ils n'ont pas été tués par des mythes et des légendes… mais, *si c'était le cas*, alors les mythes et les légendes doivent être foutrement vrais. Ainsi que le doc l'a dit, soit c'est un genre de biochimie compliquée, soit c'est de la magie noire. Des morts ne peuvent pas escalader des buildings, et personne ne peut se cacher à l'intérieur d'un miroir, qu'on soit mort ou vivant. Et pourtant, bon Dieu, ils le *font* ! Alors si toutes les informations dont nous disposons reposent sur des mythes et des légendes, c'est toujours mieux que pas d'informations du tout, croyez-moi. Un jour, en Bosnie, j'ai eu ce sentiment superstitieux que les Serbes avaient placé une mine antipersonnel dans un foyer pour enfants, et ce sentiment superstitieux m'a permis de ne pas me retrouver les tripes à l'air. (Il marqua un temps, puis demanda à Jenica :) Vous n'auriez pas des bonbons par hasard, ou quelque chose de ce genre ?

— Quoi ?

— Je crois que mon taux de glycémie est en train de chuter.

— Euh… j'ai du chocolat roumain. La Roumanie est renommée pour son chocolat.

— Bien sûr, ce que vous avez. Ce matin, j'ai mangé quatre barres de Snickers d'affilée, et c'était mon petit déjeuner. Quand je commence à être speedé, j'ai besoin de sucre.

Je dois avouer que notre situation était légèrement

pire que totalement désespérée. Enfin, qu'est-ce qu'une bande de rigolos… Que pouvions-*nous* faire pour sauver la ville de New York, à nous quatre, assis dans cet appartement mal ventilé aux rideaux fermés ? Fiévreux, somnolents, superstitieux et sexy.

Il y avait Frank, le visage aussi blanc qu'un masque en carton-pâte, qui frissonnait, toussait et grognait toutes les deux ou trois minutes parce qu'il avait l'impression de brûler vif. Il était médecin, bien sûr, mais pour le moment ses connaissances médicales n'étaient pas d'un grand secours pour quiconque, et encore moins pour lui-même. Ensuite il y avait Gil. C'était un soldat entraîné, mais il était si fatigué et stressé par ce qu'il avait vu dans les rues qu'il mangeait du chocolat les yeux fermés. Moi… j'avais une certaine expérience pratique des créatures malveillantes de l'au-delà, mais je n'avais pas la moindre idée de la façon de s'occuper de vrais vampires en chair et en os, et je n'étais pas du tout sûr d'avoir suffisamment de courage ou d'esprit civique pour sortir et aller en découdre. Et Jenica – d'accord, elle était très érudite, et elle était supersexy, mais, à mon avis, il faudrait davantage qu'un décolleté vertigineux et un doctorat en philosophie pour neutraliser un *svarcolaci* âgé de cinq cent cinquante ans.

Bien plus, est-ce que l'un de nous avait l'énergie ou l'astuce ou le savoir-faire pour affronter celui qui avait fait sortir le Loup de son cercueil, et pour le vaincre ? Il ou *ça* ? Ou quoi que ce fût ? Rappelez-vous que j'avais vu autrefois un lézard mythique surgir de nulle part et bouffer les doigts d'un médecin. Aussi étais-je disposé à croire en n'importe quoi – et *vous* le devriez également, parce que ce genre d'emmerdes se produit, même si vous n'avez pas du tout envie d'y croire.

En fin de compte, cependant, Gil avait raison. Nous étions peut-être des rigolos, mais nous devions faire *quelque chose*, parce qu'il semblait bien que personne d'autre à New York ne possédait notre combinaison exceptionnelle de connaissances particulières et de contacts avec le monde des esprits.

Je chipai un carré de chocolat à Gil pendant qu'il avait les yeux fermés.

— Bon, d'accord, dis-je, où exactement allons-nous

commencer à rechercher ces vampires ? S'ils peuvent se cacher dans des miroirs, nous n'avons pas la moindre chance, à moins de briser tous les miroirs de Manhattan.

— Il faut néanmoins que nous trouvions le nid, déclara Jenica. Les *strigoï* ont besoin de se réunir, de temps en temps. Ils sont très haineux, mais leur force émotionnelle est très fragile. Ils sont à des milliers de kilomètres de leur terre natale, ne l'oubliez pas, et ils ont survécu à leurs amis et à leurs êtres chers depuis des centaines d'années. Mon père a coutume de dire qu'ils sont dangereux, mais très seuls, et que leur solitude les rend sans doute encore plus dangereux.

— Bon, d'accord, faisons preuve d'un peu de logique. Si votre père n'a pas réussi à trouver le nid, *pourquoi* n'a-t-il pas réussi à le trouver ?

— Il avait plusieurs hypothèses. Il a toujours eu la certitude que, lorsque le grand magasin Redding a été démoli en 1907, les cercueils n'ont pu être transportés très loin. Cela aurait coûté trop cher, et qui aurait été disposé à payer pour des morts qu'il ne connaissait même pas ? De surcroît, il n'y a aucune mention dans les journaux de l'époque qu'un grand nombre de cercueils aient été transportés hors de New York, ou renvoyés en Roumanie, et cela aurait constitué un article à sensation.

— Ils ont peut-être été transportés dans un cimetière et enterrés ?

— C'est possible. Il y a un cimetière orthodoxe roumain dans le New Jersey, mais les registres n'indiquent pas qu'ils ont été enterrés là-bas. En fait, aucun cimetière de quelque religion que ce soit à trois cents kilomètres autour de New York ne comporte de registres indiquant qu'autant de cercueils aient été enterrés en un seul jour – même Potters' Field sur Hart Island, où les indigents de la ville étaient enterrés.

— Logiquement, que feriez-vous de deux cents cercueils ? m'interrogeai-je. Si vous ne les faisiez pas incinérer, et si vous ne les enterriez pas dans un cimetière, où les planqueriez-vous ?

— Je vais vous montrer une carte, répondit Jenica.

Elle alla jusqu'aux rayonnages de la bibliothèque et rapporta une carte à grande échelle du centre de New York en 1914, qu'elle étala sur la table. Le papier était jauni par

le temps, et les plis avaient été renforcés avec du ruban adhésif pour que la carte ne tombe pas en morceaux. Une feuille de papier-calque avait été agrafée sur les pages qui montraient Wall Street et Battery Park, où son père avait indiqué au crayon l'emplacement du grand magasin Redding dans Cortlandt Street, et plusieurs autres endroits où il avait manifestement pensé que les cercueils auraient pu être enterrés ou stockés à nouveau.

— Bien sûr, cette carte a été établie sept ans après que les cercueils furent déménagés, et beaucoup d'immeubles devaient être différents. À cette époque, on démolissait et on reconstruisait le quartier des affaires presque continuellement. Les rues étaient jonchées de gravats. Toutes les banques voulaient un siège central plus somptueux, les agents de change voulaient des bureaux plus vastes. Les maisons particulières disparaissaient, et les gens allaient habiter les quartiers résidentiels. De nouvelles usines ouvraient et fermaient.

— Par conséquent… si les bâtiments changeaient aussi souvent, il est peu probable que les cercueils aient été stockés dans un entrepôt, ou dans un grenier ? On les aurait facilement découverts, si cela avait été le cas.

— Donc vous pensez à une cave, intervint Gil, sans ouvrir les yeux.

— Une cave, un cellier à vins, voire un égout. Mais un endroit souterrain, à mon avis. Même si le bâtiment au-dessus était démoli, une cave aurait pu demeurer intacte.

Frank s'extirpa péniblement de sa chaise et vint s'asseoir sur le canapé près de moi. Il examina la carte un long moment, en s'efforçant de réprimer sa toux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. L'église Saint-Stephen's ?

— C'est exact, répondit Jenica. L'église orthodoxe roumaine Saint-Stephen's, dans Cedar Street. Elle a été ouverte en 1916, mais elle était située juste au pied du World Trade Center. Quand la tour sud s'est effondrée, l'église a été entièrement détruite.

— Oui, bien sûr, je me rappelle avoir vu ça aux informations. Les rues sur cette carte sont si différentes, je n'avais pas réalisé qu'il s'agissait de la même église. Mais *saint Stephen*… c'est très étrange.

— Pourquoi est-ce étrange ?

— Dans mon rêve, j'ai vu mon grand-père. Il était assis dans sa vieille Mercury Marquis noire, mais elle avait été aménagée en fourgon mortuaire. Ce que j'ai noté, c'est que les cheveux de mon grand-père brillaient et formaient comme un nimbe, et j'ai pensé : *il ressemble à un saint.*

— C'était le rêve avec Susan Fireman ? demanda Jenica. Le rêve où elle essayait de vous convaincre de traverser le miroir ?

Frank toussa et s'éclaircit la gorge.

— Oui, mais je commence à croire qu'il ne s'agissait pas du tout d'un rêve. Cela ressemblait plus à une transe hypnotique. Susan Fireman était dans ma tête, exactement comme un hypnotiseur. Elle faisait resurgir mes souvenirs d'enfance pour me donner le sentiment que tout allait bien et que je n'avais aucune inquiétude à avoir. Je pouvais traverser le miroir, je pouvais mourir, je pouvais devenir l'un des *strigoï*, tout serait merveilleux. Cela *ressemblait* à mon monde, mais il était entièrement contrôlé par *elle*.

— Je ne vous suis pas, lui dis-je.

— Chaque chose dans ce rêve avait une sorte de signification. La plage, le miroir, tout. Alors que faisait mon grand-père dans ce rêve ? Pourquoi était-il assis dans un corbillard ? Et pourquoi avait-il un nimbe ? Je n'arrête pas de retourner ça dans ma tête et plus j'y réfléchis, plus je suis certain que Susan Fireman essayait de me montrer quelque chose d'une façon qui me permettrait de comprendre. *Mes* souvenirs, mais *ses* significations. Tu vas rencontrer un ancien et tu le respecteras, comme tu respectais autrefois ton grand-père, et tu l'aimeras.

— Votre grand-père ressemblait à un saint. (Jenica hocha la tête comme si elle commençait à comprendre où Frank voulait en venir – ce qui n'était foutrement pas mon cas.) Quel était le prénom de votre grand-père ?

— Précisément. Il se prénommait Stephen.

— Ainsi, dans ce rêve vous avez vu Stephen, qui ressemblait à un saint et était assis dans un fourgon mortuaire ?

— C'est exact.

— Est-ce qu'il y avait un cercueil dans le fourgon mortuaire ?

Frank ferma les yeux et réfléchit un moment.

— Oui… oui, tout à fait, répondit-il. Un grand cercueil gris en métal. Mais il était rouillé et corrodé, comme s'il avait été enfoui dans le sol pendant des centaines d'années.

— Est-ce qu'il y avait des fleurs autour du cercueil ?

— Non, pas de fleurs… mais, maintenant que j'y pense, quelque chose était entrelacé tout autour. Comme des branches, argentées et vertes… mais elles luisaient, et je jurerais qu'elles *bougeaient*.

— Des *serpents*, fit Jenica.

— Des serpents ? m'exclamai-je.

— Bien sûr. Cette jeune *strigoïca* essayait de persuader Frank de la rejoindre dans l'endroit où les *strigoï* se cachent, d'accord ? Elle pensait cela si fort que ses pensés sont apparues dans le rêve de Frank, ou dans sa transe, ou quoi que cela ait été. Mais elles sont apparues comme les pensées apparaissent toujours dans les rêves – sous forme de symboles ou d'énigmes.

— Ainsi donc le grand-père de Frank, Stephen, ressemblait à un saint ? lui demandai-je. Et le saint veillait sur le cercueil où se trouvait le Rassembleur de vampires.

— Oui. Mais saint Stephen n'est pas un homme… Saint Stephen est un *édifice*. Saint Stephen est l'église orthodoxe roumaine Saint-Stephen's.

— Mais l'église a été aplatie le 11 Septembre.

— Oui. Mais peut-être pas les caveaux en dessous.

— Votre père… Il n'a jamais fait de *recherches* dans l'église Saint-Stephen's ? demandai-je à Jenica. Il me semble que c'est le premier endroit où il aurait dû chercher. Qui plus est, l'église se trouve à trois blocs seulement du grand magasin Redding.

— Bien sûr. Il l'a fait dans les années soixante, en prétextant qu'il étudiait l'architecture religieuse, mais il n'a rien trouvé. Je le sais, parce qu'il m'en a parlé quand nous avons appris que l'église avait été détruite.

» Il m'a dit qu'il avait essayé de faire de nouvelles recherches dans les années soixante-dix, après avoir vu un documentaire à la télévision sur la construction des tours du World Trade Center. Le reportage montrait les travaux pour les fondations, et mon père a réalisé que le sol était très mou, car c'était l'emplacement d'une ancienne décharge

municipale, et c'était très facile de creuser très profondément. Je me rappelle qu'il s'est demandé s'il n'y avait pas des caveaux sous les caveaux, comme dans certaines des églises les plus anciennes en Transylvanie et en Valachie. La plupart d'entre elles avaient des catacombes et des galeries qui s'étendaient profondément sous les Carpates, et c'est là que les gens cachaient leurs objets d'art et leurs trésors durant la période de l'empire ottoman.

» Mon père a demandé aux autorités religieuses l'autorisation de procéder à de nouvelles fouilles, mais, entre-temps, elles avaient lu des articles dans les journaux disant qu'il essayait de trouver des *strigoï*, et elles ont refusé. Le primat orthodoxe de New York ne tenait pas à ce que les médias relatent qu'il avait accueilli à bras ouverts un chasseur de vampires !

— Écoutez, je fais peut-être fausse route, dis-je, mais si votre père a pensé que cela valait la peine de s'intéresser une seconde fois à l'église Saint-Stephen's, je crois que nous devrions le faire également.

Frank toussa et acquiesça.

— J'ai le sentiment que vous avez probablement raison, Harry.

— Comment allez-vous ? lui demandai-je. Vous voulez que je vous prépare une autre douceur foie-et-vin ?

Il fut tout d'abord incapable de parler, mais il secoua la tête énergiquement.

— Harry… je préférerais plutôt mourir, parvint-il finalement à dire d'une voix étranglée.

Après une brève discussion animée, nous convînmes que nous allions *tous* partir à la recherche du nid de vampires. Jenica estimait que c'était bien trop dangereux d'emmener Frank avec nous. Il était très malade, il nous ralentirait, et si jamais il était déjà bien plus infecté par le virus qu'il ne le laissait paraître, et nous conduisait droit dans un piège ? Mais Gil était certain d'être capable de s'occuper de Frank, même si celui-ci essayait de nous entuber. Quant à Frank… Frank ne tenait pas du tout à ce qu'on le laisse ici, seul, à cracher ses poumons sur la moquette et à attendre que le Rassembleur de vampires vienne le chercher.

— Qu'en pensez-vous, Harry ?

— Je pense qu'il devrait venir avec nous, s'il se sent suffisamment en forme pour venir. La situation ne peut pas être plus suicidaire qu'elle ne l'est déjà.

Il semblait faire dix fois plus chaud dans les rues. Le ciel présentait une étrange nuance de vert de laurier, comme si nous nous trouvions sur une autre planète, et il y avait une absence d'ombres notable, comme si elles aussi se cachaient des vampires. Le dos de ma chemise fut trempé de sueur avant même que j'aie descendu les marches du perron de l'immeuble de Jenica, et j'étais obligé de m'éponger le visage avec un Kleenex roulé en boule.

Frank portait des gants de cuisine et une capuche, et il avait enduit son visage d'une couche encore plus épaisse d'*Ambre solaire*. Jenica avait disposé un rideau de tulle sur sa tête pour atténuer le plus de lumière possible, et il ressemblait à un lépreux du Moyen Âge. Même ainsi, quand il fit le premier pas dans la lumière du soleil, il poussa une vive exclamation, comme « ittthhhh » ! Durant un moment, je crus qu'il allait faire demi-tour et rentrer en trébuchant.

— Frank ? *Frank ?* Vous pensez que vous tiendrez le coup ?

— Je suis un survivant, Harry, ne vous en faites pas pour moi. Je ne vais pas mourir. Et de surcroît… (il toussa) que le diable m'emporte si je laisse ma satanée épouse s'emparer de tous mes biens !

Je me tournai vers Gil avec un étonnement exagéré.

— Vous avez entendu ? Ce doit être le premier vampire qui soit plus préoccupé par le règlement de son divorce que par son besoin de boire du sang.

— Cela revient au même, d'après ce que j'ai entendu dire.

Jenica continuait de bouder, mais il se trouve que j'aime les femmes qui ont mauvais caractère. Elle portait une robe en toile courte, d'une couleur naturelle, avec des fleurs bleues et jaunes brodées sur l'empiècement, et des bottes crème en cuir souple. Elle avait en bandoulière une grosse sacoche brodée qui contenait son équipement de chasseur de vampires. Celui-ci consistait notamment en un grand crucifix serti d'ambre jaune et d'hématites, lequel avait été donné à son père par les moines orthodoxes du monastère de Maramures en Roumanie, et qu'il emportait

toujours avec lui quand il partait à la recherche de *strigoï*. Il y avait également une petite bouteille ronde en cuivre d'eau bénite, plusieurs bâtons de cire à cacheter vert clair, et un bocal fermé par un couvercle contenant de la pâte d'ail, mélangée avec de la limaille d'argent fournie par un fabricant d'icônes religieuses. Le plus important de tout, cependant, elle avait son livre sur les *svarcolaci*, et les mots qui pouvaient sceller de nouveau le Rassembleur de vampires – avec bon espoir, pour cinq cent cinquante ans de plus.

Gil avait emporté le matériel pratique, accroché pour la plupart à sa ceinture. Deux torches électriques, un gros tournevis, un coutelas de chasse et une batte de base-ball.

Les rues étaient étrangement silencieuses, semblables à un décor de cinéma abandonné, mais il y avait des corps partout. Avec la chaleur et l'humidité, ils commençaient à empester. Le trottoir devant les blocs était encombré d'épaves de voitures et de camions calcinés. Quasiment à l'intérieur de chaque véhicule, il y avait un cadavre, soit carbonisé et réduit à un personnage noirci comme une allumette, soit énormément boursouflé par les gaz et semblable à une poupée gonflable. À un croisement, il y avait un bus rempli de poupées gonflables, toutes d'origines ethniques différentes.

Je vis trois jeunes enfants étendus sur le trottoir près d'une benne à ordures. Ils se tenaient par la main, et leurs corps luisaient de mouches à viande. Je vis une femme d'âge mûr en robe rouge et jaune, recroquevillée contre une bouche d'incendie. Je crus qu'elle me faisait un clin d'œil, puis je réalisai que des asticots dégringolaient de son front et tombaient dans son orbite vide.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? fit Gil. C'est la fin de ce putain de monde !

Nous continuâmes à marcher. Mon estomac produisait un horrible gargouillement, et j'aurais donné n'importe quoi pour retourner à l'appartement de Jenica, claquer la porte derrière moi, la verrouiller, et attendre que quelqu'un me dise que je pouvais sortir en toute sécurité.

Presque toutes les victimes avaient la gorge tranchée – certaines si profondément que leur colonne vertébrale avait été quasiment sectionnée –, pourtant il y avait très peu de

sang sur les trottoirs.

— Les *strigoï* ont fait ça, déclara Jenica. Ils égorgent, ils boivent tout leur soûl. Et vous avez vu tous ces corps ? Ils se multiplient certainement très, très vite.

Les magasins étaient déserts, bien que la vitrine de beaucoup d'entre eux ait été brisée et que les portes soient grandes ouvertes. Une partie de leurs marchandises était éparpillée sur les trottoirs, mais il y avait eu très peu de vols, apparemment. Les *strigoï* cherchaient du sang humain, et non des fours à micro-ondes.

Nous jetâmes un coup d'œil à l'intérieur d'une épicerie fine grecque. Une jeune femme gisait sur le carrelage noir et blanc, son visage recouvert par sa robe retroussée, les jambes largement écartées.

— Attendez une minute, dit Gil.

J'attendis sur le trottoir pendant qu'il entrait dans l'épicerie. Il se pencha sur le corps de la jeune femme et rabattit sa robe pour qu'elle ait un air décent. Puis il lui couvrit la tête d'une serviette de table à carreaux rouges et se signa.

Il ressortit et ne dit rien, mais je compris alors pourquoi il nous aidait à trouver les vampires. Il croyait en la dignité humaine, et il connaissait la vraie valeur de la vie humaine. Il avait vu par lui-même ce qui se passait quand les hommes deviennent des démons.

Nous parcourûmes six blocs et ne vîmes aucun signe de vie, à l'exception d'un rideau qui battait mollement à la fenêtre d'un appartement situé au 5e étage. Pas de voitures, pas de sirènes, pas d'hélicoptères, pas de coups de sirène de bateaux dans le port. Même pas de *chiens*. Uniquement des corps, certains mutilés d'une façon si atroce qu'ils ne semblaient même pas humains. Un homme portait sur sa tête sa propre cage thoracique sans chair, tel un énorme casque. Un petit garçon de trois ou quatre ans avait été écrasé par un camion ; sa tête était complètement aplatie et faisait presque soixante-dix centimètres de largeur.

Nous arrivâmes finalement à Ground Zero, où les tours du World Trade Center s'étaient effondrées et où la tour de la Liberté commençait déjà à sortir de terre. Une fois encore, il n'y avait personne ici – personne de vivant, en tout cas. Les baraquements des ouvriers étaient tous déserts,

et les gros engins étaient silencieux – pelleteuses à air comprimé, bulldozers et bétonnières. J’aperçus le corps d’un homme suspendu à une grue, à vingt ou trente mètres en l’air. On aurait dit un lynchage. Deux ou trois mouettes lui picoraient le visage.

Le site avait suscité assez d’émotions, quand je m’y étais rendu après le 11 Septembre. Mais les travaux de déblaiement étaient déjà en cours, et l’endroit avait été bruyant, animé et bourdonnant d’activité. Ce matin, il était simplement d’une étrangeté à donner le frisson, un chantier déserté dans une ville peuplée de cadavres qui pourrissaient, et de morts-vivants qui pouvaient sortir seulement quand il faisait nuit. La grue cliquetait et cliquetait, et l’une des mouettes poussa un cri de frustration.

— Où est ce putain de gouvernement fédéral ? fit Gil avec colère. Où sont les équipes de secours ? Où sont ces putains de marines ? Ne me dites pas qu’ils nous ont tout bonnement abandonnés ! On ne peut pas abandonner toute une putain de ville !

Frank s’appuya sur une barrière et toussa.

— On le peut, s’il s’agit d’une contagion.

— Vous voulez dire qu’ils ont fermé boutique et nous laissent mourir ici ?

— Et *vous*, que feriez-vous ? Ainsi que Harry l’a dit, cette saloperie pourrait se répandre comme une traînée de poudre sur toute la côte Est.

— Mais il n’y a même pas d’hélicoptères !

Frank toussa à nouveau.

— Probablement qu’ils ne veulent pas nous donner de faux espoirs, répondit-il avec un sourire forcé.

À ce moment-là, Jenica appela :

— C’est ici ! L’église Saint-Stephen’s !

Sa voix sembla atone, comme quelqu’un qui crie dans un rêve.

Nous nous réunîmes autour du 155 Cedar Street, où s’était dressée l’église Saint-Stephen’s. Le tracé de la rue avait été modifié, et il y avait des palissades métalliques partout, des gravats, de longs tuyaux qui serpentaient, et des générateurs portatifs. Une étroite tranchée avait été creusée sur le côté de la rue, où l’on posait de nouvelles conduites de gaz et d’électricité. Elle était également

remplie de corps, même si je ne pouvais pas les compter, et je n’avais pas envie de les regarder de trop près. Le visage d’un homme semblait déjà couler.

Frank se redressa et huma l’air, comme si les *strigoï* dégageaient une odeur perceptible.

— Alors ? lui demandai-je.

— Je perçois quelque chose, mais je ne sais pas très bien quoi. Une sorte de vide.

— Un *vide* ? Que voulez-vous dire ?

— C’est comme lorsque vous déménagez. Vous jetez un dernier coup d’œil dans votre appartement… pour vous assurer que vous n’avez rien oublié… mais en réalité vous essayez de vous rappeler tout ce que vous avez fait ici… mais vous n’y parvenez pas…

— Et pour les *strigoï* ? demanda Gil.

— Je ne sais pas. Mais il y a *quelque chose* ici. Ma peau brûle. Et mes dents me font mal. Croyez-moi… elles me font très, très mal, jusqu’aux racines.

Malgré les replis du rideau de tulle, je voyais qu’il souffrait.

— Vous voulez rentrer ? lui demandai-je.

— Non, répondit-il énergiquement. Le nid se trouve ici, j’en suis sûr. Allons trouver ces salauds et donnons-leur le coup de grâce.

…

16
Température du sang

Je forçai une clôture métallique et pénétrai sur le chantier. Saint-Stephen's n'avait été qu'un minuscule bâtiment, avec une façade d'une vingtaine de mètres seulement et une profondeur d'une trentaine de mètres à peine. Le site avait été entièrement rasé jusqu'au niveau du sol, et les mosaïques du pavement avaient été nettoyées, balayées et recouvertes d'une grosse bâche en plastique pour les protéger. Je baissai les yeux et saint Stephen me regarda fixement à travers le vinyle, la peau brune et le regard triste, avec un nimbe en or terni.

Les bâtiments de chaque côté avaient été moins sérieusement endommagés, et l'endroit ressemblait à un trou d'où l'on avait extrait une molaire. Nous nous tenions au sein des ombres.

Gil et Jenica me suivirent tandis que je me dirigeais précautionneusement vers l'arrière de l'édifice. Là, il y avait deux estrades surélevées, où s'était trouvé l'autel autrefois. Sur la gauche, j'aperçus une brèche d'un mètre environ dans la mosaïque où avait dû se trouver la porte menant aux caveaux. L'escalier conduisant vers le bas était recouvert d'une plaque métallique rouillée, mais cela donnait l'impression qu'on l'avait déplacée, juste assez pour que quelqu'un de très mince puisse se glisser par l'interstice et entrer. Ou peut-être *sortir*.

Frank nous rejoignit.

— Je perçois encore plus fort ce vide. Comme un sentiment de… je ne sais pas… de *tristesse*.

— Okay, descendons et voyons ce que saint Stephen nous a caché durant toutes ces années.

Gil et moi réussîmes à déplacer la plaque métallique et à l'éloigner de la cage d'escalier. J'avais l'impression qu'elle pesait une demi-tonne, et une fois que nous l'eûmes déplacée, je fus obligé de tourner en rond, courbé en deux comme Groucho Marx, avant de pouvoir me redresser.

L'escalier était en bois et couvert d'une épaisse couche de poussière. Après six ou sept marches, il faisait brusquement un coude à droite, vers l'arrière du chantier, et était englouti par l'obscurité.

Gil actionna la plus grosse de ses deux torches électriques.

— Je passe devant. Jenica… je pense que vous devriez venir ensuite. Vous avez l'équipement du chasseur de vampires. Harry… vous devriez former l'arrière-garde.

— Vous ne me faites pas confiance ? demanda Frank.

— Je suis un vétéran, répondit Gil. Et les vétérans ne font confiance à personne, jamais.

— Nous devrions être en sécurité, si les *strigoï* dorment, déclara Jenica. Mais comme je vous l'ai déjà dit, nous les connaissons uniquement d'après les mythes et les légendes, et nous ne pouvons pas avoir la certitude qu'ils ne nous attaqueront pas.

— C'est un risque que nous devons prendre, lui dis-je. Écoutez, nous sommes confrontés au surnaturel, et quand vous êtes confronté au surnaturel, vous n'avez pas de garantie du fabricant.

Elle me considéra longuement, et il y avait quelque chose dans ses yeux qui me donna l'impression que le sol glissait de côté, sous mes pieds.

— Bien sûr, répondit-elle. La vie est remplie de terreurs inattendues.

Gil fit porter son poids sur la première marche de l'escalier.

— Cela semble okay, fit-il. (Puis il descendit la marche suivante, et la troisième.) Elles craquent un peu, mais je pense qu'elles sont solides.

Il disparut après le coude de l'escalier, mais nous entendions toujours sa voix.

— C'est foutrement poussiéreux ici, mais c'est sec. L'escalier fait un autre coude, ensuite il y a un passage voûté. Vous venez ?

Jenica cessa de me regarder et rejoignit Gil au bas de l'escalier. Les talons de ses bottes faisaient « clomp, clomp, clomp » sur chaque marche.

— Vous réussirez à descendre ? demandai-je à Frank.

Sous son rideau de tulle, il acquiesça.

— C'est la seule façon. Si je ne le fais pas, je vais mourir. Pire que ça, je vais mourir et je ne serai pas mort.

— Continuez de lutter, Frank.

— J'essaie, Harry, croyez-moi. Vous savez quoi ? J'ai traité des patients atteints d'un cancer de l'estomac. Ils me saisissaient par la manche et me suppliaient de les tuer. Ils me suppliaient, les larmes aux yeux. « Tuez-moi, doc ! Tuez-moi ! » (Il marqua un temps, puis ajouta :) Je n'avais jamais compris les souffrances qu'ils enduraient, jusqu'à maintenant. Mais on ne peut pas se venger sur le cancer, d'accord ? Je pense que ces gens auraient voulu continuer de vivre, s'ils l'avaient pu, malgré toutes ces souffrances atroces.

— Écoutez, si cela devient trop pénible pour vous…

— Harry, je suis médecin. Je saurai quand il sera temps de tirer ma révérence. Mais je vous remercie.

— Bon, entendu. Allons-y.

Frank descendit les marches à tâtons et je le suivis de près. Je jetai un rapide regard autour de moi pour vérifier que personne ne nous observait. J'avais vu trop de ces films où le docteur Van Helsing pénètre dans les caveaux de Dracula pour placer un crucifix et des gousses d'ail dans son cercueil, et se fait surprendre par le vampire qui rentre à la maison après une nuit passée à s'empiffrer de sang.

Nous dûmes baisser la tête pour franchir le coude de l'escalier. Il était étroit et très bas. Ainsi que Gil nous l'avait dit, nous fûmes obligés de négocier un autre coude, et nous arrivâmes dans une cave aux voûtes de brique rouge et au sol de brique rouge. Il était évident que la cave avait été entièrement nettoyée, probablement par les services de la protection de l'environnement de la ville de New York, après le 11 Septembre. Elle sentait uniquement la poussière de brique, et rien n'était entreposé ici – pas de caisses, pas d'accessoires religieux, et pas de cercueils, incontestablement.

Gil se dirigea vers le côté opposé de la cave et se cogna la tête contre la voûte. Il fit pivoter le faisceau de sa torche à gauche et à droite, puis il revint.

— J'ai l'impression que nous avons fait chou blanc, déclara-t-il. Je ne vois pas de trappes ni de passages secrets. Les vampires *étaient* peut-être ici, mais ils n'y sont plus

maintenant, sûr et certain !

— J'ai *perçu* leur présence, insista Frank.

— Vous avez perçu un vide, lui rappelai-je. Et quoi que vous en pensiez, c'est le vide ici.

— De toute façon, nous devons reconsidérer la situation, intervint Jenica. S'ils ne sont pas ici, alors où sont-ils ? Si seulement je pouvais parler à mon père, il nous indiquerait d'autres endroits où chercher.

J'empruntai à Gil son autre torche et fis lentement le tour de la cave en scrutant le moindre interstice entre les briques.

— Vous perdez votre temps, Harry, dit Gil. S'il y *a* une autre cave, sous celle-ci, à mon avis elle a été condamnée voilà des années. N'oubliez pas que cette partie du centre-ville était inondée très souvent. C'est pour cette raison qu'ils avaient été obligés de construire le World Trade Center dans une sorte de baignoire en béton.

J'avais presque terminé de faire le tour de la cave quand je remarquai que l'ombre vers la gauche de l'une des voûtes semblait légèrement plus large que les autres. Si on avait effectué une visite rapide, superficielle, de la cave, on ne l'aurait jamais remarquée. En fait – à moins de chercher précisément une entrée dissimulée – on ne l'aurait jamais vue.

Jenica faisait déjà demi-tour vers l'escalier.

— Hé ! Attendez ! criai-je.

— Vous avez trouvé quelque chose ? me demanda Gil.

Je fus obligé de m'approcher tout près de la voûte pour réaliser pour quelle raison l'ombre était plus large. Il y avait un renfoncement à cet endroit, mais il faisait à peine soixante centimètres de large et était habilement dissimulé par la maçonnerie de briques qui formait une saillie. Mais quand je l'éclairai avec ma torche, je vis que le renfoncement se poursuivait au-delà de la voûte. Environ deux mètres plus loin, j'aperçus d'étroites marches de brique. Les marches conduisaient vers le bas, puis tournaient brusquement vers la droite et disparaissaient sous le bâtiment d'à côté.

— J'ai trouvé ! lançai-je. C'est le chemin pour descendre.

Gil me rejoignit et jeta un coup d'œil.

— Merde, c'est foutrement étroit. Une personne de plus de cent dix kilos ne pourrait jamais passer par là.

— Ni une personne souffrant de claustrophobie.

Jenica et Frank s'approchèrent à leur tour. Il n'y avait pas de lumière du soleil ici et Frank avait ôté son rideau de tulle et sa capuche.

— Je le savais ! s'exclama-t-il.

— Soyons réalistes, dit Gil. Si nous descendons et tombons dans une embuscade, ce ne sera pas facile de nous échapper.

— Est-ce que nous avons le choix ? lui demandai-je.

— Et si je descendais le premier ? proposa Frank. Si nous ne trouvons pas ces ordures, je vais mourir, de toute façon. Et peut-être qu'ils ne m'attaqueront pas, s'ils pensent que je suis l'un d'eux. Ou *presque* l'un d'eux.

— C'est bien ce qui me fait peur, répliqua Jenica. Et si jamais vous nous aviez conduits dans un piège, depuis le commencement ?

— Écoutez, je suis trop mal en point pour me lancer dans une grande discussion, répondit Frank. Je dis simplement que si vous voulez que je passe devant, alors je le ferai.

— Je lui fais confiance, intervins-je.

En réalité, je n'en étais pas entièrement sûr, mais j'étais tout à fait sûr de ne pas avoir envie de passer devant.

Gil haussa les épaules. Puis il sortit un sachet de Fruit Loops de l'une des poches extérieures de son pantalon, le secoua pour en faire tomber une poignée, et les enfourna dans sa bouche.

— Cela me convient parfaitement, marmonna-t-il, la bouche pleine.

Je donnai ma torche à Frank et il se glissa dans le renfoncement. Il fut obligé de s'avancer de biais et de retenir sa respiration. La torche éclairait son visage, et il semblait plus cadavérique que jamais.

— Ce n'est pas trop difficile, dit-il.

Puis il se mit à tousser et fut contraint de faire halte.

— Vous voulez rebrousser chemin ? lui demandai-je.

Mais il parvint à plaquer sa main sur sa gorge.

— Tout va bien. Je peux y arriver.

Il se dirigea lentement vers les marches et disparut

petit à petit à nos yeux. Nous apercevions le faisceau lumineux de sa torche danser sur les briques, et nous entendions ses chaussures couiner sur les marches, mais c'était tout. Puis le faisceau lumineux de sa torche disparut également, et ce fut l'obscurité, et le silence.

— *Frank !* appelai-je.

Toujours le silence.

— Frank, vous êtes là ? Que voyez-vous ?

Le silence, puis une voix déformée et sonore nous parvint.

— C'est incroyable ! C'est incroyable ! Il faut absolument que vous veniez !

— Frank ? Tout va bien en bas ?

— Venez voir par vous-même !

— Est-ce qu'il y a des *strigoï* ? demanda Jenica.

— *Venez voir !*

— C'est un piège, dit Jenica. Je suis sûre qu'il veut nous attirer dans un piège.

— Je continue de lui faire confiance, répondis-je. Et il ne semble pas avoir le moindre problème.

Gil leva sa batte de base-ball.

— Je passe devant. Si vous m'entendez crier, vous foutez le camp aussi vite que vous le pouvez.

Il se faufila dans le renfoncement et descendit les marches en se tenant de biais. J'ai une peur panique des espaces resserrés. Ma sœur m'avait enfermé dans l'armoire à linge quand j'avais quatre ans, et j'avais pleuré sans discontinuer pendant trois jours. Enfin, ma mère avait dit que cela avait donné *l'impression* de durer trois jours. Ceci, c'était encore pire. Tout d'abord je dus chasser l'air de mes poumons, ensuite je dus rentrer mon ventre. Même ainsi, il me fallut de sacrés efforts pour avancer. La maçonnerie de briques éraflait la boucle de ma ceinture, et je commençai sérieusement à me dire que j'allais rester coincé ici et mourir de faim. Cela n'arrangea rien quand je me mis à faire de l'hyperventilation.

— Vous pouvez avancer plus vite ? me réprimanda Jenica.

Elle avait peut-être une poitrine opulente, mais elle était beaucoup plus mince que moi.

— J'avance aussi vite que je le peux, d'accord ?

— Et si jamais nous devons filer à toute vitesse ?

Je ne répondis pas. J'étais trop occupé à me démener pour négocier le coude. Je ne m'étais jamais senti aussi paniqué de ma vie, même quand Misquamacus avait fait venir des hordes de rats gigantesques du Grand Dehors. Et je détestais les rats presque autant que je détestais les espaces resserrés.

Cependant, après avoir tourné le coin, je constatai que le renfoncement commençait à s'élargir, et que la voûte était plus haute. Les vingt dernières marches étaient très escarpées, mais elles amenaient à une immense cave sombre. Des piliers massifs en fonte soutenaient la voûte. Gil était là, ainsi que Frank. Ils entrecroisaient le faisceau de leurs torches dans toutes les directions.

Entre les piliers, il y avait des centaines de cercueils, des *centaines*, et ils étaient tous ouverts, leurs couvercles inclinés sur le côté. Un peu plus loin, le faisceau des torches accrocha le scintillement de l'eau, où une partie de la cave était inondée et où flottaient des cercueils.

— Les *strigoï*, chuchota Jenica, comme elle descendait la dernière marche et nous rejoignait.

Frank s'approcha du cercueil le plus proche. Il était apparemment en chêne et avait probablement été verni en noir à l'origine, mais à présent le vernis était cloqué et flétri. À l'intérieur, le revêtement de tissu était jauni, taché et moucheté de moisissures, et il y avait l'empreinte en creux très nette du corps de quelqu'un. Il y avait même quelques cheveux bruns et desséchés sur le coussin. Frank les prit et les frotta dans ses doigts.

— Frank ?

Il se tourna vers moi. Il semblait totalement bouleversé, même sous son épais masque d'écran total.

— C'est vrai, dit-il. Ils existent réellement. Les morts-vivants. Je n'avais pas rêvé, hein ?

Je ne savais pas quoi lui dire. Il s'éloigna et alla d'un cercueil à l'autre, comme s'il cherchait la preuve que tout cela était un genre de trucage monstrueux. Certains cercueils comportaient des plaques avec des noms. Il se mit à les lire à haute voix.

— Naum Ciomu, Valeriu Erhan, Ioan Stefanescu…

Jenica était de l'autre côté de la cave, avec Gil, mais

quand elle entendit Frank lire les noms, elle cria :

— Harry ! Dites-lui d'arrêter ! Des *strigoï* pourraient capter sa voix !

— Frank ! l'avertis-je.

Il leva la main.

— Okay. Je l'ai entendue.

Il rebroussa chemin et se tint près de moi.

— Elle ne me fait pas entièrement confiance, hein ?

— Non. Mais elle en sait bien plus que nous sur les vampires, et peut-être qu'on *ne peut pas* leur faire confiance, en règle générale.

— Je ne suis pas un vampire, Harry, et je n'ai pas l'intention d'en devenir un.

J'observai Jenica enjamber une rangée de cercueils vides, suivie de près par Gil.

— Elle a peut-être eu une mésaventure avec des vampires, qui sait ?

— *Elle* a eu une mésaventure avec des vampires ?

Je le regardai. Je ne savais pas quoi dire. Je ne pouvais qu'essayer d'imaginer les souffrances qu'il endurait.

— Qui aurait pensé que tout cela était vrai ? me dit-il. Toutes ces bandes dessinées d'horreur que nous lisions quand on était gosses… Tous ces films de Dracula. Tous ces trucs sur le vampire Lestat. Et c'était l'entière vérité !

À ce moment-là, Gil agita sa torche dans notre direction.

— Harry ! appela Jenica. Harry, nous l'avons trouvé ! Le cercueil du Loup est ici !

Le cercueil du Rassembleur de vampires était énorme, comme une berline des années quarante, et il avait été surélevé à l'aide de briques pour le mettre à l'abri de l'eau. Exactement comme le cercueil que Frank avait vu dans son rêve, il avait été forgé en fer et était recouvert de plusieurs couches de boue et de corrosion. Il comportait six poignées en forme de têtes de loup à longs poils qui tenaient les anneaux dans leurs mâchoires, et ses côtés étaient abondamment décorés de serpents entrelacés.

À l'instar des autres cercueils, son couvercle avait été ôté et placé sur le côté, mais le cercueil était trop haut pour que nous puissions voir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

Immédiatement, Gil fit une génuflexion devant moi et

joignit les mains pour me faire la courte échelle.

— Allez-y… Je vais vous aider à monter.

— Merde, pas si vite ! protestai-je. Et s'il est *à l'intérieur ?*

— S'il est à l'intérieur, je ne sais pas. Vous lui enfoncez un pieu dans le cœur.

— Nous n'avons pas emporté de pieux.

— Cela ne servirait à rien, de toute façon, déclara Jenica. Le Loup est déjà mort. Son cœur a été enterré en Valachie.

— Alors, s'il est à l'intérieur, qu'est-ce que je *fais ?*

— Vous ne dites rien. Vous restez silencieux. Je l'aspergerai d'eau bénite en faisant le signe de la croix, et je lirai les mots de bannissement dans le livre des *svarcolaci*. Ensuite nous scellerons son cercueil avec de la cire.

— Et il sera enfermé de nouveau, définitivement ?

— Comme vous l'avez dit, Harry, nous sommes confrontés au surnaturel. Ce cercueil n'a pas été livré avec la garantie du fabricant.

Je plaçai mon pied sur les mains jointes de Gil et agrippai ses épaules.

— Prêt ? me demanda-t-il.

Mais avant que je puisse répondre que je n'étais pas prêt, il me souleva vers le haut, et j'agitai éperdument les bras pour ne pas perdre l'équilibre.

Je réussis à avoir une vision fugitive de l'intérieur du cercueil du Loup avant de vaciller sur le côté et d'être obligé de sauter vers le sol, mais cela ne dura qu'une fraction de seconde. Il n'était pas dans le cercueil, merci à tous les saints de Valachie ! J'avais aperçu un coussin grisâtre et sale, et des galons de dentelle qui avaient jauni avec le temps, mais c'était tout.

— Vous voulez faire une autre tentative ? demanda Gil.

— Inutile, le cercueil est vide.

— Il se cache probablement dans un miroir, quelque part, déclara Frank. En fait, je vous parierais qu'ils se cachent *tous* dans des miroirs.

— J'aimerais regarder dans le cercueil par moi-même, si cela ne vous fait rien, intervint Jenica.

— Okay, dit Gil.

Il s'agenouilla à nouveau. Jenica plaça son pied botté sur ses mains entrelacées. Je me mis à côté d'elle et la tins par le coude pour l'aider à garder son équilibre. Gil la souleva et nous fîmes tous deux de gros efforts pour ne pas lever les yeux vers son string de dentelle blanche. Elle regarda par-dessus le bord du cercueil.

— Oui, il est parti, confirma-t-elle.

Mais au moment où Gil s'apprêtait à la faire redescendre, elle s'écria :

— Attendez… Attendez une seconde ! Il y a quelque chose ici !

Quand elle redescendit, elle serrait dans sa main quelque chose qui ressemblait à un gros bâton marron. Il faisait un peu plus de trente-cinq centimètres de long et présentait une protubérance à chaque extrémité. Ce fut seulement lorsque Gil braqua sa torche dessus que nous réalisâmes ce que c'était. Un os très ancien, richement décoré de toutes sortes de motifs en zigzag. Un trou était percé à chaque extrémité, où étaient attachées des plumes.

Frank toussa.

— C'est un tibia, dit-il. Un tibia humain.

— Vous en êtes sûr ?

— Faites-moi confiance, je suis médecin.

Je pris l'os des mains de Jenica et l'examinai attentivement. Je n'aurais su dire pourquoi, mais je le trouvais étrangement évocateur, comme une odeur que l'on n'a pas sentie depuis des années, ou comme une chanson dont on ne se souvient pas très bien.

— Vous savez à quoi sert cet os ? demandai-je à Jenica. Enfin, cela fait partie d'un rituel de vampires ?

Jenica secoua la tête.

— Je ne pense pas que ce soit roumain.

— Alors que fait-il dans le cercueil du Rassembleur de vampires ?

Frank s'approcha du cercueil et le toucha du bout des doigts de ses deux mains.

— Vous savez, je perçois presque ce type, fit-il d'une voix rauque. Ce *vide* dont j'ai parlé tout à l'heure. Il est très, très fort. (Il promena un doigt sur la plaque corrodée au bout du cercueil.) J'ai l'impression de voir des lettres ici.

— Attendez, dis-je, et je braquai ma torche sur les

lettres.

Frank les lut lentement à haute voix.

— N – U – M… E – L – E… M – E – U – E – S – T… ensuite il y a un E… qu'est-ce que cela signifie en anglais ?

— Vous pouvez répéter ? demanda Jenica.

— N – U – M…

— Bon, j'ai compris, l'interrompit Jenica. « *Numele meu este* ». Cela signifie simplement « mon nom est… ».

— Vasile Lup, chuchota Frank.

Nous le regardâmes, abasourdis.

— Vous l'avez *dit*, souffla Gil.

— Quoi ?

Frank nous regarda en battant des paupières.

— Vous l'avez *dit*, mon vieux. Vous avez dit son putain de nom ! Vous ne deviez pas le dire, sinon il peut le capter sur son radar et il comprendra que nous le cherchons.

Frank eut l'air consterné.

— Je le sais, je le sais. Mais je n'avais pas l'intention de le dire, je vous jure. Je voulais juste…

— Vous n'en aviez pas *l'intention ?* aboya Jenica. Harry ! Je vous avais *averti* qu'on ne pouvait pas lui faire confiance ! Maintenant il a prononcé le nom du Rassembleur de vampires et celui-ci sait que nous essayons de le trouver ! Il nous trouvera le premier, croyez-moi, et il nous tuera tous !

— Je n'avais pas du tout l'intention de le dire à haute voix ! protesta Frank. Je ne sais pas… c'est sorti comme ça !

— Oh ! Vous nous prenez pour des imbéciles ? Vous êtes déjà l'un des *strigoï* ! Vous avez voulu nous accompagner pour être sûr que nous serions pris au piège et mis en pièces !

Frank se mit à tousser.

— Je n'avais pas l'intention de dire ce satané mot, d'accord ? Je veux voir ce fils de pute recevoir ce qu'il mérite encore plus éperdument que vous !

— Votre souhait va être exaucé, encore plus vite que vous ne vous en doutez !

— Allons, Jenica, calmez-vous, intervins-je. Vous avez dit vous-même que la plupart des choses que l'on sait sur les vampires ne sont que des mythes et des légendes. Alors cette histoire de dire le nom, peut-être que c'est juste un

mythe, également. Gil pensait qu'il suffisait de dire le mot « *strigoï* » pour que les vampires rappliquent et vous mettent en pièces, exact ? Voyons, réfléchissez un instant. Comment le Loup pourrait-il entendre Frank chuchoter son nom, alors que *nous* sommes ici dans cette cave, et qu'*il* se trouve probablement à vingt blocs d'ici, dans un parking à plusieurs niveaux, caché dans le rétroviseur d'une voiture ?

Mais Jenica ne se calma pas.

— Il y a un si grand nombre de preuves historiques. Des gens ont prononcé le nom d'un *strigoï* ou d'un *svarcolaci*, et le lendemain on a retrouvé leurs corps éparpillés dans les champs, jetés en pâture aux corbeaux ! Le célèbre historien Alexandru Dutu, c'est ce qui lui est arrivé, en 1954, à Bucarest ! Il donnait une conférence à l'université, et il a prononcé à haute voix le nom d'un *svarcolaci*. Cette nuit-là, on raconte que son sang est tombé dans Presei Libere comme de la pluie !

— Bon, entendu, acquiesçai-je. Néanmoins, même si Frank a dit le nom de propos délibéré, ce que je ne crois absolument pas, il nous a peut-être évité l'effort de trouver ce personnage. Allons, Jenica, nous devrons l'affronter tôt ou tard !

— Le jour, oui, quand nous avons l'avantage ! Mais plus tard…

— Je sais. « Dans la nuit, dans l'obscurité. »

— Vous vous moquez de moi, Harry.

— Jenica, je ne me permettrais pas.

À ce moment-là, cependant, nous entendîmes un grand « floc ! » puis un trottinement rapide. Dans le coin opposé de la cave, trois ou quatre cercueils qui flottaient sur l'eau commencèrent à s'entrechoquer, comme des canoës. Gil leva sa torche et la braqua lentement d'un côté et de l'autre. Il y eut un autre trottinement et un autre « floc ! » D'autres cercueils se mirent à osciller sur l'eau.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Jenica. Regardez !

Je braquai ma torche à mon tour, et je les vis. Des *rats*… Ils devaient être des milliers. Ils grouillaient sur les cercueils, tels des poux grisâtres gigantesques. Certains se débattaient dans l'eau et se noyaient, tandis que des dizaines d'autres passaient sur leurs dos. Leurs yeux luisaient d'un éclat jaunâtre, et la cave fut brusquement

remplie de leurs piaillements et de leurs couinements.

Je sentais également leur *odeur*, dans un flot nauséabond d'air confiné depuis longtemps. Ils empestaient les eaux d'égout et quelque chose qui était infiniment plus immonde.

— Je crois que nous ferions mieux de foutre le camp, dit Gil.

Il n'eut pas besoin de le dire deux fois. Jenica montait déjà les marches, suivie de Frank.

— Partez, Harry, me dit Gil en levant sa batte de base-ball. Je vais les retenir.

J'hésitai un moment, puis je me retournai et commençai à monter l'escalier.

— Approchez, les rongeurs ! cria Gil. Venez vous faire sauter les dents !

Il me fallut quelques secondes seulement pour atteindre le coude de l'escalier, où il se rétrécissait et continuait vers le renfoncement. Quand je regardai derrière moi, cependant, les rats avaient déjà franchi tous les cercueils dans la cave, et ils se ruaient vers Gil en un raz-de-marée de poils gris et graisseux.

Jenica était arrivée de l'autre côté du renfoncement, mais Frank était coincé. Il avait réussi à se glisser entre les briques, mais à présent il toussait de douleur et de panique, et il ne pouvait plus avancer.

— Frank ! lui criai-je. Essayez de vous détendre ! Respirez profondément !

— Je ne peux pas, je… teuff !… je ne peux pas respirer… teuff !

Je regardai vers la cave à nouveau. Les rats étaient déjà arrivés aux pieds de Gil et il les frappait avec sa batte de base-ball. Il en avait tué au moins dix, mais trois rats s'agrippaient à son dos, et d'autres grimpaient le long de ses jambes. Il balança sa batte à plusieurs reprises, et des lambeaux de rat ensanglantés volèrent à travers la cave. Mais un rat parvint à sauter et à happer sa manche avec ses dents. Tandis qu'il frappait sur les autres rats, celui-ci oscillait d'un côté et de l'autre, refusant de lâcher prise, et d'autres rats faisaient des bonds pour le rejoindre.

Je me tournai vers Frank.

— *Frank !* lui criai-je. Si vous ne vous décoincez pas,

nous allons tous mourir, mon vieux ! Pour l'amour du ciel, bougez-vous !

Frank continuait de tousser, et son visage éclairé par ma torche était presque rouge foncé. Je plaçai mon épaule contre lui et le poussai – je le propulsai littéralement dans le renfoncement – puis je criai à Jenica :

— Prenez la main de Frank ! Prenez sa main et tirez-le vers vous ! Il est pris de panique !

Il n'était pas le seul. Mon cœur cognait à grands coups et j'entendais le sang affluer dans ma tête. Gil continuait de frapper sur les rats avec fureur, mais à présent il en avait quatre ou cinq accrochés à chaque bras, et d'autres étaient grimpés sur ses épaules. Il ressemblait à un bossu. À chaque coup de batte, du sang giclait dans toutes les directions, et la tête d'un rat aux poils raides me heurta la joue. Mais la cave grouillait de cette vermine à présent, d'un mur à l'autre, jusqu'en haut des arches en fonte, et d'autres continuaient d'arriver. Je compris qu'ils allaient nous submerger.

— *Gil !* criai-je. Venez !

Il se retourna et m'aperçut, tout en faisant tomber deux rats de ses épaules. Mais l'un d'eux lui avait déjà mordu profondément le lobe de l'oreille gauche, et trois autres grimpaient sur son dos et déchiquetaient son tee-shirt. Il essaya de gravir les marches, mais il trébucha et tomba sur le côté. Les rats saisirent l'occasion. Ils se jetèrent sur lui et le recouvrirent. Le poids de leurs corps l'empêchait quasiment de se relever. Il essaya. Il ressemblait à un homme-rat monstrueux, entièrement recouvert de fourrures grises et de queues qui s'agitaient violemment. Je l'entendis crier quelque chose d'indistinct, peut-être était-ce « maman ! » puis il retomba en arrière à nouveau. Tellement de rats grouillaient sur lui que je ne pouvais même pas voir où il était.

Puis les rats se ruèrent vers moi. Frank avait disparu dans le renfoncement, et je pouvais seulement prier pour qu'il soit arrivé de l'autre côté et ne soit plus coincé à mi-chemin. *Je vous en prie, mon Dieu, même si je ne vous demande plus jamais rien, plus jamais, faites que Frank ne soit pas coincé à mi-chemin.* Si c'était le cas, lui et moi serions pris au piège entre ces deux murs de briques avec des

centaines de rats qui nous mettraient en lambeaux. Jenica avait peut-être raison. C'était peut-être la manière de Vasile Lup de nous détruire, de nous faire déchiqueter en tellement de morceaux que cela ne vaudrait pas la peine de nous enterrer, même s'il restait quelqu'un à New York pour nous enterrer.

Un énorme rat gris se jeta sur ma cheville et mordit le revers de mon pantalon. Je le chassai d'un coup de pied, lui donnai un autre coup de pied, puis je balançai l'os vers lui – le tibia que Jenica avait trouvé dans le cercueil du Rassembleur de vampires. Je ne l'atteignis même pas, pourtant le rat culbuta brusquement par terre. Je m'apprêtais à balancer l'os à nouveau pour lui fracasser la tête quand je réalisai qu'il était déjà mort – ou apparemment mort. Ses yeux étaient fermés et il était étendu sur les marches, son ventre gris pâle exposé. Du sang suintait de son anus.

Un autre rat m'attaqua, puis un autre. Je balançai l'os. Tous deux tombèrent sur le côté et roulèrent au bas des marches. Je n'en croyais pas mes yeux. Je fis osciller l'os d'un côté à l'autre, et les rats tombèrent raides morts, par dizaines. Un geste vers la droite, et ils s'écroulaient. Un geste vers la gauche, et ils s'écroulaient. Ils tombaient dans les cercueils vides en produisant des centaines de bruits sourds. Ils chutaient des arches en fonte et tombaient dans l'eau.

Je m'avançai vers eux en agitant l'os, et ce fut un massacre.

Quand j'atteignis le monceau de rats qui grouillaient sur Gil, j'écrasais et glissais sur un si grand nombre de rats morts ou à moitié morts que j'avais du mal à ne pas perdre l'équilibre. Mais je parvins à agiter l'os au-dessus d'eux, dans un sens puis dans l'autre. Les rats dégringolèrent par grappes entières et Gil réapparut. Il était recroquevillé sur ses genoux et ses coudes, les mains plaquées sur son visage. Son cuir chevelu était couvert de sang et ses oreilles étaient lacérées. Mais il était toujours vivant, et il suffoquait.

— Gil ! Gil, c'est Harry ! Vous pouvez vous lever !

— *Harry ?*

Il écarta lentement les mains de son visage et me regarda avec incrédulité. Sa lèvre supérieure avait été

mordue par un rat, et c’était à peine s’il pouvait parler.

— Harry, que s’est-il passé ?

Je brandis l’os. Je n’avais plus besoin de l’agiter. Partout dans la cave, les rats se sauvaient précipitamment. Ils détalaient entre les cercueils et se jetaient dans l’eau. En quelques minutes seulement, ils avaient presque tous disparu, à l’exception de leurs centaines de morts. La cave était silencieuse, mais l’odeur de musc faisait larmoyer mes yeux.

— Je crois que je détiens le pouvoir du vaudou, dis-je à Gil.

…

17
Lune rouge sang

Jenica joua les scouts et nous rafistola. Elle mit des pansements adhésifs sur le cuir chevelu de Gil en des motifs entrecroisés, et réussit même à recoudre un morceau de chair arraché qui pendillait du lobe de son oreille droite en utilisant du fil à boutons en Nylon. Durant toute l'opération, Gil resta tranquillement assis sur sa chaise en sifflotant distraitement entre ses dents, mais quand elle noua le fil, il s'autorisa un seul :

— *Merde !*

Gil et moi ne présentions que quelques égratignures, contusions et morsures de rat. Mais l'état de Frank s'aggravait de plus en plus. Il était allé dans l'une des chambres d'amis des Dragomir. Étendu sur le lit, dans le noir, il frissonnait et poussait de petits cris de douleur. Sa température avait grimpé, ses yeux se révulsaient continuellement, et nous commencions à redouter qu'il ne passe pas la nuit.

Le courant électrique était complètement coupé, et nous ne pouvions même pas nous préparer quelque chose de chaud à manger. J'ouvris une boîte de saucisses de Francfort et les servis avec des crackers, du fromage et des bananes trop mûres. L'alimentation en eau fonctionnait toujours, et l'eau semblait potable, néanmoins je remplis la baignoire, dans le cas où les robinets viendraient à se tarir.

Après avoir mangé, nous nous vautrâmes dans les fauteuils massifs du séjour à la décoration surchargée, et Jenica nous servit à chacun un énorme verre de vin rouge roumain rendant l'haleine fatale. Le soleil commençait à baisser au-dessus du littoral de Jersey. Le visage de Jenica était éclairé d'une lumière orange vif, et elle ressemblait à une peinture médiévale. Sainte Jenica des Vampires.

— Je déteste envisager cette hypothèse, déclara Gil, mais que ferons-nous si Frank avale son bulletin de naissance ?

Cela ne me plaisait guère de répondre, mais c'était exactement ce que je me demandais, moi aussi.

Jenica se protégea les yeux de la lumière du soleil couchant.

— S'il meurt de cette infection, il deviendra l'un des *strigoï*, bien sûr. Nous devrons démembrer son corps et le brûler, et nous devrons conserver son cœur dans un bocal rempli d'eau bénite.

— Nous devrons le découper ? lui demandai-je. Merde, je ne peux même pas écorcher un poulet sans gerber.

— Nous n'aurons pas le choix, Harry – non seulement pour notre protection, mais également pour *son* salut. Devenir un mort-vivant… c'est la plus grande malédiction que l'on puisse subir. Ce que Frank a dit sur le vide… c'est ce que tous les morts-vivants ressentent pour toujours, parce qu'ils n'ont plus d'êtres chers, pas de foyer où retourner et, tandis que les siècles passent, ils regrettent de plus en plus la vie qu'ils ont quittée il y a si longtemps.

Gil but une gorgée de vin et renifla.

— Vous me feriez presque plaindre ces salopards !

— Eh bien ! ne les plaignez pas, répliqua Jenica. Ils s'apitoient sur eux-mêmes, mais ils n'ont aucune pitié pour vous et moi. Vous pensez que les morts nous haïssent ? Les morts-vivants nous haïssent bien plus. Ils sont furieux contre nous comme vous ne pouvez même pas l'imaginer, et ils ne se sentent absolument pas coupables de boire notre sang.

Le tibia que Jenica avait trouvé dans le cercueil du Rassembleur de vampires était posé sur la table basse devant moi. Je le pris et l'agitai d'un côté et de l'autre.

— À votre avis, qu'est-ce que c'est, à part le fait d'être le meilleur outil d'extermination des rats jamais connu de l'homme ? Je vais vous dire un truc. Si nous nous sortons de cette affaire en un seul morceau, je le ferai breveter. Le Stupéfiant Effaceur de rats Erskine, deux pour 14,99 dollars, et je le vendrai sur la chaîne télé-achats. Je me demande si ça marche pour les souris. Voire pour les blattes.

— Ce n'est pas roumain, dit Jenica. Je n'avais encore jamais vu quelque chose de ce genre.

— Mais que faisait cet os dans le cercueil du Loup ? Enfin, cela ressemble à un objet rituel, non ? Il faisait peut-être partie de la cérémonie qui l'a ramené à la vie.

— Je ne le pense pas, déclara Jenica. Dans le livre des *svarcolaci*, il est écrit que, pour faire revivre un vampire mort, il faut utiliser du sel, de l'argent, des gouttes de son propre sang, et réciter les Sept Prières rouges. On ne parle pas d'os ou de plumes.

Je finis mon verre de vin et j'allai voir Frank. Nous lui avions enlevé sa couche d'écran total, mais son visage était si blanc que je crus un instant qu'il était déjà mort. Cependant, quand je m'assis sur le lit près de lui, il ouvrit les yeux et essaya d'accommoder sur moi.

— Je crois que je suis en train de mourir, Harry.

— Pas question, Frank. Vous restez avec nous.

Il secoua la tête d'une façon quasi imperceptible. J'avais la certitude de voir de la fumée s'échapper du col de sa chemise.

— Je brûle, Harry. Je brûle vif. Maintenant je comprends pourquoi ces gens ont sauté.

— Quels gens ?

— Le 11 Septembre. Ces gens qui ont sauté par la fenêtre de leurs bureaux. C'est insupportable, Harry. Je n'avais jamais imaginé qu'une telle souffrance puisse même *exister*.

Je voulus toucher sa main, mais il l'écarta d'un geste brusque.

— Vous allez vous en sortir, Frank, lui dis-je. Tout ce que vous avez à faire, c'est serrer les dents et tenir bon.

— Je ne le pense pas. J'ai peut-être ce que j'ai toujours mérité.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Personne ne mérite ceci.

— Je ne sais pas. J'ai toujours été si… arrogant et sûr de moi. Je me suis toujours comporté comme si j'étais Dieu.

— Vous êtes médecin, Frank. Pour certaines personnes, vous *êtes* Dieu.

Il s'humecta les lèvres et cracha du sang.

— Je vais vous faire une promesse. Quoi qu'il m'arrive, j'ai fait le serment de préserver la vie humaine. Si vous avez besoin de moi, et si je suis en mesure de vous aider, je le ferai.

— Je vous remercie, Frank. Mais la seule chose qui vous arrivera, c'est que vous allez vous rétablir. Nous vous

remettrons sur pied avant même que vous vous en rendiez compte.

Frank parvint presque à sourire.

— N'essayez pas de m'en conter, Harry. J'ai employé les mêmes mots davantage de fois que vous ne pouvez l'imaginer. Quand un médecin vous dit que vous allez vous rétablir… croyez-moi, c'est le moment de commencer à paniquer.

Pendant que Frank dormait, Jenica et moi examinâmes les rayonnages de la bibliothèque de Razvan Dragomir, à la recherche d'informations sur les miroirs et les vampires. Le soleil se couchait rapidement, et le séjour devint si sombre que c'était à peine si nous pouvions nous voir. Jenica alluma des bougies rouge foncé qui avaient une odeur d'épices.

Les *strigoï* avaient apparemment abandonné leurs cercueils à Saint-Stephen's, mais il n'y avait rien dans les ouvrages de Razvan Dragomir pour suggérer que Frank avait peut-être raison, et qu'ils étaient capables de se dissimuler dans des miroirs.

Autrefois, j'avais fait preuve d'un grand scepticisme à propos du surnaturel. Après tout, c'était mon fonds de commerce. Mais une fois que j'eus réalisé qu'il y *avait* un monde des esprits et que des créatures comme les démons *existaient*, je suppose que j'avais accepté désormais tout phénomène étrange sans trop y réfléchir. Jenica, pour sa part, croyait aux vampires uniquement parce que son père avait donné des preuves satisfaisantes de leur existence. À tout prendre, elle était bien plus sceptique que moi, et bien plus analytique. Elle pensait que les vampires avaient très bien pu se cacher dans des caves, dans les couloirs du métro, dans n'importe quel endroit où le soleil ne pénétrait jamais. Elle suggéra même qu'ils allaient peut-être dans des établissements de pompes funèbres et qu'ils s'enfermaient dans des cercueils invendus durant le jour.

Mais des miroirs ?

— Dans toutes les légendes roumaines, on ne parle nulle part de *strigoï* qui se cachent dans des miroirs.

J'avais fini de lire *Légendes de Moldavie* et je commençai à feuilleter un vieux livre qui sentait le moisi, *Les Croyances populaires en Roumanie*, qui datait de 1886.

L’ouvrage comportait une foultitude de gravures montrant des femmes nues, ce qui m’amena à penser qu’il n’avait pas été publié uniquement dans l’intérêt de l’anthropologie. En fait, c’était plutôt un livre à sensation à prétention universitaire. Mais, à la moitié du livre, je tombai sur une illustration qui représentait un lit mortuaire sur lequel était posée une chemise de nuit de femme. La chemise de nuit était magnifiquement disposée, comme si sa propriétaire avait réussi à la retirer sans la froisser. Les manches brodées étaient soigneusement croisées sur le corsage, et l’on avait répandu de petits lis dessus.

Le choc provoqué par cette image venait de la femme elle-même. Entièrement nue, elle grimpait vers un grand miroir qui était accroché au-dessus de la cheminée de sa chambre. L’un de ses bras, comme Alice, était déjà entré dans le verre, et on l’apercevait vaguement à l’intérieur de la chambre réfléchie. Elle jetait un regard plein de regrets vers sa chambre réelle et disait (selon la légende) : « Adieu, mon existence mortelle. »

Sur la page en vis-à-vis, un paragraphe expliquait : « Dans les villages roumains, lorsqu’un membre d’une famille agonisait à la suite de certaines maladies, on retournait les miroirs contre le mur, afin que, à sa mort, l’esprit puisse monter au Ciel sans obstacle, et que la personne décédée ne soit pas tentée de rechercher une immortalité physique en entrant dans le monde des reflets. Car, selon les croyances, on peut vivre éternellement dans le monde des reflets. Mais le prix à payer pour une vie éternelle est une souffrance éternelle, car ceux qui choisissent d’y pénétrer ne peuvent plus jamais s’avancer dans la lumière du jour, et ils ne peuvent jamais trouver cette paix parfaite et ce contentement spirituel que seul le Seigneur peut nous offrir. »

Jenica lut ce paragraphe et me rendit le livre en haussant les épaules.

— Cela ne nous apprend rien.

— Cela ne nous apprend pas grand-chose, je vous l’accorde volontiers. Mais cela suggère plus ou moins que des morts sont *peut-être* capables de traverser des miroirs, non ? Ou *certains* morts, en fonction de la cause de leur mort.

— Peut-être. Mais on ne parle pas de *strigoï*, d'accord ?

— Non… mais on parle de « certaines maladies ». L'une de ces maladies pourrait être l'infection transmise par un vampire.

— Tout à fait, Harry, mais c'est toujours le problème avec les mythes et les légendes. C'est si facile de les utiliser pour étayer n'importe quelle théorie de votre choix.

— Mais Frank a vu cette jeune femme, Susan Fireman, sortir d'un miroir, et qu'avons-nous ici ? Une femme qui *entre* dans un miroir.

— Je ne dis pas que vous faites erreur, Harry. Cette femme sur l'illustration est peut-être une *strigoïca*. Mais il n'est pas dit catégoriquement que c'est le cas. De surcroît, cela n'explique pas comment on peut découvrir si des *strigoï* se cachent dans un miroir, ou comment les empêcher d'en sortir, ou s'il est possible de les suivre dans ce monde des reflets, de les traquer et de les détruire.

— D'accord, c'est un ouvrage sur des croyances populaires, mais cela montre au moins qu'il y a des récits traditionnels sur des gens qui entrent dans des miroirs. Ce qu'il nous faudrait, c'est un manuel technique pour pourchasser des vampires… Vous savez, comme les catholiques ont des rituels pour exorciser les démons.

Elle secoua la tête.

— Cela m'étonnerait que quelqu'un ait écrit un livre de ce genre. Le clergé roumain, dans sa quasi-totalité, nie farouchement l'existence des *strigoï*, malgré toutes les preuves irréfutables. Ils préfèrent enterrer cette question. Seul l'Office du tourisme roumain s'efforce de perpétuer les légendes sur les vampires, et ce qu'ils font est parfaitement grotesque – excursions en montgolfière au-dessus des montagnes de Transylvanie et petits déjeuners au champagne dans le château de Dracula !

— Néanmoins, insistai-je, je continue de penser que ce que Frank a dit s'est réellement passé, et que Susan Fireman *est* sortie du miroir.

— Je n'en suis pas si sûr, intervint Gil. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il a déformé les faits de propos délibéré, mais vous devez reconnaître qu'il délirait pas mal ! J'ai vu des hommes comme ça en Bosnie. Ils divaguaient et racontaient toutes sortes de choses.

— Il est malade, bien sûr, mais…

— Il est bien plus que *malade*, m'interrompit Jenica. Il est l'un des êtres pâles, pas encore mort mais déjà à moitié un *strigoï*.

— Mais c'est précisément pour cette raison que je le crois. Il aurait pu se jeter sur nous à n'importe quel moment, d'accord ? Il brûle, et il ferait n'importe quoi pour boire notre sang, pourtant il lutte contre cette envie. Il est peut-être à moitié un *strigoï*, mais il est toujours à moitié humain, et il tente de s'accrocher à cette humanité. Sinon, pour quelle raison nous aurait-il prévenus que les vampires peuvent se cacher dans des miroirs ? Il ne veut pas que nous soyons pris au dépourvu, c'est pour cette raison. Il essaie de nous protéger. Il estime que c'est le dernier geste humain qu'il peut faire avant de passer de l'autre côté et devenir l'un d'eux.

Au-dehors, les dernières lueurs écarlates du couchant avaient été englouties par l'obscurité, telle la doublure de la cape de Bela Lugosi. Gil leva les yeux vers la pendulette ornée de dorures.

— 21 h 30. Je suppose que dans très peu de temps nous saurons ce qui est réel et ce qui ne l'est pas du tout.

Jenica ouvrit sa sacoche brodée et en sortit son attirail de chasseur de vampires – son crucifix, son eau bénite et sa pâte d'ail.

— Tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est prier pour que la légende soit erronée, et pour que les *svarcolaci* n'entendent pas quand on prononce leur nom.

— On fait une partie de poker menteur ? proposa Gil.

Je ne me rappelle pas quand je m'endormis, mais je me réveillai en sursaut. Toutes les bougies s'étaient consumées sauf une. Sa flamme s'amenuisait et vacillait, sur le point de s'éteindre. Je levai les yeux. Les aiguilles de la pendulette indiquaient 1 h 25.

J'étais certain que quelque chose m'avait réveillé, mais lorsque j'écoutai, la nuit au-dehors était totalement silencieuse.

— Gil ? chuchotai-je.

Il était affalé dans son fauteuil et ronflait comme un orgue. Jenica était allongée sur le canapé, sa robe retroussée, et j'apercevais sa hanche nue qui luisait dans la

lumière de la bougie.

Je m’extirpai de mon fauteuil et traversai le séjour jusqu’au rayonnage où nous avions posé nos torches électriques. J’en actionnai une, mais je laissai le faisceau lumineux dirigé vers la moquette. Je ne voulais pas réveiller Gil et Jenica à moins d’y être obligé.

Par la fenêtre, je vis que la ville était plongée dans une obscurité totale. Les immeubles ressemblaient à des pierres tombales dans un immense cimetière. La chaleur et l’humidité étaient accablantes, et de la sueur dégouttait du bout de mon nez. Pour la première fois depuis que cette épidémie avait éclaté, je commençai à avoir la conviction que – dans très peu de temps – nous allions tous mourir.

Je me dirigeai vers le couloir sur la pointe des pieds et allai dans la chambre de Frank. Il était couché sur le dos et regardait fixement le plafond. Je braquai la torche sur son visage.

— Frank ? chuchotai-je. Frank, vous êtes toujours avec nous ?

Il ne répondit pas et il ne bougea pas. Je m’approchai et je compris tout de suite qu’il était mort. Il ne regardait pas du tout le plafond. Il contemplait l’éternité.

— Faites un bon voyage, Frank, lui dis-je. Je pense que Dieu vous pardonnera d’avoir joué à Dieu. C’est mieux que de jouer au diable.

— De gentilles paroles, dit une voix de femme juste derrière moi.

Mon cœur fit un bond et me donna quasiment un coup sous le menton. Je laissai tomber la torche sur le lit.

— Jenica ! Vous m’avez flanqué une peur bleue !

Mais, presque tout de suite, je sus que ce n’était pas Jenica. La voix ne ressemblait pas à celle de Jenica, Jenica ne portait pas de blanc, et Jenica mesurait un mètre quatre-vingt-dix. Je récupérai maladroitement ma torche et la braquai sur le visage de la femme.

Elle n’essaya pas de se protéger les yeux. Elle était menue et très pâle, ses cheveux châtains étaient emmêlés et formaient des nœuds. Elle portait un sarrau uni de toile blanche qui ressemblait plus à un linceul qu’à une robe. Le devant était éclaboussé de taches marron et jaunes. Des bogues et des chardons étaient accrochés au tissu, comme si

elle avait traversé un terrain vague ou un dépôt de chemin de fer.

— Que faites-vous ici ? couinai-je. (Je ne suis même pas sûr que je parlai en anglais.) Comment êtes-vous entrée ?

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, me dit-elle en souriant. Je suis venue chercher Frank, c'est tout.

— Vous êtes venue faire quoi ? Frank est mort.

— Non, non. Frank est passé de l'autre côté, c'est tout.

— Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, mais vous allez partir immédiatement !

— Ne me dites pas que Frank n'a pas mentionné mon nom ? Susan Fireman. Frank et moi sommes de très bons amis.

Je me déplaçai lentement vers le côté de la chambre en gardant la torche braquée sur son visage. Susan Fireman, *merde*. Elle ne cligna même pas des yeux.

— *Jenica !* criai-je.

— Qu'y a-t-il ? me demanda Susan Fireman. Inutile d'être effrayé. Je ne vous ferai aucun mal.

— Oh ! Comme vous n'avez jamais… comme vous n'avez jamais fait de mal à Frank ?

— Frank s'est montré têtu. S'il n'avait pas été aussi obstiné, il n'aurait pas souffert du tout.

— *Jenica !*

Susan Fireman porta le bout de son index à ses lèvres. Elle se tenait près de la porte et puis – clic – elle se tint exactement devant moi. Je ne l'avais même pas vue bouger.

— Cela ne sert à rien d'appeler à l'aide, dit-elle. Nous sommes trop nombreux maintenant, et notre nombre s'accroît à chaque minute qui passe.

— Et qu'avez-vous l'intention de faire, mademoiselle Fireman ? Vous allez boire mon sang ?

— Bien sûr que non !

Elle marqua un temps puis ajouta, d'un ton presque aguichant :

— À moins que vous n'en ayez envie.

— Jenica ! J'ai besoin de vous ici tout de suite, Jenica !

Susan Fireman se tourna et – clic – elle se tint de l'autre côté du lit. Elle se pencha vers Frank et lui caressa le

front.

— Frank, chuchota-t-elle. Frank, c'est Susan. Nous sommes venus pour t'emmener à la maison avec nous, Frank.

À ce moment-là, Jenica apparut dans l'embrasure de la porte. Elle semblait presque aussi pâle que Susan Fireman. Gil se tenait derrière elle, avec sa batte de base-ball.

— Qui est cette personne ? s'exclama Jenica.

Susan Fireman ne la regarda même pas. Elle continua de caresser le front de Frank et de souffler sur son visage.

— Réveille-toi, Frank. Tes souffrances sont terminées maintenant. La longue, longue nuit vient juste de commencer.

Jenica fit deux autres pas dans la chambre.

— Harry, qui est-ce ? Que fait-elle ici ? Comment est-elle entrée ?

— C'est Susan Fireman, répondis-je. Frank est mort, et elle dit qu'elle est venue pour l'emmener.

— Une *strigoïca*, murmura Jenica. Puis elle hurla : Une *strigoïca* ! Sortez de ma maison !

Susan Fireman leva les yeux vers elle.

— Calmez-vous. Vous n'avez pas besoin de devenir hystérique. Vous ne faites qu'aggraver les choses pour vous-même.

— Une petite minute ! dit Gil.

Il disparut. Je l'entendis aller d'une pièce à l'autre, dans tout l'appartement, et claquer violemment les portes.

— Je ne veux pas vous faire de mal, dit Susan Fireman. Je veux partir d'ici avec Frank, c'est tout. La nouvelle vie de Frank l'attend, ne lui refusez pas cela.

Gil revint.

— La fenêtre de la cuisine, elle est entrée par là. Mais je me demande bien comment elle a fait pour monter jusqu'ici. Il doit y avoir vingt-cinq mètres de hauteur, minimum, et même pas une gouttière pour s'y cramponner.

Je m'approchai lentement du lit.

— Écoutez-moi attentivement, mademoiselle Fireman. Ce n'est pas ce que Frank désirait. Frank a lutté de toutes ses forces pour rester un être humain, et quand vous êtes un être humain, mort signifie mort. Alors il n'ira nulle part, excepté dans un crématorium.

— Vous ne savez *rien de rien*, n'est-ce pas ? répliqua Susan Fireman.

— Je sais une chose avec certitude. Je ne vous laisserai pas emmener Frank.

J'entendis du bruit dans la cuisine – une casserole que l'on faisait tomber par terre. Gil fit volte-face.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Il y en a d'autres !

Un homme de haute taille au visage blême apparut dans le couloir derrière lui. Son sweat-shirt était trempé de sang. Une jeune femme aux cheveux roux hirsutes le suivait de près, ainsi qu'un autre homme au crâne rasé en salopette de garagiste crasseuse. J'entrevis l'éclat de couteaux dans leurs mains.

Sans aucune hésitation, Gil se plaqua contre le mur et frappa l'homme au visage blême avec sa batte de base-ball. L'homme partit à la renverse et heurta la jeune femme derrière lui. Alors qu'il essayait de recouvrer son équilibre, Gil le frappa à nouveau, et encore. J'entendis un craquement, et le front de l'homme éclata brusquement. Du sang gicla sur le papier peint.

J'attrapai Jenica par la manche et la tirai derrière moi. Puis je parcourus la chambre du regard, cherchant éperdument quelque chose qui me servirait d'arme. Je ne vis qu'un tabouret à trois pieds. Je le saisis et le fis tournoyer autour de ma tête. L'un des pieds me heurta le front et je faillis m'assommer.

Susan Fireman – clic – fut de nouveau de l'autre côté du lit de Frank. Elle s'agenouilla et prit délicatement la tête de Frank dans ses bras. Mais, pour le moment, je n'avais pas le temps de me préoccuper de Frank. L'homme au visage blême s'était écroulé sur la moquette, dans le couloir, mais la rouquine se jetait sur Gil, armée d'un couteau de cuisine de quinze centimètres de long, et l'homme à la salopette s'était – clic – brusquement transporté à l'intérieur de la chambre et agitait un coutelas vers moi. J'aperçus un autre homme qui arrivait dans le couloir, puis deux autres femmes, une aux cheveux gris et aux yeux hagards qui ressemblait à une Gloria Steinem folle à lier, et l'autre couverte de sang séché. Ses cheveux étaient hérissés comme une coiffure punk.

Tous produisaient un grognement sourd, avide –

urrrhhh, urrhhh, urrhhh – comme s’ils avaient hâte de nous trancher la gorge et de boire notre sang.

En partie sous l’effet de la colère, mais principalement sous l’effet de la panique, je commençai à perdre toute maîtrise de moi-même. Je brandis le tabouret au-dessus de ma tête et frappai à l’épaule l’homme à la salopette. Il lâcha son coutelas, et je le frappai à nouveau, juste sur l’arête du nez. Je le frappai à plusieurs reprises, jusqu’à ce qu’il tombe à genoux. Je balançai le tabouret et l’atteignis au côté de la tête. Cette fois – clic – il se retrouva à l’extérieur de la chambre et se traîna dans le couloir vers la cuisine.

Criant de rage et de terreur, Gil et moi commençâmes à repousser les *strigoï* vers la cuisine. Ils avaient envie de notre sang, mais nous étions fous furieux, et, à ce moment-là, je ne pense pas que quoi que ce fût de naturel ou de surnaturel aurait pu nous résister. Je frappai au visage la femme ressemblant à Gloria Steinem. Elle bascula à la renverse et entraîna dans sa chute la jeune femme couverte de sang. Ensuite je me déchaînai sur elles. Je les frappai aux bras, aux jambes et à la tête, jusqu’à ce qu’elles miaulent de douleur.

Quand nous atteignîmes la porte de la cuisine, nous vîmes que la pièce était remplie de vingt ou trente *strigoï*, et d’autres entraient par la fenêtre. Elle était entrouverte d’une dizaine de centimètres seulement, pourtant ils parvenaient à se glisser par l’interstice.

— *La porte !* cria Gil.

Nous écartâmes à coups de pied deux *strigoï* de la porte avant de la claquer, et Gil donna un tour de clé. Immédiatement, les vampires se jetèrent sur le battant de l’autre côté, et nous entendîmes les panneaux craquer. Nous ne pourrions pas les contenir dans la cuisine indéfiniment, mais deux minutes nous suffiraient pour foutre le camp.

Jenica nous rejoignit.

— Qu’est-il arrivé à Frank ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas ! Je n’ai pas vu ! Nous devons partir en vitesse et trouver un endroit où nous réfugier ! Le Rassembleur de vampires nous cherche !

— Je ne pars pas d’ici sans Frank !

— Il est *mort*, mon vieux ! dit Gil. Vous ne pouvez plus rien faire pour lui !

Il y eut un autre coup violent contre la porte de la cuisine. Cette fois, le chambranle commença à se détacher du mur. J'entendis également autre chose. Le chuchotement, semblable à celui dans une cathédrale, que j'avais entendu dans ma chambre, quand Singing Rock avait fait apparaître le Rassembleur de vampires pour moi. Des dizaines de voix, des *centaines*, et toutes psalmodiaient et réclamaient notre sang.

— On s'arrache vite fait ! cria Gil.

— Non, d'autres vont nous attendre dans la rue, dit Jenica. Nous n'avons aucune chance !

— On fait quoi, alors ?

— J'ai besoin de prendre mon crucifix, mes cierges, et le livre des *svarcolaci*. Ces *strigoï* ne sont que les enfants de Vasile Lup, mais Vasile Lup lui-même va venir nous chercher, et notre seule chance, c'est de le renvoyer dans son cercueil !

Crac ! La porte de la cuisine commença à se fendiller, et de la poussière tomba du plafond. L'un des panneaux du milieu se brisa, et deux ou trois couteaux commencèrent à le taillader furieusement depuis l'autre côté.

Nous nous dirigeâmes vers le séjour. À ce moment-là, Susan Fireman surgit de la chambre. Elle se tenait dans le couloir, et il y avait quelque chose chez elle qui m'électrisa de terreur. Elle nous regardait fixement, les yeux grands ouverts, et ses iris étaient si clairs que ça donnait l'impression qu'elle n'avait pas d'iris du tout. Pourtant, elle avait un air triomphant.

— Viens, dit-elle.

Elle fit un geste de la main. Pas vers nous, mais vers la chambre.

— Oh, merde ! s'exclama Gil. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

Mais nous fûmes obligés de croire ce que nous voyions, parce qu'il sortit de la chambre, et il avait exactement la même apparence que lorsqu'il était vivant. Frank, ses joues vidées de toute couleur, comme celles de Susan Fireman, les yeux vides, mais il marchait, et il était manifestement conscient.

— Frank, dis-je. Frank, est-ce que vous m'entendez ?

Il tourna légèrement la tête et me regarda. À cet

instant, crac ! la porte de la cuisine fut ébranlée de nouveau. Cette fois, un autre panneau fut délogé à coups de pied. Trois ou quatre mains se glissèrent par l'ouverture et cherchèrent la clé à tâtons.

— Je vous entends, Harry, répondit Frank. Je suis peut-être mort, mais je ne suis pas sourd.

Sa voix semblait la même, mais elle présentait un genre de timbre *vide*, comme s'il lisait ses mots sur un script et ne comprenait pas tout à fait ce qu'il disait.

— Frank, il faut que vous restiez ici, Frank. Les *strigoï* veulent vous emmener, mais vous êtes bien mieux mort, croyez-moi.

— Je dois partir, Harry. Je n'ai pas le choix.

— Mon *livre*, murmura Jenica. Mon *livre*, et mon crucifix, et mon eau bénite.

Elle alla dans le séjour. À ce moment-là, l'un des panneaux du bas de la porte de la cuisine fut délogé à coups de pied. Gil se mit à taper sur les pieds des vampires avec sa batte de base-ball. Dans quelques secondes, ils enfonceraient la porte et nous serions fichus. Ils étaient trop nombreux, et ils étaient trop assoiffés de notre sang.

— Viens, Frank, dit Susan Fireman en prenant son bras. Vasile nous attend. Viens.

Tous deux firent un pas vers nous. À cette seconde, clac, le couloir fut inondé de la lumière d'un soleil aveuglant. Elle éclairait tout – les rideaux, les tableaux, les lustres poussiéreux. Je me retournai et vis que l'énorme miroir en face de la porte d'entrée ne montrait plus un reflet, mais une plage ensoleillée, avec du sable blanc sec, de l'herbe agitée par le vent, des bungalows peints en blanc, et des nuages.

— Merde ! fit Gil. C'est le *miroir*. Frank nous a dit la vérité.

Susan Fireman emmena Frank dans le vestibule, bras dessus bras dessous. Je m'interposai.

— Stop ! dis-je.

Susan Fireman se contenta de sourire.

— Vous ne pouvez pas nous arrêter, plus maintenant. Vous devriez le savoir – surtout *vous*.

— Moi ? Pourquoi moi ?

— Parce que c'est vous qui avez donné à Vasile le

pouvoir de revenir.

— Je lui ai donné le pouvoir, *moi* ? Comment lui ai-je donné le pouvoir ? Qu'essayez-vous de me dire ?

Elle ne répondit pas. Elle regardait au-delà de moi, vers le miroir, vers le littoral balayé par le vent. Je me tournai et aperçus au loin une silhouette sombre qui marchait rapidement vers nous, en de grandes enjambées décidées. C'était le même personnage que Singing Rock m'avait montré dans ma chambre. Il était incliné et déformé, semblait s'écarter de la lumière du soleil, comme s'il était un ensemble d'ombres plutôt qu'un homme.

Néanmoins, je voyais son visage – ou plutôt, *ses* visages, car il semblait se modifier à chaque pas qu'il faisait. Une seconde plus tôt, son visage était mince et étiré, l'instant d'après, ce n'était plus qu'un ovale blanc, avec des fentes pour les yeux. Le personnage s'approchait de plus en plus vite. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi terrifiant de ma vie.

Je me retournai vers Frank, mais brusquement, clic, Frank et Susan Fireman s'étaient avancés dans le vestibule et se tenaient devant le miroir. À l'intérieur du verre, le sable était soulevé par le vent, l'herbe bruissait, et la mer était agitée. Pourtant, je n'entendais pas le moindre vent dans l'appartement, et je n'entendais pas le ressac. Ici dans le couloir, il faisait chaud, il n'y avait pas d'air, et j'étais assourdi par le vacarme produit par Gil qui frappait sur la porte de la cuisine, par les craquements du chambranle, et par les chuchotements fébriles de tous ces *strigoï* assoiffés de sang.

— *Frank !* hurlai-je. (Puis, beaucoup plus doucement :) Frank, ne faites pas ça !

Frank se tourna vers moi. Je n'aurais su dire s'il éprouvait des regrets ou s'il était résigné. Un instant plus tard, il fit un pas vers le miroir et passa à travers le verre comme s'il n'y avait absolument rien à cet endroit. Son image fut momentanément *gauchie*, comme si je le regardais à travers de l'eau. Ensuite je le vis distinctement, un ou deux mètres plus loin, sur le sable. Ses cheveux étaient ébouriffés par le vent. La sombre créature penchée se trouvait à moins de trente mètres de lui à présent, et elle se dirigeait toujours rapidement dans notre direction.

Susan Fireman hésita un moment.

— Ramenez-le, lui demandai-je.

— Je ne peux pas faire ça. Il est l’un des nôtres maintenant, et il le sera pour toujours. Il m’appartient.

— Vous l’aimez bien, n’est-ce pas ?

De nouveau, elle ne répondit pas. Elle me tourna le dos et entra dans le miroir. Il y eut cette distorsion momentanée, puis elle se tint aux côtés de Frank.

Durant une fraction de seconde, je pensai que le miroir allait s’assombrir et redevenir un miroir normal. Mais il resta brillamment éclairé par le soleil. Frank et Susan Fireman commencèrent à s’éloigner, très rapidement, dans la direction des dunes et des bungalows, tandis que Vasile Lup, le Rassembleur de vampires, continuait de s’avancer vers nous.

Je me rappelai brusquement ce que Frank nous avait dit au sujet de Susan Fireman, qui était sortie du miroir et avait tranché la gorge de cet inspecteur. Les vampires pouvaient entrer et sortir des miroirs comme si c’étaient des portes. Et celui-là, l’archi-vampire, le *svarcolaci*, se dirigeait droit vers nous. Maintenant il était à moins de dix mètres, et son allure était encore plus rapide que précédemment. Il courait presque. Il venait nous chercher.

— Jenica !

Je fonçai vers le séjour et faillis entrer en collision avec elle. Elle tenait dans ses mains son crucifix, son flacon d’eau bénite et son livre, ouvert à la page sur Vasile Lup.

— *Harry !* cria Gil au même moment. Venez m’aider, vite ! Ils enfoncent la porte !

Les *strigoï* avaient brisé tous les panneaux de la porte de la cuisine. Il ne restait plus que les traverses centrales. Gil frappait éperdument sur leurs bras qui se tendaient, mais il était clair qu’il ne pourrait pas les repousser très longtemps encore.

Je saisis l’arme la plus proche que je pouvais trouver – l’os décoré que nous avions découvert dans le cercueil du Rassembleur de vampires – et je retournai dans le vestibule juste au moment où le Rassembleur de vampires en personne se matérialisait hors du miroir. Il était énorme, sombre et penché, avec une centaine de visages, et dégageait un tel froid que cela me fit suffoquer. La

température dans le vestibule avait dû chuter de vingt degrés en quelques secondes.

Jenica brandit son crucifix constellé de gemmes. Je savais qu'elle était aussi terrifiée que moi, mais il y avait une expression d'exaltation sur son visage, comme si elle était née pour faire cela.

— Je te chasse, Vasile Lup ! Je te renvoie à ton sarcophage ! Que la terre reprenne la chair qu'elle t'avait donnée, que le vent reprenne le souffle qu'il t'avait donné, et que les rivières reprennent le sang qu'elles t'avaient donné ! Que les cendres de ton âme soient dispersées comme les cendres de ton corps !

L'apparition ouvrit une bouche, puis une autre bouche, et encore une autre bouche. Je vis des palais noirs, garnis de nervures, et des rangées de dents acérées comme des rasoirs. Elle émit un bruit terrifiant, comme si toute la réalité était tordue, un gémissement qui me donna l'impression que tous les organes dans mon corps étaient déplacés, et que je devenais fou.

…

18
Frère de sang

Gil se plaqua les mains sur les oreilles, je tombai à la renverse contre le chambranle de la porte, sonné, mais Jenica tint bon. Le Rassembleur de vampires se dressait au-dessus d'elle maintenant. Sa tête inclinée touchait presque le plafond, et son visage avait revêtu la forme que j'avais vue dans le livre des *svarcolaci*… un beau visage, mais très roumain, au nez busqué et aux yeux aux paupières prononcées.

— Je te chasse, Vasile Lup ! répéta Jenica, et elle lui jeta de l'eau bénite en faisant le signe de la croix. Que ton souvenir soit dispersé avec la poussière, et que ton nom soit effacé des langues de tous ceux qui l'ont prononcé. Que les étoiles oublient qu'elles ont jadis prédit ta destinée, et que la lune nie que tu as un jour marché sous sa lueur.

Vasile Lup rejeta sa tête en arrière, et elle disparut dans les ombres de ses épaules, puis il poussa à nouveau un terrible gémissement. Cette fois, son cri fut repris par les *strigoï* qui se pressaient dans la cuisine, et ils donnèrent des coups de pied furieux sur les traverses jusqu'à ce que la porte finisse par céder. Ils se ruèrent dans le couloir, couverts de sang et dépenaillés – des hommes et des femmes. Tous brandissaient des couteaux, des rasoirs ou des éclats de verre acérés.

Gil recula en tenant à deux mains sa batte de base-ball. Les *strigoï* avancèrent lentement en haletant « urrhhhh, urrrrrrhhhh, urrrrhhhhh ». Bientôt Gil et moi fûmes serrés l'un contre l'autre, juste derrière Jenica. Elle tourna rapidement la tête pour voir ce qui se passait, mais elle ne croisa pas mon regard et ne donna aucune indication qu'elle était terrifiée. Elle était trop occupée à porter toute son attention sur Vasile Lup.

— Le sceau qui a été placé sur toi était bien plus qu'un sceau de cire, récita-t-elle, bien que sa voix commençât à trembler. C'était un sceau de l'esprit, et son influence

demeure. Les sept prières qui ont été dites lors de ton emprisonnement étaient davantage que des mots, et leur influence demeure. Tu es exorcisé, Vasile Lup, jusqu'au Jugement dernier, et seulement à ce moment ton âme pourra reprendre sa forme, afin que tu puisses lever ton visage vers le Seigneur et Lui vouer obéissance.

— Des conneries ! fit Gil. Un tas de conneries ! Ces fils de pute vont nous couper en petits morceaux ! Reculez !

Et il frappa brusquement vers les deux *strigoï* les plus proches. Sa batte tinta contre leurs couteaux. Ils levèrent les bras pour se protéger et commencèrent à s'avancer de nouveau vers nous. Deux hommes à l'aspect ordinaire, aux chemises déchirées et tachées de sang. L'un d'eux était un conducteur de bus, l'autre probablement un employé de bureau. Il y avait une jeune fille au visage terreux derrière eux qui me rappela la serveuse du café de mon quartier.

— J'ai dit : reculez ! répéta Gil.

Cette fois, il frappa le conducteur de bus à l'épaule. Celui-ci riposta en tailladant le bras de Gil et en le blessant au poignet.

— Enfoiré ! vociféra Gil.

Il se mit à frapper violemment sur le *strigoï*, de gauche et de droite, et son sang aspergea le papier peint.

Au même moment, le Rassembleur de vampires sembla se mettre à grandir, et son ombre recouvrit le plafond. Le vestibule était devenu si froid que notre haleine fumait. Jenica fit un pas en arrière en continuant de brandir le crucifix, mais une vapeur glaciale se déversait de l'obscurité et la recouvrait de paillettes de glace qui scintillaient. Il y en avait dans ses cheveux, sur ses sourcils et sur ses lèvres. Quelques-unes tombèrent également sur mon visage, et ce fut comme si un ours blanc respirait sur moi – une haleine froide, humide et fétide.

— *Je te chasse, Vasile Lup !* cria Jenica. *Je te chasse au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !*

Les paillettes de glace tombaient, de plus en plus épaisses. Elles m'aveuglaient et formaient une croûte sur mes cheveux. Le Rassembleur de vampires sembla ouvrir ses bras, ou déployer ses ailes, et se pencha vers Jenica comme s'il voulait l'étreindre. Ce n'étaient pas vraiment des bras, ni des ailes, c'étaient des ombres, mais je me doutais de ce qui

se passerait si elles se refermaient sur Jenica.

Je portai un coup vers le Rassembleur de vampires avec mon tibia décoré et criai :

— Lâche-la, espèce d'ordure ! Tu as été exorcisé !

Il se produisit alors quelque chose de très étrange. J'eus l'impression que le tibia avait été enfoncé dans une prise de courant. Il semblait électrique, vivant, et il *bourdonnait* presque. Je le brandis et j'eus le sentiment de tenir l'arme la plus puissante au monde, plus puissante que n'importe quelle épée. Soudain, je n'eus plus peur. J'étais calme, j'étais fort, et *je reconnaissais mon ennemi.*

Je m'entendis parler. C'était ma voix, mais les mots étaient ceux de quelqu'un d'autre. C'était extraordinaire. Ma langue bougeait comme si elle ne m'appartenait pas, et je ne savais même pas ce que j'allais dire.

— Ainsi tu as réussi à revenir vers nous, ô faiseur de magie et de prodiges, et c'est là où tu te dissimulais ! Un esprit dissimulé à l'intérieur d'un esprit, dissimulé à l'intérieur d'un reflet ! J'aurais dû savoir que c'était toi. Toi seul pouvais être aussi vindicatif. Toi seul pouvais avoir une telle soif de sang !

Jenica se retourna et me lança un regard stupéfait. Je fus seulement en mesure de secouer la tête.

— Ce n'est pas *moi*, chuchotai-je.

Elle leva les yeux vers le Rassembleur de vampires. L'averse de paillettes de glace se calmait déjà, et la créature-ombre semblait s'éloigner lentement de nous. Son visage se changea en un masque dépourvu d'expression, comme un acteur de no japonais, puis il tremblota et passa par trente changements différents – si rapidement que je pouvais à peine les voir.

— Inutile d'essayer de te cacher, lui dis-je. Maintenant je sais qui tu es. Je sais comment te débusquer, et comment te vaincre. Je l'ai déjà fait et je le ferai à nouveau – mais cette fois je veillerai à ce que tu sois banni de cette terre pour l'éternité !

Le Rassembleur de vampires poussa un autre gémissement. Cela donna l'impression que toute la structure de l'immeuble était déplacée. Des briques grincèrent sur des briques, des planchers crissèrent contre des planchers, des joints forcèrent sur des joints. Jenica secouait la tête d'un

côté et de l’autre.

— *Faites-le taire !* rugit Gil. *Bordel de merde, faites-le taire !*

Puis ce fut le silence. Le Rassembleur de vampires se retourna brusquement dans un mouvement compliqué d’ombres, retraversa le miroir en trombe, se tint sur le sable, et commença à s’éloigner de nous. Au-dessus de lui, dans le monde-miroir, le ciel commença à s’assombrir. Des nuages noirs arrivaient de l’océan, aussi rapidement que dans un film en accéléré, et des mouettes étaient ballottées par le vent, telles des feuilles de journal.

Derrière moi, j’entendis des murmures et des pas traînants. Quand je me retournai, je vis que les *strigoï* commençaient à battre en retraite vers la cuisine. Gil les poussait avec sa batte, de plus en plus durement. Ils franchirent la porte de la cuisine en pleine débandade. Ils se poussaient et se bousculaient entre eux. Ils montraient les dents à Gil et poussaient des grognements de frustration, mais pour une raison ou une autre ils semblaient avoir perdu leur appétit et leur courage.

— Regardez ! dit Jenica en prenant mon poignet.

Dans le monde-miroir, le Rassembleur de vampires avait fait halte et nous regardait. Ses ombres s’inclinèrent de côté, s’écartant du vent, sous un angle qui augmentait sans cesse. 45 degrés, puis 50, puis 60. Aucun être humain n’aurait pu se tenir ainsi. Mais tandis que les ombres s’inclinaient, elles laissèrent apparaître un personnage qui se tenait au milieu d’elles – un personnage qui se tenait bien droit.

— Oh, mon Dieu, chuchotai-je.

— Quoi ? s’exclama Jenica. Qu’y a-t-il ?

Je fis un pas vers le miroir, puis un autre. Ensuite je fus seulement à même de me tenir là et de regarder un monde où je ne pourrais jamais entrer, vers l’homme qui avait fait de ma vie une vie de souffrances et de tumulte.

Il ressemblait exactement à sa photographie, celle prise à Pyramid Lake en 1865. Son visage était comme du granit ciselé au burin, ses joues marquées de cicatrices rituelles. Ses yeux étaient toujours aussi froids et luisants. Maintenant, cependant, il portait sa coiffure de guerre, une énorme coiffe confectionnée avec un crâne de bison orné de

plumes de corbeau et de perles. Elle grouillait de scarabées noirs et luisants – des milliers de scarabées, qui tombaient sur ses épaules et détalaient sur son manteau.

Son manteau était constitué de centaines de crânes de corbeau et de lambeaux séchés de chair humaine – des morceaux que ses fidèles avaient découpés sur leur propre corps et lui avaient donnés en hommage. Il y avait des oreilles, des lamelles de muscles de cuisse, des doigts et même des pénis, tout racornis et devenus orange avec le temps.

Il se tenait dressé de toute sa taille, mais le vent violent qui soufflait sur le sable semblait faire osciller légèrement sa silhouette, comme s'il se tenait à cinq ou six centimètres au-dessus du sol.

J'avais peur de lui. Je ne pouvais pas prétendre le contraire. J'avais vu à quel point il pouvait être cruel et sans pitié, et je savais que sa haine pour le peuple qui avait envahi sa terre natale était profonde, sombre et absolument sans fond – comme le monde des morts qui existe sous nos pieds, les Prairies des chasses éternelles.

Il ne dit rien. Ce n'était pas nécessaire. J'ignorais de quelle façon il avait réussi à revenir à la vie, mais je savais pourquoi il était ici, et ce qu'il voulait faire. Il voulait voir les pages de l'Histoire revenir six cents ans en arrière. Il voulait voir toutes les villes américaines abandonnées et jonchées de morts, que ce soient des Blancs, des Noirs, des Hispaniques ou des Asiatiques. Il voulait que les corbeaux fondent sur nos ossements et les picorent.

Par-dessus tout, il voulait voir des Indiens lancer à nouveau leurs chevaux à travers les plaines, arriver au sommet d'une butte, le vent cinglant l'herbe autour d'eux, et des éclairs scintillant sur les collines au loin, et savoir que ce pays était le leur, en entier, pour toujours.

Il était probablement le dernier Indien qui refusait d'admettre qu'une notion comme « pour toujours » n'existait pas. Mais il s'appelait Misquamacus, et il était le plus grand faiseur de prodiges qui ait jamais vécu, était mort, et avait vécu de nouveau, et avait été dispersé aux éléments. Et il était ici une fois encore, et malgré tous les mots suffisants qui étaient sortis de ma bouche par magie, je compris que nous étions royalement baisés.

Dans le miroir, le ciel devint de plus en plus noir. Bientôt, je ne contemplai plus que mon reflet. Je me retournai. Jenica se tenait près de moi, avec environ six expressions différentes sur son visage.

— Qui était-ce ? me demanda-t-elle. Vous le connaissez ?

Gil sortit de la cuisine et posa sa batte de base-ball sur le guéridon du vestibule.

— Ils sont partis, annonça-t-il.

Il avait enroulé un torchon autour de sa main, mais le torchon était déjà imbibé de sang.

— Attendez… faites-moi voir ça, dit Jenica.

— Ce n’est pas très profond. Au moins la plaie est propre. (Il jeta un regard vers la cuisine comme s’il ne parvenait pas à croire ce dont il avait été témoin.) Si vous les aviez vus détaler par cette fenêtre… comme des blattes quand on allume la lumière. Et ils sont descendus le long du mur, *la tête la première*. Comment peut-on descendre le long d’un mur la tête la première ?

— Le comte Dracula le faisait, dans le roman original, lui appris-je.

— Les *strigoï* défient les lois de la pesanteur, parce qu’ils ne sont plus vivants, déclara Jenica.

Je levai l’os décoré et l’examinai à nouveau. Je n’avais aucune idée de son origine, ni de la signification des symboles qui étaient gravés dessus, mais à l’évidence il contenait un pouvoir extraordinaire, et cela n’avait rien à voir avec un pouvoir de type roumain.

— Je prendrais volontiers un verre, dit Gil. On ouvre une autre bouteille d’haleine fatale ?

— Je dois d’abord faire quelque chose, répondit Jenica.

Elle prit la batte de base-ball de Gil, s’approcha du miroir, et balança la batte de toutes ses forces. Le premier coup ne fit que l’étoiler, mais elle balança la batte à nouveau, et cette fois le verre tomba par terre en un tas scintillant. Il ne resta plus que le cadre avec un dos en bois ordinaire.

— Je pense que je dois des excuses à Frank, dit-elle. Ainsi qu’à vous, Harry, pour avoir douté de vous.

— C’est un peu tard pour Frank, je le crains.

Nous allâmes dans le séjour et nous nous assîmes.

— Je pense que mon père comprendra pourquoi j'ai ouvert sa *palinca,* dit Jenica.

— Pardon ?

Elle montra une bouteille en verre clair.

— De l'eau-de-vie de prune, de Transylvanie. C'est très fort.

Elle nous servit une dose généreuse, et nous bûmes une gorgée sans porter de toast.

— Nom d'un chien ! s'exclama Gil en suffoquant. On pourrait dissoudre des diamants dans ce truc !

— Mon père dit qu'une personne qui boit de la *palinca* devient un Roumain de cœur, quoi que dise son passeport.

Je bus une autre gorgée. Je ne sais pas ce que cela faisait à ma nationalité, mais cela faisait incontestablement du bien à mes *cojones*. Je songeai qu'après avoir bu une demi-bouteille de *palinca* je pourrais probablement affronter toute une armée de *strigoï*, et tous les *svarcolaci* qu'on m'amènerait.

— Alors, que s'est-il passé au juste ? demanda Gil. Je ne comprends pas pourquoi ces *strigoï* ont brusquement foutu le camp.

— Je n'en suis pas très sûre, moi aussi, répondit Jenica. J'ai prononcé le rituel pour exorciser le Rassembleur de vampires, et j'ai cru tout d'abord que cela n'avait pas marché. Puis il s'est brusquement retourné et est reparti dans le monde-miroir et, à ce moment-là, tous les *strigoï* ont filé, eux aussi.

Tandis qu'elle parlait, elle me regardait, parce qu'elle voulait savoir qui était ce personnage à la coiffure de guerre, et elle savait que je le savais.

— Cette créature, commençai-je, cette chose-ombre… Elle *ressemble* à l'esprit de Vasile Lup, et elle *est* l'esprit de Vasile Lup, en grande partie. Mais il est comme quelqu'un qui est possédé par un démon… Vous savez, comme Regan dans *L'Exorciste*. Extérieurement, il *semble* être la même personne. Son apparence est la même, mais il ne contrôle pas sa propre personnalité. C'est le démon qui dirige tout ce que cette personne dit et tout ce qu'elle fait.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gil. Que l'esprit de Vasile Lup est possédé par un autre esprit ? Cela se passe de

quelle manière ?

— Les esprits sont exactement comme les vivants. Certains sont des chefs et d'autres leur obéissent.

— Pourtant, Vasile Lup a de toute évidence un caractère dominant. S'il a été en mesure de réveiller tous ces vampires. Et il ne s'est pas contenté de les réveiller, il les a fait se répandre à travers la ville en moins de quarante-huit heures. Rendez-vous compte ! Deux cents vampires ont réussi à faire en deux jours ce que même Al-Qaïda n'aurait jamais pu faire, même avec une bombe nucléaire. Ils ont tué des milliers de personnes et ils en ont recruté des milliers d'autres pour faire la même chose, afin que le massacre augmente de façon exponentielle, disons.

— Bien sûr, dis-je. Mais ce n'est pas Vasile Lup qui a déclenché cette épidémie. Il a bien fallu que quelqu'un le réveille, *lui*, d'accord ? C'est pourquoi je pense qu'il a été possédé par un esprit qui est encore plus puissant que lui.

— Vous savez qui est cet esprit, n'est-ce pas ? fit Jenica. C'était cet homme à la coiffure étrange. Celui que vous avez vu dans le miroir.

— Vous savez vraiment qui c'est ? s'exclama Gil.

J'acquiesçai.

— C'est un faiseur de prodiges indien, Misquamacus. Il était le plus grand homme-médecine de son époque… ou de n'importe quelle autre époque, à vrai dire. Je l'ai affronté plusieurs fois par le passé. Je pensais avoir réussi à le détruire. Enfin, j'ai pensé que j'avais réussi à le détruire à quatre reprises. Il est revenu trois fois, mais la dernière fois j'étais persuadé que c'était pour de bon.

— Un faiseur de prodiges indien, répéta Gil en hésitant, comme s'il essayait de dire « Pourriez-vous m'indiquer les toilettes les plus proches ? » dans une langue étrangère. Et dans quelles circonstances vous êtes-vous retrouvé impliqué avec un faiseur de prodiges indien ?

J'avalai une autre gorgée de *palinca*.

— C'était en partie accidentellement, mais principalement par l'intermédiaire de la cartomancie. Je n'ai aucune aptitude naturelle pour ça, contrairement à Amelia, mais même la personne la plus stupide au monde a un *soupçon* de sensibilité médiumnique. Même si je n'y avais jamais réellement cru, je suppose qu'à force de tirer tant de

cartes du Tarot et d’interpréter tant de feuilles de thé j’ai commencé à communiquer avec le monde des esprits.

— Et ce Misquamacus ? Pourquoi est-il furax ?

— Il est furax parce qu’il n’aime pas que l’Amérique soit occupée par des Blancs, ou par d’autres races, à vrai dire, à l’exception des Indiens. Il a essayé de faire intervenir ses anciens dieux pour se débarrasser de nous, mais cela n’a pas marché. Alors il a essayé de détruire tous nos buildings, mais cela n’a pas marché. Alors, cette fois, tout se passe comme s’il utilisait nos propres superstitions pour se débarrasser de nous. C’est une sorte de karaté spirituel… Vous utilisez la force de votre ennemi contre lui. Comme Al-Qaïda a utilisé nos avions, seulement cela sera un million de fois pire.

— Mais il est retourné dans le miroir, fit remarquer Jenica. Il allait me saisir, puis il s’est détourné. Si c’est un Indien, et non un Roumain, comment se fait-il que j’aie été capable de le chasser avec un rituel qui était destiné à un *svarcolaci* ?

— Je suppose que votre rituel a affaibli son hôte, suggérai-je. Mais j’ai la certitude que cet os a eu un effet déterminant. Je l’ai agité vers lui, et tous ces mots sont sortis de ma bouche et ce n’était même pas moi qui parlais. Et l’os a *bourdonné*, vous savez. J’avais l’impression d’être Luke Skywalker avec son sabre-laser.

Gil prit l’os et l’agita d’un côté et de l’autre.

— C’est peut-être une sorte de baguette magique.

— C’est probable, oui. À mon avis, Misquamacus l’a utilisé pour réveiller Vasile Lup, et il l’a laissé dans son cercueil pour quelque motif que ce soit.

— Si vous avez raison, intervint Jenica, nous pouvons peut-être faire à ce faiseur de prodiges ce qu’il essaie de nous faire, et utiliser son arme contre lui.

Je repris l’os.

— En premier lieu, je pense que nous devons découvrir ce qu’est cet os exactement, et comment l’utiliser.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Nous allons poser la question à l’expert. Mon guide-esprit, Singing Rock.

Gil me regarda avec stupeur.

— Vous parlez sérieusement, hein ?

J'allumai trois des bougies aromatiques de Jenica et disposai le bracelet de Singing Rock autour de la plus grosse. Nous avions quasiment terminé la bouteille de *palinca* à nous trois, Jenica avait ouvert une boîte de petits gâteaux roumains, mais je me sentais légèrement chancelant, pour ne pas dire plus, comme lorsqu'on se rend à Staten Island par une mer agitée.

Tandis que je préparais la table basse, Gil fit le tour de l'appartement des Dragomir et brisa tous les miroirs qu'il pouvait trouver. Il hésita néanmoins quand il se trouva devant les miroirs d'époque aux cadres dorés. Jenica prit sa batte de base-ball et les brisa elle-même.

— Il vaut mieux qu'à son retour mon père trouve quelques miroirs fracassés, plutôt que sa fille morte.

— Haut les cœurs ! dis-je. Que diriez-vous d'un petit coup de *palinca* pour nous donner du courage roumain ?

— Je dois vous accorder une chose, fit Gil. Sûr que vous tenez l'alcool.

— J'ai eu une vie décevante, Gil, c'est pour cette raison.

— Vous savez quel est votre problème ? Vous espérez trop de choses. Moi, je n'espère jamais rien, alors tout ce qui m'arrive, c'est du bénef, vous comprenez ?

— Gil… je n'ai jamais rien espéré, moi non plus, mais c'est précisément ce que j'ai obtenu. Rien.

Nous nous assîmes autour de la table basse. Je trouvai que nous avions l'air exténué. Toute l'adrénaline qui nous avait speedés pendant que nous affrontions les *strigoï* était maintenant partie, et nous avions très mal dormi. Mais il fallait absolument que je parle à Singing Rock, ne serait-ce que pour avoir la confirmation que Misquamacus était bien l'auteur de tous ces massacres dans la ville de New York, et pour qu'il me dise si cet os décoré était réellement une arme aussi puissante que je le pensais.

— Singing Rock, dis-je en joignant mes mains, je sais que je vous ai demandé énormément de choses ces derniers temps, mais j'ai vraiment besoin de vos conseils. Il semble que ce soit Misquamacus qui ait ramené à la vie tous ces vampires, et si c'est bien le cas, nous avons des ennuis bien plus sérieux que je ne l'avais imaginé tout d'abord, même si je n'avais jamais imaginé que nous *n'avions pas* de sérieux

ennuis, seulement ceci est infiniment plus sérieux. Vous savez, étant donné que Misquamacus est sans doute l'ennemi le plus puissant auquel on puisse penser.

Gil me regarda en fronçant les sourcils, mais Jenica m'adressa un petit signe de tête. Elle savait que l'on n'avait pas besoin d'être trop logique quand on invoquait des esprits. C'était votre concentration qui comptait, votre *confiance*.

— Singing Rock, je sais que vous êtes probablement peu disposé à affronter Misquamacus à nouveau. Il vous a tué, après tout. Mais il y a nécessairement un moyen de le battre une nouvelle fois, et je suis prêt à m'en charger moi-même. Néanmoins, il me faut des tuyaux sur la façon de s'y prendre.

Je continuai ainsi pendant plus d'un quart d'heure. Je suppliai et cajolai Singing Rock pour qu'il m'aide. Comme le temps passait, cependant, je commençai à m'emporter.

— Entendu, *ne m'aidez pas* ! Je m'en fous complètement ! Je suis un homme blanc, laissez-moi combattre votre démon indien seul ! Je n'ai pas besoin de votre aide !

Jenica tendit le bras vers moi et prit ma main.

— Il ne viendra pas cette nuit, hein ? Bon, tant pis. Nous devrions peut-être dormir un peu et réfléchir à ce que nous allons faire.

— Ouais, on fait ça, dit Gil. On termine la bouteille et on se pieute !

— Okay, répondis-je. Vous avez probablement raison. Je pense qu'il en a plein le dos d'essayer de m'aider.

Nous vidâmes le restant d'eau-de-vie de prune. Gil entreprit de nous raconter une longue histoire décousue, comme quoi il avait essayé d'apprendre aux Bosniaques à jouer au base-ball, mais il perdit complètement le fil de son récit. Je l'aidai à se coucher. J'étais tellement ivre que je faillis m'écrouler sur le lit à côté de lui.

Jenica resta un moment encore, mais elle ne s'était toujours pas remise du choc ni de l'étrangeté de ce qui s'était produit tôt dans la nuit, et elle ne parlait pas beaucoup.

Avant d'aller se coucher, cependant, elle se pencha vers moi et m'embrassa sur le front.

— Je pense que je dois vous remercier. Je crois que cette créature m'aurait tuée, si vous n'aviez pas été là.

— Vous avez été très courageuse, lui dis-je. Je crois qu'elle nous aurait *tous* tués, si nous n'aviez pas exécuté ce rituel. Misquamacus se cache à l'intérieur de Vasile Lup, et si Vasile Lup doit retourner dans son cercueil, que fera Misquamacus ?

— Je ne sais pas. J'ignore tout de la magie indienne.

— Elle est très forte. C'est parce qu'elle tire son pouvoir des éléments. De l'eau, du vent, de la terre, du feu.

— Je suis désolée que votre guide-esprit ne soit pas venu vers vous.

— Moi aussi. Il boude, très vraisemblablement. Mais ne vous inquiétez pas, nous trouverons bien quelque chose.

— Harry ?

Je ne savais pas tout à fait ce qu'elle voulait me dire, mais quand des gens sont stressés ou effrayés, ils expriment souvent des choses très émotionnelles qu'ils ne pensent pas vraiment. Selon mon expérience, ils le font, en tout cas. Aussi me contentai-je de serrer sa main et de dire :

— Dormez bien, d'accord ?

…

19
Pacte de sang

J'ouvris les yeux. Il était 3 h 47 du matin, et les premières lueurs hallucinatoires de l'aube commençaient à éclaircir le ciel à l'est. Je redressai ma tête du sac de sable qui servait d'oreiller à Razvan Dragomir. Singing Rock était assis dans un fauteuil dans le coin opposé de la chambre.

— Singing Rock ?

— *Bien sûr, petit frère. Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que je vous laisse affronter Misquamacus seul, dites-moi ?*

Je me déplaçai sur les fesses vers le pied du lit, comme un gosse.

— Vous saviez que c'était Misquamacus ? Dès le commencement ?

— *Non. Il se cachait très bien. J'ai seulement capté son odeur quand votre amie a récité le rituel, et quand l'esprit dans lequel il se dissimule a commencé à faiblir.*

— Vasile Lup, le Rassembleur de vampires.

— *Un esprit, oui, et l'esprit d'un homme très fort, un guerrier. Mais ce n'est qu'un homme, et non un faiseur de prodiges comme Misquamacus.*

Il faisait si sombre dans le coin où Singing Rock était assis que je ne voyais guère plus que sa silhouette – l'éclat de ses lunettes, ses cheveux coiffés en arrière, et le collier en os de bison qu'il avait toujours porté sur lui.

— Je pensais m'être débarrassé de Misquamacus définitivement, lui dis-je. Je pensais qu'il avait été totalement dispersé aux quatre éléments.

— *Vous l'avez fait, et il l'était. Mais un élément est plus grand que tous les autres, et c'est le feu. Le feu peut tarir l'eau et fendre un rocher, et le feu peut avaler l'air que les hommes respirent. C'est le feu qui a ramené Misquamacus à la vie – le feu qui a permis à son âme de se reconstituer à nouveau.*

— Le feu ? Quel feu ?

— *Un feu qui a tué beaucoup de personnes, mais qui a eu*

des conséquences infiniment plus grandes. Un feu qui a brûlé à 1 400 degrés Fahrenheit, et qui a été suffisamment intense pour réunir les parties séparées de son être.

— Vous voulez dire… Vous voulez parler du 11 Septembre ? Des tours du World Trade Center ?

— *J'ai parlé aux âmes de beaucoup de ceux qui sont morts ce jour-là. Chacun d'eux se souvient d'une grande lumière, d'un grand souffle de vent, et d'un mot prononcé dans une langue qu'ils ne comprenaient pas. Certains ont cru que c'était une dernière prière islamique, tandis que les terroristes faisaient le sacrifice de leur vie à Allah. Mais le mot qu'ils ont entendu était* « Ma 'iitsoh ! »

— *« Ma 'iitsoh »* ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— *Cela signifie « Loup » en navajo. C'était Misquamacus, appelant l'esprit de Vasile Lup pour qu'il ressuscite, afin de pouvoir le posséder. Après avoir été dispersé aux éléments, Misquamacus n'avait plus la moindre substance spirituelle, et il lui aurait été impossible d'apparaître dans le monde des hommes sans se vêtir de l'esprit de Vasile Lup… comme des vêtements empruntés.*

Je m'extirpai du lit et allai jusqu'à la fenêtre. Le ciel s'éclaircissait de plus en plus, et je songeai que tous les *strigoï* qui infestaient Manhattan regagnaient furtivement leurs cercueils, ou leurs miroirs, ou quel que fût l'endroit où ils se cachaient le jour.

— Vous auriez dû me mettre en garde contre Vasile Lup, dis-je. Vous m'avez mis en garde contre les *strigoï*, bien sûr, mais vous ne m'avez jamais parlé de Lup.

— *Je l'ai fait, mais une fois que votre ami vous a appris, pour les* strigoï*, vous avez cessé de chercher des signes. Vous ne vous rappelez pas être passé devant le* Hudson Street Grill *?*

Je me donnai une tape sur l'arrière de la tête.

— Vous avez raison. *Hudson Street Grill*, avec seulement le « l » toujours allumé et « suppers » avec seulement le « up ». « L » et « up ». Lup. Remarquez… je n'aurais sans doute pas compris ce que cela signifiait.

— *Cela n'a plus d'importance maintenant. Vous avez découvert qui est vraiment votre ennemi, et vous savez qu'il est infiniment plus dangereux que Vasile Lup.*

— Mais si Misquamacus ne peut pas apparaître dans le monde réel sans se servir de Vasile Lup, nous pouvons

sceller de nouveau Lup dans son cercueil, et ensuite Misquamacus ne pourra plus sortir, non ?

— *Misquamacus a donné à l'esprit de Vasile Lup une résistance infiniment plus grande aux rituels de votre amie qu'il n'en aurait possédé normalement. Vasile Lup a une force considérable en propre, mais Misquamacus lui a également donné la protection des Grands Anciens. Le rituel de votre amie a été en mesure d'affaiblir Vasile Lup, certes, à tel point que Misquamacus a été contraint de se découvrir, mais il n'a pas été suffisant pour l'obliger à retourner dans son cercueil.*

— Alors que pouvons-nous faire ?

— *Vous devez suivre Vasile Lup et découvrir où il se cache durant les heures du jour. Même avec le rituel de votre amie, vous n'êtes pas en mesure de le renvoyer dans son cercueil parce que Misquamacus empêchera cela. Vous devrez le détruire, complètement, afin que Misquamacus n'ait plus un esprit où se cacher.*

— Je vois. Mais Vasile Lup se cache dans des miroirs. Comment vais-je faire pour l'acculer, à moins de briser tous les miroirs qui se trouvent aux États-Unis ?

— *Je n'en ai pas la moindre idée. Je connais la magie indienne, mais j'ignore tout des* svarcolaci.

— Eh bien, vous m'êtes d'un grand secours !

— *Je serai toujours disposé à vous donner des conseils, petit frère, mais je ne peux pas vous dire ce que je ne connais pas.*

Je revins m'asseoir au pied du lit. Tandis que le jour apparaissait, l'image de Singing Rock devint de plus en plus indistincte. À présent, c'était à peine si je le voyais.

— Excusez-moi, dis-je. Je sais qu'il n'existe pas de solution facile.

— *Je peux vous aider sur un point. Je peux vous aider à combattre les* strigoï *et, si les* strigoï *sont vaincus, Vasile Lup ne disposera plus d'une armée pour le protéger.*

Je levai les yeux.

— Vous pouvez faire ça ? Comment ?

— *Vous avez déjà entendu parler de Femme Qui Change ?*

— Non. Excepté que cela évoque pour moi toutes les femmes avec qui j'ai essayé d'avoir une relation.

— *L'histoire de Femme Qui Change est le récit navajo de la création. En ces temps avant que le temps ait commencé, le*

monde était gouverné par les Grands Anciens, qui étaient les dieux du chaos et de la destruction. Ce sont ces dieux que Misquamacus a invoqués pour détruire l'homme blanc, lors de sa première tentative, et qui continuent de lui donner sa force.

Singing Rock parlait de cette voix profonde et solennelle qu'il avait toujours prise pour raconter des légendes indiennes, mais j'étais trop fatigué pour le taquiner. Et, de surcroît, s'il savait quelque chose qui pouvait nous aider à vaincre les *strigoï*, je voulais l'entendre.

— *En ces temps, le monde était terrorisé par des monstres que les Navajos appelaient des* Binaayee'*, et c'était un lieu de ténèbres et de violence épouvantable. Presque toute la race humaine avait été massacrée, à l'exception de Premier Homme et de Première Femme, ainsi que leurs deux jeunes enfants. Mais Premier Homme et Première Femme étaient trop âgés pour concevoir d'autres enfants, et leurs enfants étaient unis par les liens du sang.*

» Un jour, cependant, un nuage noir descendit sur la montagne Ch'ooli'i'i, et il y eut du tonnerre et des éclairs autour de son sommet. Premier Homme gravit la montagne et trouva une figurine de turquoise. Elle avait seulement la taille d'un bébé, mais elle avait le corps d'une femme adulte. Il rapporta la figurine à Première Femme. Tout d'abord, ils ne surent pas quoi en faire, et Première Femme suggéra de la remporter au sommet de la montagne.

» Une fois au sommet, durant un orage, Nilchi le Vent changea la figurine en deux déités vivantes, Femme Qui Change, et sa sœur Femme Coquillage Blanc.

» Femme Qui Change et Femme Coquillage Blanc étaient très attirées par les éléments. Aussi, un jour, Femme Qui Change s'allongea, nue, sur le flanc de la montagne, les cuisses largement écartées, et ouvrit les lèvres de son vagin avec ses doigts pour que le Soleil puisse faire entrer sa chaleur en elle tandis qu'il se déplaçait dans le ciel. Femme Coquillage Blanc fit de même dans un ruisseau peu profond et laissa l'eau s'écouler dans son corps.

» Quatre jours plus tard, les deux femmes découvrirent qu'elles étaient enceintes, et quatre jours plus tard toutes deux donnèrent naissance à des garçons. Le fils de Femme Coquillage Blanc fut appelé Enfant Eau et le fils de Femme Qui Change fut appelé Tueur de Monstres.

» Quatre jours plus tard, lorsqu’il fut devenu adulte, le fils de Femme Qui Change demanda à son père le Soleil de l’aider à exterminer les Binaayee’. *Comme les* strigoï*, les* Binaayee’ *pouvaient être mortellement brûlés par la lumière du soleil. Quand le fils de Femme Qui Change eut détecté leur odeur et les eut sortis de leurs cachettes sombres sous la terre, il fit briller ses yeux sur eux et les réduisit en cendres.*

» Le fils de Femme Qui Change tua tous les Binaayee’*, et ainsi le monde devint-il un endroit plus sûr où les humains purent prospérer à nouveau. Ses enfants, qui se comptaient par centaines, étaient également des tueurs de monstres dès leur naissance, afin que les tribus ne soient plus menacées par des créatures venues du temps avant que le temps ait commencé. Les enfants de Tueur de Monstres furent appelés le Peuple-avec-le-soleil-derrière-ses-yeux.*

» Tueur de Monstres avait la constance de son père et la versatilité de sa mère – tous deux étaient différents, et cependant en harmonie, ce qui est la manière selon laquelle tous les hommes et les femmes navajos étaient incités à vivre.

» Femme Qui Change dit : « Tu es de sexe masculin et je suis de sexe féminin. Tu es du ciel et je suis de la terre. Tu es constant dans ton éclat, mais je dois changer avec les saisons. Tu te déplaces constamment à l’orée des cieux alors que je dois demeurer à un seul endroit. Rappelle-toi que, aussi différent que nous soyons, toi et moi, nous appartenons à un seul et même esprit. Bien que nous soyons différents, il ne peut y avoir d’harmonie dans l’univers tant qu’il n’y a pas d’harmonie entre nous. »

» Femme Qui Change frotta différentes parties de son corps pour ôter de la peau. Chaque fois, elle créa deux hommes adultes et deux femmes adultes, et ces hommes et ces femmes créèrent leurs propres clans – les Bit’ahnii*, le Peuple-à-l’intérieur-de-sa-couverture, les* T-d’ch’’nii*, le clan de l’Eau amère, les* Hashtu’ishnii*, le clan de la Boue, et bien d’autres.*

» Elle emmena tous ces gens vers l’ouest, où ils vécurent ensemble dans la prospérité et la paix. Cela se passait il y a des siècles, au temps où le temps venait de commencer. Mais Femme Qui Change vit toujours aujourd’hui, car elle rajeunit constamment, à chaque saison. Quand l’hiver approche, elle devient une grand-mère, toute recroquevillée. Mais, au printemps, elle boitille en s’appuyant sur une canne de

coquillage blanc, entre dans une chambre vers l'est, et devient plus vigoureuse. Puis elle prend une canne de turquoise, entre dans une chambre vers l'ouest, et elle en sort comme une fière jeune femme. Finalement, elle entre dans une chambre qui fait face au nord, et elle reparaît comme une jeune fille si belle que les gens s'inclinent devant elle, émerveillés.

» Elle est le cycle de la vie humaine. Elle avance, avec les saisons et avec la révolution du soleil, pourtant elle marche dans la direction opposée, de la vieillesse vers la jeunesse. Est-ce que vous comprenez, petit frère ?

— Euh, dis-je, mal à l'aise.

C'était une légende fascinante – bien plus divertissante qu'Adam et Ève et le serpent. Mais je ne voyais pas très bien comment cela nous aiderait à détruire les *strigoï*.

Singing Rock avait probablement lu dans mes pensées. Il ouvrit sa main gauche et la tint à plat, puis il fit de même avec sa main droite.

— *D'un côté, Harry Erskine, vous avez les démons de l'obscurité et du chaos, qui cherchent à vous détruire. De l'autre, vous avez le pouvoir de la vie humaine, la fertilité, et la lumière.*

» Vous devez demander à Femme Qui Change de vous aider. Elle seule peut appeler son fils le Tueur de Monstres, le Peuple-avec-le-soleil-derrière-ses-yeux, et eux seuls peuvent tuer les strigoï *pour vous.*

— C'est tout ? C'est tout ce que je dois faire ? Parler à la mère de toute création humaine ?

Singing Rock acquiesça.

— Et qu'est-ce que je dis… euh, toujours en supposant que je puisse communiquer avec elle ? « Chère Femme Qui Change, je vous serais très reconnaissant si vous pouviez faire venir vos garçons pour qu'ils bottent les fesses aux *strigoï* pour moi. »

— *Pourquoi vous moquez-vous toujours ?*

— Parce que je suis complètement perdu, et parce que je meurs de trouille, et parce que je pense ne pas être à la hauteur pour faire appel à Femme Qui Change ou à n'importe quelle autre sorte de dieux. Bien sûr, je crois que vous croyez à toutes ces histoires de terre-mère et de tueurs de monstres, et je crois que tout cela existe, dans quelque réalité, quelque part. Je l'ai vu, je vous parle, et selon tous les critères habituels, *vous* n'existez pas, d'accord ? Mais ce

n’est pas ma culture. Je n’ai aucune affinité avec elle, je n’ai pas la foi. C’est comme si on me demandait de parler au Bouddha.

— *Vous n’avez pas* besoin *d’avoir la foi, Harry Erskine. Femme Qui Change est réelle. Vous avez certainement remarqué qu’il fait très froid en hiver et que la terre est lasse. Pourtant, le printemps revient toujours, et le maïs pousse, n’est-ce pas ? Femme Qui Change marche dans la direction opposée, mais vous vous retournez et vous la voyez, ne serait-ce qu’une vision fugitive, non ? Vous l’avez vue dans les champs ? Vous l’avez vue dans les rues des villes ? Vous savez qu’elle est là.*

Durant une fraction de seconde, il me sembla comprendre ce qu’il voulait dire. Vous connaissez cette impression, vous apercevez une jeune femme ravissante qui traverse la rue, le soleil éclaire un instant son visage, elle vous regarde, et pour une raison ou une autre vous sentez que quelque chose d’important s’est produit, mais vous ne savez pas exactement quoi. Singing Rock disait qu’elle marche réellement parmi nous, l’esprit du changement, et que nous l’avons tous vue, même si nous ne l’avons pas réalisé.

— Entendu, dis-je. Peut-être est-elle réelle. Peut-être l’ai-je vue. Mais je ne sais absolument pas comment lui parler.

— *Bien sûr que si. Femme Qui Change recherche toujours l’harmonie. Elle a été très peinée quand son peuple a été chassé de ses terres, mais elle admet que toute chose doit changer, et qu’il y a de la brutalité dans le monde, aussi bien que de la compassion. De la mort naît une nouvelle vie. De la cruauté vient l’entendement. Femme Qui Change est affligée, certes, mais elle ne cherche jamais à se venger – contrairement à Misquamacus. Si vous luttez pour l’harmonie, elle vous écoutera et elle vous aidera.*

— Okay. Mais *comment* ? Que faut-il que je fasse ?

— *Si vous désirez parler à un esprit, où allez-vous ?*

La fenêtre fut brusquement inondée de soleil, et je ne vis plus que l’éclat des yeux de Singing Rock.

— Vous voulez dire… ? commençai-je.

— *Vous disposez de très peu de temps. Vous devez faire vite.*

— Singing Rock…

— Non, Harry Erskine. Je vous ai déjà donné plus de conseils que je ne l'aurais dû. Les vivants ne peuvent pas toujours compter sur les morts, sinon c'est comme s'ils étaient morts, eux aussi.

— Mais si j'ai encore besoin de vous ?

Il n'y eut pas de réponse. Singing Rock était parti.

Je voulais y aller seul, mais Gil dit que ce serait bien trop dangereux dans les rues, même le jour. Les *strigoï* se cachaient peut-être dans leurs cercueils et dans leurs miroirs, mais les pillards et les dingues étaient partout, ainsi que les militaires, peut-être, qui avaient probablement reçu l'ordre de tirer d'abord et de jouer ensuite à *La Roue de la fortune*.

Au cas où nous serions retenus et ne pourrions pas revenir avant la tombée de la nuit, Gil fit à nouveau le tour de l'appartement des Dragomir et vérifia qu'il avait bien fermé et verrouillé toutes les fenêtres et brisé tous les miroirs, afin que les *strigoï* ne puissent pas entrer et que Jenica soit en sécurité.

Jenica, quant à elle, avait largement de quoi s'occuper. Dans le bureau de son père, elle avait découvert un ouvrage ruthène sur les vampires morts, *Oper*, et un opuscule de Transylvanie, *Histoires de siscoï* – « *siscoï* » étant un nom local pour les morts-vivants. Elle avait également trouvé sept volumes des journaux intimes de son père, tous reliés en cuir rouge foncé, dont la date remontait jusqu'en 1971.

— Je ferai attention, promit-elle. Ne vous inquiétez pas. Il me reste une bouteille de *palinca*, donc je serai heureuse.

— Heureuse et inconsciente, fit remarquer Gil comme nous quittions l'appartement. Je me paie une gueule de bois monumentale. Cela me fait *mal* rien que d'y penser !

Nous commençâmes à marcher dans les rues et nous nous retrouvâmes de nouveau dans un film de science-fiction des années soixante-dix. Nous avancions à travers un smog de photosynthèse marron, il y avait des voitures calcinées et des immondices partout, et des corneilles continuaient de s'acharner sur des cadavres. Un silence absolu régnait sur la ville. J'avais la certitude que beaucoup de gens étaient toujours en vie – des milliers, probablement – mais je supposai qu'ils s'étaient barricadés dans leurs

appartements, exactement comme nous l'avions fait. La seule différence, c'est qu'ils ne savaient pas qu'ils devaient briser leurs miroirs pour empêcher les *strigoï* d'entrer, et nous n'avions aucun moyen de les prévenir.

— Vous devriez aller voir votre femme et vos filles, dis-je à Gil.

Nous remontions Hudson Street. Le trottoir était jonché d'éclats de verre qui crissaient sous nos pas.

— Je le ferai. Mais voyons d'abord si nous pouvons contacter cette nana, Femme Qui Change. J'aurai au moins le sentiment que nous avons commencé à riposter.

— Comme vous voudrez.

Alors que nous traversions Morton Street, nous aperçûmes quatre ou cinq personnes au loin. Agenouillées sur le trottoir, elles agitaient les bras et hurlaient comme des loups. Gil examina le groupe avec ses jumelles, puis me les tendit.

Je distinguai trois hommes et deux femmes, tous nus ou quasiment nus. Leur peau était couverte d'énormes cloques rouges, et de la fumée s'échappait de leurs cheveux.

— Des êtres pâles, dit Gil. Ils brûlent, comme Frank.

— Bon, continuons avant qu'ils nous aperçoivent. Nous savons ce que veulent les êtres pâles, et c'est du sang, d'accord ?

Nous ne vîmes personne d'autre le temps d'arriver dans Christopher Street. Enfin, personne de vivant, mais nous passâmes près d'un monceau de corps au coin de Barrow Street, et le monceau grouillait d'asticots.

Nous contournâmes Christopher Street Cachemire, et j'appuyai sur la sonnette en cuivre de l'appartement d'Amelia, puis nous attendîmes, en essuyant la sueur sur nos visages du dos de la main.

— Et si elle n'est pas là ? demanda Gil.

Il n'ajouta pas « ou si elle est morte » parce qu'il n'avait pas besoin de le dire. J'étais tout aussi inquiet que lui à l'idée que les *strigoï* étaient peut-être déjà arrivés jusqu'à elle.

J'appuyai sur la sonnette de nouveau. Presque tout de suite, la voix de Bertie demanda :

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Bertie. Harry Erskine.

— Harry ! Mais qu’est-ce que vous voulez encore ?

— J’ai besoin de parler à Amelia. C’est très important.

— Vous avez besoin de partir et de nous laisser tranquilles !

— Bertie, si vous n’ouvrez pas cette porte et ne nous laissez pas entrer, nous enfoncerons la porte et nous entrerons, de toute façon.

Il y eut un très long silence, puis la porte s’ouvrit.

Il faisait très chaud dans l’appartement des Carlsson. Il y régnait une odeur de renfermé, et des mouches bourdonnaient, comme partout ailleurs. Bertie portait un peignoir à rayures bleues et jaunes, les couleurs du drapeau suédois, mais son visage était écarlate. Amelia sortit de la chambre dans un nuage de lin blanc vaporeux avec des fleurs blanches brodées dessus.

— Harry ! dit-elle. Et… Gil, c’est bien ça ?

— Tout à fait, m’dame.

— Tu as réussi à voir Razvan ?

— Razvan est à Bucarest en ce moment, mais nous avons vu sa fille, et elle en sait autant que lui sur les *strigoï*.

— Tu l’as dit à haute voix.

— Quoi ? *Strigoï* ? Oui… D’après Jenica, cela n’a pas une grande importance, du moment qu’ils ne sont pas dans les parages, par exemple derrière ta fenêtre ou cachés sous ton lit, et pourvu qu’ils ne soient pas particulièrement assoiffés. Mais on doit éviter de prononcer leurs noms respectifs.

— Eh bien, c’est un sacré soulagement, dit Bertie. D’autant plus que je ne connais aucun vampire par son nom.

— Ne plaisantez pas là-dessus, Bertie. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis soulagé de voir que vous êtes sains et saufs, tous les deux. Ces *strigoï* peuvent entrer quasiment partout.

— Pas ici. Personne ne peut entrer. Mon système d’alarme est ce qui se fait de mieux.

— Je pense que vous feriez mieux de vous asseoir, lui dis-je. Toi aussi, Amelia.

Je leur racontai aussi succinctement que possible comment nous avions découvert les cercueils dans la cave sous l’église Saint-Stephen’s. Je leur rapportai également comment Gil avait rencontré Frank et l’avait amené chez les

Dragomir, et ce que Frank nous avait appris sur les miroirs. Je leur dis enfin comment les *strigoï* étaient entrés par les fenêtres, et comment Vasile Lup était apparu dans le vestibule.

— Mais l'esprit de Vasile Lup a été ramené à la vie par un esprit encore plus fort : Misquamacus.

Amelia me regarda d'un air incrédule.

— C'est une plaisanterie ?

— J'aimerais bien ! Je l'ai vu de mes propres yeux, Amelia. Coiffure de guerre, manteau surchargé de trophées, tout.

Amelia se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Il y avait sur la tablette un vase bleu qui contenait cinq lis fanés, entouré de pétales qui étaient tombés. Elle contempla la rue en contrebas. Il y avait une expression sur son visage que je ne lui avais encore jamais vue – l'expression d'une femme qui a essayé d'échapper au destin qui lui a toujours été réservé, et qui a échoué.

— C'est le même Misquamacus que vous avez déjà affronté ? demanda Bertie.

— Il n'y a qu'un seul Misquamacus, je le crains.

Amelia se retourna.

— Je suppose que tu as parlé à Singing Rock ?

— C'est la première chose que j'ai faite.

— Et qu'est-ce que Singing Rock a dit ?

Je lui racontai l'histoire de Femme Qui Change, de son fils Tueur de Monstres, et du Peuple-avec-le-soleil-derrière-ses-yeux.

Amelia écouta patiemment, puis elle demanda :

— Pourquoi Singing Rock ne peut-il pas communiquer, *lui*, avec elle ? Il est infiniment plus qualifié que moi. C'est un Indien, après tout, et également un homme-médecine.

— Je sais, mais Singing Rock a deux gros problèmes. Un, c'est un Sioux, et je ne pense pas que les Navajos et les Sioux soient exactement copains comme cochons. Deux, c'est un homme, et Femme Qui Change ne répond pas aux hommes.

— Cette histoire me rend dingue, dit Bertie.

— Il vaut mieux être dingue que vidé de son sang, répliquai-je.

— Harry, dit Amelia, je ne crois pas que je peux faire

ça. J'ai lu énormément de choses sur Femme Qui Change, et il ne s'agit pas de l'esprit de la tante Mildred de quelqu'un. C'est une *divinité*.

— Je sais. Mais d'après ce que Singing Rock m'a dit, c'est une divinité très compatissante, pour une divinité. Et elle est très en faveur de la vie et très opposée à ce qu'on te tranche la gorge et à ce que ton sang se répande sur la moquette.

À ce moment-là, Bertie se leva, s'approcha d'Amelia et lui prit les mains.

— Amelia, tu devrais le faire, dit-il.

— Bertie ? m'exclamai-je. Je pensais que vous ne croyiez pas à toutes ces superstitions.

— En ce moment, répondit Bertie avec une solennité surprenante, ce que *je* crois n'a pas une grande importance. Il suffit de regarder par la fenêtre pour voir que cette ville est moribonde, et que les autorités nous ont abandonnés. Si personne ne vient nous aider, nous devons nous aider nous-mêmes, et si ceci est la seule façon qui nous a été suggérée… eh bien, nous devons essayer.

— Je ne sais pas, Bertil, dit Amelia. Je ne pense vraiment pas que mon pouvoir médiumnique soit assez fort.

— Comment le sais-tu, Amelia, si tu n'essaies pas ? Ce Misky Marcus, tu l'as déjà affronté, et tu lui as fichu une dérouillée, non ? Si tu l'as fait une fois, tu peux le refaire.

Amelia me lança un regard. Je fus seulement à même de hausser les épaules.

— À toi de choisir, mon chou.

Ainsi donc, nous nous assîmes autour de la table au plateau en verre de la salle à manger, sous un lustre scandinave qui était formé de douzaines de triangles en verre dépoli bleus et blancs. Il était presque midi, et l'humidité était si élevée que nous étions trempés de sueur. Bertie commença à s'éventer avec un set de table, et le lustre tintinnabula.

— *Non*, chéri… tu ne dois pas perturber l'air, dit Amelia.

— Alors je dois fondre ? rétorqua Bertie avec humeur.

— Pensez à un Coca glacé, suggérai-je.

Amelia tendit les bras et nous nous tînmes tous par la main. Elle ferma les yeux un moment.

— J'appelle tout esprit qui peut m'aider, dit-elle brusquement.

Cela me donnait toujours des picotements dans le cuir chevelu quand elle prononçait ces mots. Sa voix avait un timbre sonore, comme si elle n'était pas du tout ici, mais dans une autre pièce. J'avais parlé une quantité de fois à Singing Rock, ou essayé de communiquer avec d'autres esprits, pourtant je ne parvenais jamais à donner un tel timbre à ma voix.

— J'appelle tout esprit qui peut me guider vers Femme Qui Change. J'appelle tout esprit qui peut toucher son épaule et lui demander de me parler.

Nous attendîmes en silence. Nos mains devenaient de plus en plus moites. Je sentis une goutte de sueur dégouliner du bout de mon nez et tomber sur la table, et j'en sentis une autre se former pour la suivre, mais je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher. La chaîne qui nous reliait ne devait pas être brisée.

— Je demande qu'on me conduise vers Femme Qui Change, pour lui présenter mes hommages et solliciter une grâce, aux noms de ceux qui lui ont donné la vie, Sa'ah Naaghaii et Bik'eh H-zh…

Je devais m'incliner devant Amelia, elle connaissait son boulot. Elle avait dit négligemment qu'elle « avait lu énormément de choses » sur Femme Qui Change, mais, telle que je la connaissais, cela signifiait probablement qu'elle avait été diplômée *summa cum laude* en mysticisme navajo.

— Femme Qui Change, je t'honore. Femme Qui Change, je te présente mes respects. Femme Qui Change, je t'implore de me parler.

J'aperçus l'expression de Bertie sur son visage empourpré, couvert de sueur, et je compris qu'il était de plus en plus mal à l'aise, mais il était évident qu'il respectait le don d'Amelia, même s'il avait du mal à croire aux esprits et aux vampires. D'accord, j'avais pensé que c'était un enfoiré quand je l'avais rencontré, mais c'était uniquement parce que j'étais jaloux. Je voyais bien qu'il l'aimait, et merde !

— Femme Qui Change, parle-moi. J'ai besoin de ta vie, de ta force, de ta sagesse. J'ai besoin que tu m'apportes le pouvoir du Soleil, pour que l'obscurité soit bannie de notre

ville. J'ai besoin que tu fasses venir ton fils, Tueur de Monstres, et les fils de ton fils, ainsi que les filles de ton fils.

Nom d'un chien, j'avais envie d'éternuer ! Je fronçai et déformai mon visage, mais la démangeaison dans mon nez devint de plus en plus forte. Je sentis bientôt que j'allais être obligé d'ôter ma main de celle de Gil, sinon je lâcherais un formidable éternuement qui atteindrait Bertie en plein visage.

Puis je vis un frémissement dans l'air, juste derrière la chaise d'Amelia, et mon envie d'éternuer fut complètement dissipée. C'était comme si l'air *se ridait*, telle la chaleur qui monte d'un toit en métal par une journée torride. Juste devant mes yeux, une vieille femme apparut, tout d'abord transparente, puis de plus en plus visible. Elle était toute petite et voûtée, avait des cheveux blancs tressés et un visage si desséché qu'elle ressemblait à un singe plutôt qu'à un être humain. Elle portait un manteau de laine gris clair, et elle tenait dans une main un bâton bleu turquoise qui brillait.

Amelia fermait toujours les yeux et continuait d'appeler les esprits pour l'aider. Je ne savais pas si je devais dire quelque chose comme « regarde derrière toi ! », mais j'avais la certitude qu'elle avait conscience que Femme Qui Change était apparue. J'avais appris d'après de précédentes expériences qu'il ne faut pas rompre le charme au cours d'une séance de spiritisme. Cela pouvait tout gâcher, et cela pouvait également être très dangereux.

— Femme Qui Change, j'ai besoin de ton courage. Femme Qui Change, j'ai besoin de ta chaleur. Femme Qui Change, j'ai besoin de ta bienveillance.

L'air derrière la chaise de Bertie commença également à miroiter. En l'espace de quelques secondes, une autre femme était apparue, une très belle femme de quarante-cinq ans environ. Elle portait une coiffure de feuilles marron et une couverture rêche marron, ses joues étaient bariolées de peinture rouge. Elle se tenait en face de moi et me regardait par-dessus le sommet de la tête de Bertie. Ses yeux étaient complètement noirs, comme si l'intérieur de son crâne était vide.

Gil avait ouvert les yeux. Il serra ma main plus fort pour indiquer que lui aussi avait vu les deux femmes.

— Ne dites rien, chuchotai-je.

À ce moment-là, cependant, il serra ma main de nouveau et rejeta sa tête vers le haut.

— *Derrière vous*, dit-il, sans bouger les lèvres.

— *Quoi ?* formai-je avec mes lèvres.

Il eut un autre mouvement de la tête, et je réalisai brusquement qu'un autre esprit avait dû apparaître juste derrière moi. Je tournai la tête très lentement et j'aperçus du coin de l'œil une jeune femme, vêtue de blanc fluorescent, avec des motifs en zigzag rouge foncé sur ses vêtements. Je ne pouvais pas me retourner suffisamment pour voir son visage, mais, à en juger par l'expression de Gil, elle était aussi effrayante que la femme qui se tenait derrière Bertie.

— Femme Qui Change, entends-moi. Viens vers moi, des quatre coins du monde. De l'est, où le soleil se lève et où naît toute chose. Du sud, où toute chose pousse et mûrit. De l'ouest, où le soleil descend avec plénitude et satisfaction. Du nord, où toute chose meurt.

Derrière la chaise de Gil, il y eut un autre frémissement d'air perturbé. Cela s'écoula un moment comme de l'eau claire sur des rochers, puis prit peu à peu la forme d'une jeune femme, entièrement nue à l'exception de bracelets rouge et blanc autour de ses poignets et de ses chevilles, et de motifs compliqués tracés sur sa peau avec de la peinture d'argile. Ses cheveux noir argenté recouvraient ses épaules et lui descendaient jusqu'à la moitié du dos.

Gil était assis du côté nord de la table, et, quand cette jeune femme apparut, je compris qu'Amelia avait réussi à évoquer Femme Qui Change. Singing Rock ne m'avait-il pas dit que Femme Qui Change marche toujours dans la direction opposée ? Depuis le nord, qui symbolise habituellement le froid et la mort, était apparue la plus jolie des jeunes femmes, apportant l'espoir de la fertilité et d'une nouvelle vie.

Amelia ouvrit lentement les yeux.

— Tu es là, dit-elle.

Et elle ne put s'empêcher de sourire.

— *Tu m'as appelée,* dirent quatre voix en même temps.

Il y avait une telle charge psychique dans la pièce qu'elle crépitait d'électricité statique. Quand Femme Qui

Change parla, des étincelles bleutées parcoururent le bord de la table, et nos cheveux se dressèrent sur nos têtes. Une chenille d'électricité se traîna même autour des plaques d'identité de Gil et le long de la chaîne en argent passée à son cou.

— Nous avons besoin de ton aide, Femme Qui Change, dit Amelia. Misquamacus le faiseur de prodiges est revenu, sous le couvert d'un esprit emprunté. Il a levé une tribu de morts-vivants venus d'un lointain pays au-delà de l'océan de l'est. Ils ont déjà massacré des milliers de personnes, et leur mal se propagera dans tout le pays si nous ne réussissons pas à les détruire.

— *Je sais cela,* dit Femme Qui Change.

C'était à peine si je pouvais supporter le son de sa voix, car elle faisait bourdonner mes dents, et ma peau me donnait l'impression que des fourmis de feu se déplaçaient sur tout mon corps.

— Alors tu vas nous aider ? demanda Amelia. Nous avons besoin de tueurs de monstres qui peuvent découvrir où se cachent ces morts-vivants, et qui peuvent les brûler avec la lumière du soleil qui brille de leurs yeux.

— *Tu parles du clan de mon fils*.

— Nous ne connaissons personne d'autre qui a le pouvoir de nous aider.

Les quatre femmes firent lentement le tour de la table. Bientôt, la jeune femme se tenait derrière moi et la vieille femme me faisait face, derrière le dos de Bertie. Gil me regardait d'un air inquiet, mais je ne pouvais rien faire pour le rassurer, excepté hausser les épaules.

— *Tu sais ce que Misquamacus a l'intention de faire ?*

— Oui, répondit Amelia. Il veut débarrasser ce pays de toutes les races, excepté les Premiers Américains.

— *Peux-tu penser à une seule raison pour laquelle je devrais m'opposer à lui ? Par dizaines de milliers ceux de mon peuple sont morts des mains de l'homme blanc, ou à cause de sa stupidité, et des étrangers appartenant à de nombreuses croyances différentes foulent à présent les lieux sacrés où se trouvaient nos hogans autrefois.*

— Je sais que notre peuple a commis envers vous de terribles injustices, dit Amelia. Je puis seulement faire appel à ton humanité.

Les quatre femmes changèrent de place à nouveau. J'en profitai pour regarder rapidement chacune d'elles, en essayant de deviner, d'après leurs expressions, si Femme Qui Change allait nous aider ou non. Mais chacune était impassible, et indéchiffrable, particulièrement la vieille femme, dont le visage ratatiné était à peine humain.

— *Je suis la fille de Sa'ah Naaghaii et de Bik'eh H-zh*, dit Femme Qui Change. *Sa'ah Naaghaii est la voie qui permet à toutes les créatures vivantes de parvenir à l'immortalité par la reproduction. Bik'eh H-zh est la paix et l'harmonie qui sont essentielles pour la perpétuation de la vie.*

» *Parce que je suis la fille de Sa'ah Naaghaii et de Bik'eh H-zh, je t'aiderai à détruire la tribu des morts-vivants.*

Je n'avais jamais entendu de paroles qui boostaient mon moral à ce point, pour ainsi dire. Amelia sourit.

— Je te remercie, Femme Qui Change, sois bénie, dit-elle.

Même Bertie ne put s'empêcher d'arborer un large sourire.

— Maintenant nous pouvons botter quelques culs ! déclara Gil.

À présent, l'atmosphère dans la pièce était si chargée d'électricité statique que des étincelles bondissaient entre les chaises, et les triangles en verre du lustre tintaient et s'entrechoquaient comme des mobiles. La jeune fille fit le tour de la table vers l'endroit où se trouvait la jeune femme au manteau blanc brillant. Elles se tinrent côte à côte un moment, puis, d'une façon ou d'une autre, elles se *recouvrirent* et se fondirent ensemble, et il ne resta plus que la jeune fille. Elle fit le tour de la table à nouveau. Cette fois, elle se fondit dans la femme entre deux âges.

— *C'est la loi de la nature que toute chose doive vieillir et mourir*, dirent à l'unisson la vieille femme et la jeune fille. *Toute chose doit renaître. Il n'y a pas de place dans ce monde pour ceux qui sont morts sans être morts.*

Sur ce, la jeune fille se fondit dans la vieille femme, et elle resta seule, nue, incroyablement belle. Ses cheveux se soulevaient de ses épaules comme s'ils étaient agités par un vent que je ne percevais pas.

— *J'appelle mon fils, et les enfants de mon fils. J'appelle le clan du Peuple-avec-le-soleil-derrière-ses-yeux. Je les appelle*

pour qu'ils recherchent la tribu des morts-vivants et les exterminent tous.

Elle se mit à psalmodier : une incantation stridente et monotone qui continua et continua pendant presque cinq minutes. Tandis qu'elle chantait, elle commença à s'estomper, comme Singing Rock l'avait fait. Bientôt, je ne vis plus que les fins filaments de ses cheveux qui dansaient faiblement, agités par le vent.

Gil lâcha ma main et se leva.

— Non, Gil ! Pas encore ! cria Amelia.

Il y eut un craquement tel un arbre gigantesque qui se brise en deux, puis un éclair qui faillit m'aveugler. Le lustre explosa, et une pluie de verre tomba sur nous, puis la table au plateau en verre vola en éclats également. Des tableaux se décrochèrent des murs, et la sculpture décharnée de Bertie fut projetée à travers la pièce. L'une après l'autre, toutes les fenêtres de l'appartement implosèrent. Le vacarme était si assourdissant que nous ne nous entendions pas crier entre nous.

Sous ces craquements et ces explosions, j'entendais un autre bruit. Il vibrait et était si grave que je le *ressentais*, plus que je ne l'entendais. Cela ressemblait à un énorme générateur électrique, ou à un millier de voix fredonnant *basso profundo.*

— Que se passe-t-il ? s'exclama Bertie. Je croyais qu'ils allaient nous aider !

— S'il te plaît, Bertil, attends un peu.

Il n'eut pas à attendre très longtemps. Le bourdonnement devint de plus en plus fort, et tous les débris dans l'appartement furent attirés vers le milieu de la pièce – les éclats de verre, les meubles brisés, les fragments de sculptures, les cailloux et le terreau des pots de plantes renversés, les magazines, les lettres et les fleurs fanées.

Tous ces morceaux hétéroclites se soulevèrent, étincelèrent et tourbillonnèrent dans l'air. J'aperçus derrière eux une silhouette sombre qui se formait. Cela ressemblait à un homme fait de fumée. Il était immense – presque quatre mètres de haut – et il avait une *odeur* de fumée, comme de l'herbe que l'on fait brûler dans un jardin par une journée d'été torride.

Il était immatériel – après tout, c'était un esprit et non

un homme réel –, mais il utilisait les débris pour définir son contour, afin que nous puissions le voir plus distinctement.

Sa tête se forma petit à petit au sein du tourbillon des éclats de verre. Il semblait porter une coiffure faite de cornes de bison, ce qui lui donnait un aspect très satanique, mais cette magie n'avait rien à voir avec Satan – ni avec Dieu, à vrai dire. C'était Tueur de Monstres des Navajos, dont la mère était Femme Qui Change et dont le père était le Soleil lui-même.

— *Ma mère m'a demandé de vous aider*, gronda-t-il, et sa voix ressemblait à un feu qui s'embrase dans une cheminée. *Elle m'a dit que vous souhaitiez que je recherche la tribu des morts-vivants et que je les brûle.*

— Nous t'honorons, Tueur de Monstres, dit Amelia.

Tueur de Monstres leva les mains.

— *Ce que ma mère me demande, je le fais toujours.*

— Soyez prudent, monsieur ! dit Gil avec une bravade inattendue. Cette tribu des morts-vivants, ils ne sont pas stupides et ils sont des centaines, et ils peuvent se déplacer aussi vite qu'un lézard sur une brique chaude.

Tueur de Monstres tourna son énorme tête fuligineuse, puis il ouvrit brusquement les yeux. Un rayon de lumière aveuglant jaillit de ses orbites, si intense que je fus obligé de détourner mon visage. Les rayons de lumière jumeaux frappèrent le mur et, dans une forte détonation, brûlèrent la peinture, traversèrent le plâtre, et pénétrèrent dans la cuisine. Tout l'appartement fut envahi de fumée.

Tueur de Monstres ferma les yeux. Cela donna l'impression que tout s'était brusquement assombri, à l'exception des images rémanentes vert citron qui dansaient devant moi. Tandis que ma vue redevenait normale peu à peu, je vis que Tueur de Monstres reculait d'un pas, puis d'un autre. À chaque pas, tous les débris qu'il avait utilisés pour constituer sa forme matérielle produisaient un bruit, comme quelqu'un pelletant du gravier. Choush, choush, choush.

Gil, en continuant de se frotter les yeux, regarda le trou dans le mur.

— Nom d'un chien ! s'exclama-t-il. Sûr que ce type n'a pas besoin de conseils pour un combat sans armes !

Tueur de Monstres recula, et recula, puis la fumée qui

avait constitué son corps tourbillonna et disparut, et les débris retombèrent vers le sol.

Quand il fut parti, Amelia leva les bras et ferma les yeux.

— Je bénis ton nom, fils de Femme Qui Change, psalmodia-t-elle d'une voix aiguë. Que le Grand Manitou te donne toute la ruse dont tu as besoin !

— Amen, fit Gil.

…

20
Consanguinité

L'apparition de Tueur de Monstres avait complètement dévasté l'appartement d'Amelia et de Bertie, et nous les aidâmes à s'installer dans l'appartement de style colonial du dessus, dont les propriétaires étaient en vacances aux îles Turks et Caicos. J'essayais de me convaincre que Tueur de Monstres et son clan réussiraient à traquer les *strigoï*, mais je continuais de penser qu'il aurait été dangereux qu'Amelia et Bertie restent dans un endroit où les fenêtres n'avaient plus de vitres.

Avant de partir, Gil et moi fîmes le tour de leur habitation provisoire et brisâmes les miroirs dans toutes les pièces.

— Nigel ne nous portera pas dans son cœur, quand il verra cela, fit remarquer Amelia.

— Allons ! la rassurai-je. Nigel se fiche complètement de sa porte d'entrée et de ses miroirs. Il sera bien trop content de constater que vous avez réussi à survivre.

— Vous voulez manger quelque chose ? demanda Bertie. Bien sûr, nous ne pouvons rien vous proposer de chaud, mais nous avons des boîtes de soupe et du pain de seigle suédois.

— Ne prenez pas cette peine, lui dis-je. Nous ferions mieux de retourner voir Jenica. Cela ne me plaît pas de la laisser seule trop longtemps.

Amelia s'approcha et me prit les mains.

— Encore une aventure étrange, fit-elle. Pourquoi ces trucs nous arrivent-ils toujours, Harry ?

— Nous sommes médiums. C'est notre boulot. Qui d'autre s'en chargerait, si nous ne le faisions pas ?

— Tu crois que ça marchera ? Avoir fait appel à Tueur de Monstres ?

— Je n'en sais rien. Je l'espère. Mais je dois néanmoins trouver Misquamacus et lui régler son compte.

— Tu reviendras me voir, hein ? Je ne veux pas que tu

disparaisses et que je n'apprenne jamais ce qui t'est arrivé.

Je vis que Bertie commençait à s'impatienter, aussi embrassai-je rapidement Amelia sur le front.

— Tu me connais. Erskine l'Indestructible. Venez, Gil, il est temps de partir.

Gil me laissa au coin de Leroy Street et retourna chez lui pour vérifier que sa femme et ses filles étaient en sécurité. La ville était toujours silencieuse tandis que je m'éloignais, mais alors que je montais les marches du perron de l'immeuble des Dragomir, j'eus la certitude d'entendre un homme crier. Je fis halte et tendis l'oreille, mais le cri ne se reproduisit pas. J'entrai et m'assurai que la porte était bien verrouillée derrière moi.

Dans l'appartement, Jenica était allongée sur le canapé et dormait. L'un des journaux intimes de son père était posé, ouvert, sur la moquette à côté d'elle. Je la secouai par l'épaule. Elle ouvrit les yeux et me regarda comme si elle ne me reconnaissait pas.

— Oh… j'ai fait un rêve si étrange.

— Rien ne pourrait être plus étrange que ce que nous venons de faire.

Jenica se mit sur son séant et s'étira.

— Comment ça s'est passé ? Votre séance de spiritisme a marché ?

— Si elle a *marché* ? Nous avons évoqué le chasseur de vampires le plus sensationnel que l'on puisse imaginer. Tueur de Monstres ! Un peu, mon neveu ! Il était fait uniquement de fumée et de poussière. Si vous l'aviez vu ! Il a des cornes comme un démon, et cette lumière aveuglante qui sort de ces yeux. Comme un rayon de la mort. Zap ! Et puis bam ! Et ensuite il y a un énorme trou dans le mur.

— Il va combattre les *strigoï* pour nous ?

— Vous auriez dû être là, Jenica, croyez-moi. Femme Qui Change est apparue. Elle était quatre femmes différentes, mais la même femme à quatre âges différents. Puis Femme Qui Change a appelé Tueur de Monstres. L'appartement d'Amelia a été dévasté. Totalement dévasté ! Mais c'était vraiment incroyable.

— Harry… ce Tueur de Monstres… il va combattre les *strigoï* pour nous ?

Je commençai à me calmer.

— Oui, oui. Il va combattre les *strigoï*. Enfin, il a dit qu'il le ferait. Tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre et voir.

— Alors c'est positif, n'est-ce pas ? C'était une mission réussie ?

— Oui, c'était une mission réussie. Enfin, je l'espère. En tout cas, nous avons fait de notre mieux.

Jenica ramassa le journal intime de son père.

— Moi aussi, j'ai appris énormément de choses durant votre absence.

— Vraiment ?

— Harry… écoutez-moi. J'ai appris des choses que je n'avais jamais comprises auparavant. Par exemple, pour quelle raison mon père a toujours eu cette obsession de traquer les *strigoï*.

— Je prendrais bien un verre, Jenica.

— J'ai également appris une information très importante me concernant.

Je me versai un verre de *palinca* et je m'apprêtais à le boire d'un trait quand je réalisai que Jenica essayait de me dire quelque chose de très sérieux.

— Vous êtes bouleversée, n'est-ce pas ? dis-je en l'observant.

— Cela m'a fait un choc. Je ne l'avais jamais soupçonné auparavant.

— Racontez-moi.

— Dans son journal, mon père dit qu'il a connu ma mère en 1969, lorsqu'il était étudiant à l'université, en Roumanie. Elle était serveuse au café-restaurant où il avait l'habitude d'étudier. Il raconte qu'ils sont tombés éperdument amoureux l'un de l'autre et voulaient se marier, mais le père de ma mère, Nicolaï, a eu un violent accès de fureur quand ils lui ont appris leur liaison, et il leur a interdit de continuer de se voir. Après de nombreuses discussions, mon père a emmené ma mère aux États-Unis et ils se sont mariés ici à New York, à l'insu de mon grand-père.

— D'accord, acquiesçai-je.

— Mon père et ma mère étaient très heureux et ils ne comprenaient pas pourquoi mon grand-père s'était opposé à leur mariage avec une telle véhémence. Mais, trois ans plus

tard, alors que ma mère m'attendait, mon père l'a remmenée en Roumanie pour qu'ils se réconcilient avec mon grand-père. Mon père est un homme d'honneur, et il estimait qu'aucun homme ne doit se détacher de sa fille ou de sa petite-fille.

— Jusqu'ici je vous suis, dis-je. (Je bus une gorgée de *palinca* et je poussai un aboiement comme un chien de berger.) Qu'est-ce qui me fait penser que ces heureuses retrouvailles en famille n'ont pas été si heureuses que ça, en fin de compte ?

— Parce que, maintenant que ma mère était enceinte, mon grand-père était obligé de dire à mon père et à ma mère pourquoi il s'était opposé si violemment à leur union. Il a dit que lorsqu'*elle* était enceinte, ma grand-mère, Ecaterina, était allée à Horezu, dans les montagnes, pour rendre visite à ses cousines. Durant le trajet, le car tomba en panne et, la nuit venue, le conducteur et les sept passagers se retrouvèrent immobilisés dans la forêt à proximité de Caciulata.

» Le matin suivant, les villageois découvrirent les corps du conducteur et de six passagers. Ils avaient été égorgés. Seule ma grand-mère avait survécu, mais elle… elle avait été violée de nombreuses fois.

» À peine six jours plus tard, ma grand-mère contracta une fièvre ardente, exactement comme Frank. Elle accoucha de ma mère avant terme, puis elle mourut. Elle avait été infectée par les *strigoï* et était devenue un être pâle. Mon grand-père appela ma mère Mariana, ce qui signifie « grâce amère ».

Jenica me tendit le journal de son père, à la couverture en cuir fatiguée. Elle me montra du doigt un paragraphe au bas de la page.

— Lisez.

L'écriture de Razvan Dragomir était très soignée et dense, l'écriture d'un homme qui a une chose terrible à dire, mais qui veut que cela soit clairement compris.

« Nicolaï m'apprit que, après la mort d'Ecaterina, l'un des plus âgés et des plus vénérables gynécologues de la clinique Pitesti le fit venir dans son bureau. Le gynécologue dit qu'il devait expliquer à Nicolaï ce qui était arrivé à Ecaterina, et ce qui risquait d'arriver à Mariana quand elle

serait adulte, mais Nicolaï ne devait jamais en parler à quiconque, de peur d'attirer l'attention des morts-vivants.

» Si l'on observait certaines conditions, la santé du bébé Mariana ne serait pas affectée par la maladie qui avait emporté sa mère. Toutefois, son sang contiendrait toujours la souche *strigoïca*, que l'on ne pourrait jamais éliminer, même au moyen d'une transfusion complète. Cette souche serait transmise par l'intermédiaire des femmes de la famille, pour toujours. Contrairement à une véritable *strigoïca,* Mariana ne serait pas hypersensible à la lumière du soleil et elle n'éprouverait pas cette soif insatiable de sang humain. Mais elle présenterait nombre des caractéristiques des êtres pâles, par exemple tordre son corps dans des positions apparemment impossibles et escalader des obstacles apparemment impossibles à gravir. En outre, le gynécologue dit qu'elle serait également capable de « franchir les portes d'argent » chaque fois qu'elle le souhaiterait, mais il n'expliqua pas clairement au père de Mariana ce qu'il entendait par là. »

Je regardai Jenica.

— Des portes d'argent. Est-ce que cela pourrait signifier des miroirs ? Ne me dites pas que votre mère pouvait traverser des miroirs !

— Continuez, dit Jenica. Ce n'est pas terminé.

« Le gynécologue expliqua clairement à Nicolaï que si Mariana donnait naissance à une fille, celle-ci serait pareillement infectée par la souche *strigoïca*. Des enfants de sexe masculin ne seraient pas affectés ni aucun homme avec qui elle aurait des relations sexuelles, sauf si elle accomplissait le rituel de Samodiva avant de faire l'amour. Le rituel de Samodiva rendrait le sang de l'homme vulnérable à la souche *strigoïca,* et il deviendrait très certainement infecté, lui aussi. »

Je posai le livre.

— En résumé, d'après ce que votre père dit dans son journal… votre grand-mère a transmis la souche *strigoïca* à votre mère, et votre mère vous a transmis la souche, et si jamais *vous* avez une fille, ce sera la même chose pour elle. Nom d'un chien, Jenica, vous êtes à moitié une vampire. Et il ne vous l'avait jamais *dit* ? Mince alors !

Les yeux de Jenica brillèrent de larmes.

— Il a toujours essayé de me tenir à l'écart des garçons, toute ma vie.

— Ne me dites pas que vous n'avez jamais…

— Non, non, bien sûr que non. Comment aurait-il pu m'en empêcher ? Mais il se montrait toujours très froid et hostile s'il pensait que j'avais des intentions sérieuses avec un petit ami, et il ne me permettait jamais de les amener ici. Il déclarait que le seul homme dont une jeune fille a réellement besoin, c'est son père. Je trouvais qu'il était trop possessif. Mais tout ce qu'il voulait faire, c'était m'empêcher d'avoir des enfants. Des filles, en tout cas.

— Cette histoire devient de plus en plus dingue ! Vous êtes-vous jamais douté que votre mère pouvait traverser des miroirs ? Pensez-vous qu'*elle* se soit jamais doutée qu'elle pouvait traverser des miroirs ?

— Je ne le pense pas. D'après ce que mon père a écrit dans son journal, je crois qu'il ne comprenait pas vraiment ce qu'étaient ces « portes d'argent », pas plus que mon grand-père Nicolaï ne l'avait compris. Après tout, il y a très peu d'éléments dans les légendes qui indiquent que les *strigoï* peuvent se cacher dans des miroirs, non ? C'est pourquoi, malgré toutes les recherches qu'il a effectuées, il n'a probablement jamais découvert ce que cela signifiait.

J'avais le plus grand mal à assimiler tout ça, mais je comprenais pourquoi Jenica était si perturbée. C'était déjà flippant d'apprendre que vous étiez parente par le sang avec les morts-vivants. Alors, découvrir en plus que votre père le savait depuis des années et ne vous avait rien dit !

Je me versai un autre verre de *palinca*, à ras bord, et je remplis également le verre de Jenica.

— Regardez, dit Jenica.

Elle leva sa main gauche et recourba son pouce en arrière jusqu'à ce qu'il touche son poignet.

— J'ai toujours été capable de faire des choses de ce genre. Je croyais que c'était tout à fait normal.

C'était bizarre, mais c'était également fascinant.

— Dommage que nous n'ayons plus de miroirs. *Vous* auriez pu essayer de franchir les portes d'argent !

— Je ne pense pas que j'aimerais essayer. Qui sait quelle sorte de monde il y a là-bas, de l'autre côté du miroir ? Qui sait si je pourrais trouver mon chemin pour revenir ?

Et si c'est là que les *strigoï* se cachent le jour… ce doit être un endroit terrifiant.

— Néanmoins, ce serait intéressant de voir si vous pouvez enfoncer ne serait-ce que votre petit doigt dans un miroir.

Jenica demeura silencieuse un moment. Puis elle s'essuya les yeux avec ses doigts.

— Vous avez faim ? Vous devez avoir faim. Il me semble que j'ai des pâtes en conserve.

Jenica nous prépara un plat froid de spaghettis à la bolognaise du chef Boyard, accompagnés de crackers Saltine. Nous prîmes place dans le séjour tandis que la pénombre s'épaississait, et je lui parlais de Femme Qui Change et de la séance de spiritisme d'Amelia. Je n'avais pas envie de lui poser d'autres questions sur les journaux de son père. À l'évidence, elle avait besoin d'un peu de temps pour récupérer.

— Alors… comment comptez-vous trouver ce Misquamacus ? me demanda-t-elle finalement.

— J'espère que Tueur de Monstres va débusquer Vasile Lup et le cramer. S'il y parvient, Misquamacus n'aura plus d'esprit où se cacher.

— Néanmoins, il semble obstiné ce Misquamacus. Se ressusciter ainsi, alors que son esprit avait été dispersé…

— Il ne se reposera pas jusqu'à ce qu'il ait assouvi sa vengeance, c'est pour cette raison.

— Mais *vous*, vous devriez vous reposer. Vous avez l'air épuisé.

Je me levai et pris l'assiette de Jenica.

— Je me reposerai quand toute cette affaire sera terminée. Nous pourrions partir en vacances tous les deux. Vous me feriez visiter la Roumanie.

— La Roumanie ? Je ne veux jamais retourner en Roumanie. Sans les superstitions roumaines, tout ceci ne se serait jamais produit. Les Roumains sont des imbéciles et des paysans. À votre avis, comment ont-ils pu supporter Ceaucescu aussi longtemps ?

— Que voulez-vous que je vous dise ? Nous avons bien réélu Bill Clinton.

Le soleil se coucha, jaune et sale, tel un œuf sur le plat dont on a crevé le jaune. Gil n'était toujours pas revenu. Je

faisais le guet devant la fenêtre et essayais de profiter d'une petite brise léthargique. À 22 h 45, il faisait presque ridiculement sombre, deux heures encore avant le lever de la lune, et je scrutais une obscurité totale. De temps en temps, il me semblait entrevoir une silhouette voûtée courir d'un côté de la rue à l'autre. Ce pouvait être des êtres pâles, ce pouvait être des *strigoï*, ce pouvait être moi qui avais la berlue. J'entendis crier à nouveau, dans la direction de James Walker Park, puis dans la direction de Clarkson Street, au sud. Une vingtaine de minutes plus tard, j'aperçus la lueur de cinq ou six incendies.

J'étais certain de percevoir une certaine hystérie dans l'air, mais c'était peut-être mon propre épuisement. J'espérais que les tueurs de monstres étaient dans les rues cette nuit et pourchassaient les *strigoï*, mais, tandis que les heures passaient, je devins de moins en moins convaincu qu'ils viendraient pour nous sauver. Est-ce que les esprits des Premiers Américains tenaient toujours leurs promesses ? Probablement… mais tenaient-ils leurs promesses faites à des hommes blancs ?

Je m'apprêtais à fermer la fenêtre quand j'entendis crier dans la rue en contrebas, et un bruit de pas. Je me penchai. Tout d'abord, je ne vis personne. Puis je vis le faisceau d'une torche électrique qui dansait d'un côté et de l'autre, comme si elle était tenue par quelqu'un qui courait.

— Harry ! Ouvrez la porte, Harry ! Ces salauds me poursuivent !

— J'arrive ! criai-je en retour.

Je sautai par-dessus le canapé, me précipitai dans le vestibule et franchis la porte de l'appartement.

— Harry ? appela Jenica. Qu'y a-t-il ? Harry ?

Gil frappait frénétiquement à la porte de l'immeuble.

— Harry ! Ouvrez la porte, pour l'amour du ciel !

Je m'engageai dans l'escalier, me tins à la rampe et sautai sept marches à la fois. Quand j'atteignis le palier au premier, je trébuchai et me tordis la cheville, mais je réussis à faire une pirouette compliquée et à ne pas tomber. Je m'élançai au bas des marches suivantes, traversai le hall en clopinant, et ouvris la porte à la volée.

Gil entra en trombe, me heurta, et nous tombâmes par terre tous les deux. Je me meurtris l'épaule et j'avais du

sang partout – sur mes mains, sur mon visage, sur ma chemise. Je regardai par-dessus l'épaule de Gil et j'aperçus trois hommes au visage blême, pris dans le faisceau de la torche de Gil. L'un d'eux portait un sweat-shirt maculé de sang, comme s'il avait travaillé dans un abattoir. Le deuxième était à moitié nu, son ventre flasque couvert d'énormes vergetures bleuâtres. Le troisième portait un costume en lambeaux, semblable à un entrepreneur de pompes funèbres dans la dèche. Je vis la lueur de couteaux, et j'entendis ce hurrrhhhh, hurrrhhhh, hurrhhhhh rauque et assoiffé.

— Gil ! hurlai-je. Gil, laissez-moi me relever, bon Dieu !

Gil ouvrit les yeux et me regarda avec stupeur. Il toussa, en plein sur mon visage, puis il parvint à se redresser sur un genou. Je me démenai pour me dégager de dessous lui, me contorsionnai sur le côté, et repoussai du pied le premier *strigoï* comme il essayait d'entrer dans le hall.

Gil se mit debout et me tira pour me relever. Ses mains étaient poissées de sang. Nous nous retournâmes pour faire face aux *strigoï*, mais, cette fois, je pensai sérieusement que nous étions foutus. Ils s'avancèrent vers nous, leurs couteaux brandis. Le croque-mort tenait un très long couteau à désosser qui était couleur de rouille, maculé de sang séché.

Le *strigoï* au sweat-shirt – clic – se retrouva dans le hall tout près de nous. Gil lui donna un coup de pied, puis le frappa au côté du cou du tranchant de la main, mais le *strigoï* se pencha en arrière selon un angle impossible, et Gil le rata. Puis le *strigoï* se redressa et se mit à donner des coups de couteau à Gil avec une telle frénésie que son couteau ressemblait à la trajectoire floue de vingt couteaux différents. Les mains et les avant-bras de Gil se couvrirent de sang, et je vis une entaille béante dans le muscle de son épaule droite.

— Putains… d'enfoirés… de buveurs de sang ! haleta Gil.

Le croque-mort se baissa. Un instant plus tard, il se tenait juste derrière moi et essayait de passer son bras autour de moi pour me trancher la gorge. Je saisis son

poignet et le cognai violemment contre la rampe d'escalier, puis sur le guéridon du hall, puis à nouveau contre la rampe d'escalier. Enfin je me propulsai en arrière, de tout mon poids contre lui. Je sentis ses côtes craquer entre le mur et moi.

Je m'apprêtais à me retourner et à lui faire le fameux coup des *Trois Stooges* – lui enfoncer mes doigts raidis dans les yeux –, mais brusquement, il ne fut plus là. Clic, il se tenait de nouveau sur le perron, et il se ruait sur moi, son couteau brandi.

Gil se colletait avec les deux autres *strigoï* et rugissait si fort « Aaaahhhhhhhhh ! » que je n'entendais quasiment rien d'autre.

Le croque-mort fit siffler son couteau d'un côté, puis de l'autre. Il n'y avait absolument rien dans ses yeux. Pas de rage, pas de haine, pas de folie. Rien du tout. Mais je savais qu'il ne reculerait pas et était résolu à me tuer, à me trancher la gorge, et à boire le sang qui giclerait de mon cou.

Et puis… il explosa. Juste devant moi, à quelques centimètres seulement, il *explosa*. Il y eut le plus doux des « whouuumph », mais ses organes internes semblèrent détoner. Sa tête vola sur le côté, et son corps éclata dans la plus ardente des flammes. En l'espace de quelques secondes, il s'était affaissé par terre et flambait comme une croix du Ku Klux Klan.

Les deux autres *strigoï* se retournèrent d'un air interrogateur, mais ils ne restèrent pas en vie assez longtemps pour connaître la réponse. Ils explosèrent à leur tour. Durant quelques secondes, le hall fut rempli de morceaux qui brûlaient – des mains, des pieds, des ceintures pelviennes, des poumons, et des chapelets d'intestins qui se ratatinaient rapidement.

Haletants, couverts de sang, Gil et moi regardâmes par la porte d'entrée avec une stupeur reconnaissante. Six ou sept formes très sombres se tenaient dans la rue, silencieuses. Elles étaient visibles uniquement grâce aux *strigoï* en feu dont les corps démembrés jonchaient le seuil. Il me sembla distinguer des cornes et des colliers. Durant une fraction de seconde, il me sembla voir deux yeux s'ouvrir, aussi étroits que les fentes dans un masque de

protection d'ouvrier métallurgiste, et une lumière blanche en fusion trop vive pour qu'on puisse la regarder.

— Les tueurs de monstres, murmurai-je, et je fus incapable de dissimuler ma crainte. Le Peuple-avec-le-soleil-derrière-ses-yeux.

— C'est bien la première fois que des Peaux-Rouges arrivent à la rescousse ! fit Gil.

Puis il éternua et m'aspergea de sang.

— Attendez un instant, lui dis-je.

Je balançai à coups de pied les morceaux de corps embrasés vers le trottoir. Les intestins furent le plus pénible parce qu'ils se collaient à mes chaussures et se prenaient autour de mes chevilles. Tandis que j'essayais de m'en défaire, ils produisaient un fort bruit de friture. Bientôt, cependant, il ne resta plus que le crâne en feu du croque-mort, qui gisait sur le paillasson de l'entrée et brûlait les poils. J'approchai prudemment mon pied gauche du crâne et le poussai vers le perron. Il rebondit sur les marches, roula à travers la chaussée, toujours embrasé, et heurta finalement le trottoir d'en face.

Quand je refermai la porte d'entrée, les silhouettes cornues des tueurs de monstres étaient parties depuis longtemps. Pour traquer d'autres *strigoï*, espérai-je. Ce pays était le leur, après tout, les petits-fils et les petites-filles de Femme Qui Change, et parce que c'était leur pays ils pouvaient puiser dans sa richesse et dans son pouvoir spirituel. À en juger par ce qui venait de se passer ici, les *strigoï* allaient devoir se trouver des endroits foutrement sombres où se cacher.

Les mains et les bras de Gil étaient couverts d'entailles, son épaule gauche saignait abondamment, mais autrement il ne semblait pas trop grièvement blessé. Je l'aidai à se relever, et nous nous regardâmes un moment dans le miroir du hall. Nous avions l'air de deux rescapés d'une guerre de grande envergure.

— Nous avons oublié de briser celui-ci, fit Gil en montrant le miroir de la tête. Pas question qu'ils pénètrent dans l'immeuble par là !

— Laissez-moi vous aider à monter jusqu'à l'appartement. Je redescendrai et je m'en chargerai.

Gravir l'escalier fut une rude épreuve. Gil était obligé

de s’arrêter de temps en temps pour recouvrer son souffle.

— Vous auriez dû revenir ici avant la tombée de la nuit, dis-je.

Il s’adossa à la cage d’escalier revêtue de boiseries.

— Je sais. Mais j’ai un aveu à vous faire. J’ai essayé d’emmener ma femme et mes filles à Jersey.

— Quoi ?

— Quand je suis arrivé chez moi, elles étaient terrifiées. Les *strigoï* avaient essayé d’entrer trois ou quatre fois. Je leur ai dit de mettre quelques vêtements dans un sac de voyage, et nous sommes partis vers le Holland Tunnel. Je pensais qu’ils nous laisseraient peut-être passer, vu que je suis un militaire. Mais ils n’ont rien voulu savoir. Ils ont des barricades, ils ont des barbelés. Ils ont l’ordre de tirer sans sommation si vous essayez de passer. Alors je n’ai pas eu le choix. Je les ai ramenées à la maison, et elles se sont barricadées à nouveau.

— Vous auriez pu rester avec elles, Gil. Vous auriez *dû* rester avec elles. J’aurais compris.

Gil essuya le sang sur sa lèvre supérieure.

— Je suis un soldat, Harry. Je sais ce que signifie le devoir.

— Ma foi, je suis content que vous soyez revenu. Au moins, nous savons que les tueurs de monstres sont dans les rues et font ce qu’ils avaient promis. Vous avez vu ce type exploser, juste devant moi ? C’était vraiment quelque chose, hein ?

— Harry ? appela Jenica, et sa voix résonna dans la cage d’escalier. Tout va bien en bas ?

— Nous sommes meurtris mais nous n’avons pas plié.

Je passai le bras de Gil autour de mes épaules et l’aidai à monter les deux derniers étages jusqu’à l’appartement des Dragomir. Jenica nous attendait. Immédiatement, elle soutint Gil avec moi, et nous l’allongeâmes sur le canapé dans le séjour. Je me rendis compte presque tout de suite qu’il était blessé bien plus grièvement que je ne l’avais pensé. Le devant de son tee-shirt était trempé de sang, et quand Jenica le lui retira, nous vîmes que ce sang ne venait pas uniquement des entailles sur ses bras. Il avait une plaie ouverte juste en dessous de sa cage thoracique, et elle dégageait des bulles.

— Je vais chercher un antiseptique et des pansements, dit Jenica. Pendant ce temps, Harry, appuyez ces mouchoirs en papier sur la plaie pour stopper l'hémorragie.

— Ce n'est rien, fit Gil en examinant sa blessure. Un coup de couteau insignifiant, c'est tout. En Bosnie, j'ai reçu des éclats d'obus dans la jambe. Trente-sept points de suture.

— Vous voulez boire quelque chose ? lui demandai-je. Rien de tel qu'un verre de *palinca* pour soulager n'importe quelle souffrance, physique ou spirituelle.

— Pourquoi pas ? Je vais vous dire un truc, Harry. Quand toute cette affaire sera terminée, j'ouvrirai un bar à *palinca* sur la Septième Avenue, et je l'appellerai *Amnésie*.

Jenica apporta une cuvette en plastique remplie d'eau puisée dans la baignoire. Elle nettoya l'abdomen et l'épaule de Gil puis appliqua des pansements et des mouchoirs propres pliés sur ses blessures. Ensuite, nous l'aidâmes à boitiller jusqu'à la chambre d'amis et l'allongeâmes délicatement sur le lit.

— Vous devez vous reposer, dit Jenica.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur le front.

— Frank est mort dans ce lit ! protesta Gil.

— Oui et non. Frank n'est pas exactement mort pour le moment.

— Merci de me réconforter !

Jenica et moi retournâmes dans le séjour. Pour ma part, j'aurais volontiers dormi un peu, mais je savais que je serais incapable de fermer les yeux. Qui plus est, je devais redescendre dans le hall et briser le miroir. Je ne pensais pas que les *strigoï* essaieraient de revenir ici, alors que les tueurs de monstres étaient dans les parages, mais j'estimai qu'il valait mieux être prudent à l'excès plutôt que de perdre tout mon sang au profit d'un dingue aux yeux vides armé d'un cutter.

Jenica prit l'os décoré que nous avions trouvé dans le cercueil de Vasile Lup.

— Vous savez, je me suis posé des questions à propos de cet os toute la journée. D'où il provenait, et pourquoi il semble détenir un tel pouvoir.

— J'ai déjà vu un objet similaire. Deux, en fait. C'étaient des os provenant des jambes d'un faiseur de

prodiges, on les entrechoquait l'un contre l'autre, comme s'il courait, et on pouvait le suivre dans le monde des esprits. Ils avaient appartenu à White Bull, qui était l'homme-médecine de Crazy Horse.

— Et ça a marché ?

Je ne tenais pas vraiment à en parler, car cela avait été une aventure douloureuse, mais j'acquiesçai.

— Oui, ça a marché. Mais pas de la même façon que celui-ci. (Je pris l'os des mains de Jenica et le levai.) On utilisait les os de White Bull au cours d'un rituel sacré… mais celui-ci… il a une sorte d'énergie interne qui lui appartient en propre, non ?

— Je me demande bien pourquoi il était placé dans le cercueil du Rassembleur de vampires !

— Qui sait ? Il n'y a peut-être aucune raison particulière. Après avoir réveillé le Rassembleur de vampires, Misquamacus n'avait peut-être plus besoin de cet os, et il l'a laissé dans le cercueil.

— Un objet aussi puissant ? Je ne le pense pas. Je suis persuadée que votre faiseur de prodiges l'a laissé dans le cercueil du Rassembleur de vampires dans un dessein précis. Et rappelez-vous que lorsque vous l'avez agité vers lui, il est parti précipitamment, comme si l'os possédait une magie qu'il ne pouvait affronter.

J'examinai l'os plus attentivement. De minuscules personnages étaient gravés dessus, entrelacés. Le détail intéressant, c'est que – contrairement aux personnages que l'on voit habituellement sur les sculptures indiennes – ceux-là étaient entièrement habillés, comme des hommes blancs.

— La question que je me pose, reprit Jenica, c'est comment Misquamacus s'est procuré cet os ? Bon, nous savons grâce à votre guide-esprit Singing Rock que la fournaise du 11 Septembre a ressoudé les parties séparées de son *manitou* et que son esprit s'est reconstitué. Mais son esprit n'avait toujours pas de *substance*, d'accord ? – ce que les médiums du XIXe siècle appelaient un *ectoplasme*. Alors, sans substance, comment a-t-il trouvé l'os, et comment l'a-t-il apporté jusqu'au cercueil de Vasile Lup pour le faire revenir à la vie ? C'est la question de l'œuf et de la poule.

— Vous me demandez des réponses à des questions que je ne connais même pas.

Les yeux de Jenica brillèrent dans la lueur des bougies.

— Il manque quelque chose dans cette équation. J'ai le sentiment que quelqu'un d'autre est derrière tout ce qui se passe en ce moment.

…

21
Premier sang

Sur la desserte en marqueterie, parmi des coffrets à bijoux et des presse-papiers décoratifs, je trouvai un bibelot en bronze représentant un gnome roumain au large sourire. Il était tout petit, mais très lourd, avec un chapeau pointu, et il serait parfait pour briser un miroir. Je le pris dans ma main et me rendis en bas aussi vite que je le pouvais, tout en boitillant.

Une odeur infecte de moquette roussie et d'intestins brûlés flottait toujours dans la cage d'escalier, comme le barbecue le plus immonde que vous ayez jamais senti de votre vie, et je ne pus empêcher ma bouche de se remplir de spaghettis à la bolognaise non digérés. Je les ravalai à nouveau.

Quand j'arrivai dans le hall, je tins fermement le gnome par le socle et m'approchai du miroir. J'arborai une mine résolue de circonstance et levai le gnome. Au moment où je m'apprêtais à faire voler le miroir en éclats, j'aperçus quelque chose qui se réfléchissait dedans – une carte postale, posée sur le guéridon. Une carte postale qui ne s'y trouvait certainement pas auparavant, lorsque nous avions affronté les *strigoï*.

Je me retournai et la pris. La photographie représentait une vaste maison blanche, sous un ciel bleu foncé, avec des érables rouge foncé sur le devant, et un petit étang circulaire. *Kensico Country Inn, Valhalla, NY*. Je la retournai. Il n'y avait pas de timbre ni d'adresse, mais quelqu'un avait griffonné *Icif*.

Je fronçai les sourcils. *Icif* ? Quelqu'un avait peut-être commencé à écrire quelque chose, s'était trompé, puis avait été interrompu.

Je jetai un regard à la ronde. La question était : qui avait mis cette carte postale ici ? La porte d'entrée était solidement fermée à clé et verrouillée. Je l'avais fait moi-même. Et autant que nous le sachions, il n'y avait personne

d'autre dans l'immeuble. Tous les autres résidents étaient en vacances ou étaient partis pour une raison ou pour une autre, et ils n'étaient pas revenus. Attrapés par les êtres pâles, vraisemblablement, ou saignés à mort par des *strigoï*.

Je traversai le hall et essayai d'ouvrir la porte de l'appartement du rez-de-chaussée. Elle était fermée à clé. Je me dirigeai vers le fond du hall et essayai d'ouvrir la porte qui donnait probablement sur l'arrière-cour. Elle était également fermée à clé, et le verrou était poussé de l'intérieur. Il n'y avait qu'une seule autre façon d'entrer à laquelle je pouvais penser. Le miroir.

Je m'approchai lentement du miroir jusqu'à ce que mon front soit appuyé sur le verre et je le regardai fixement. Tout ce que je voyais, c'était moi. Seuls les *strigoï* auraient pu entrer par ce miroir… mais, s'ils l'avaient fait, pourquoi n'avaient-ils pas essayé de nous attaquer, et pourquoi avaient-ils laissé cette carte postale ?

Puis je compris brusquement. Frank. La carte postale avait été laissée sur le guéridon par Frank. Ne m'avait-il pas promis que, quoi qu'il arrive, il n'oublierait jamais son serment de protéger la vie humaine ? Le mot écrit à la hâte était « Ici » et « f ». Frank était venu dans le hall pour me dire où se cachait Misquamacus.

Je regardais toujours le miroir, en me demandant si je devais le briser ou non, quand j'entendis un cri perçant en haut, une porte qui claquait, et le bruit de chaises qui heurtaient le sol.

— *Harry* ! cria Jenica. Harry, venez vite !

J'avais descendu l'escalier en boitillant, mais je le remontai aussi vite qu'une chèvre des montagnes qui a un pétard allumé enfoncé dans le cul. La porte de l'appartement des Dragomir était grande ouverte. Jenica était sortie sur le palier. Suffoquant de peur, elle brandissait l'os pour se protéger. À l'intérieur de l'appartement, dans le vestibule, il y avait un homme très maigre aux yeux hagards, vêtu d'un ample cafetan qui était imbibé de sang. Il avait des cheveux qui lui descendaient jusqu'aux épaules, trempés de sang, et une barbe en broussaille hirsute. Il tenait une machette à la main, d'où dégouttait du sang.

— Je crois qu'il a tué Gil, dit Jenica.

— Mais d'où est-il venu ? Vous n'aviez pas ouvert une

fenêtre, hein ?

— Bien sûr que non, vous êtes dingue ? Je ne sais pas d'où il est venu. Je suis allée voir comment allait Gil, et cet homme était penché sur le lit. Il y avait tellement de sang. Gil… je crois qu'il lui a coupé la tête.

L'homme aux yeux hagards nous observa, mais il ne s'approcha pas. Pour quelque raison que ce soit, il semblait nerveux et indécis, comme s'il ne savait pas ce qu'il devait faire. Il produisait ce son rauque et avide, mais cela donnait presque l'impression qu'il avait peur de nous attaquer.

— C'est l'os, dis-je à Jenica. Il a peur de l'os.

— Quoi ?

— Donnez-le-moi. Je vais essayer quelque chose.

Jenica me tendit l'os. Je le brandis dans ma main droite, l'agitai, et psalmodiai la seule langue indienne que je connaissais.

— *Hau ! Wicasa cikala ! He 'cu sni yo ! Lo wa 'cin !*

Tout d'abord, l'homme aux yeux hagards ne bougea pas. Je fis un pas vers lui et répétai mon chant. J'agitai l'os d'un côté et de l'autre, puis je le pointai vers l'homme.

— *Wakatanka Itakan nitawa !* criai-je.

L'homme leva sa machette. Mon cœur battait à grands coups, mais je fis un pas vers lui en agitant l'os, puis un autre pas. Il me regarda et retroussa lentement ses lèvres en une horrible parodie de sourire. Je crus un moment qu'il avait compris ce que je chantais et qu'il se moquait de moi, puis il tourna les talons et se précipita vers la salle de bains. Son cafetan se prit dans la poignée de la porte.

Je courus après lui, mais il réussit à dégager son cafetan. Avant que je puisse le rattraper, il traversa la salle de bains et plongea la tête la première dans la baignoire remplie d'eau. Il disparut sous la surface et il ne fut plus là. Pas une seule éclaboussure. Il n'avait même pas provoqué une ride sur l'eau.

Brandissant l'os devant moi, je m'approchai du rebord de la baignoire. Elle contenait uniquement de l'eau. Seul un léger tourbillon de sang trahissait le fait qu'un *strigoï* l'avait utilisée pour s'enfuir.

Je me tenais toujours là quand Jenica entra dans la salle de bains. Elle jeta un regard à la ronde.

— Où est-il ? Où est-il allé ?

— À l’endroit d’où il était venu, je le parierais.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous venons d’apprendre quelque chose de nouveau sur les *strigoï*. Non seulement ils peuvent se cacher dans des miroirs, mais ils peuvent également se cacher dans de l’eau. C’est évident, quand on y pense. Tout ce qu’il leur faut, c’est un reflet parfait.

— Vidons la baignoire, dit Jenica.

— Si nous la vidons, que boirons-nous ?

— Je ne sais pas. Je m’en fiche. Il reste du vin et de la bière en abondance.

— Entendu, dis-je.

J’ôtai la bonde. Jenica s’approcha, et nous regardâmes ensemble l’eau s’écouler dans le tuyau en glougloutant.

— Gil est mort, murmura-t-elle. Si seulement j’avais su que les *strigoï* pouvaient passer à travers l’eau.

Nous allâmes dans la chambre d’amis. Gil était étendu sur le côté, sa tête était rejetée en arrière, et il regardait fixement la tête du lit. Son cou avait été sectionné jusqu’à la colonne vertébrale, et les draps étaient foncés de sang. Cela me remémora de façon horrible ces vidéos de terroristes, où des otages étaient décapités. Je ramassai par terre le dessus-de-lit bleu clair et le rabattis pour recouvrir Gil.

— Et merde ! C’était un type formidable. Il ne méritait pas de mourir de cette façon.

— Vous ne devez pas vous sentir coupable, Harry. Gil était un soldat. Il savait que ce pouvait être très dangereux.

Je regardai le dessus-de-lit. Il était déjà imbibé de sang.

— Il faudra que je trouve sa femme et ses filles, pour leur dire qu’elles ne le reverront plus.

— Nous le ferons ensemble.

Je sortis de la chambre à la suite de Jenica et refermai la porte derrière moi. Et la verrouillai. J’étais certain que Gil était mort sans avoir été infecté, contrairement à Frank, mais pourquoi prendre des risques ? Si des hommes aux yeux hagards armés de machettes pouvaient sortir de l’eau d’une baignoire, qui sait ce qui était possible ?

Nous allâmes dans le séjour. Nous avions fini la *palinca*. Sans que Jenica me le demande, je pris une bouteille de vin rouge « haleine fatale » et entrepris de

l'ouvrir.

— Nous devons le venger, déclara Jenica. Apparemment, la vengeance est la seule langue que comprenne votre Misquamacus. Si seulement nous savions où il est.

— Je ne sais pas si cela nous avancera à quelque chose… mais je crois savoir où il est.

Je cessai de me colleter avec le tire-bouchon et sortis la carte postale de ma poche.

— Le *Kensico Country Inn* ? Où avez-vous eu cette carte postale ?

— Je l'ai trouvée dans le hall. Je pense que c'est Frank qui l'a apportée. Regardez… on a écrit « ici » et c'est signé « f ».

— Et c'est tout ?

— Il s'agit forcément de Frank. Personne n'aurait pu s'introduire dans l'immeuble, excepté en passant par le miroir du hall. Et qui d'autre connaissons-nous qui est un vampire ? Enfin, votre charmante compagnie exceptée.

Jenica attendit pendant que je débouchais la bouteille et nous versais un grand verre à tous les deux. Le vin avait une odeur si forte que l'on pouvait presque devenir ivre juste en le humant. Elle but une gorgée.

— Vous n'avez pas brisé le miroir du hall ? me demanda-t-elle.

— Pas encore, non. Si Frank peut l'utiliser pour nous transmettre des informations de l'intérieur… j'ai pensé que c'était peut-être préférable de le laisser intact. Nous pouvons toujours verrouiller les portes, non ? Et notre fidèle os semble terrifier les *strigoï*.

— Qu'avez-vous dit à l'homme au cafetan ? C'était une langue indienne ?

— Du sioux lakota. J'ai dit : « Bonjour, petit homme ! Ne fais pas ça ! J'ai faim ! »

Les yeux de Jenica s'agrandirent.

— C'est tout ?

— Euh, plus deux ou trois mots tirés de l'Évangile selon saint Luc.

Elle sourit.

— Le moyen de combattre la folie consiste peut-être à faire preuve d'encore plus de folie.

— Hé… nous avons fait appel aux tueurs de monstres, non ? C’est difficile d’être encore plus fou !

— Mais cette affaire ne sera pas terminée tant que nous n’aurons pas détruit Vasile Lup, ou que nous ne l’aurons pas scellé de nouveau dans son cercueil, ainsi que votre Misquamacus qui se cache en lui.

— Avec un peu de chance, les tueurs de monstres le débusqueront.

— C’est possible. Mais n’oubliez pas que Vasile Lup est un *svarcolaci,* un vampire mort. Il ne laisse aucune odeur qu’une créature puisse suivre, que ce soit un homme, un animal, ou un tueur de monstres. Et d’après ce que vous m’avez dit sur votre Misquamacus, vous croyez qu’il laissera les tueurs de monstres disperser de nouveau son *manitou* aux éléments ? C’est un faiseur de prodiges indien, et les tueurs de monstres sont des esprits indiens.

— Je ne vois pas ce que nous pouvons faire d’autre.

— Écoutez-moi, Harry. Même si les tueurs de monstres réussissent à trouver et à tuer tous les *strigoï* jusqu’au dernier, il est impossible de les empêcher de se propager. Aussi longtemps que l’esprit de Vasile Lup continuera de vivre, et que le *manitou* de Misquamacus vivra en lui, les *strigoï* se multiplieront à travers toute l’Amérique. Et, croyez-moi, les ténèbres recouvriront toutes les villes et toutes les communautés depuis New York jusqu’à San Francisco.

— Oui. C’est présenté d’une façon plutôt dramatique. Mais Misquamacus ne nous rendra pas la tâche facile, je puis vous l’affirmer. Et, pour commencer, nous ne pouvons même pas sortir de Manhattan. Gil a essayé, avec sa femme et ses filles, mais les militaires ne l’ont pas laissé passer, et c’est un soldat. (Je marquai un temps, puis j’ajoutai :) C’*était* un soldat, pauvre bougre !

Jenica montra la carte postale.

— Alors, à votre avis, comment Vasile Lup a-t-il réussi à éviter les barrages routiers ? Comment a-t-il réussi à sortir de Manhattan, *lui*, et à faire tout ce trajet jusqu’à Valhalla ? C’est bien après White Plains, non ?

— Il a traversé le miroir, d’accord ? Il a utilisé cette bonne vieille porte d’argent.

— Oui ?

— Comment ça, « oui » ?

— J'ai une souche *strigoïca* dans mon sang, Harry. Je peux utiliser cette « bonne vieille porte d'argent », moi aussi.

— Vous ne voulez pas dire…

— Je peux partir à la recherche de Vasile Lup. Je peux le suivre jusqu'à Valhalla et je peux le renvoyer dans son cercueil et le sceller dedans. J'ai le rituel d'exorcisme, après tout.

— Et que faites-vous de Misquamacus ? Il vous en empêchera, exactement comme il vous a empêché de le faire ici, dans cet appartement.

— J'ai l'os, d'accord ? Il me protégera. Une fois que j'aurais désenchanté Vasile Lup, Misquamacus n'aura plus d'esprit où se cacher. Je trouverai bien un moyen.

— Vous disjonctez complètement ! Vous avez dit vous-même que le monde-miroir est bien trop dangereux. Nom d'un chien, Jenica, quand vous aurez traversé le miroir, même en supposant que vous en êtes capable, cela grouillera de vampires là-bas. Vous ne tiendrez pas deux minutes. Et si vous croyez être à même de vaincre Misquamacus toute seule, et sans le moindre plan, détrompez-vous ! Il enfermera votre âme pour toujours à l'intérieur d'un chien de prairie infesté de puces avant que vous ayez le temps de dire Gitche Manitou !

— Je prendrai ce risque. Que puis-je faire d'autre ? Je suis la seule personne dans cette ville à avoir à la fois les connaissances nécessaires pour renvoyer le Rassembleur de vampires dans son cercueil et la capacité de le trouver.

Elle marqua un temps. Son visage luisait de transpiration et ses cheveux noirs étaient collés sur son front.

— Gil est mort pour nous. Gil est mort dans un dessein précis. Je suis prête à faire la même chose, si nécessaire.

Je bus une gorgée de vin. Je crus un instant que j'allais de nouveau régurgiter les spaghettis à la bolognaise.

— C'est une idée très noble, dis-je. Mais comme la plupart des idées très nobles, elle est incroyablement stupide. Supposons que vous disparaissiez dans le miroir et que je ne vous revoie plus jamais ? Comment saurai-je si vous avez réussi à renvoyer Vasile Lup dans son cercueil ?

Comment saurai-je si vous avez détruit Misquamacus ?

— Votre guide-esprit vous le dira.

— Non, non, cela ne marchera jamais. C'est un véritable suicide.

— Que faisons-nous alors ? Nous restons dans cet appartement en attendant de mourir de déshydratation ?

Dans la rue, il y eut un hurlement horrible – le hurlement de quelqu'un qui connaît des souffrances inimaginables. Jenica et moi allâmes jusqu'à la fenêtre et regardâmes en contrebas. La lune était levée maintenant, et nous aperçûmes une douzaine de formes sombres, déployées sur la chaussée d'un trottoir à l'autre.

C'étaient des tueurs de monstres, des créatures de fumée et d'obscurité. Leurs contours luisaient d'éclats de verre et d'autres débris qu'ils avaient attirés de la surface de la rue. Je distinguais leurs cornes et leurs colliers, et leurs jambes étrangement fuselées qui leur donnaient l'apparence de bisons à la tête massive.

En face d'eux, il y avait trois *strigoï*, deux hommes, l'un d'eux était entièrement nu, et une femme, à moitié nue. Un quatrième *strigoï* gisait, déchiqueté, sur l'asphalte. Une épaisse fumée s'élevait de son corps en lambeaux et quelques flammes continuaient de lécher sa tête.

Alors que nous regardions, deux des tueurs de monstres s'avancèrent. Les *strigoï* firent demi-tour pour s'enfuir, mais deux rayons de lumière blanche ardente jaillirent des yeux des tueurs de monstres et atteignirent l'homme nu au milieu du dos. Durant une fraction de seconde, je vis l'intérieur de son corps s'embraser et sa cage thoracique briller d'une lueur écarlate, comme une lampe. Puis il éclata, ses bras et ses jambes volèrent dans toutes les directions, ses intestins et ses organes internes furent éparpillés sur la chaussée et flambèrent avec violence.

Les deux autres *strigoï* avaient atteint un immeuble de l'autre côté de la rue. Ils commencèrent à escalader la façade avec l'agilité d'écureuils, mais les tueurs de monstres étaient trop rapides pour eux. Ils étaient seulement à mi-hauteur du premier étage quand trois tueurs de monstres levèrent la tête et ouvrirent leurs yeux. Six rayons de lumière aveuglante les atteignirent à la tête et dans le dos. J'entendis la femme crier avant qu'elle explose, et cela

ressembla au cri de quelqu'un qui vient d'avoir un avant-goût de l'enfer.

Des morceaux embrasés de *strigoï* tombèrent sur le sol. La tête de la femme roula sous une voiture garée près du trottoir, et elle continua de brûler alors que les tueurs de monstres étaient déjà arrivés au bout de Leroy Street et tournaient à droite dans Hudson. Je savais qu'ils étaient dans notre camp, néanmoins je les trouvais très effrayants, particulièrement dans leur façon de se déplacer tels des bisons.

— Et voilà, dis-je à Jenica. Nous sommes vainqueurs.

— Vous savez que nous ne serons jamais vainqueurs tant que le Rassembleur de vampires ne sera pas parti, et votre Misquamacus avec lui.

— J'aimerais bien que vous cessiez de l'appeler « mon » Misquamacus. Ce salopard m'a apporté uniquement du malheur depuis que j'ai entendu son nom pour la première fois.

Je me détournai de la fenêtre.

— C'est « votre » Misquamacus, Harry, insista Jenica. Je sais comment désenchanter Vasile Lup, je sais que *vous* pouvez trouver un moyen de détruire Misquamacus. Vous vous rappelez ce rituel que mentionnait mon père ?

— Un rituel ?

— Dans son journal, il disait que la souche *strigoïca* pouvait être transmise d'une femme à un homme si celui-ci accomplissait le rituel de Samodiva. Cela rendrait son sang réceptif à l'infection de la femme.

— Je ne comprends pas ce que vous essayez de suggérer. En fait, je pense comprendre, mais je ne suis pas du tout sûr d'aimer ça.

— Mais vous ne voulez pas que j'entre dans le miroir pour affronter Vasile Lup seule, n'est-ce pas ? Alors la meilleure solution n'est-elle pas que vous veniez avec moi ?

— Maintenant je *sais* que vous disjonctez complètement.

Jenica s'approcha, prit mes mains dans les siennes, et les tint fermement. J'adorais les gouttes de sueur sur sa lèvre supérieure.

— Harry… je suis la seule à être en mesure de désenchanter Vasile Lup et je ne peux pas le faire sans vous.

Alors quel choix avons-nous ?

— J’avais trouvé que mourir de déshydratation était tout à fait attirant, en comparaison.

— Je suis sûre que mon père a les paroles du rituel de Samodiva dans l’un de ses livres.

— D’accord, mais qui est Samodiva au juste ? Ce nom me fait penser à une chanteuse d’opéra irlandaise.

— Samodiva est différente selon les mythologies. En Bulgarie, elle est une fée des bois. En Roumanie, Samodiva n’est ni un « il » ni un « elle », mais le greffier de la mort, qui vit au plus profond des forêts, son visage toujours dissimulé dans l’obscurité. Dans le livre de Samodiva, les noms des vivants sont écrits à l’encre rouge, et les noms des morts sont écrits à l’encre noire.

— Alors vous accomplissez le rituel de Samodiva, et ensuite mon sang sera réceptif à votre infection ? Je peux devenir à moitié un vampire, moi aussi ? Et je peux traverser la porte d’argent, tout comme vous ?

Jenica acquiesça.

— C’est exact, oui, vous pouvez m’accompagner.

— Eh bien, c’est précisément où je voulais en venir. Pour que je sois infecté de cette souche *strigoïca*, nous devons… vous savez, avoir des relations intimes.

— Oui.

— Et ce n’est pas un problème, en ce qui vous concerne ?

— Pourquoi cela serait-il un problème ?

— Je ne sais pas. Aucune raison particulière. Si vous êtes d’accord, alors cela me convient parfaitement.

Elle tendit la main, prit doucement le lobe de mon oreille, et le frotta entre son pouce et l’index. C’était la chose la plus excitante qu’une femme m’ait jamais faite.

— Harry, murmura-t-elle, nous n’avons pas le choix, d’accord ? Notre destinée dit que nous devons le faire.

Je bus un autre verre de vin pendant que Jenica cherchait le rituel de Samodiva dans les ouvrages de son père sur la mythologie roumaine. J’avais besoin de quelque chose pour me donner du courage, après tout. Je n’appréhendais pas d’être infecté de vampirite, surtout quand je pensais à la façon dont Jenica allait procéder, mais j’étais terrifié par Misquamacus. J’avais espéré que les

tueurs de monstres feraient le boulot à ma place, mais maintenant que Misquamacus s'était enfui de Manhattan, je savais que les chances pour que cela se produise étaient des plus réduites.

— J'ai trouvé, annonça Jenica. « Le rituel de Samodiva, qui ôte à un homme ses défenses naturelles contre la souche *strigoïca* et d'autres infections causées par des sorcières et des femmes possédées. Samodiva ajoute son nom à la liste des morts sans l'effacer de la liste des vivants, parce que celui-ci ne meurt pas vraiment. »

— Vous êtes sûre de cela ?

— Nous devons tous mourir un jour, Harry, et *tous* nos noms seront écrits en noir.

— Bon, continuez. Dites-moi ce que nous devons faire.

— C'est écrit dans un dialecte munténien très ancien, de Valachie. « Tout d'abord, la femme ou la sorcière doit purifier l'homme en le rasant. »

Je frottai mon menton, qui arborait à présent une barbe piquante de trois jours.

— Parfait, j'ai besoin de me raser, de toute façon. Mieux vaut être présentable quand on meurt, vous ne pensez pas ?

— « Le rasoir doit être souillé du sang de la femme ou de la sorcière. »

— Oh ! Je suppose que vous pouvez vous contenter de vous entailler le bout du pouce, non ? Cela ne devrait pas être trop douloureux.

— « L'homme doit être entièrement rasé de la tête aux pieds. »

— Quoi ?

Jenica m'ignora et continua de traduire.

— « Sa peau doit être utilisée comme le parchemin sur lequel les noms des morts doivent être écrits. Toutes les personnes qu'il a connues et qui sont mortes à présent doivent avoir leur nom inscrit à l'encre noire sur sa peau. Les noms de ces personnes seront son sauf-conduit et sa protection dans le monde des morts où il habitera en partie dorénavant. Une fois ces noms inscrits et l'encre séchée, la sorcière ou la femme récitera ces mots trois fois, tandis que du sucre et du thym brûleront dans un bol : "Accepte le nom de cet homme sur la liste des morts, ô Samodiva. Consigne

son entrée au royaume des ombres et peins son image sur la face de la lune. Car il t'appartient de consigner les noms de toutes les personnes vivantes ou mortes et, dans les colonnes de sang et dans les colonnes d'obscurité, son nom devra apparaître selon ton quelque chose." »

— Selon ton quelque chose ?

— C'est un mot très ancien, emprunté au slave ecclésiastique. Je pense que cela signifie « jugement » ou « décision » ou « caprice ».

— Vous allez me raser entièrement à cause du caprice de quelqu'un ?

— Il est écrit ici que c'est l'authentique rituel de Samodiva qui remonte jusqu'en 1189. Habituellement, il était utilisé quand un homme voulait parler à un ami décédé… par exemple, si son ami était mort sans lui dire où il avait caché tout son argent.

— Bon, d'accord, si c'est ce que nous devons faire. Apportez la mousse à raser.

Il était minuit largement passé. La lune luisait très haut au-dessus de l'Empire State Building, et l'Hudson miroitait telle une plaque d'acier poli. De temps en temps, nous apercevions un scintillement de lueur blanche intense, comme si quelqu'un effectuait une soudure à l'arc électrique, et nous entendions des hommes et des femmes hurler. Les tueurs de monstres poursuivaient leur ouvrage. Il y avait toujours une impression d'hystérie dans l'air, mais au moins nous savions que les *strigoï* étaient mis en déroute.

Nous avions vidé la baignoire, et Jenica fut obligée de remplir le lavabo avec l'eau puisée dans le réservoir des W.-C. Dans la commode de la chambre de son père, elle avait trouvé un vieux rasoir à manche dans un coffret en acajou. Il était évident d'après les eaux-fortes (très détaillées) dans le livre de Jenica qu'une lame Gillette Mach 3 ne conviendrait pas d'un point de vue mythologique pour le rituel de Samodiva.

Pour commencer, Jenica me fit m'asseoir sur une chaise au milieu de la cuisine. Elle prit une grosse paire de ciseaux et me coupa les cheveux aussi près du cuir chevelu qu'elle le pouvait. J'étais content qu'il n'y ait pas de miroirs pour me regarder. J'avais l'impression d'être une dinde à moitié plumée.

Quand elle eut terminé, nous allâmes dans la salle de bains. Je retirai ma chemise imprégnée de sueur, puis mon pantalon et mon caleçon à rayures rouges et blanches. Pour une raison ou une autre, je me sentais incroyablement timide, et je me tins là, les mains plaquées entre mes jambes en un geste de protection.

Jenica prit le rasoir à manche et le déplia.

— J'espère qu'il est affilé, dis-je.

Sans la moindre hésitation, elle incisa le bout de son pouce, et du sang suinta.

— Oui, répondit-elle, il est très affilé.

Elle barbouilla la lame de son sang, des deux côtés. Puis elle suça son pouce et l'enveloppa d'un morceau de papier hygiénique pour l'empêcher de continuer de saigner.

— Vous êtes prêt ? me demanda-t-elle.

— Je le suppose. Allez-y !

Elle humecta mon cuir chevelu et le frictionna avec du gel à raser mentholé.

— Vous êtes gêné.

— Gêné ? Moi ? J'ai l'air gêné ?

— Oui, tout à fait. Vous vous tenez comme un petit garçon.

— C'est juste que… je protège toujours mes bases, c'est tout.

— Je sais ce que je vais faire.

Elle s'essuya les mains sur une serviette, croisa les bras et fit passer sa robe courte par-dessus sa tête. En dessous, elle portait un soutien-gorge de dentelle blanche et un string assorti.

— Dégrafez mon soutien-gorge, dit-elle en me tournant le dos.

Je n'ai jamais été Harry Houdini concernant les agrafes d'un soutien-gorge, mais cette fois je réussis à sortir les agrafes des œillets d'un seul geste étonnamment adroit. Ses seins énormes sortirent des bonnets, semblables à des blancs-mangers à la forme parfaite. Elle se retourna et posa une main sur mon épaule pour garder son équilibre pendant qu'elle retirait son string. Elle avait des poils pubiens qui étaient égalisés comme des ailes de papillon.

— Maintenant vous n'avez plus besoin d'être gêné, déclara-t-elle.

Elle me mettait en boîte, non ? Ma queue commença à durcir, et lorsqu'elle entreprit de raser mon cuir chevelu, il m'aurait fallu au moins deux autres paires de mains pour dissimuler mon érection.

Elle rasa mon cuir chevelu rapidement et silencieusement. Le bout de sa langue pointait entre ses dents. Elle était très douée, et très sûre d'elle, comme si elle avait souvent utilisé un rasoir à manche auparavant, et elle ne m'entailla légèrement une oreille qu'une seule fois. Je restais aussi immobile que je le pouvais, même lorsque ses mamelons effleuraient mes bras.

Ensuite, elle enduisit mon visage et ma gorge de gel à raser et commença à raser mon menton. Elle était si près de moi que je sentais son haleine. Lorsqu'elle atteignit mon cou, elle appuya sa main sur mon menton pour tendre ma peau. Je fermai les yeux et ne bougeai pas un seul muscle pendant que la lame se déplaçait autour de ma pomme d'Adam.

Je sentis le fil du rasoir sur le côté gauche de ma gorge, puis Jenica s'arrêta brusquement. J'ouvris les yeux et m'aperçus qu'elle me regardait fixement, à quelques centimètres seulement de distance. Il y avait une expression sur son visage que j'étais incapable d'interpréter. Je pensai : *Harry, cette femme est à moitié une vampire. Elle a la souche* strigoïca *dans son organisme et, quoi que disent les légendes, cela fait d'elle une buveuse de sang humain. Et elle tient un rasoir à manche juste sur ta carotide.*

— Quoi ? lui demandai-je.

Elle demeura silencieuse un très long moment. Puis elle continua de raser les poils sur ma gorge.

— Je réfléchissais, dit-elle. Que ferez-vous, quand toute cette histoire sera terminée ? Vous aurez toujours l'infection dans votre sang.

— Cela ne *vous* affecte pas, n'est-ce pas ? Vous ne saviez même pas que vous l'aviez.

— Mais je suis une femme. Il est possible que cela affecte les hommes différemment.

— Peut-être bien. Mais si je me mets à manger un steak tartare en guise de petit déjeuner, au moins je saurai pourquoi.

Une fois qu'elle m'eut changé en Monsieur Propre, elle

leva mes bras l'un après l'autre et me rasa les aisselles. Je n'avais pas beaucoup de poils sur la poitrine, juste un genre de crucifix peu prononcé, mais elle les rasa également.

Elle rasa tous les poils de mes jambes, ce qui me procura une sensation étrange, particulièrement sur la face interne des cuisses. Quand elle eut terminé, ma queue se dressait telle une défense incurvée et battait en mesure avec mon cœur. Cependant, sans la moindre hésitation, elle enduisit de gel mes poils pubiens, mes testicules et mes fesses, l'étalant profondément dans la raie. Puis elle s'agenouilla près de moi et commença à raser lentement les poils, un peu chaque fois, en essuyant la lame sur des feuilles de papier hygiénique.

Elle était très prudente, néanmoins elle me coupa deux ou trois fois. Une goutte de sang coula sur ma cuisse droite. Elle la prit avec son doigt et la suça. Une autre goutte tomba, et elle se pencha en avant et la lécha avec sa langue.

Maintenant elle rasait les derniers poils sur mes testicules, et le rasoir était posé sur ma veine gonflée. Je retins ma respiration. C'était plus fort que moi. Elle avait goûté mon sang et avait la possibilité de le faire gicler de moi comme un tuyau d'arrosage.

Mais elle dit « terminé ! » et s'assit sur ses talons, puis elle m'aspergea de trois poignées d'eau entre les jambes et prit une serviette.

— Maintenant vous êtes un parchemin, Harry, fin prêt à ce que j'écrive sur vous.

Je m'installai confortablement sur le lit de Jenica pendant qu'elle fouillait dans le tiroir du secrétaire de son père pour trouver un pinceau fin et une bouteille d'encre de Chine. Elle avait allumé dans la chambre des grappes de bougies rouges et jaunes, parfumées à la rose et à la vanille. Nu et entièrement sans poils, je me sentais étrangement régénéré et différent. Presque *spirituel*. Je comprenais à présent pourquoi les moines bouddhistes se rasaient le corps.

Sur la table de chevet, il y avait six ou sept photographies de Jenica et de son père. Je reconnus certains des endroits où elles avaient été prises : les Champs-Élysées à Paris, la place Saint-Marc à Venise, le palais du Parlement à Londres. Je me dis que mes yeux étaient probablement

fatigués, mais sur quasiment toutes les photographies, son père semblait légèrement flou, comme s'il avait bougé. D'après ce que je pouvais distinguer, toutefois, il était très beau, dans le genre roumain, et il portait un pendant d'oreille à son oreille gauche.

Jenica revint dans la chambre. Elle avait enfilé une chemise de soirée d'homme au col cassé, blanche, avec un seul bouton mis. Elle s'assit près de moi, ouvrit le flacon hexagonal d'encre de Chine et trempa son pinceau dedans.

— Dites-moi le nom de quelqu'un que vous savez être mort maintenant.

— N'importe qui ?

— Absolument n'importe qui, du moment qu'il n'est plus en vie.

— Singing Rock, dis-je.

Vu les circonstances, j'estimais que mon guide-esprit avait droit à la place d'honneur.

Très soigneusement, d'une belle écriture en italique, Jenica peignit le nom *Singing Rock* sur ma poitrine.

Lorsqu'elle eut fini, je dis :

— David Erskine. C'était mon père. George Erskine, c'était mon grand-père. Jimmy Bonasinga… il était dans ma classe à l'école.

Sans un mot, Jenica couvrit mon corps nu de noms. J'étais étonné et attristé de constater le nombre de personnes décédées que j'avais connues. Cela prit à Jenica presque trois heures. Quand elle eut terminé, j'avais plus d'une centaine de noms écrits sur mon corps. Là, sur mon épaule gauche, il y avait Adelaide Bright, que Dieu la bénisse, qui m'avait appris à interpréter les cartes du Tarot et les feuilles de thé, et par-dessus tout à lire l'avenir sur le visage des gens. Le long de mon avant-bras droit, il y avait mon professeur en atelier de menuiserie, Kenneth Bukaski, qui m'avait montré qu'installer des étagères qui ne s'écroulaient pas était davantage qu'une question de foi. Et ici sur ma cuisse, il y avait Sandra Lowenstein, pâle et toute frêle, qui m'avait écrit des poèmes incompréhensibles sur la fumée et les fleurs, et qui était morte d'une overdose dans un squat sordide de Baltimore.

Je ne pouvais pas voir les noms qui étaient écrits sur mon dos, mais leur souvenir m'était tout aussi cher. Le seul

nom qui était écrit sur mon pénis était Jane Forward, mon tout premier amour. Jane avait été ravissante, même avec son appareil dentaire. Des yeux verts, de longs cheveux blonds, et cinq centimètres de plus que moi. Nous avions tous pensé qu'elle deviendrait une actrice célèbre, mais elle avait épousé un agent de change, Roger. Ils s'étaient installés à Darien, Connecticut, et elle s'était noyée stupidement dans leur piscine.

Finalement, Jenica posa son pinceau et reboucha le flacon d'encre de Chine. Elle ôta sa chemise et s'allongea à côté de moi.

— Vous savez ce que vous êtes à présent ? Vous êtes le livre des morts.

— Après tout ce travail, j'espère que ça va marcher.

Elle toucha du bout du doigt le dernier nom qu'elle avait écrit : John Franzini.

— Je pense que John Franzini est sec maintenant. Nous pouvons commencer le rituel.

Elle avait apporté un petit plat en céramique. Il était rempli de mélasse et de thym séché, soigneusement mélangés. Elle alluma une bougie filée et plaça sa flamme au milieu du plat. Le sucre et les herbes commencèrent à dégager des bulles et à brûler. L'odeur était très évocatrice, mais j'étais incapable de trouver ce qu'elle me rappelait. Quelque chose qui s'était passé il y avait très longtemps et très loin d'ici.

Jenica ouvrit le livre sur la mythologie roumaine et le posa sur l'oreiller. Puis elle se pencha sur moi, et son mamelon droit effleura mon téton droit. Elle était si près de mon visage que je ne parvenais pas à accommoder correctement sur elle.

— Accepte le nom de cet homme sur la liste des morts, ô Samodiva ! récita-t-elle. Consigne son entrée au royaume des ombres et peins son image sur la face de la lune.

Elle le dit trois fois, comme c'était prescrit. Tandis qu'elle récitait l'invocation pour la troisième fois, elle prit ma queue dans sa main droite et commença à la caresser. Je dois reconnaître que la sensation était loin d'être déplaisante. Lorsqu'elle dit « selon ton jugement », le nom de Jane Forward était au moins deux fois plus long qu'il ne l'avait été auparavant.

Jenica se mit sur moi. Je voulus toucher ses seins, mais elle repoussa ma main. Vu qu'elle dirigeait ce rituel-là, je me dis que je devais me tenir tranquille et suivre ses instructions. Après tout, nous n'étions pas censés faire cela pour notre plaisir.

Néanmoins, quand Jenica glissa sa main entre mes jambes et me guida en elle, elle pencha la tête et m'embrassa sur les lèvres. Les siennes étaient humides, chaudes et moites, et il en était de même en elle. Malgré tout, je ne pus m'empêcher de gémir.

Elle me chevaucha en silence. Chaque fois qu'elle soulevait ses hanches, elle me perdait presque, mais elle parvenait toujours à estimer le moment exact, et elle s'abaissait de nouveau. Bientôt ma queue nue était enfouie en elle jusqu'à la garde. Les seuls bruits étaient le grincement du lit et les halètements de Jenica. Sa sueur dégouttait sur mes lèvres et avait une saveur comme lorsqu'on nage dans l'océan.

Quand je sentis mon orgasme monter entre mes jambes, je ne pus m'empêcher d'agripper ses fesses et d'enfoncer mes doigts profondément dans sa chair. À présent elle galopait presque, et elle se mit à dire en haletant : « *Samodiva ! Samodiva ! Samodiva !* » La fumée qui s'élevait de la mélasse embrasée semblait devenir de plus en plus âcre. Bientôt je ne sentais et ne goûtais rien d'autre, et j'étais certain que les ombres au plafond dansaient en rythme avec nos mouvements de baise, tels des gobelins fous surgis des forêts de Transylvanie.

Jenica se mit brusquement à trembler tandis qu'elle avait son orgasme. Je n'avais encore jamais entendu une femme produire un tel bruit. Cela ressemblait aux vibratos d'un chant funèbre. « Ohhhhhh, ohhhhhh, dragostea, ohhhhhhhh. » C'était si érotique et si révélateur, comme si elle m'avait ouvert toute sa personnalité, la culture de son pays, ses fantasmes, et tout ce qu'elle avait connu depuis sa jeunesse roumaine, pour devenir la jeune femme qu'elle était.

Elle se cambra en arrière, jusqu'à ce que l'arrière de sa tête touche ses fesses. J'étais enfoui en elle plus profondément que je ne l'aurais jamais cru physiquement possible. J'avais oublié qu'elle était une *strigoïca* en partie et

pouvait se recourber comme un contorsionniste. C'en fut trop. Je m'exclamai : « Nom de Dieu, Jenica ! » et j'éjaculai, encore et encore.

Ensuite nous restâmes allongés en silence, couverts de sueur. Les ombres avaient également cessé de danser, comme si les gobelins de Transylvanie soufflaient un peu, ou peut-être que la lueur des bougies avait baissé, tout simplement. J'entendis la pendulette dans le séjour ronronner et sonner quatre coups, et je vis entre les rideaux de la chambre que le ciel au-dehors commençait déjà à s'éclaircir.

Jenica redressa la tête et me regarda.

— Il y a une dernière chose, juste pour être sûr.

— Vraiment ? Cela ne m'ennuie pas de recommencer, si tu es d'accord.

Elle glissa sa main entre ses cuisses puis la porta à mes lèvres.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le goût. C'est le goût de moi, et le goût de toi, et le goût de la *strigoïca*.

Je léchai le bout de ses doigts.

— Et maintenant ? Est-ce que cela signifie que je suis infecté ?

— Maintenant tu dors. Plus tard, je t'apporterai du thé, ou du vin, ou ce que tu veux.

— Je ne crois pas que je pourrai dormir.

— Alors ferme les yeux et repose-toi.

Elle s'extirpa du lit et récupéra sa chemise. Je savais que je serais parfaitement incapable de trouver le sommeil, pas après avoir fait l'amour de cette façon, et surtout pas alors que je savais que nous allions partir à la recherche de Misquamacus. Néanmoins, je fermai les yeux et essayai de me détendre.

J'entendais Jenica dans la cuisine. Elle fredonnait quelque chose qui ressemblait à une chanson d'amour, mais avec ma piètre connaissance du roumain, cela aurait pu être l'équivalent roumain de *You're So Vain*.

…

22
Groupe sanguin

Je sentis brusquement quelque chose de froid et d'humide sur mon ventre. J'ouvris les yeux et vis que Jenica était occupée à effacer les mots sur ma peau avec un tampon d'ouate démaquillant.

— Tu as bien dormi ? me demanda-t-elle.

— Laisse-moi une chance ! Je suis allongé ici depuis deux minutes seulement.

— Tu as dormi neuf heures. Il est une heure dix de l'après-midi.

Je me redressai.

— Quoi ? Tu me fais marcher !

Mais le réveil sur la table de chevet indiquait 13 h 09, et je vis à travers l'interstice triangulaire des rideaux que le soleil brillait. Jenica s'était changée et avait mis une chemise à carreaux noirs et blancs, avait coiffé ses cheveux en arrière et les avait attachés avec un foulard noir.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé plus tôt ? Allons, Jenica, si nous voulons partir à la recherche de Misquamacus, nous avons besoin du maximum de lumière du jour !

— Chut ! Tu as dormi aussi longtemps parce que tu étais épuisé. Qui plus est, tu avais besoin de temps pour assimiler la souche *strigoïca* dans ton sang.

— Ouais, j'avais oublié ! Je suis à moitié vampire maintenant. (Je me frictionnai la nuque.) Je ne me *sens* pas du tout différent. Excepté le fait d'avoir la tête grosse comme une boule de bowling.

— Crois-moi, Harry, tu *es* différent. Maintenant tu peux faire des choses que tu n'aurais jamais pu faire auparavant. Regarde.

Elle prit ma main droite et tira en arrière mon index. C'était incroyable. Sans le moindre effort, il se recourba jusqu'à toucher quasiment mon poignet. J'essayai avec mon médius et je fus à même de le recourber aussi loin.

— C’est fantastique. Harry Erskine, le cartomancien en caoutchouc ! Il démêle votre avenir pendant qu’il fait des nœuds avec son corps.

Je recourbai tous mes autres doigts, et ils étaient pareillement flexibles.

— Il y a autre chose, dit Jenica. Pendant que tu dormais, je suis allée au rez-de-chaussée. J’ai fait ce que tu avais suggéré, j’ai avancé ma main dans le miroir.

— Ne me dis pas que ta main n’est pas rentrée !

— Au début, non. J’ai été obligée d’essayer trois fois, et puis cela a marché. Mais seulement quand je me suis dit, Jenica, ce n’est qu’une porte. Je pense que cela nécessite une très grande confiance, ainsi que du sang de *strigoïca*.

— Dieu merci ! Je détesterais penser que ce que nous avons fait la nuit dernière était une perte de temps.

— Et si tu t’habillais ? Essaie des vêtements de mon père. Je vais faire du café.

Je me levai, ouvris les rideaux et m’étirai. À ma grande surprise, je constatai que je pouvais me pencher en arrière quasiment aussi loin que Jenica l’avait fait. En fait, je me *sentais* différent. Plus alerte, d’une certaine façon, plus actif et plus vivant, comme si j’avais dix ans de moins.

J’examinai la penderie de Razvan Dragomir et trouvai une chemise de soie noire et un pantalon noir. Le pantalon me serrait un peu trop le ventre, mais Razvan Dragomir ne buvait probablement pas sept canettes de Guinness par jour. J’allai dans la cuisine. Jenica préparait du café avec du club soda, la seule eau qui nous restait. Il n’y avait pas de lait, bien sûr, et je mangeai des poignées de flocons d’avoine à même la boîte.

— Nous devons aller au *Kensico Country Inn* pendant qu’il fait encore jour, dis-je. Nous devons vérifier combien de miroirs ils ont. Et après ce qui s’est passé hier, ce type qui est sorti de la baignoire, je crois que nous devrions également repérer toute surface d’eau réfléchissante. Tonneaux d’eau de pluie, bassins, ce genre de chose.

— Ensuite nous attendons qu’il fasse nuit et que Vasile Lup sorte de son miroir ?

— Tu as tout compris. Pendant qu’il sera parti, nous briserons tous les miroirs là-bas, et quand il *reviendra*, au coucher du soleil, il n’aura plus d’endroit où se cacher. C’est

à ce moment-là que tu réciteras le désenchantement. Vasile Lup sera renvoyé là d'où il est venu, et cela laissera Misquamacus sans un esprit où se cacher.

— Mais tu ne sais toujours pas comment tu détruiras ton Misquamacus.

— Je compte sur cet os.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? D'accord… je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il fait, ou comment il fonctionne, ou pourquoi. Mais, apparemment, il tient en échec les *strigoï*, il extermine les rats encore mieux que Dethmor, et Misquamacus n'a pas semblé content du tout quand je l'ai agité vers lui.

— Et c'est tout ton plan ?

— Je le suppose. Je ne vois pas ce que je pourrais faire d'autre.

— Tu devrais peut-être faire appel à ton Singing Rock.

Je secouai la tête.

— Il ne me répondra pas, Jenica. Je lui ai déjà demandé de l'aide trop souvent, et il estime que l'on doit se débrouiller tout seul. « Ne demandez pas continuellement des conseils aux morts, sinon vous pourriez bien être mort vous-même. » C'est sa devise.

— Entendu, dit Jenica. Bon, qu'est-ce qu'on fait ? On y va ?

Je finis mon café et me levai.

— Pourquoi pas ? On ne vit qu'une fois.

— J'ai une question, dit Jenica. Une fois que nous serons entrés dans le miroir, comment trouverons-nous notre chemin jusqu'au *Kensico Country Inn* ?

— De la façon ordinaire, je suppose, mais tout sera inversé.

— Cela ne me rassure pas beaucoup !

— Jenica, le monde entier est devenu complètement fou. Le 11 Septembre était de la démence, mais ceci est encore plus dingue. Prenons les choses comme elles viennent. C'est la seule manière de procéder.

Elle me regarda intensément.

— Tu as perdu quelque chose de très spécial quand tu as perdu ta femme et ta fille, hein ?

— Je ne les ai pas perdues. Je les ai égarées, c'est tout.

— Tu ne dois jamais penser que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Il y a quelqu'un qui t'attend, quelque part.

— C'est possible. Pour le moment, je dois m'occuper d'un faiseur de prodiges indien vindicatif.

Jenica prit sa sacoche contenant son crucifix, son eau bénite et son livre des *svarcolaci*. Je me contentai d'emporter l'os.

Nous descendîmes l'escalier jusqu'au hall et nous nous tînmes devant le miroir.

— Essaie d'abord avec ton index, dit Jenica. Vérifie que tu peux passer à travers le miroir.

Je regardai mon reflet. Avec ma chemise de soie noire et mon pantalon noir trop serré, je trouvai que je ressemblais à un prestidigitateur au chômage. Et à présent, pour mon tour suivant tout à fait stupéfiant, je vais enfoncer mon index dans la surface de ce miroir véritable, et il va pénétrer le verre comme par magie ! Ce qu'il fit.

La sensation fut extraordinaire. J'eus l'impression que le verre adhérait à mon doigt, froid, lourd et liquide, comme du mercure. Mais mon doigt continua de s'enfoncer et rejoignit le doigt dans mon reflet, puis il en ressortit, intact.

Je me tournai vers Jenica.

— Mince alors ! m'exclamai-je. Mince alors !

— Tu vois, le rituel de Samodiva marche vraiment.

— Je suis à moitié vampire. Merde, je n'arrive pas à le croire !

— Maintenant tu as une souche *strigoïca* dans ton sang, oui. Maintenant tu es comme moi.

Brusquement, je me sentis très sérieux. J'avais déjà pris des risques par le passé. J'avais déjà affronté Misquamacus. Mais cette fois je ne pensais pas que nous avions la moindre chance de survivre. Je relevai le menton de Jenica et je l'embrassai.

— Au moins, personne ne pourra dire que nous sommes partis sans avoir pris notre pied.

Je décidai d'essayer le premier. Au cas où quelque chose tournerait mal, je dirais à Jenica de rester où elle était et de ne pas me suivre. Même avec Misquamacus propageant des *strigoï* dans tous les États du Nord-Est, elle aurait une chance de rester en vie.

Je me tins devant le miroir en pensant : *Harry Erskine, c'est une très mauvaise idée, tu ne sais foutrement pas où tu vas ni ce que tu feras quand tu y seras.* Néanmoins, je m'avançai, et je sus et crus tout à fait que le miroir était une porte d'argent et qu'il menait vers un monde de reflets.

Je fermai les yeux. Je sentis une collision froide et silencieuse, comme de tomber du plus haut plongeoir d'une piscine et de se retrouver dans une eau qui bouillonne bruyamment. Quand j'ouvris les yeux, je m'aperçus que je me tenais dans un hall, mais dans un hall très différent de celui que je venais de quitter. Il était lumineux, bien aéré, et comportait un parquet ciré. Une porte à double battant était ouverte et donnait sur un perron en pierre blanc. Un vent chaud s'engouffrait dans le hall, et j'entendais des oiseaux chanter.

Chose étrange, Jenica se tenait à côté de moi, ici, tandis qu'une seconde Jenica continuait de nous regarder depuis le hall que je venais de quitter. J'étais ici, à l'intérieur du miroir. Je l'avais traversé.

Je fis signe de la main à Jenica et formai mes mots avec mes lèvres comme si elle était sourde.

— Viens. Je pense que c'est okay.

Je n'étais pas certain qu'elle pouvait m'entendre, mais elle s'approcha lentement du miroir, et son reflet s'approcha du miroir tout aussi lentement, jusqu'à ce qu'ils se tiennent les mains appuyées l'une contre l'autre et se regardent dans les yeux l'un de l'autre.

— C'est okay ! criai-je. Tu peux le faire !

Elle hésita un moment encore, puis elle baissa la tête et passa à travers le miroir. Il y eut un bruit comme du verre écrasé, et une explosion scintillante de couleurs et de formes. Jenica et son reflet semblèrent se fondre doucement en une seule personne. Ensuite, il n'y eut plus que nous deux, côte à côte, et le hall que nous avions quitté était désert.

Jenica me regarda avec stupeur.

— Où sommes-nous ? Quel est cet endroit ?

— Je ne sais pas. Je pensais que si nous traversions le miroir, nous nous retrouverions tout simplement dans le même hall, mais où tout serait inversé. Apparemment, ce n'est pas le cas.

Jenica s'approcha d'une commode d'époque en bois de satin et leva les yeux vers une peinture à l'huile qui représentait un homme affublé d'une perruque aux boucles blanches.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Nous ferions peut-être mieux de repartir.

Je traversai le hall jusqu'à la porte à double battant et sortis sur le perron. Je m'étais attendu à voir Leroy Street. Enfin, même si cela avait été teertS yoreL. Mais il y avait une vaste cour, déserte, et une allée d'érables avec une clôture blanche qui s'étendait sur le côté. J'apercevais à travers les érables un étang de forme circulaire qui miroitait, où barbotaient des oies et, dans le lointain, une rangée de collines. Des nuages bas stagnaient au-dessus des collines, semblables à des cache-nez de laine. Leroy Street n'était nulle part en vue, Manhattan n'était nulle part en vue. Sur le muret là-bas, il y avait un écriteau « Stationnement interdit », et l'écriture était dans le bon sens, ce n'était pas du tout une écriture en miroir. Ainsi donc ceci n'était pas un pays du miroir. Nous avions simplement traversé un miroir à Manhattan et étions sortis d'un autre miroir, pour nous retrouver dans un endroit totalement différent. Mais où ?

Jenica me rejoignit et se tint à mes côtés. Elle leva la main pour abriter ses yeux de la lumière éblouissante du soleil. Le ciel était rempli d'épais nuages blancs, mais il y avait une ou deux échappées de bleu. L'air était chaud et humide. Je sentais l'odeur de l'herbe récemment tondue. Deux 4x4 gris métallisé étaient garés à côté d'une grange, mais il n'y avait pas le moindre signe de vie.

— C'est peut-être un rêve, ou un genre d'illusion, dit Jenica. Cela me donne un très mauvais pressentiment.

Nous retournâmes à l'intérieur. Dans un coin du hall, il y avait un secrétaire d'époque, où était posé un livre d'or, ouvert. Je m'approchai et le pris. Les pages étaient éclaboussées de sang, et, quand je baissai les yeux, je vis qu'il y avait également du sang sur le parquet. Je refermai le livre d'or et lus l'inscription sur la couverture en cuir vert.

— Nous n'avons pas besoin de repartir. Tu n'as pas compris ? Ceci n'est pas un rêve. Nous sommes au *Kensico Country Inn*.

— Mais comment ? Comment sommes-nous arrivés ici, à l'endroit précis où nous voulions aller ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais je subodore que Frank y est pour quelque chose. Il a probablement traversé le miroir et, d'une manière ou d'une autre, il a laissé la porte ouverte, pour que nous puissions repartir.

— Mais comment avons-nous réussi à traverser le miroir dans mon immeuble et à nous retrouver ici ? C'est comme si les deux maisons se trouvaient côte à côte, alors que nous savons qu'elles se trouvent à des kilomètres et à des kilomètres l'une de l'autre !

— Tu as raison. Mais lorsque le Rassembleur de vampires est sorti du miroir dans ton appartement, et que Susan Fireman a emmené Frank avec elle… tu n'as pas vu ton vestibule réfléchi dans ce miroir, d'accord ? Tu as vu une plage quelque part. Quoi qu'il se passe au dos des miroirs, j'ai l'impression que les lois de la physique habituelles ne s'y appliquent pas du tout.

Jenica me regarda. Puis elle lécha son médius et le frotta sur ma joue.

— Tu as encore le prénom de quelqu'un. Teresa.

Deux énormes miroirs étaient accrochés dans le vestibule du *Kensico Country Inn* – l'un derrière la réception, et l'autre dans le couloir – la « porte d'argent » que Jenica et moi avions franchie pour arriver ici. Le moment venu, ce serait les deux premiers miroirs que nous devrions briser. Nous ne pourrions pas retourner à Manhattan de la même façon que nous étions arrivés ici, mais nous ne pouvions pas laisser à Misquamacus des voies de fuite.

Nous remontâmes le couloir jusqu'au *Restaurant & Bar Valhalla*. Il y avait trente tables, toutes mises pour le petit déjeuner, avec des nappes blanches immaculées et des serviettes de table joliment pliées. Sur chaque table, il y avait un vase contenant des roses fanées.

— Il y a un long miroir derrière le bar, dit Jenica. Un autre là-bas, près de la porte des cuisines.

Les cuisines étaient désertes. Trois épaules d'agneau étaient placées dans des assiettes sur la table en bois au milieu. Elles grouillaient de mouches vertes, et l'odeur de graisse d'agneau rance amena Jenica à plaquer sa main sur son visage.

Nous retournâmes à la réception et ouvrîmes toutes les portes, l'une après l'autre. Un vestiaire, un placard, les toilettes pour hommes et les toilettes pour femmes (une foultitude de miroirs à briser là), et un couloir qui conduisait à l'arrière de l'auberge jusqu'à une vaste serre. Nous étions seulement au rez-de-chaussée et nous avions déjà compté plus de trente-cinq miroirs.

Jenica gravit l'escalier jusqu'au premier étage et ouvrit la porte.

— Harry, dit-elle.

— Qu'y a-t-il ?

Je la rejoignis en haut de l'escalier et regardai dans la pièce. C'était manifestement une salle de conférences, avec un écran de projection tout au fond et un chevalet où était placé un diagramme de travail aux couleurs vives. Mais je ne regardai pas le diagramme. Au milieu de la pièce, il y avait une longue table de conférences en chêne clair ciré, avec au moins quarante chaises assorties. Des corps étaient entassés sur la table, bras et jambes enchevêtrés. Des hommes et des femmes, certains portaient toujours des complets trois-pièces, d'autres étaient nus, mais tous avaient la gorge tranchée. Il devait y en avoir plus de trente, mais je n'avais aucune envie de les compter. Des asticots tombaient silencieusement des corps et se tortillaient sur la moquette. La puanteur d'agneau avait été immonde, mais ceci était dix fois pire.

Je refermai la porte et chassai l'air de mes poumons. Nous ne pouvions absolument rien faire. À l'évidence, le Rassembleur de vampires et quelques-uns de ses *strigoï* étaient arrivés ici en passant par les miroirs, comme nous l'avions fait, et avaient attaqué par surprise le personnel et les clients de l'hôtel. Ils n'avaient fait preuve d'aucune pitié. En ce qui concernait Vasile Lup, les êtres humains n'étaient qu'une source de subsistance, ou bien des recrues pour son armée de *strigoï* qui ne cessait d'augmenter, et en ce qui concernait Misquamacus c'était sa superbe vengeance, enfin.

Cela nous prit presque deux heures pour parcourir tout le *Kensico Country Inn* à la recherche de miroirs. Nous fouillâmes même les logements des femmes de chambre dans les pièces sous les combles, prîmes les miroirs à maquillage dans leurs sacs à main et les rassemblâmes, afin

de les briser.

Le courant était coupé. Les téléphones n’avaient pas de tonalité, et je n’entendais sur mon téléphone cellulaire que des crachotements lointains. Les *strigoï* avaient dû se répandre dans l’État de New York bien plus que nous ne l’avions supposé. Durant tout l’après-midi, pas un seul véhicule ne passa sur la grande route au bout de l’allée, et nous n’entendîmes pas un seul avion et pas un seul hélicoptère. Nous n’entendions que le chant des oiseaux.

Nous retournâmes dans les cuisines. Les congélateurs avaient cessé de fonctionner, mais nous trouvâmes du fromage Monterey Jack et du salami italien qui étaient légèrement gluants, mais toujours comestibles. Nous les emportâmes dehors et nous assîmes sur la pelouse qui dominait l’étang. Le soleil commençait à baisser vers les collines au loin.

— Tu imagines à quoi ressemblerait ce pays, si les *strigoï* s’en emparaient ? demandai-je à Jenica. Désert le jour, exactement comme ici. Silencieux. Il ne se passerait rien, excepté la nuit. Alors ils quitteraient tous leurs cercueils et sortiraient furtivement de leurs miroirs, et ce serait un véritable enfer sur terre. Si tu étais toujours humain, ta vie ne vaudrait pas la peine d’être vécue. Ils te pourchasseraient, chaque nuit.

— Bien sûr, répondit Jenica, mais, pour certains, ce ne serait pas l’enfer, ce serait une sorte de paradis. Nous pourrions vivre éternellement, non ? Nous serions à même de tout éprouver, chaque saveur, chaque sensation, et de visiter toutes les merveilles que le monde a à offrir. Un jour, mon père a dit que si nous vivions tous éternellement, le savoir humain s’épanouirait au-delà de notre imagination la plus folle, parce que les plus grands érudits ne mourraient jamais, comme ils le font maintenant. Il m’a dit : « Pense à Einstein… à tout ce qui a été perdu quand il est mort, et à tout ce qu’il aurait pu faire encore, s’il avait vécu trois siècles de plus ! Pense à certains de nos plus grands écrivains et de nos plus grands musiciens ! Mais que peut-on espérer apprendre le temps d’une vie humaine ? Presque rien du tout, et lorsque nous rendons le dernier soupir, même la minuscule once de savoir que nous avons acquise si péniblement est enterrée avec nous, inaccessible à nos fils

et à nos filles, ou à quiconque pourrait en bénéficier. »

— J'ai l'impression que ton père est du genre plutôt radical.

— C'est un penseur très original. Il me souvent dit que nous ne devrions jamais avoir de préjugés contre une idée, uniquement parce qu'elle a été formulée par quelqu'un que nous méprisons. Par exemple, les nazis sont à l'origine de découvertes scientifiques très importantes, et des œuvres artistiques d'une grande valeur ont été produites par certains des régimes politiques les plus répressifs au monde.

— Ainsi donc, si nous n'approuvons pas exactement leurs habitudes alimentaires, nous devrions apprécier les *strigoï* parce qu'ils sont ici depuis si longtemps, et parce qu'ils savent tant de choses ?

Jenica ne répondit pas et contempla l'étang. Le soleil était encore plus bas maintenant, d'un rouge maussade, fuligineux. Il se reflétait dans l'eau, et il y avait deux soleils.

— L'étang, dit-elle. Qu'allons-nous faire à son sujet ? Il est à l'extérieur. Néanmoins, même si le soleil brille, je pense qu'il y a une chance pour que les *strigoï* puissent l'atteindre et s'échapper.

Je me levai et fis le tour de l'étang. Plus près de la maison, la rive était plus haute, et il y avait un massif de roseaux dans un coin. En face, où le sol allait en pente, la rive avait été construite artificiellement, et il y avait un petit barrage de retenue en béton, et un robinet d'arrêt.

— Regarde, dis-je à Jenica. Ils doivent l'utiliser pour évacuer l'eau, quand ils veulent drainer l'étang.

— Alors nous pouvons l'assécher, pendant que Vasile Lup n'est pas là.

— Nous pouvons toujours essayer. J'ignore combien de temps cela prendra.

Il commençait à faire frais et humide. Jenica prit mon bras et se pelotonna contre moi.

— C'est une aventure très étrange que nous vivons, toi et moi.

J'acquiesçai et songeai à l'autre femme qui m'avait dit la même chose, il n'y avait pas si longtemps que cela.

Il commençait à faire nuit, et nous montâmes dans l'un des 4x4, un Landcruiser Toyota. C'était probablement plus sûr que de se cacher dans l'auberge, parce que les *strigoï*

seraient moins susceptibles de détecter la chaleur de notre sang. Qui plus est, le propriétaire du véhicule avait laissé les clés sur le tableau de bord, et si les *strigoï* réalisaient que nous étions ici, nous pourrions foutre le camp à toute vitesse.

Nous évitions désormais d'utiliser les mots « *strigoï* » et « *strigoïca* » et de prononcer le nom de « Vasile Lup ». Maintenant que la nuit était tombée, les vampires et le Rassembleur allaient s'agiter à l'intérieur de leurs miroirs, et ils seraient affamés et très réceptifs à la moindre perturbation qui indiquerait la proximité de sang humain.

Nous nous enfonçâmes dans les sièges avant autant que nous le pouvions et nous nous partageâmes trois barres de chocolat et un petit sachet de cacahuètes. Je n'arrêtais pas de penser aux sandwiches au bœuf salé de chez Katz, découpé en tranches très fines et succulentes, et je me demandai si cela avait quelque chose à voir avec mon vampirisme récemment acquis. Je doutais fort que les vampires apprécient du pain de seigle et des pickles pour accompagner leur sang.

Plus d'une heure s'écoula. Jenica appuya sa tête contre mon épaule et commença à respirer plus profondément et plus lentement. De temps en temps, elle poussait de petites exclamations, comme si elle rêvait.

J'étais à deux doigts de m'assoupir, moi aussi, quand je vis une forme sombre et irrégulière sortir de l'auberge et s'avancer sur le perron. Elle fut suivie d'une autre forme, d'une troisième, puis d'une forme plus claire. Des *strigoï*, ils étaient au moins cinq. Ils descendirent les marches et s'avancèrent dans l'allée. Bientôt, ils se trouvaient à moins de dix mètres de nous.

Je poussai Jenica du coude.

— Fff ! fit-elle. Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Chut ! Baisse-toi. Regarde.

Les *strigoï* semblaient attendre quelque chose. La lune ne s'était pas encore levée, mais le ciel nocturne commençait à s'éclaircir petit à petit. Au bout d'un moment, je vis que la forme claire était une femme aux cheveux châtains. Elle tourna la tête et regarda dans notre direction. Je réalisai que c'était Susan Fireman. À ses côtés, le visage très pâle et l'air hagard, il y avait Frank. Je ne connaissais

pas les trois autres *strigoï*. L'un d'eux était très grand, les cheveux plaqués en arrière, comme Christopher Lee. Même s'il n'avait pas été un vrai vampire, il aurait pu facilement passer pour tel. Les deux autres ressemblaient à des ouvriers du bâtiment, au crâne rasé et au corps robuste.

La lune apparut finalement et brilla à travers les bouleaux, semblable à un visage horrifié. Alors que sa lumière augmentait, une énorme silhouette surgit de l'auberge. Elle s'inclina de côté pour éviter l'éclat de la lune, comme un ensemble complexe d'ombres impénétrables, et elle changea, se modifia et se désassembla sans discontinuer à chaque pas. C'était le Rassembleur de vampires, Vasile Lup, le *svarcolaci*, dans l'esprit duquel Misquamacus se cachait, comme le plus noir des papillons nocturnes aux ailes repliées à l'intérieur d'une chrysalide.

Le Rassembleur de vampires se tenait sur le perron. Une seconde plus tard, le temps d'un battement de paupières, il se tenait au milieu de ses *strigoï*. Je voyais son visage se modifier – doux et humain un moment, blanc et semblable à un masque le moment d'après. Puis il tourna brusquement la tête.

— Oh mon Dieu ! s'exclama Jenica. Tu crois qu'il nous a vus ?

Cela semblait être le cas. Il regardait directement vers le Landcruiser, et ses yeux brillaient. Durant un moment terrifiant, je pensai : *oh, merde, notre escapade va se terminer avant même d'avoir commencé, et elle va se terminer d'une manière sanglante*. Le Rassembleur de vampires donna l'impression de se diriger vers nous en faisant des embardées, et les *strigoï* se retournèrent également.

Puis, de façon saccadée, comme les personnages d'un film d'art et d'essai à la pellicule détériorée, ils disparurent tous et réapparurent à mi-chemin dans l'allée. Ils disparurent à nouveau. Un instant plus tard, ils étaient près de la grande route, à plus d'une centaine de mètres de distance. Un autre battement de paupières, et ils ne furent plus là.

Jenica gonfla ses joues de soulagement.

— À ton avis, où sont-ils allés ? lui demandai-je.

— Qui sait ? Une petite ville quelque part, je suppose. Ils s'étendent de cette façon, comme une tache.

Nous descendîmes du Landcruiser. La première chose que je fis fut de traverser l'allée et de me diriger vers la rive opposée de l'étang. Je m'agenouillai sur le barrage de retenue en béton et essayai de tourner le robinet d'arrêt, mais il était rongé par la rouille et ne bougea pas d'un pouce.

— Il faut que je trouve un genre de levier, dis-je. Écoute… tu viens avec moi et tu commences à briser les miroirs.

Nous retournâmes rapidement vers l'auberge. Une fois dans le vestibule, j'allai directement jusqu'à la cheminée d'époque. À côté de l'âtre, il y avait une grande corbeille en rotin qui contenait une hachette, des pincettes, et un long tisonnier en fer avec une grosse poignée en cuivre. Je tendis la hachette à Jenica.

— Okay… brise les miroirs ! Et, surtout, brise-les tous ! N'en laisse pas un seul intact !

Elle se dirigea vers l'énorme miroir au cadre doré derrière le comptoir de la réception et le frappa au milieu avec le dos de la hachette. Dans un fracas retentissant, le miroir se fendit en diagonale d'un côté à l'autre et tomba par terre. Jenica piétina les plus gros morceaux de verre pour les briser en des morceaux encore plus petits afin qu'il soit impossible à quiconque de voir un reflet cohérent en eux.

Tandis que je ressortais, je l'entendis fracasser le miroir dans le couloir et entreprendre de le pulvériser avec sa hachette.

Je courus au petit trot vers l'étang. L'air nocturne était infesté de moustiques, et j'en recrachai un qui était entré dans ma bouche. Je m'agenouillai à nouveau sur le barrage de retenue et enfonçai l'extrémité du tisonnier dans le robinet d'arrêt. Puis je me levai et exerçai une traction de toutes mes forces. Je fis une foultitude de bruits pour m'encourager, comme « ngggghhhhhh » et « gurrrrrr », mais le robinet ne bougea pas, et je commençai à me dire qu'il était complètement bloqué par la rouille.

Puis je pensai : *Tu es à moitié un* strigoï*. Tu as la force nécessaire. Si tu es capable de te pencher complètement en arrière, tu es capable d'ouvrir ce robinet. Aie confiance en toi, Harry. Crois en ce que tu es capable de faire.*

Je repositionnai mes mains et tirai à nouveau, en grinçant des dents par suite de l'effort. Cette fois, j'entendis un crissement rauque, et le robinet bougea. J'exerçai une nouvelle traction. Le robinet tourna brusquement et l'eau commença à couler goutte à goutte du tuyau de drainage qui s'étendait sous le barrage. À présent, le robinet était suffisamment desserré pour que je puisse le tourner à la main, et le filet d'eau se changea en un ruisseau. En quelques minutes, l'eau se déversait dans le pré en contrebas de l'étang, luisant dans la clarté de la lune comme le delta du Mississippi.

Je récupérai le tisonnier et retournai en hâte vers l'auberge. Jenica était dans les toilettes pour femmes et brisait tous les miroirs au-dessus des lavabos.

— Tu as fait les toilettes pour hommes ?

— Cela ne me disait rien. Je te les ai laissées.

— Il n'y a personne *à l'intérieur*, bon Dieu !

Heure après heure, pièce après pièce, nous brisâmes tous les miroirs du *Kensico Country Inn*. La lune nous observait par les fenêtres, puis elle finit par disparaître. De temps en temps, nous nous arrêtions et tendions l'oreille, redoutant d'entendre Vasile Lup et ses *strigoï* revenir, mais même lorsque le ciel commença à rosir et que les oiseaux se mirent à gazouiller, ils n'étaient toujours pas rentrés, et nous avions terminé. Nous procédâmes à une dernière vérification minutieuse, allant d'un bout à l'autre de l'auberge, ouvrant des placards, dans le cas où nous aurions oublié un miroir fixé au dos d'une porte. Nous ouvrîmes même les tiroirs des tables de chevet, dans le cas où quelqu'un y aurait laissé un miroir de poche.

Des éclats de verre étincelaient partout et pas un seul morceau n'était assez gros pour qu'on puisse y voir ne serait-ce qu'un œil. J'étais même allé briser les rétroviseurs des deux 4x4 garés dans l'allée.

Au cours de la nuit, le niveau de l'étang avait baissé de façon spectaculaire, laissant apparaître des monceaux de morgeline verdâtres et saturés d'eau, des pierres recouvertes de vase, et une patinette d'enfant rouillée. Il restait encore une mare ovale, qui faisait environ soixante-dix centimètres de profondeur et six mètres de largeur, mais l'eau continuait de s'écouler régulièrement dans le tuyau de drainage. Je

calculai que l'étang serait totalement vidé dans moins de vingt minutes.

Je regardai vers l'est. Le bord du soleil commençait tout juste à apparaître au-dessus de la cime des arbres.

— Ils vont bientôt rentrer, dit Jenica. Je prie pour qu'ils n'aient pas trouvé un autre endroit où se cacher.

— Je prie, moi aussi.

Nous retournâmes dans l'auberge et nous blottîmes dans le coin du vestibule, entre les lourds rideaux bleus et une grande horloge en bois. Jenica sortit son crucifix et son eau bénite et les posa sur la tablette de la fenêtre. Puis elle prit le livre des *svarcolaci* et chercha la page où le désenchantement de Vasile Lup était imprimé.

— Tu es prête ? lui demandai-je.

Elle me regarda de nouveau avec cette expression indéchiffrable.

Je m'apprêtais à dire autre chose quand un claquement assourdissant retentit, comme l'explosion d'une bombe. Le Rassembleur de vampires entra en trombe dans le hall, accompagné de ses cinq *strigoï*. Il semblait encore plus immense et sombre qu'auparavant, et cette fois toute la bande laissait derrière elle des traînées de fumée. Ils avaient probablement été surpris par la lumière du soleil juste au moment où ils arrivaient à l'auberge.

Ils tournèrent frénétiquement dans le vestibule en tapant sur leurs vêtements qui brûlaient. Les mentons des cinq *strigoï* étaient barbouillés de sang, et le devant de leurs vêtements était trempé, tels les employés d'un abattoir. Tout d'abord, ils furent trop occupés à éteindre les flammèches sur leurs habits pour remarquer que quelque chose avait changé. Ce fut seulement quand la fumée commença à se dissiper que le Rassembleur de vampires poussa un hurlement de stupeur et de rage. Il se dirigea à grands pas vers les miroirs fracassés, puis se retourna vivement. Ses ombres s'inclinèrent et s'écartèrent des fenêtres. Son visage était convulsé de colère, et ses ombres semblèrent *se hérisser*.

Susan Fireman courut vers le miroir dans le couloir – celui que Jenica et moi avions utilisé pour venir ici. Quand elle vit que ce miroir était également brisé, elle poussa un gémissement de terreur. Elle avait certainement réalisé ce

qui s'était passé, et devinait quelle en serait la conséquence. Le *strigoï* de haute taille ouvrit les portes donnant sur les toilettes. Les deux autres montèrent en hâte l'escalier vers la salle de conférences. Mais Jenica et moi étions retournés là-bas, où les corps étaient entassés. Nous avions brisé les trois grands miroirs qui étaient placés entre les fenêtres, et nous avions fouillé les poches des morts.

Frank était le seul des *strigoï* à être resté où il se tenait, au milieu du vestibule. Il baissait la tête, et de la fumée s'échappait de sous sa veste. Susan Fireman vint vers lui. Ses yeux clairs brillaient de fureur.

— C'était *toi* ! C'est *ton* ouvrage, hein ? J'avais confiance en toi, Frank ! J'avais confiance en toi ! J'aurais pu te trancher la gorge et boire ton sang, mais je t'ai donné l'immortalité ! Où sont-ils, Frank ? Où sont-ils ? Tu les as fait venir ici, hein ? Tu es allé les voir et tu as laissé les miroirs ouverts !

Le Rassembleur de vampires rejoignit Susan Fireman et regarda Frank avec une telle haine que je sentis mon cuir chevelu nu se contracter. Frank releva la tête et l'observa. Un fin rayon de soleil brilla sur le parquet ciré, et les chaussures de Frank commencèrent à brûler sans flamme.

— Tu as oublié une chose, répondit Frank d'une voix qui semblait très lasse. Quand une personne fait une promesse, elle la fait parce qu'elle a l'intention de la tenir, même après la mort. J'avais promis de respecter la vie humaine, et même toi tu ne pouvais m'obliger à revenir sur ma parole.

Susan Fireman fit deux pas rapides vers lui. Elle fut si rapide que je ne vis pas le couteau dans sa main. Je ne vis qu'un jet de sang semi-circulaire, semblable à un éventail rouge vif. Frank bascula en arrière, et sa tête s'affaissa sur le côté comme si elle était retenue à son cou par une charnière.

Le Rassembleur de vampires poussa un autre hurlement. Cette fois, cela ressembla à un véritable chœur, à des milliers d'âmes tourmentées qui hurlaient à l'unisson. Il fit une embardée disgracieuse vers le corps de Frank, puis une autre.

— Maintenant ! dis-je à Jenica.

Je la poussai en avant et la fis sortir de derrière les

rideaux.

…

23
Le sang du Manitou

Le Rassembleur de vampires et ses *strigoï* firent volte-face pour regarder Jenica avec étonnement et colère. Les *strigoï* étaient probablement la bande la plus effrayante que l'on puisse imaginer, avec leurs yeux hagards, leurs vêtements trempés de sang, et la fumée qui s'échappait de leur col. Mais Vasile Lup était un cauchemar à lui tout seul – la façon dont il s'inclinait continuellement d'un côté et de l'autre, tandis que son visage se modifiait et passait de la suavité à la fureur, tout cela en quelques secondes seulement.

Ce qui était encore plus terrifiant à son sujet, c'est que Misquamacus se cachait en lui et lui donnait un désir de vengeance irrépressible infiniment plus grand que ce qu'il avait jamais éprouvé, même en tant que *svarcolaci*.

Mais Jenica – que Dieu la bénisse ! – s'avança vers eux comme s'ils ne lui faisaient pas du tout peur. Elle brandit son crucifix constellé de gemmes et les aspergea de son eau bénite en faisant le signe de la croix, puis elle récita les mots du désenchantement d'une voix haute et précise.

— Je te chasse, Vasile Lup ! Je disperse ton esprit ! Que la terre reprenne la chair qu'elle t'avait donnée, que le vent reprenne le souffle qu'il t'avait donné, et que les rivières reprennent le sang qu'elles t'avaient donné ! Que les cendres de ton âme soient dispersées comme les cendres de ton corps !

Le Rassembleur de vampires se pencha vers elle et poussa un rugissement. Mais Jenica l'aspergea d'eau bénite à nouveau.

— Je te chasse, Vasile Lup ! cria-t-elle. Que ton souvenir soit dispersé avec la poussière, et que ton nom soit effacé des langues de tous ceux qui l'ont prononcé. Que les étoiles oublient qu'elles ont jadis prédit ta destinée, et que la lune nie que tu as un jour marché sous sa lueur !

Le Rassembleur de vampires fit un pas chancelant vers

elle. Il ouvrit la bouche, puis une autre bouche apparut, et encore une autre. Son cri fit résonner tout le bâtiment, comme si un bombardier passait juste au-dessus de nous.

Jenica tourna la page de son livre. Elle s'apprêtait à réciter le dernier congédiement quand Susan Fireman se jeta sur elle et saisit le livre à deux mains. Jenica tenta de le lui reprendre, mais Susan Fireman le dégagea d'une torsion brutale.

— *Harry !* cria Jenica.

Susan Fireman se dirigeait vers la porte ouverte, le livre serré sur sa poitrine. Je m'élançai de derrière les rideaux et tentai de l'intercepter, mais elle était trop rapide pour moi. Elle dévala les marches du perron et traversa l'allée, se dirigeant droit vers les rayons du soleil levant.

Elle avait parcouru moins de dix mètres lorsque de la fumée commença à s'échapper de sa veste en tourbillonnant. Alors que je me lançais à sa poursuite, la fumée devint de plus en plus épaisse, et elle courut moins vite. Brusquement, ses cheveux prirent feu et elle poussa un hurlement de douleur.

— Harry ! Le livre ! cria Jenica. Empêche-la de brûler le livre !

Mais il était trop tard. Susan Fireman venait d'atteindre le talus herbeux qui descendait vers l'étang quand elle s'embrasa. Elle s'affaissa sur le côté et roula plusieurs fois sur elle-même, enveloppée de flammes ardentes. Je la rejoignis et essayai de saisir le livre, mais elle le serrait trop fort contre sa poitrine, et la chaleur qui se dégageait de son corps était si intense que j'étais incapable de m'approcher à moins d'un mètre d'elle sans me brûler les mains.

Elle avait cessé de hurler et était allongée en position fœtale sur l'herbe, les yeux levés vers moi, tandis que le soleil l'incinérait. La peau sur son visage se couvrit de cloques et noircit, ses lèvres se boursouflèrent et se craquelèrent. Je vis les os de ses doigts apparaître à travers la chair carbonisée de ses mains. L'odeur de laine roussie et de viande grillée était si forte que je fus pris de haut-le-cœur.

Je jure devant Dieu qu'elle me sourit. J'ignore pourquoi. Peut-être avait-elle toujours soupçonné que cela

finirait ainsi. Bien qu'elle fût une *strigoïca*, peut-être éprouvait-elle malgré tout des remords pour les gens qu'elle avait assassinés.

— Harry ! appela Jenica.

Je m'apprêtais à me retourner quand Susan Fireman explosa dans un éparpillement d'os noircis, comme un jeu de mikado. Le livre gisait parmi les débris de son corps calciné, les pages en cendres se recroquevillant une à une, et je compris qu'il était irrécupérable.

— Harry, ils se sauvent !

Je fis volte-face et vis que le Rassembleur de vampires et les trois derniers *strigoï* traversaient rapidement l'allée et se dirigeaient vers l'étang. L'ovale d'eau s'était rétréci encore plus, mais il restait suffisamment de surface réfléchissante pour permettre à Vasile Lup de s'échapper. Je sortis l'os décoré de ma ceinture et me mis à courir vers l'étang, moi aussi. Je transpirais abondamment, haletais, et maudissais le nom des Brasseries Guinness à chaque foulée.

De la fumée s'échappait des ombres du Rassembleur de vampires, et, quand ils atteignirent l'herbe, les trois *strigoï* étaient en feu. Des flammes claquaient derrière eux tels des drapeaux orange.

— Harry, il faut les stopper !

J'ignore comment je réussis à courir aussi vite vers l'étang. Singing Rock avait peut-être invoqué l'Esprit du Vent, pour qu'il se mette derrière mon dos et souffle pour m'emporter là-bas. Adelaide Bright m'avait peut-être pris par la main, et Frank Winter avait saisi l'autre, et ils me tiraient en avant, parce qu'ils n'avaient pas envie d'être morts pour rien.

Quoi qu'il en soit, je dévalai le talus en agitant les bras comme des moulins à vent et j'entrai dans l'eau jusqu'aux genoux alors que le Rassembleur de vampires n'était plus qu'à dix mètres de moi. Les trois *strigoï* n'eurent pas la moindre chance. Ils étaient seulement à mi-pente du talus lorsqu'ils explosèrent, et leurs débris embrasés furent projetés sur l'herbe.

Je fis halte dans l'eau, face au Rassembleur de vampires, et je brandis l'os.

— C'est terminé, Lup ! Ne fais pas un pas de plus !

Les ombres du Rassembleur de vampires étaient

inclinées à quasiment quarante-cinq degrés pour éviter le soleil, et une fumée noire s'échappait de lui, si épaisse que c'était à peine si je voyais son visage. Il brûlait, il bouillonnait de colère. Pourtant, il resta où il était. Quel que fût le pouvoir contenu dans cet os, il détenait une force infiniment plus grande que le soleil.

Je voyais des flammes au sein de la fumée, et le Rassembleur de vampires criait vers moi avec un millier de voix, comme une assemblée de fidèles pris au piège dans une cathédrale en feu.

— Tu ne bouges pas ! lui criai-je. Toi et Misquamacus, tous les deux !

Je me tenais toujours là, l'os brandi, quand je vis un 4x4 noir remonter à toute allure l'allée entre les érables. Jenica courait dans ma direction, mais elle avait certainement vu le véhicule, elle aussi, car elle s'arrêta et le regarda fixement en s'abritant les yeux de la main.

Sans ralentir, le 4x4 sortit de l'allée et fonça entre les arbres. Il vint directement vers nous, roula sur l'herbe, et s'arrêta à seulement une vingtaine de mètres. Un homme en chemise et pantalon gris en descendit et se dirigea rapidement vers moi.

— Foutez le camp ! lui hurlai-je. Vous voulez vous faire tuer ?

Mais l'homme m'ignora, entra dans l'eau, et vint se mettre à mes côtés. La cinquantaine, il avait les cheveux plaqués en arrière et un nez crochu. Un pendant d'oreille à la forme compliquée était accroché à son oreille gauche, en argent et orné de plumes, comme un leurre miniature pour la pêche.

— Je suis Razvan Dragomir, dit-il. (Puis, comme si je ne l'avais pas entendu :) Je… suis… Razvan Dragomir.

— Quoi ? Vous étiez censé être à Bucarest, non ?

— J'ai toujours été ici. C'est trop long à expliquer. Dépêchez-vous… vous devez laisser le *svarcolaci* entrer dans l'eau avant qu'il brûle !

— Pardon ? Il n'en est pas question ! Vous ne savez donc pas ce que cet enfoiré a fait à la ville de New York ? Il a tué des milliers de personnes !

Le Rassembleur de vampires rugit à nouveau. Des flammes plus nombreuses se lovaient à travers ses ombres,

et une épaisse fumée flottait vers le haut du talus et s'éloignait entre les arbres. Jenica le contourna, une main levée pour protéger son visage de la chaleur, et sembla totalement déconcertée.

— Papa ?

— Jenica, je n'ai pas le temps de te dire ce qui se passe. Mais cet homme doit laisser Vasile Lup s'échapper, *tout de suite*, sinon ce pour quoi j'ai travaillé toute ma vie sera fichu !

Il fit deux pas vers moi en pataugeant dans l'eau et essaya de saisir l'os, mais je le transférai dans mon autre main et le repoussai.

— Il n'y a pas un instant à perdre ! me cria-t-il. Il n'y a pas un instant à perdre ! Vous devez lui permettre de s'échapper, sinon il sera perdu pour toujours !

— Et merde, vous devez avoir pété les plombs ! lui criai-je en retour. Vous savez combien de gens sont morts ? Vous savez combien de gens ont été changés en vampires ?

— Bien sûr que je le sais ! Bien sûr ! Il a toujours été prévu que cela se passe ainsi ! Maintenant, veuillez permettre au Rassembleur de vampires de fuir la lumière du soleil ! Je vous en prie ! Je vous en supplie !

Il s'élança vers moi de nouveau, mais je fis deux pas en arrière et il tomba à genoux dans l'ovale d'eau qui diminuait. Il me lança un regard de désespoir absolu, mais il était trop tard. À ce moment-là, le Rassembleur de vampires poussa un dernier hurlement qui sortait de nombreuses gorges et s'embrasa brusquement.

Le feu pétillait et crépitait, il était aveuglant, comme du magnésium enflammé. Je ne pouvais pas le regarder directement, mais je vis que, peu à peu, il effaçait les ombres de Vasile Lup, comme un enfant qui gomme un dessin.

Razvan Dragomir resta où il était, à genoux, son pantalon gris trempé et foncé par l'eau. Il observait Vasile Lup, la bouche grande ouverte de stupeur, tel un peintre qui voit l'œuvre de sa vie détruite sous ses yeux. Jenica descendit prudemment le talus, entra dans l'eau et vint se mettre près de lui, mais aucun de nous ne parla pendant que le Rassembleur de vampires continuait de brûler.

Cependant, alors que les dernières volutes de fumée

s'éloignaient entre les arbres, il y eut un bruit, comme une rafale de vent, et la surface de l'eau *frissonna*. Quelque chose d'immense et d'invisible produisit un claquement entre nous, tout près, comme un camion qui vous dépasse à toute allure sur l'autoroute et vous aspire presque dans son sillage. Je me retournai et lançai un regard stupéfait à Jenica. Elle me regarda, mais je compris qu'elle ne savait pas plus que moi ce que c'était.

Razvan Dragomir se mit debout lentement. Tout d'abord, il sembla tout à fait lui-même, le Razvan Dragomir que j'avais vu sur toutes ces photographies floues dans l'appartement des Dragomir. Raffiné, basané, avec un visage très roumain. Mais tandis qu'il se dressait de toute sa taille, il devint de plus en plus grand. Son visage commença à se déformer et ses épaules à se voûter.

Je levai les yeux vers lui. Il ressemblait toujours à Razvan Dragomir, mais il s'était également changé en quelqu'un d'autre. Ses yeux étaient enfoncés, ses joues, semblables à du marbre, étaient marquées de cicatrices rituelles, et il portait une coiffure qui grouillait de blattes, de scarabées et de larves.

— Misquamacus, murmurai-je.

— *Tu crois peut-être que tu es mon châtiment, homme blanc ?* dit-il. (Je sentis sa voix vibrer à travers les os de mon crâne plutôt que dans mes oreilles.) *Tu crois peut-être que tu m'as vaincu ?*

J'avais le souffle coupé, et mon cœur battait comme un tam-tam.

— À mon avis, ça m'en a tout l'air.

— *Tu es un sot. Tu es un homme insignifiant. Ne t'ai-je pas montré à l'instant que, même dans la mort, je ne peux être vaincu ? Je resterai ton ennemi implacable, à jamais, jusqu'à ce que les terres qui étaient les nôtres autrefois nous soient rendues, et jusqu'à ce que vos villes aient disparu sous la terre.*

— Misquamacus… tu ne comprends vraiment pas, hein ? Nous vivons dans ce pays depuis quatre cents ans à présent et nous sommes des millions. Que comptes-tu faire ? Nous tuer tous jusqu'au dernier ? Tu comptes pour du beurre ! Tu n'as même pas ton propre *esprit*, bordel de merde ! Mais regarde-toi… tu te caches dans l'âme d'un homme blanc !

— *Sans moi, cet homme est impuissant*, répliqua Misquamacus. *Sans moi, il n'aurait jamais pu ramener à la vie le Rassembleur de vampires, et, sans le Rassembleur de vampires, il n'aurait jamais pu réaliser ce qu'il désirait tant : faire revivre les buveurs de sang.*

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Jenica, quasi hystérique. Qu'est-ce que tu *dis* ?

Misquamacus se tourna vers elle. Son visage subit une étrange transformation, comme du morphing, et il ressembla beaucoup plus au père de Jenica. Lorsqu'il parla, sa voix était douce et ample, avec un accent prononcé.

— Ma chérie… ne t'ai-je pas toujours dit quel monde merveilleux ce serait si les hommes et les femmes étaient immortels ? Un monde de savoir et de culture. Un monde où le génie ne serait plus enterré, génération après génération. Certes, nous serions contraints de vivre à la lumière de la lune et de nous cacher le jour. Mais ce serait un prix dérisoire à payer !

— *Tu* as ramené à la vie Vasile Lup ? demanda vivement Jenica.

— J'en avais toujours rêvé, mais je ne pouvais pas le faire jusqu'à ce que je trouve l'os sacré.

Je l'observai attentivement.

— L'os sacré ? Vous voulez parler de *cet* os ?

— C'est le tibia du père Juan de Palos, qui arriva en Floride en septembre 1542, avec la flotte espagnole d'Alvar Nuñez Cabeza de Vaca.

Jenica secoua la tête comme si elle avait de l'eau dans les oreilles.

— Je ne comprends pas, papa. Je ne comprends pas.

— C'est très simple, ma chérie. Le père Juan était un *vampiro*. C'est ainsi que les Espagnols appellent les *strigoï*. Cabeza de Vaca l'avait emmené avec lui lors de son expédition pour qu'il extermine les Indiens Apelachan, car ils étaient très hostiles envers les explorateurs espagnols. Mais, une nuit, au large de la côte de Floride, cinq des navires de Cabeza de Vaca furent pris dans une tempête et détruits. Le père Juan fut rejeté sur le rivage et capturé. Quand le soleil se leva, le père Juan brûla vif, comme il en va pour tout *strigoï*. Mais un grand faiseur de prodiges apelachan conserva son tibia, grava dessus des symboles

magiques, et l'investit du pouvoir de Dachilin. Dans les légendes apelachan, Dachilin est le *manitou* qui peut faire venir les morts des limbes pour qu'ils servent les vivants – ou bien, s'il le désire, les renvoyer vers les limbes.

» Le faiseur de prodiges agit ainsi afin que les Apelachan aient une arme contre les autres *strigoï* que les conquistadors espagnols amèneraient avec eux – ce que, en l'occurrence, ceux-ci ne firent jamais.

— Mais pourquoi en aviez-vous besoin, *vous* ? lui demandai-je.

— Parce que je voulais ramener à la vie les *strigoï*, et les *strigoï* ne peuvent être ramenés à la vie que par l'un des *svarcolaci*, et je découvris que, de la même façon, un *svarcolaci* ne peut être ramené à la vie que par les esprits du pays dans lequel il se trouve. Il n'y a pas d'esprits roumains ici en Amérique, à des milliers de kilomètres des Carpates. Le projet qu'avait conçu Gheorghe Vlad pour exterminer les Sioux n'aurait jamais réussi, parce qu'il n'aurait jamais été en mesure de ramener à la vie Vasile Lup, à moins d'avoir l'os sacré et le pouvoir de Dachilin.

— Tu ne m'en avais jamais parlé ! protesta Jenica. Tu ne m'avais même pas dit que tu avais trouvé les cercueils des *strigoï* !

— Ma chérie, je les ai trouvés il y a de nombreuses années. Mais à quoi bon te dire que je les avais trouvés, si je n'avais aucun moyen de les ramener à la vie ?

— *À quoi bon* ? Je suis ta fille ! Je suis la chair de ta chair ! Je suis à moitié une *strigoïca* !

— Je suis désolé si tu penses que je t'ai abusée. Je n'étais pas certain que tu approuverais ce que j'avais l'intention de faire. Tu ressembles tellement à ta mère que j'aimais tendrement.

— Comment as-tu trouvé l'os ? insista Jenica.

Elle était si furieuse qu'elle ne parvenait pas à parler de façon intelligible.

— Cela a été très difficile, ma chérie. Cela m'a pris plus d'un quart de siècle. Parfois je perdais espoir, pourtant je n'ai jamais renoncé, car je savais qu'il était la clé de mon grand dessein. Je l'ai finalement découvert dans une collection privée à Pascagoula. Il appartenait à une vieille femme, une anthropologue à la retraite, qui ne savait

absolument pas ce qu'était cet os, ou ce qu'il pouvait faire.

» Seul cet os sacré pouvait faire revivre Vasile Lup, et seul un homme-médecine indien comprendrait le rituel nécessaire pour qu'il agisse.

Il eut un rire dur, dénué d'humour.

— Pourtant, après toutes ces années de recherches, mon grand dessein était toujours au point mort. Où pouvais-je trouver un homme-médecine indien qui comprendrait comment fonctionnait l'os, ou connaîtrait les rituels de Dachilin ? J'avais lu tous les ouvrages et tous les articles sur la magie apelachan que je pouvais trouver, mais il n'y avait rien sur la façon de ressusciter des morts.

» Et puis – tel un acte de Dieu – survint le 11 Septembre. Bien sûr, je ne compris pas du tout ce qui s'était passé. Comment aurais-je pu savoir que le feu des tours du World Trade Center avait littéralement ressoudé l'esprit de Misquamacus ? Je ne le découvris que bien plus tard, quand je fus à même d'accéder de nouveau aux caves sous l'église Saint-Stephen's. Dès que j'y pénétrai, j'eus l'impression d'être pris dans un ouragan. Misquamacus entra en moi comme un grand vent et me parla. Il me donna le pouvoir et les connaissances nécessaires pour utiliser l'os, afin que je puisse ramener à la vie Vasile Lup.

— Parlez-moi d'un pacte avec le diable ! fis-je.

— Oui, si vous désirez appeler cela ainsi, nous avons fait un pacte. Misquamacus ressusciterait Vasile Lup, et, une fois celui-ci ressuscité, Misquamacus pourrait vivre en lui. Vasile Lup ne souhaitait pas être réveillé de son sommeil, mais il n'avait pas le choix, et j'ai laissé l'os dans son cercueil pour qu'il ne puisse jamais y revenir.

— Ainsi vous avez fourni à Misquamacus une armée de vampires ?

— Si vous voulez. Les *strigoï* se nourriraient du sang des hommes blancs, et de toute personne que Misquamacus considérerait être un ennemi – mais pas du sang des Indiens, bien sûr. En l'espace de quelques années, les Indiens jouiraient à nouveau de leurs terres le jour, et les *strigoï* régneraient sur le pays la nuit.

— Un scénario très cool, fis-je remarquer.

Mais Razvan Dragomir se tourna vers Jenica.

— C'est une tragédie que tu sois intervenue, ma

chérie… Toi et cet homme, qui qu'il soit. Cela aurait pu être un âge d'or pour deux grands peuples… les Indiens et les *strigoï*.

Je m'approchai de lui et le poussai avec l'extrémité de l'os. Il recula, quasiment comme si on lui avait envoyé une décharge avec un aiguillon électrique pour le bétail.

— Ainsi, cet os peut faire venir des esprits des limbes, hein ? Et il peut également les renvoyer là-bas ?

— Pas sans le rituel apelachan.

— Oh, je pense que je n'ai pas besoin du rituel apelachan. Je pense qu'il me suffit juste d'enfoncer cet os sacré là où ça fait le plus mal. Je pourrais peut-être pratiquer un petit empalement style Draculea, si vous voyez ce que je veux dire.

Je le poussai à nouveau avec l'os. Cette fois, il fit littéralement un bond, et ses yeux se révulsèrent, comme un épileptique.

— J'ignore qui vous êtes, mais vous ne pouvez plus stopper les *strigoï* à présent. Ils sont partout, et chaque nuit ils seront de plus en plus nombreux.

— Oh, oui ? C'est ce que vous croyez. Les tueurs de monstres les pourchassent. Les petits-enfants de Femme Qui Change, et ils vont les débusquer, tous jusqu'au dernier, et ils les crameront. Et même si quelques-uns réussissent à rester vivants, ou morts-vivants, ou je ne sais quoi – à votre avis, que fera Misquamacus, une fois tous ses ennemis exterminés ?

— Nous avons fait un pacte. Nous avons passé un accord. Les Indiens le jour, les *strigoï* la nuit.

— Misquamacus a beau se cacher dans votre âme, vous le connaissez très mal ! Vous croyez sérieusement qu'il laissera une bande de Blancs suceurs de sang écumer ses précieuses prairies la nuit ? Il se sert de vous, mon vieux ! Il se sert de vous pour assouvir sa vengeance, et, une fois qu'il aura assouvi sa vengeance, vous et vos vampires serez de nouveau scellés dans vos cercueils, comme il se doit.

— *Silence !* cria Razvan Dragomir.

Son visage se modifia brusquement et devint le visage de Misquamacus. Il voulut saisir l'os, mais le rata, et je le poussai avec à plusieurs reprises. Chaque fois, il se convulsa.

— Strigoï *!* rugit-il. *J'ai besoin de vous !* Strigoï*, levez-*

vous et attrapez cet homme ! Son sang est à vous, prenez-le !

Je fis un pas en arrière dans l'eau. Elle s'était presque vidée à présent, mais il en restait encore une dizaine de centimètres. Alors que je reculais, une main surgit du reflet et agrippa ma cheville. Une autre main la suivit. Elle tenait un couteau de cuisine à la lame triangulaire. Le couteau traversa ma chaussure et s'enfonça dans le côté de mon pied. Cela me fit très mal. Je ne suis même pas capable de dire combien cela me fit foutrement mal.

— Lâchez-moi, bordel ! criai-je.

Je frappai sur les mains avec l'os, mais une autre main apparut, et une autre, et une autre. Bientôt, vingt ou trente mains avaient surgi de l'eau pour saisir mes pieds et mes jambes. Elles se couvraient de cloques et fumaient, car le soleil brillait sur elles, mais elles me tirèrent vers le bas. Je pensai brusquement : *Merde, je suis à moitié un* strigoï*, ce qui signifie que je peux être entraîné vers des reflets, moi aussi.* Je continuai de me démener et de les frapper avec l'os, mais les mains m'agrippaient de plus en plus fort, et elles ne me lâchaient pas. L'eau ne faisait que quelques centimètres de profondeur, néanmoins je me retrouvai bientôt enfoncé jusqu'aux hanches dans ce reflet du ciel matinal.

— Jenica ! criai-je.

Mais lorsque je me retournai, je vis qu'elle partait en courant vers l'auberge.

— Jenica !

Misquamacus s'approcha.

— *Je vais laisser ces buveurs de sang t'emmener là où ils le désirent, t'égorger comme un bison, et vider tes veines. Ensuite je jetterai ta carcasse en pâture aux corbeaux.*

Je me débattais comme un fou à présent, mais les mains étaient trop nombreuses et bien trop vigoureuses pour moi. Cela leur prit moins d'une minute pour m'attirer dans le reflet jusqu'à la poitrine. Ensuite je ne pouvais même plus balancer mon bras suffisamment pour les frapper et les repousser. Je vis six ou sept couteaux briller, et ils commencèrent à me taillader les fesses, les cuisses et le dos. Je poussai des cris de douleur, mais Misquamacus se contenta de me regarder, avec sa coiffure qui grouillait d'insectes.

— Jenica ! hurlai-je.

Je ne la voyais plus du tout à présent, et les doigts des *strigoï* agrippaient déjà le col de ma chemise dans mon dos.

— *Tu m'as combattu de nombreuses fois, mon ami,* dit Misquamacus. *Mais tu ne peux pas combattre ta destinée. Ta destinée se trouve ici, dans ce morceau de ciel.*

À ce moment-là, je réalisai où Jenica était allée. Elle avait couru jusqu'au corps de Susan Fireman et avait ramassé son couteau. Maintenant elle se tenait juste derrière Misquamacus, où je ne pouvais pas la voir. Elle tendit brusquement la main et lui trancha la gorge, sans la moindre hésitation. Une seule entaille, de gauche à droite. Puis elle s'écarta. Son visage était l'image même de l'horreur et de l'épouvante, comme un personnage dans un livre de comptines pour enfants.

Misquamacus continuait de me regarder, mais son expression avait complètement changé. Au lieu d'être triomphant, il semblait incrédule. Il leva une main vers son cou, mais s'arrêta à mi-hauteur. Alors que le sang commençait à gicler sur sa chemise, son visage s'affaissa et se modifia. Sous mes yeux, il rapetissa et prit les traits de Razvan Dragomir. Lorsqu'il s'écroula au sol, il n'était plus le faiseur de prodiges indien vindicatif, mais l'universitaire roumain, le père de Jenica, et il était couvert de sang jusqu'aux genoux.

Au même moment, les *strigoï* dans l'étang commencèrent à me lâcher. Le restant de l'eau s'était vidé, ils disparurent, comme s'ils avaient été aspirés au fond d'un marécage. Je me retrouvai sur les mains et les genoux, mon pantalon imbibé de sang. J'étais mouillé, je toussais, et je proférais des jurons.

Razvan Dragomir était étendu parmi les monceaux de plantes aquatiques. Son sang giclait de son cou, ses yeux se voilaient.

Tandis qu'il gisait là, je vis une forme transparente, vitreuse, s'élever de lui – une forme qui ondula dans la lumière du soleil. Elle était énorme, et elle était si froide et malveillante que de la glace se craquela sur les plantes aquatiques, et mon haleine forma un petit nuage de buée. Misquamacus, quasi invisible maintenant, parce que son esprit n'avait pas d'ectoplasme.

Je brandis l'os sacré de Dachilin.

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par une Amérique libre, au nom du genre humain, en mémoire de Singing Rock, au nom de Femme Qui Change et de l'esprit du pardon, fous le camp d'ici !

Je vis alors des choses qui continuent de me donner des cauchemars, aujourd'hui encore. Tandis que la forme fluide de Misquamacus grossissait de plus en plus, je vis un kaléidoscope vivant de souffrances et de cruauté. Je vis des démons et des dieux. Je vis des corbeaux se rassembler et obscurcir le ciel, des troupeaux de bisons tomber comme des glissements de terrain. Je vis l'Histoire, semblable à un énorme fleuve de gens qui crient, et qui nous emporte tous.

J'agitai l'os sacré d'un côté et de l'autre, et je m'avançai vers ces visions comme si je livrais bataille. À ce moment-là, j'entendis un bruit de succion sourd, comme si tout l'oxygène était aspiré de l'air. Durant une fraction de seconde, il y eut une compression intense, puis un coup de tonnerre massif retentit. Je fus projeté en arrière à travers l'étang et heurtai le barrage en béton, me meurtrissant l'épaule. Sonné, je levai les yeux. Misquamacus avait disparu, et l'air avait afflué pour remplir le vide qu'il avait laissé en partant.

Je me mis debout maladroitement, sortis de l'étang, et gravis le talus en boitillant. Jenica était assise sur l'herbe, la tête penchée. Elle tenait toujours dans sa main le couteau ensanglanté avec lequel elle avait tranché la gorge de son père. Je restai près d'elle un moment, puis elle releva la tête et me regarda. Ses yeux étaient noyés de larmes.

— Tu es blessé, dit-elle. Tu saignes.

Le soleil s'était levé au-dessus de la cime des arbres. Les derniers lambeaux éparpillés des *strigoï* finissaient de se consumer et de se changer en cendres blanchâtres. Les oiseaux recommencèrent à gazouiller, et je vis des vaches s'avancer dans un pré au loin.

J'aidai Jenica à se mettre debout, et nous nous dirigeâmes vers l'auberge en silence. Alors que je montais les marches du perron, je fis halte, me retournai, et levai les yeux vers le ciel.

— Qu'y a-t-il ? me demanda Jenica.

— Je ne sais pas, répondis-je. Je pense que j'essayais de voir Dieu.

...

Graham Masterton, né à Édimbourg en 1946, est l'un des auteurs d'horreur les plus renommés et populaires au monde, privilège qu'il partage avec Stephen King et Dean Koontz. Auteur de plus de trente-cinq romans d'horreur, mais aussi policier, jeunesse… ainsi que de manuels d'érotisme vendus à trois millions d'exemplaires (il a été rédacteur en chef de *Penthouse*), il a commencé sa carrière en 1976 avec *Manitou*, best-seller immédiat qui fut adapté au cinéma avec Tony Curtis et a connu deux suites et une nouvelle.

…

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Le Diable en Gris
Manitou – l'Intégrale de la trilogie
Du sang pour Manitou
Descendance
Les Guerriers de la Nuit – l'Intégrale de la trilogie
La Guerre de la Nuit
Wendigo

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

Manitou
Le Faiseur d'épouvantes
Le Djinn
La Maison de chair
La Vengeance du Manitou
Les Puits de l'enfer
Le Démon des morts
Le Portrait du mal
Le Jour J du jugement
Rituel de chair
Le Miroir de Satan
Transe de mort
La Nuit des salamandres
Démences
Apparition
Le Trône de Satan
L'Ombre du Manitou
Tengu
Sang impur
Walhalla
Le Maître des mensonges
Hel
Les Visages du cauchemar
La Mort Noire
Le Sphinx
Magie vaudou
Magie maya
Magie indienne
Les Gardiens de la porte
Famine (tome 1 & 2)
Les Escales du cauchemar
L'Enfant de la nuit
Magie des neiges
Magie des eaux
Les Papillons du mal
Katie Maguire
Condor
Corbeau
Le Complot Sweetman
Le Glaive de Dieu
Magie des flammes

www.bragelonne.fr

…

Collection *L’Ombre* de Bragelonne dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Manitou Blood*

ISBN : 978-2-8205-0462-3

Bragelonne
60-62, rue d’Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr
<

BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir vos noms et coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :
www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !

…